

THÉÂTRE
DE
LEMIERRE.



T H É A T R E

D E

LEMIERRE,

Contenant les Tragédies D'HYPERMENESTRE,
IDOMENÉE, TERÉE, ARTAXERCE, GUIL-
LAUME-TELL, LA VEUVE DU MALABAR,
BARNEVELT.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, libraire, rue des Grands-
Augustins, N^o. 30.

AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

66092



NOTICE

NÉCROLOGIQUE

SUR LEMIERRE.

ANTOINE-MARIE LEMIERRE étoit né à Paris vers 1723, mais il naquit à la gloire en 1758. Après avoir obtenu plus d'une fois le prix de l'Académie française pour des ouvrages de poésie, il s'appliqua particulièrement au genre tragique, et *Hypermenestre* le mit tout-à-coup à côté de *Crébillon* avec lequel il eut plus d'une conformité. Tous deux choisirent pour leur coup d'essai des sujets tirés de la Fable, et leurs personnages avoient précédé les tems historiques. *Atrée* et *Thyeste* en 1707, eut vingt représentations de suite : *Hypermenestre* n'en eut pas moins. Tous deux eurent une alternative de disgraces et de

succès ; et le nombre de leurs tragédies est à-peu-près égal.

Lemierre avoit 56 à 57 ans quand il fut reçu à l'Académie française. *Crébillon* n'y étoit guère entré plus jeune. On reprocha long-tems à *Crébillon* la dureté, la sécheresse, l'incorrection, les tournures baroques, les barbarismes : on n'épargna pas à *Lemierre* les mêmes douceurs. *Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume*, disoit *Crébillon* dans son discours en vers, le jour de sa réception en 1731 : ce que disoit *Crébillon*, *Lemierre* l'a fait, et il ne l'a point dit.

Il étoit parvenu à l'âge de soixante ans sans avoir presque rien au-delà du nécessaire, et il s'en privoit avec joie pour satisfaire à la piété filiale, le plus impérieux de ses besoins. Chaque fois qu'il recevoit la part légère que faisoient alors aux auteurs dramatiques les comédiens privilégiés, il la portoit à pied à sa mère qui de-

meuroit à Villiers-le-Bel. Il se seroit reproché, comme un larcin, les frais d'un voyage qui ne lui coûtoit que des sueurs si honorables.

Lemierre a fait un poëme sur la peinture, dans lequel il y a des morceaux dignes des plus grands maîtres. C'est à-la-fois le chef-d'œuvre de l'auteur, et le plus bel ouvrage didactique en vers, qui ait paru dans ce siècle. Boileau, dans toute la force de son talent, n'eut pas mieux réussi à peindre *l'ignorance*, *le beau idéal*, les effets de *la lumière*, *l'étude de l'anatomie*, etc. Les *Fastes*, autre poëme de Lemierre, eurent infiniment moins de succès, quoiqu'il y ait aussi des passages d'un grand mérite ; mais le sujet étoit peu heureux, et le médiocre l'emporte de beaucoup, sur ce qu'il y a d'heureux. Ses poésies fugitives, ses bons mots, ses contes plaisans, faisoient les délices des sociétés qui le possédoient, de même que son bon cœur et ses ver-

tus étoient chers à ses amis. Privé de la mémoire par une maladie de nerfs, il se survécut à lui-même pendant plus de six mois, et mourut sans agonie à Saint-Germain, où il s'étoit retiré à la fin de juillet 1793, à l'âge à-peu-près de soixante-dix ans.

• HYPERMENESTRE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Français, le 31 août 1758.

PERSONNAGES.

DANAUS.

HYPERMENESTRE, fille

LYNCÉE, gendre

IDAS,

ÉGYSTE, } confidens

} de Danaus.

ÉGINE, confidente d'Hypermenestre.

ÉROX, confident de Lyncée.

Ga des.

Soldats.

Peuple d'Argos.

La scène se passe à Argos, dans le palais de Danaus.



HYPERMNESTRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYPERMNESTRE, LYNCEE.

LYNCEE.

ENFIN, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux,
Où l'Hymen dans Argos va couronner mes vœux :
Je tremble cependant, & ma flamme inquiète
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite :
Trop d'infortune est jointe à ma félicité,
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,

A ij

Si votre ame à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi ! m'alarmer, Seigneur ! non, mes vœux sont remplis,
Nos pères en ce jour sont enfin réunis :
Le trône de la paix dans Argos ramené,
S'élève & s'affermir sur l'autel d'Hyménée,
C'est peu de bien public, né de ce calage heureux ;
Je fais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds ?

LYNCEË.

Quoi ! vous auriez, Madame, oublié tant d'alarmes !
Je pourrais à vos yeux ne point couter de larmes !
Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux !
En vous tyrannissant j'aurai pu trouver grâce !
De quelle inquiétude à quel calme je passe !
Ah ! si ce même instant, Madame, où votre cœur
Sans crainte & sans courroux consent à mon bonheur,
D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage !
Si, quand je vous consacre un éternel hommage,
Plein du plus tendre amour mon cœur s'osoit flatter
Qu'un jour.... vos yeux sur moi craignent de s'arrêter ;
Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lynceë ?
Hélas ! de son espoir seriez-vous offensée ?

TRAGÉDIE.

Ai-je osé trop permettre à mes vœux, abusés ?

Je vous vois interdite !... Eh ! quoi ! vous vous taisez,

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre !

HYPERMNESTRE.

Seigneur ! ah ! peut-être trop prompt...

Mais non, vous-même ici venez de m'arracher

L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher.

Ma tendresse a paru, mon ame s'est montrée

Toutre entière à vos yeux, se croyant pénétrée :

Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel ! qu'ai-je entendu !

Dans quel ravissement je reste confondu !

Grands Dieux ! à mes transports mon cœur suffit à peine,

Hypermnestre ? est-il vrai ? quelle bonté soudaine

Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux !

Je ne suis point pour vous un objet odieux !

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes, Lyncée, & cette erreur peut-être,

Nos nœuds, vos sentimens que j'ai pu mieux connoître.

6 HYPERMNESTRE;

Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper.
 Ah ! pardonnez ; la haine avoit pu me tromper ;
 Tout sembloit nous devoir séparer l'un & l'autre ;
 Mon père s'étoit vu renversé par le vôtre
 Du trône de Memphis qu'il devoit partager ;
 Proscrit, forcé de fuir sous un ciel étranger,
 Une trop juste haine en son cœur fut jurée,
 Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée ;
 Que dis-je ? Vous veniez avec tous vos soldats
 Attaquer Danaüs dans ses nouveaux Etats,
 Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
 Le flambeau d'un hymen que rejettoit mon père ;
 Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier
 A tant de violence entraîné le premier ;
 Jugez si du vainqueur je fuyois l'hyménée,
 Moi plutôt à son char qu'à son lit destiné,
 Moi dont la main étoit le prix de ses excès,
 Moi qu'opprimoit la guerre & qui craignois la paix :
 Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable,
 Le premier sur la brèche & le plus redoutable,
 De vos frères suivi, vous entrez dans Argos,
 J'attendois un tîran & je vis un héros :
 Je vous vis vertueux, sensible à mes allarmes ;
 Rougir de vos lauriers & pleurer sur vos armes,

TRAGÉDIE.

2

Des fureurs de la guerre éclatant désaveu !
A ces généreux traits d'un cœur connu trop pou,
De mes préventions je vis toute l'injure ;
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure !
Et que mon cœur plus juste , à votre aspect , Seigneur ;
Trop tard désabusé , détesta son erreur !

L Y C É E .

Ah ! ce seul sentiment de votre ame attendrie ,
S'il eut fallu vous perdre , eut consolé ma vie ,
Et je vais être à vous ! Dieux ! j'obtiens en ce jour ,
Même après ma fureur , un bien que mon amour
Eut à peine espéré , s'il vous avoit servie ,
Et lorsque vous deviez punir ma tyrannie ,
C'est peu de consentir à ma félicité ,
Je vous dois à vous-même , & non pas au traité ,

H Y P E R M E N E S T R E .

Je ne m'en défens pas , oui le ciel favorable
M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable ;
Oui , la nécessité dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain ;
Qui jette quelquefois dans notre esprit rebelle
Le dégoût d'un destin qu'on eut chéri sans elle ,
Ce tiran sur mes jours n'a qu'un pouvoir honteux ,
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds ;

A iv

HYPERMNESTE;

J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcé,
 Elle cède au vainqueur, & je cède à Lyncée.
 Mais hélas! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs?
 J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs.
 Je ne fais quoi de sombre, une terreur sectère,
 Un silence pensif de leur trouble interprète,
 Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
 Elles avoient surpris le secret de mes feux,
 Et que chacune, hélas! en fuyant mon approche,
 M'enviat mon bonheur, ou m'en fit un reproche.
 Tout semble me montrer que nos divisions
 Ont trop, dans leur esprit, laissé d'impressions;
 Tout trahit leur froideur & m'est un témoignage,
 Qu'au lieu de leur penchant, le traité les engage,
 Et moi rendre & sensible & toute à mon ardeur.
 Prince, je comparois au vide de leur cœur,
 Ce doux charme d'aimer, félicité première,
 Qui fait chérir la vie & remplit l'âme entière;
 Et mon cœur, en secret, vous adressant ses vœux,
 Devançoit les sermens que je vais faire aux Dieux.
 Toutefois puis-je voir, Seigneur, sans quelque peine
 De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne?
 Par quel destin fatal près d'engager leur foi,
 Sont elles aujourd'hui moins heureuses que moi?

TRAGÉDIE.

Ah ! que toutes, cédant à des loix nécessaires,
Des yeux dont je vous vois, n'ont-elles vû vos frères ?
Puisse la haine au moins respecter leurs liens,
Aux flambeaux de l'Hymen ne pas joindre les siens !
Dure à jamais ici la paix qui vient de naître !

L Y N C É E.

Qui pourroit la bannir ? Vos sœurs vont trop connoître ;
Par le seul souvenir de nos troubles passés,
Le danger des poisons que la haine a versés.
Quel affreux sentiment, toujours aussi funeste
Au malheureux qui hait, qu'à celui qu'on déteste !
Trop aveugles humains, de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés ?
Ah ! du moins écartant la discorde & la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solennel
Sur la brèche signé, va l'être sur l'Autel ;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires ;
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos pères ?
Mais voici Danaüs.

10 HYPERMNESTRE,

SCÈNE II.

DANAUS, HYPERMNESTRE, LYNCEE,
GARDÉS.

DANAUS.

MES ordres sont donnés,
Seigneur, & les Autels bientôt seront ornés,
D'Egyptus & de moi la querelle est éteinte,
Argos enfin respire, & bannissant la crainte,
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux,
Vous vous êtes ouvert ces remparts & ce Temple;
J'ai cédé; mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre; & vous devrez peut-être, à cet effort
Autant qu'à votre bras & qu'aux faveurs du sort.

LYNCEE.

Ah! Seigneur, doutez-vous que mon ame empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée?
Hélas! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
Rien au sort de la guerre & tout à votre aveu.
Je vous parle en mon nom, je parle au nom d'un père
Qu'une trop longue haine a séparé d'un frère,

TRAGÉDIE. II

Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir,
 Qu'aujourd'hui pour jamais le Monde puisse voir
 L'Inachus & le Nil couler d'intelligence !
 Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance.
 J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
 Ici par son effet ait été cimenté.
 Je suis sorti pour vous de l'usage contraire ;
 De tant de Souverains politique ordinaire.
 Une telle prudence est honteuse entre Rois ;
 Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix ;
 Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
 Que c'est aux cœurs des Rois à lui servir d'asyle.

D A N A U S.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris ;
 La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris.
 Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
 Egyptus vers le Nil retourne en assurance,
 Et sans autre ennemi que des voisins jaloux,
 Dont il court prévenir ou repousser les coups.
 Témoin de nos adieux vous m'avez vû sincère,
 N'osant le retenir, m'en séparer en frère,
 Et vous savez pour lui tous les vœux que j'ai faits.

L Y N C É E.

Il vous laisse ses fils.

12 HYPERMNESTRE,

DANAÛS.

C'est combler mes souhaits.
C'est montrer qu'en vos cœurs tout ressentiment cesse ;
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaisse.

LYNCÉE,

Vous voulez voir naître un sentiment si doux !
Ah ! d'Hypermnestre enfin connoissez donc l'époux,
Seigneur, le sang nous lie, & je suis votre Gendre.
C'est peu ; j'aime Hypermnestre : à l'amant le plus tendre
Jugez tout ce qu'inspire à jamais ce grand jour ;
L'Hymen saint par lui-même, est plus saint par l'Amour.
Oui, j'en jure les Dieux, & ma flamme immortelle,
Dans l'Univers entier, mon cœur n'eut choisi qu'elle.
De vos mains sans regret vous formez un tel nœud,
Ah ! j'en suis plus heureux, l'étant par votre aveu.
Dieux ! quel charme pour moi de vous nommer mon père !
Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère !
Attendez tout, Seigneur, du plus tendre respect ;
Non, je ne puis vous être odieux ni suspect.
En accordant sans peine Hypermnestre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits sur mon âme.
Quoique je fasse enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paroîtrai sensible, & vous seul généreux.

SCÈNE III.

DANAUS, LYNCEE, HYPERMNESTRE, IDAS,
GARDES.

DANAUS.

En bien, Idas ?

IDAS.

Seigneur, tout est prêt dans le temple,
Le pompeux appareil que le peuple contemple
Est un signal de joie & de zèle pour eux.
On attend ce spectacle aussi nouveau qu'heureux,
De tant de fils de Rois, destinés à vos filles,
Prêts d'unir deux Etats ainsi que deux familles.

DANAUS.

Allez donc les premiers remplir tant de souhaits ;
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux satisfaits.
Que vos frères, Seigneur, & que les sœurs vous suivent.
Les Grands sont avertis, qu'avec vous ils arrivent.
Allez tous aux autels, je m'y rends sur vos pas.

D

SCÈNE IV.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Demeure, j'attends tout de ta foi, cher Idas.
Il faut servir ton Roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée ;
Vous le savez, Seigneur.....

DANAUS.

Tu vois sortir Lyccée
De ses frères, de lui, fais-tu quel est le sort ?

IDAS.

Ils vont tous au Temple.

DANAUS.

Où ; mais du Temple à la mort.

IDAS.

Quoi ! Seigneur, ce traité, cette paix qui s'achève...

DANAUS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse trêve.
Je veux l'ensanglanter ; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.
Tu connois Egyptus, & nos longues querelles ;
Tu vis aux bords du Nil ses intrigues cruelles.

Il eut pour lui le peuple ; & fatal souvent
 De l'Égypte & du trône il osa me bannir ;
 Un tel outrage expose à trop d'ignominie.
 Ami, l'injure croît, tant qu'elle est impunie.
 J'ai fui vers l'Inachus, j'ai conquis, j'ai régné,
 Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,
 Ne voyant qu'un perfide, & méditant sa perte ;
 Enfin l'occasion par lui m'en est offerte.
 Assis insolemment au trône de Memphis,
 Pour gendres, c'est à moi qu'il propose ses fils.
 Je rejette les nœuds & la paix qu'il présente ;
 Irrité d'un refus qui trompe son attente,
 Il demande à ses fils ou ma tête, ou ces nœuds ;
 Il les arme, ils les presse, il accourt avec eux ;
 Et tandis qu'au dehors l'horreur & le carnage
 Règnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
 Des factions encor le feu plus redouté,
 Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
 Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance ;
 Il sembloit que mon cœur prévînt sa violence ;
 Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger,
 J'ai cédé, j'ai promis, mais pour mieux me venger ;
 Il est parti d'Argos, c'est moi qui lui suscite
 L'ennemi dont il craint l'incursion subite.

16 HYPERMNESTRE,

Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi ;
 Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
 Pour pouvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
 Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse.
 L'Hymen n'aura pour eux que funèbres flambeaux,
 Et leurs lits, cette nuit, vont être leurs tombeaux.

Je frémis à la fois pour eux & pour vous-même.
 Eh ! pouvez-vous, Seigneur, sans un péril extrême ?

DANAEUS.
 Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
 Donner, sans m'exposer, l'ordre de leur trépas.
 La force ouverte ici seroit trop dangereuse,
 D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse,
 Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi.
 Pour préparer mes coups, pour frapper sans effort
 J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames,
 Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
 Eh ! quelle joie, Idas ! & quel triomphe heureux
 De les livrer aux mains qu'ils forcent à ces nœuds ?
 Quel plaisir de punir leur audace effrénée,
 En renversant sur eux les vœux d'Hyménée !
 D'Egyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
 Et si ce n'est en Roi, c'est en frère outragé.

IDAS.

Mais, Seigneurs, à vos vœux si vos filles rebelles

Traversoient vos projets.

D. AINAMUS.

Elles seront fidèles.

Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,

Embrassent ma vengeance, & m'ont promis leur main;

D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire;

Elles suivront leur haine autant que ma colère.

Mais connois un projet où tu vas me servir;

Leur haine étoit trop peu pour me les asservir.

Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;

Ces préjugés d'hymen trahissant ma vengeance,

Au moment de frapper pouvoient glacer leur main;

Sans vous, leur ai-je dit, un Oeuvre certain

Condamne votre père à périr par un gendre;

Vous seuls de trépas vous pouvez me défendre;

Qui vous donna le jour doit le tenir de vous.

Choisissez entre un père & d'odieux époux.

Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes:

J'ai plaint leur sort, le mien, & jusqu'à mes victimes.

Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.

Alors l'incertitude a quitté leurs esprits.

Et je leur ai tout dit sans peine.

18 HYPERMNESTRE,

Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine.
 D'aucun secret remord loin d'être combattus,
 Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
 Idas, pour rompre ainsi des nœuds de deux familles,
 J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles;
 Signale ici ton zèle; un souffle sert mes vœux,
 Il m'a rendu sa voix, son honneur & ses Dieux;
 Songe à le secourir, & que demain l'on dise,
 Danaüs s'est vengé; mais le ciel l'autorise.
 Ce n'est pas sans rougir qu'aux yeux des nations,
 Je paraîtrai soumis aux superstitions;
 Mais mon cœur sacrifie aux haines qu'il renferme,
 L'orgueil de se montrer moins crédule & plus ferme,
 Pour subjuguier le peuple & pour mieux l'aveugler,
 Souvent en apparence il faut lui ressembler.

I D-A-2.

Seigneur, vous connaissez ma prudence & mon zèle.
 Mais Hypermnestre !...

D A-N-A-D-E.

Ah! je puis compter sur elle;
 Le dépit de ses sœurs étoit devant moi,
 J'ai fait ces moments pour capriver leur foi.
 Hypermnestre plus jeune, à ses nœuds moins contrainte,
 Baisse un front plus soumis sous un joug de céleste

TRAGÉDIE.

19

Mais son respect pour moi, l'exemple de ses sœurs,
Vont la déterminer à servir mes fureurs.

Je venois la chercher, quand j'ai trouvé Lyncée,

Il l'aime, il lui parloit de sa flamme insensée.

Ma fille devant moi muette à cet aveu,

~~À part m'écouter ni condamner son feu.~~

Mais si je me trompois, si ma fille infidelle

En un si grand complot m'osoit être rebelle,

~~Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas.~~

Je sautois les moyens d'assurer son trépas.

Au temple, où tout est prêt, c'est trop me faire attendre.

Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre;

Eloigne alors Lyncée, & si ton Roi t'est cher,

Que le foudre ne parte, ami, qu'avec l'éclair.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYPERMNESTRE, ÈGINE.

ÈGINE.

Ah ! pardonnez , Madame , à mon trouble mortel ,
Où portez-vous vos pas au sortir de l'autel ?

HYPERMNESTRE.

Mon père dans ces lieux m'ordonne de l'attendre ;
D'un pareil entretien quel usage peux-tu prendre ?

ÈGINE.

Tout sert à m'alarmer , & mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grace au destin.
J'en conçois malgré moi , je ne fais quels ombrages.
Ne redoutez-vous point de funestes présages ?
A peine on a frappé les taureaux palpitans ,

Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs ;
 Des osseaux consultés l'atte foible & tremblante
 Par un sinistre vol a semé l'épouvante ;
 De riuages sanglans les airs ont paru teints ;
 Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints ;
 Dans ce moment encor le feu luit , l'encens fume
 Mais la flamme trop lente à regret le consume ;
 Et d'accord avec elle , il semble que les vents
 Écartent de l'autel cet odieux encens.
 Même on dit qu'on a vu le Dieu de l'hyménée
 S'enfuir , le front voilé , loin d'Argos étonnée ;
 Et laissant craindre ici quelques complots obscurs ,
 Junon dans un nuage abandonner nos murs.

H Y P E R M E N E S T R E .

Va , d'aucune frayeur mon ame n'est atteinte ,
 Va , le peuple a ctu voir , il est né pour la crainte.
 Le reste s'est offert sous des traits trop douteux ,
 Pour glacer mes esprits , pour alarmer mes sens.
 J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice ,
 J'épousois mon amant , tout m'a paru propice ;
 Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi ,
 Eglise , j'aurois vu sans trouble & sans effroi
 Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
 Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige ,

B ;

22 HYPERMNESTRE,

Je ne fais point l'honneur à votre orgueil jaloux
 D'oser traire aucun ordre interrompu pour nous ;
 Ni cette injure aux Dieux, de penser qu'ils attachent
 A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent ;
 Et que la vérité, par leur pouvoir trompeur,
 Soit livrée au prestige, & la terre à l'erreur.
 Chère Egine, j'ai lu sur le front de mon père,
 J'ai lu la foi, la paix & l'amitié sincère.
 Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé,
 C'est au front des mortels ouvert ou déguisé,
 Que toute vérité se cache ou se présente,
 Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

E G I N E.

Puisse ma crainte, hélas ! n'être ici qu'une erreur.

H Y P E R M N E S T R E.

Egine, vois plutôt l'excès de mon bonheur,
 Tu connois quel destin de tout temps fut le nôtre ;
 Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,
 Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux.
 L'amour & le bonheur semblent fuir loin de nous.
 A la cause commune esclaves immolées,
 Sur un trône étranger avec pompe exilées,
 De la paix des états si nous sommes les nœuds,
 Souvent nous payons cher cet honneur malheureux,

Et quand le bien public sur notre hymen se fonde ,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.

Le destin pour moi seule en ordonne autrement ;

Par la raison d'état je suis à mon amant.

La paix entre mon père & celui de Lyncée

Dans Argos, chère Egine, il est vrai, fut forcée ;

J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux

Où les autels m'eussent vue en ressembler les nœuds ;

Mais l'hymen achevé, quelle fetoit ma crainte ?

La paix est dans ces lieux trop solide & trop sûre ,

Elle est fondée ailleurs, sur des nœuds incertains ,

La politique change, & sont les traités vains ,

L'hymen ne peut changer, l'hymen stable & sévère

Imprime à cette paix le même caractère ,

Et mon père fût-il dans sa haine obstiné ,

Par nos nœuds qu'il permet, lui-même est enchaîné ,

Non, dans cet heureux jour, rien n'altère ma joie ,

Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie :

On s'avance en ces lieux, sans doute c'est le Roi.

ÉPIQUE.

Madame, c'est lui-même.

HYPHAMISTRE.

Egine, éloigne-toi.

B 4

SCÈNE II.

DANAÛS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

AH ! je vous attendois avec impatience,
 Mon père, vous savez le peu d'obéissance
 Est fidelle à remplir jusqu'à vos moindres vœux.

DANAÛS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois,
 C'est ta fiabilité qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoique mon père ordonne, il peut tout sur mon âme,
 Je rends grâce au destin qui, comblant mes souhaits,
 Entre Egyptus & vous a rétabli la paix.
 Ne craignez point, Seigneur, que de votre famille
 Les nœuds que j'ai formés détachent votre âme;
 Vous me verrez soumise, ainsi que mon époux.

DANAÛS.

Tu fais que dans ces lieux tout combat sous ses coups,
 Quand j'ai pour arrêter son audace effrénée,
 Avec cet ennemi conclu ton hyménée.

TRAGÉDIE.

25

Lyncée est ton époux, & ses frères vainqueurs
 Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs.
 Penses-tu qu'un traité né de la violence,
 Soit le ferme soutien d'une telle alliance ?
 Le fer levé sur moi, ma rage y soustrivit ;
 La guerre dure encor quand la haine y survit.
 Je pourrois cependant oublier mon injure,
 Je céderois peut-être à mon sort sans murmure.
 Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi,
 Le courroux à la fin paroïssoit assouvi.
 Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace ;
 Je ne puis respirer d'une longue disgrâce ;
 Et lorsqu'à ces revers ton père infortuné
 A dû croître qu'un moins son outrage est borné ;
 De secrets ennemis, de lâches parricides
 Méditent ma ruine.

HYPERMESTRE.

Eh ! qui sont ces perfides ?

DANAUS.

Mes gendres.

HYPERMESTRE.

Dieux !

DANAUS.

Le ciel m'éclairant sur mon sort,

M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

46 HYPERMNESTRE,

HYPERMNESTRE.

Ciel ! ô ciel !

DANAUS.

Tu frémiss !

HYPERMNESTRE.

Malheureuse ! ah ! qu'entends-je ?

DANAUS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange ,
Chaque mot , chaque instant ajoure à ton effroi ;
La nature te parle & t'attendrit pour moi ;
Plus que moi tu ressens le péril qui me presse :
Je n'ai que trop prévu ton trouble & ta tendresse ,
Je reconnois ma fille , ose donc me servir ;
Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir ,
Je n'ai recours qu'à toi , tu connois la victime ,
Prends ce fer & l'immole.

Il lui présente un poignard.

HYPERMNESTRE.

O trahison ! ô crime !

DANAUS.

Le crime est prévenu , je suis trop sûr de toi.
Tes sœurs vont m'obéir , toutes s'arment pour moi.

HYPERMNESTRE.

Quoi ! mes sœurs ! quoi ! leurs bras ! ...

TRAGÉDIE.

27

DANAÛS.

Elles sortent du temple
Dans ce dessein ; va , cours , donne ou reçois l'exemple ;
Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
Tu détournes les yeux !

HYPERMNESTRE *à part.*

Quelle horreur me saisit !

DANAÛS.

Tu te tais ! aurois-tu trompé mes espérances ?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez ?

DANAÛS.

Est-ce toi qui balances ?

HYPERMNESTRE.

Sur un époux , grands Dieux ! oser porter mes coups !

DANAÛS.

Quoi ! dans mon ennemi tu peux voir un époux !
Le préférer !

HYPERMNESTRE.

Qui ? Moi ! eût-ce servis mon père
Enlevant son Lyncée une main meurtrière !
La nature m'atmer contre l'hymen ! ah ! Dieux !
Je serois à la fois l'opprobre de tous deux.

Perfide ! jusques-là tu trahis ma vengeance ;

Avec mes ennemis es-tu d'intelligence ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! daignez imposer à mon cœur abattu ,

Des loix que puisse suivre & chérir ma vertu.

Mon père , bannissez une terreur frivole ,

Songez qui vous voulez que votre fille immole ;

Ce qu'il faut renverser de loix , de sentimens ,

Ce qu'il faut violer de droits & de sermens...

Non , je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes :

Quoi ! prendre sans pitié vos gendres pour victimes ?

Quoi ! demander , pour mieux assurer leur trépas...

Non , vous-même , Seigneur , ne vous connoissez pas.

Sans reculer d'horreur , me verriez-vous sanglante ,

Du flanc de mon époux retirer dégoutante ,

La main , la même main qu'aux yeux des Immortels ,

Je lui viens d'engager par des nœuds solennels ?

Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage ?

Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image ?

Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens ,

Mes reproches , mes cris , vos remords & les miens ,

Tous ces noms odieux que dans les pleurs baignée ,

Je vous verrois donner par la terre indignée ?

C'est vous servir, Seigneur, que vous défobéir ;
 En vous obéissant, mes sœurs vous trahir,
 Mon père, épargnez-leur un repentir horrible ;
 Aux larmes d'Hypermetre, à la pitié sensible,
 De Lyinée et des vains détournez de tels coups ;
 Quittez un noir dessein fatal même pour vous,
 Seigneur, au nom des Dieux,

DANNOIS.

Eh ! ce sont ces Dieux même,
 Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême :
 Leur ministre a parlé ; non, ce n'est point ma voix,
 C'est le ciel qui commande, il te dicte ses loix.
 A ses arrêts sacrés, prétends-tu mettre obstacle ?
 Veux-tu ma mort ? Veux-tu justifier l'Oracle ?
 Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu ?

HYPERMETRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu,
 Un péril supposé par un Oracle impie :
 Si quelque vrai danger menace votre vie,
 J'en atteste le ciel qui préside à nos jours,
 Mon père me verroit voler à son secours,
 A travers mille morts courir pour le défendre,
 Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre !

Mais où sont vos dangers, & quel est votre effroi ?
 Quand un prêtre a parlé, tremblez-vous sur sa foi ?
 Cette inspiration que son visage a feinte,
 Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
 Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents ;
 Peuvent-ils imposer un moment à vos sens ?
 Avez-vous vu sur lui la vérité descendre ?
 Danaüs, a-t-il dit, péris par un gendre ;
 D'où le fait-il ? Ce fourbe a-t-il le droit affreux
 De rendre l'un coupable & l'autre malheureux ?
 La vertu de Lyncée, inébranlable & pure,
 Doit porter dans votre ame un jour qui la rassure ;
 Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui,
 Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
 Eh ! quel seroit, grands Dieux ! notre sort déplorable,
 Si vous forciez notre ame à devenir coupable,
 Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré,
 Que le ciel nous laissât ou repât à son gré,
 Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime,
 De vivre en frémissant dans l'attente du crime !

DANAÛS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré,
 Tu tégares toi-même, & me crois égaré,

TRAGÉDIE

31

Et tu ne fonges pas que ta bouche profane
Offense, en m'imitant, les Dieux dans leur organe.
Tu méconnois l'avis que les Dieux ont dicté,
Crois-tu l'ouïssant par l'incrédulité ?
N'a-t-on pas au cent fois la mort, en les disgraces
Des Oracles trop vrais confirmer les menaces ?

HYPERMÈDÈTE.

Ah ! Seigneur ! si jamais un oracle fut faux ,
C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur , un héros.
Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle ,
L'image du malheur , l'ardeur d'y mettre obstacle
L'effroi , le trouble aveugle , une autre illusion
Créa l'événement pour la prédiction.
Non , non , n'en doutez point , sans la faiblesse humaine ,
Et toujours curieuse & toujours incertaine ,
Ces oracles menteurs languissoient sans crédit ,
La faiblesse consulte , & la crainte accomplir.
C'est trop vous arrêter. Qu'il paroisse à ma vue
Ce fourbe , dont la langue au mensonge vendue
Veut en prenant sur vous ce funeste ascendant ,
Paroitre vous servir en vous intimidant ,
Qui fait sortir ici la haine de ses cendres ,
Qui veut par le beau-père assassiner les gendres ,

HYPERMNESTRE,

Qui vous croit, pour les perdre, assez foible & cruel,
 Qui, supposant le crime, est lui seul criminel.
 Oui, je le conçois, craignez, mais de le croire,
 Mais de suivre un dessein qui fouille votre gloire,
 Mais d'armer contre vous par tant de coups, &c.
 Et la Nature entière, & les Dieux irrités.

D. A. K. A. U. S. 11

C'est trop de résistance, & ma bonté se lasse,
 L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace ?
 Ce lâche amour lui seul t'a rendue à la foi.
 Dénaturée, impie & rebelle à mes loix.
 C'est assez, tes refus m'ont dicté ma conduite.
 Il te tarde déjà que ton père te quitte,
 Tu brûles de sauver un proscrire odieux ;
 Mais on va t'observer, j'aurai par-tout les yeux.
 Je sai ce que je dois ordonner de Lyncée ;
 Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée,
 Redoute d'autant plus mon courroux inquiet,
 Que je t'ai vainement confié mon secret...
 Ecoute, je conserve un reste d'indulgence ;
 Tout libre qu'est Lyncée, il est en ma puissance ;
 Tu me désobéis sans sauver ton époux ;
 Tu peux fléchir encor ma colère, résous ;
 Je te laisse y penser.

SCÈNE

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

EST-CE toi chère ÉGINE ?

ÉGINE.

Un poignard dans vos mains !

HYPERMNESTRE.

Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.

Quels sont donc vos desseins ?

HYPERMNESTRE.

Le Roi veut....

ÉGINE.

Dans quel trouble ?

HYPERMNESTRE.

Il faut tuer mon père.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs ?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire

Sur Lyncée ! . . .

ÉCARTÉ.

Ah ! qu'entends-je ! ô comble des horreurs !

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider , te dis-je , à tromper ses fureurs ;

Mes sœurs sur leurs époux comme autant d'Enménides ;

Vont lever cette nuit des glaives parricides.

Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter ?

Mais quoi ! je délibère , & je dois tout tenter.

On trame , cher Lyncée , on hâte ta ruine ;

Si je tarde un moment , c'est moi qui t'assassine.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre est dans la nuit.

L Y N C É E.

Q U O I ! du pied des Autels ! Quelle est donc cette fuite ?

Quel noir pressentiment me saisit & m'agite ?
Je cherche sa retraite , on arrête mes pas :
J'interroge , on hésite , on ne me répond pas :
Ici tout m'est suspect , & je le suis moi-même ;
On m'observe , on me fuit : quel est ce stratagème !
Ciel ! ... Erox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux ,
Le Roi l'entretenoit ; quel soin mystérieux !
Veut-on me l'enlever ? Je frémis. Roi barbare ,
Me l'enlever ! ô Dieux ! plutôt qu'on m'en sépare ,

Périssé Danaüs ! tombent ces murs affreux ,
Où l'on rompt les traités , où l'on trahit mes feux.
Danaüs me trahit !.... Non , je ne le puis croire ,
Non , il n'a pu former une trame si noire :
Saints nœuds , sermens sacrés , seriez-vous superflus ?
Sortez , honteux soupçons , de mon esprit confus ;
C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite ;
Mais qui s'avance ici ? Quelle alarme subite ?

SCÈNE II.

LYNCÉE , ÉROX.

ÉROX *au fond du Théâtre.*

AH ! Dieux !

LYNCÉE.

Qu'entends-je ! Erox ?

ÉROX.

Seigneur, ah ! quelle horreur !

Vos frères ont péri.

LYNCÉE.

Mes frères !

ÉROX.

Tous, Seigneur.

C 3

38 HYPERMNESTRE

Par l'ordre du tyran , par la main de leurs femmes.

L Y N C É E.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ! quelles affreuses trames !

É R O X.

Le lit de l'hyménée est l'autel de la mort.
 Au bruit qui se répand d'un si funeste sort ,
 Je frémis & j'accours ; dans son sang chacun nage ;
 L'un pousse un cri plaintif , l'autre un soupir de rage ;
 Celui-ci se relève , & retombe expirant ,
 Cet autre est étendu le poignard dans le flanc ;
 Un seul presque échappé de ce carnage impie ,
 Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie ;
 Je vole à son secours , mais sa femme en fureur
 L'entend , court , me devance , & lui perce le cœur ;
 Il tombe , il reconnoît son épouse homicide ,
 Pleure , & d'un œil mourant fuit encor la perfide.
 Toutes courent en foule à leur père inhumain ,
 L'entourent ; le poignard fume encor dans leur main.
 Le tyran les embrasse , applaudit à leurs crimes ;
 Lui-même impatient de compter ses victimes ,
 Il accourt , il repaît ses yeux étincelans ,
 Du spectacle cruel de tant de corps sang'ans :
 On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie ;

TRAGÉDIE.

Venez , suivez mes pas , trompez sa perfidie ,
Fuyez , de votre sang un barbare altéré....

L Y N C É E.

Ami , c'en est assez ; ce bras désespéré....

É R O X.

Où courez-vous , Seigneur ?

L Y N C É E *à part.*

Tu ne jouiras guères....

Où je cours, cher Erox ? Je cours venger mes frères,
Venger mon père, moi, l'hymen, l'humanité,
Les Dieux, la foi trahie, & l'hospitalité;
~~Tout ce qui fut sacré~~, tout ce qu'un monstre outrage.
Qui tyran, contre toi, tu m'as donné ta rage;
J'en ai besoin : frémis.... Que j'aurai de plaisir !
Je vais dans ton vil sang me baigner à loisir ,
Et t'attachant ce cœur né pour la barbarie,
Te rendre tous les coups qu'ordonna ta furie.

É R O X.

Dans un danger certain c'est trop vous engager.
Vous périssez , Seigneur ; fuyez , pour vous venger.
Eh ! que pouvez-vous seul dans ce palais funeste ?
Vos frères ne sont plus.

LYNCÉE.

Mon désespoir me reste.

Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux ;
Et pour moi , contre lui , j'ai ce fer & les Dieux.

ÉROX.

Songez dans quel abîme une rage si vive....

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous suive.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE *tenant un poignard d'une main , & une lampe de l'autre ;* LYNCÉE, ÉROX.

LYNCÉE *reculant avec un étonnement mêlé d'horreur.*

CIEL ! que vois-je ? ... Hypermnestre un poignard à
la main !

Dieux ! viendrait-elle aussi pour me percer le sein ,
Pour rejoindre Lyncée à ses malheureux frères ?

TRAGÉDIE.

41

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

L Y N C É E. *désespéré.*

Achève mes misères ,

Ose trancher mes jours.

HYPERMNESTRE *jettant le poignard.*

Je viens pour te sauver.

Quels soupçons ! que d'horreurs ! Dieux ! c'est trop
m'éprouver.

Précipitamment.

Pour défendre tes jours, j'ai su tromper mon père ;

Oui , j'ai pris dans sa main ce fer , dont sa colère

Alloit sur mon refus armer un autre bras.

Quitte ces lieux cruels où l'on veut ton trépas.

A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche ,

Juge si ton danger m'épouvante & me touche.

Fuis , hâte-toi.

L Y N C É E.

Pardonne un instant de fureur

A ce cœur abîmé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE *rapidement.*

Fuis, dis-je. On veut ta mort ; saisis pour t'en défendre

42. HYPERMNESTRE;

Les instans qu'on me laisse ici pour te surprendre :
Le Roi dans ce dessein s'est éloigné de moi.
Vers ces murs une issue est ouverte pour toi ;
Cours : je n'ai , cher Lyncée , à tant de maux réduite ;
D'espoir que dans la nuit , & de bien que ta fuite.

LYNCÉE avec impétuosité & fureur.

Moi , que je fuie ? ô ciel ! que me proposes-tu ?
Peux-tu dans ces momens soupçonner ma vertu ?
Quoi ! d'horreurs entouré sous ces lambris profanes
De mes frères sanglans j'entends gémir les mânes ,
Ici , dans tous les miens je me vois égorger ,
Et je les trahirois ! non , je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger ! & sur qui ?

LYNCÉE.

L'ignores-tu ?

HYPERMNESTRE avec horreur.

Barbare !

Quoi ! sur mon père ! Ciel ! quelle rage t'égare ?
Toi , mon époux , son gendre ! ah Dieux !

TRAGÉDIE.

41

LYNCÉE *furieux.*

Oui, c'est sur lui,

Sur lui-même, où je suis son complice aujourd'hui :
J'irois jusqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,
L'arracher aux tourmens, pour me venger moi-même.
Laisse-moi. *Il s'éloigne.*

HYPERMNESTRE *tombant assez loin de son mari,
les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même
dans les bras d'Erox, accablé de la douleur de sa
femme & de sa propre fureur.*

Ciel ! arrête, & vois tout mon effroi :
Je tombe à tes genoux pour un père & pour toi.

LYNCÉE *relevant sa femme.*

Tu trembles, tu pâlis. Je succombe à tes larmes ;
Je vois en frémissant tes mortelles alarmes.
Quoi ! ce lâche tyran, cet infâme assassin,
Ce monstre impunément m'a percé le sein ?
Je reprends ma fureur : cesse de le défendre.
Tu m'arrêtes, cruelle !

HYPERMNESTRE.

Ah ! Dieux !

LYNCÉE.

Je vais l'attendre.

44 HYPERMNESTRE ;

Il va venir ici te demander mon sang ,
Et moi le prévenir en lui perçant le flanc.

HYPERMNESTRE.

Veux-tu donc m'exposer , en défendant mon père ,
A te livrer moi-même à toute sa colère ?

LYNCÉE.

Le perfide ! abuser des sermens solennels ,
Verser le sang des miens à l'ombre des autels ,
Briser les plus saints nœuds qu'il a formés lui-même ,
Faire servir le Ciel à son noir stratagème !
Eh ! ne vas point , d'un traître excusant les fureurs ,
M'alléguer un oracle , & de vaines terreurs.
Au milieu des forfaits que ce monstre accumule ,
Il ne fut ni craintif , ni foible , ni crédule :
Il est fourbe & féroce , il est né pour haïr ;
Pour ordonner le crime , il eut l'art de trahir ,
Il se consulta seul dans les horreurs qu'il ose ,
L'oracle est le prétexte , & sa haine est la cause.

HYPERMNESTRE *rapidement.*

Non , ne lui prête point cet excès de fureur ,
L'oracle l'épouvante , & j'ai vu sa frayeur.
Avec moi jusques-là mon père n'a pu feindre :

Même, en le haïssant, c'est à toi de le plaindre.
Daigne au moins l'éviter.

L Y N C É E toujours avec impétuosité.

Non, je n'écoute rien ;
Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien.
De ses noirs attentats l'horreur est découverte ;
Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte ;
Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler ;
Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

H Y P E R M N E S T R E hors d'elle.

Je ne me connois plus... Quoi ! craindre, en ma misère
Le père pour l'époux, & l'époux pour le père !
Entre quels ennemis suis-je placée ? Eh quoi !
N'aurai-je pu fléchir ni mon père ni toi ?
Toi ! t'exposer, te perdre ! Ah ! puis - je te survivre ?
Toi massacrer mon père ! ah ! pourrois-je te suivre.
Voir entrer dans mon lit un patricide époux ?
Mais je perds trop de temps à calmer ton courroux ;
J'oublie, en te parlant, ton danger que j'augmente.
Cruel, vois à quel fort tu réduis ton amante ;
Je meurs, & tu péris par un père inhumain ;
Mais je renonce à toi, s'il périt par ta main,

46 HYPERMNESTRE;

Si tu ne pars.

LYNCÉE *éperdu.*

O Dieux ! ah ! quelle violence !

Ote-moi donc ma haine , en m'ôtant ma vengeance ;
Rends-moi les miens , cruelle ; au moins étouffe en moi
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE , LYNCÉE , ÉGINE.

ÉGINE *précipitamment.*

AH ! Madame Ah ! Seigneur , vous , dans ces lieux
encore !

Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.

Adieu.

LYNCÉE.

Nous séparer ! viens sous un ciel plus doux ;

Tu ne fuis qu'un tyran , & tu fuis ton époux.

TRAGÉDIE.

47

ÉGINE toujours rapidement.

J'ai vu le Roi pensif, impatient ; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'est un nouveau danger que d'oser fuir ensemble.

Je saurai te rejoindre, & t'en donne ma foi.

Quitte sans moi ces lieux ; tu n'y crains rien pour moi :

J'y dois rester encor pour assurer ta fuite.

Je dois, trompant le Roi, retarder sa poursuite.

Adieu. Veux-tu te perdre ? Ah ! cher époux, va cours :

Je meurs, s'il faut trembler plus long-temps pour tes
jours.

LYNCEA.

Eh ! bien, je pars, je cède, & je le dois peut-être ;

Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.

Je puis rejoindre encor mon père, & nos soldats :

Je pars ; mais je revole avec eux sur mes pas ;

Mais je sors ici, sous des Dieux moins contraires ;

T'enlève, perds un monstre, & venger tous mes frères.



SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

ÉGINE, ah ! que je crains qu'il ne parte trop tard !
 On ne t'observe point ; quitte-moi , vois s'il part :
 Que le fidèle Erox le conduise & l'entraîne.
 Cours , les momens sont chers.

SCÈNE VI.

HYPERMNESTRE *seule.*

AN ! je respire à peine.
 Grands Dieux ! veillez sur lui , rassurez mon amour ;
 Épaississez la nuit , & retardez le jour !
 Ces murs , théâtre affreux des malheurs & des crimes ;
 Ne regorgent que trop de sanglantes victimes.
 Éloignez Danaüs dans ce moment d'effroi.
 O cher Lyncée ! O ciel ! si surpris par le Roi ,

Si,

Si, passant par des lieux teints du sang de ses frères,
 A ce spectacle horrible, oubliant mes prières,
 Lui-même il s'élançoit au-devant du danger !
 Je frissonne.... Le Roi.... Que dois-je en présager ?
 Je n'ose aller vers lui.... Je tremble de l'attendre.
 Mais quels accens au loin semblent se faire entendre ?
 Porterait-on les coups que j'ai cru détournés ?
 Mes yeux sont obscurcis.... mes pas sont enchainés...
 Tous mes sens sont glacés. Où suis-je ? ... Un glaive
 brille ;
 Arrête, Roi cruel.... prends pitié de ta fille.
 Mes cris hâtent le coup ! ... Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
 Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
 Je me meurs.

Elle tombe évanouie dans un fauteuil.



Depuis ce jour, le monde ne fut plus le même.

D

50 HYPERMNESTRE,

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAUS, IDAS, GARDES

portant des flambeaux.

DANAUS dans le fond du Théâtre, à IDAS.

A VANÇONS, j'entends sa voix ; c'est elle.

Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidelle.

Elle reste immobile, & ses sens opprèlés

Démentent suspendus, par la douleur glacés.

Il s'approche d'Hypermnestre.

Hypermnestre, réponds. Suis-je obéi ?

HYPERMNESTRE, *égaree, restant assise.*

Mon père...

Vous voyez.... c'en est fait.... O douleur trop amère !

Je me suis séparée.... Avez-vous pu vouloir ?

J'ai perdu mon époux Je suis au désespoir.

Sort fatal ! nuit d'horreurs ! Oracle affreux !

DANAUS,

Va, celle

D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.

TRAGÉDIE

31

Tu viens de m'assurer le repos & le jour ,
 Tu m'as prouvé ta foi, ton zèle, ton retour.
 Oui, ta soumission après ta résistance,
 Des droits du sang sur toi montre mieux la puissance.
 Tes sœurs n'ont immolé que des objets hais ;
 Elles se satisfont ; c'est toi qui m'obéis ,
 Toi qui fais de l'amour un entier sacrifice.
 Combien faut-il qu'un père à jamais te chérisse ,
 D'avoir su te résoudre à l'effort rigoureux
 De servir ma vengeance aux dépens de tes feux !
 Tu m'osois résister & trahir ma famille ;
 Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.
 Oublie au sein d'un père un mortel odieux ,
 Que tu m'as immolé que par l'ordre des Dieux.
 Ta frémis dans mes bras ! D'un vain regret fuis.
 Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie ?
 Ne regarde qu'un père , imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces momens sont affreux , pardonnez à mes pleurs ;
 Je ne puis recevoir ma douleur & ma plainte.

A part.

Je crains de me trahir,

D 1

51 HYPERMNESTRE.

A Danaüs.

De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, Seigneur, que j'aïlle loin de vous
Renfermer mes regrets, & pleurer mon époux.

SCÈNE VIII.

DANAÛS, IDAS.

DANAÛS.

Où, de ce dernier coup ma haine étoit jalouse,
Il falloit qu'il pérît de la main d'une épouse.
Cet accord d'Hypermnestre avec toutes ses sœurs,
Comme un arrêt du Ciel consacre mes fureurs.
Mais quoique la douleur par ses larmes s'exprime,
Pour me croire vengé, je veux voir ma victime.



52

HYPERMNESTRE.

53

TRAGÉDIE.

13

SCÈNE IX.

DANAUS, IDAS, ARASPE.

ARASPE arrivant avec précipitation.

Sire, Lynceus est échappé.

DANAUS.

Lynceus ! ô Ciel ! Lynceus !

ARASPE.

Où, vous êtes trompé.

Il n'est en ce moment hors de ces murs le guide.

DANAUS.

Infâme ! quel je suis ! O sort ! ah ! la perfide !

Suis-moi. Courons, Idas, réparer mon erreur.

Que cette même nuit le rende à ma fureur.

Fin du troisième Acte.

FIN

B.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre est toujours dans la nuit.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

En ! bien, est-il parti. Faut-il que le roi s'en aille ?
Chère Égine ?

ÉGINE.

Oui, Madame ; Erox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par de secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah ! je redoute encor mon père & ses desseins.

Egine, il crie aux siens, d'une voix formidable :
 « Je suis trompé, trahi ; qu'on cherche le coupable. »
 Il veut son sang ; il court, de cette soif pressée,
 D'autant plus furieux qu'il le croyoit versé,
 Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche est vaine ;
 Et peut-être déjà quelque troupe inhumaine...

Bannis cet effroi, la nuit sert vos souhaits ;
 J'ai su, prompt à servir de si chers intérêts,
 A déguiser son nom, relever son courage ;
 Pour mieux tromper le Roi, pour égarer sa rage,
 J'ai même à votre époux pris soin de ménager,
 Hors des murs de la ville, & loin de tout danger,
 Un refuge assuré que le soldat ignore ;
 Lyncée y prévientra le retour de l'aurore.

Nous devons point, Madame, le sçavoir si tôt.

HYPERMNESTRE.

Ah ! tu rends quelque calice à mon cœur agité.
 Je le perds ; mais il vit sans moins ma misère.
 On le fait, chère Egine, en un sort si contraire,
 D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

D

36 HYPERMNESTRE,

E G I N E.

Je ne crains que pour vous votre père en fureur ;

Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice ,

Qui soustrait sa victime à sa noire injustice ,

Et malgré tant de morts, lui rendant ses terreurs ,

Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs ?

En quels cruels transports va s'exhaler sa rage !

Et comment loin de vous détourner cet orage ?

Quel sera votre asyle à cet affreux moment ?

H Y P E R M N E S T R E.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément ;

J'ai dû tromper mon père. Ah ! qu'il me persécute ,

Je crains moins son courroux, m'y voyant seule en bute.

E G I N E.

Qu'entends-je ? Je frissonne. Il s'avance en ces lieux,

Fuyez encor sa vue ; il entre furieux.



SCENE II.

HYPERMNESTRE, DANAUS, EGINE,

GARDES portant des flambeaux.

DANAUS.

Arrête, angrace, arrête.

Egine.

Origène illustre.

DANAUS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne.

Vous, tandis que Lyncée est cherché hors des murs,

Voliez, suivez d'Argos sous les détours obscurs ;

Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,

Observez les chemins & les secrets passages :

Hiens-ades, sur vos soins mon salut est fondé,

Toujours pour mon repos vous auez trop tardé.

Les Gardes sortent.

Perrine, je te dois ces alarmes funestes ;

Tu susses un proscrit ; c'est moi que tu détestes.

HYPERMNESTRE,

Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des Dieux sont méprisés par toi.

Tu me défobéis; c'est peu de te rendre infure,

Je me vois le jouer de ta lâche imposture:

Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,

Tu cours vers une victime, et c'est pour la sauver.

Tu m'exposes cruelle à la fureur d'un gendre,

Ce que j'en avois craint, je dois bien plus l'attendre.

Sans l'armer contre moi, peux-tu le protéger?

L'Oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?

Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,

Tu te démentes, en es-tu moins coupable?

Tu deviens parricide après m'avoir bravé,

Et déjà dans ton cœur le crime est achevé.

Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,

Et tu m'assassinois sans ce bras qui l'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux;

D'un forfait inoui vous soupconnez tous deux!

Quoi, vous m'imputez? ... quoi, vous auriez pu
croire!

Ah Dieux! ... Prenez ma vie, et laissez-moi ma gloire.

HÉRACLÈS

DANAUS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,
 Non de juger ton père & de l'abandonner.
 Si je te commandois un meurtre illégitime,
 Moi seul, devant les Dieux, j'étois chargé du crime.
 Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs,
 Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs.
 Bien loin de supçonner tes plaintes d'artifice,
 J'estimois par l'effort le prix du sacrifice.
 Pour calmer ta douleur, je daignois m'empresser,
 Et toi contre mon sein tu te laissois presser.
 Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
 Je ne te consolais que de ta perfidie.
 Tu m'as osé trahir; crains un père irrité,
 Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
 Parmi mes ennemis faut-il que je te compte !
 Tranquille en ma présence, infidèle sans honte,
 Loin du juste regard que tu dois ressentir,
 Ne sais-tu que tromper, & non te repentir ?

HÉRACLÈS.

Me repentir ! De quoi ? D'une trop juste crainte,
 D'un artifice même où vous m'avez contrainte ?

70. HYPERMNESTRE,

Me repentir ! ô Dieux ! lorsque j'ai préféré
 A de si noirs forfaits un devoir si sacré ?
 Moi, mérites qu'un jour, avec mes sœurs cruelles,
 L'univers me confonde en son horreur pour elles,
 Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
 Dise : Hypermnestre aux fers a souillé son malheur,
 Par un lâche retour elle s'est démentie,
 Elle a sauvé Lynceë, & s'en est repentie !
 Non, ne l'espérez pas ; non, dans ce jour d'effroi,
 Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi.
 Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies,
 Aux remords dévorans, vautours des cœurs impies ;
 Peuvent-elles goûter un instant de repos,
 Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
 Elles de qui la main meurtrière & parjure
 A fait rougir l'hymen, & frémir la nature ?
 Je crois voir chaque époux plaintif, pâle & sanglant,
 S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant ;
 Je les vois se lever, fuir ces objets funèbres ;
 Mais les spectres les suivre à travers les ténèbres,
 Les suivre avec le fer que leurs bras forcés
 Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés.
 Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un père,
 Je souffre d'exister malgré moi sa colère.

TRAGÉDIE

Mais , punissant sur moi cet époux que je sers ,
 Dussiez-vous ressortir , appelant mes fers ,
 Me prescrire l'exil , ordonner mon supplice ;
 L'exil , les fers , la mort , n'ont rien dont je frémisse ,
 Quand je salue un époux , quand j'ai dû le servir ;
 Rien ne peut m'arracher même un soupir repensé ;

DANAÛS.

Rebelle ! quand ta main m'a refusé la tête ,
 Oses-tu bien encor ? ... Je ne fais qui m'arrête...
 Téméraire ! oses-tu jusques-là devant moi
 Insulter à tes sœurs qui m'ont gardé tout soi ;
 Et , dans la passion dont s'aveugle ton ame ,
 Me vanter ta vertu qui n'est rien que ta flamme ?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme ! ... ah ! l'honneur seul dans mon cœur
 aujourd'hui ,

De Lyncée en danger auroit été l'appui ;
 Mais de ce que j'ai fait , quoique mon cœur m'avoue ,
 Je ne m'applaudis point , ni ne veux qu'on me loue ;
 J'ai dû servir l'hymen ; mes sœurs l'ont prophété ;
 C'est de leur crime seul qu'on doit être étonné ;
 Prêtes à consommer ces affreux parricides ,
 Ou ne concevant point comment leurs mains timides

HYPERMNESTRE,

N'ont pas senti le fer tout-à-coup s'échapper,
A l'approche du cœur qu'elles alloient frapper,
Je me suis plainte au Ciel, au Ciel inexorable
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable,
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courais sauver,
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice,
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice;
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser,
Je ne puis que les plaindre, & non les excuser.

SCÈNE III.

DANAÛS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

Où a couru par-tout dans Argos, hors la ville;
La recherche, Seigneur, est encore inutile.
Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusques dans ses foyers le sate'llite errant.
Peut-être sur la mer la barque où fuit Lyncée,
Déjà loin de ces bords de par les vagues est poussée.

TRAGÉDIE. 63

Pour-êtr en nos murs même un asyle secret
A l'œil qui le pourfuit le cache & le soustrait.
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place,
On pourra du proscrit mieux decouvrir la trace,
De vos autres soldats on attend le retour.

D A N A U S.

Sors , & viens m'avertir.

HYPERMNESTRE part.

Dieux ! servez mon amour.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

D A N A U S.

Ton espoir , infidelle , augmente avec mon trouble ;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah ! pour-êtr les Dieux , témoins de mon effroi ,
Veulent dans vos desseins vous tromper après moi.

64 HYPERMNESTRE,

Peut-être en ces momens leur justice empressée
 Se jette à ma prière entre vous & Lyncée,
 Une seconde fois, ne puis-je le sauver ?
 Votre fille éperdue est loin de vous braver ;
 Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste,
 Si de ce sang prosrit vous ne versez le reste ?
 L'Oracle qui l'exige est assez obéi ;
 Vous immolez Lyncée en m'attachant à lui.
 Vos filles plus que vous paroîtront criminelles
 D'avoir exécuté vos vengeances cruelles ;
 Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous ;
 Souffrez mes vœux au Ciel pour qu'il pare vos coups,
 Pour que de vos fureurs il sauve la victime,
 Moi d'une affreuse image & vous d'un nouveau crime.
 Oui, je me flatte encor....

ACTE V. SCÈNE I. Ici le jour commence à se lever.

PARTE



T

SCÈNE

SCÈNE IV.

LYNCÉE enchaîné, HYPERMNESTRE, DANAUS,
GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE *se retournant au bruit, &
désespérée.*

Ciel ! quelle horreur me suit !

LYNCÉE *éperdu.*

Aux Gardes.

Dieux ! que vois-je ? Ah ! cruels ! où m'avez-vous
conduit ?

HYPERMNESTRE.

Lyncée ! ah ! malheureux ! coup affreux qui m'accable !
Cher époux !

LYNCÉE.

A Hypermnestre.

Toi des fers ! Tyran impitoyable !

DANAUS.

As-tu cru m'échapper , tromper , braver un Roi ?

E

L Y N C É E.

As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi ?
 Que timide témoin du trépas de mes frères,
 Par ta haine livrés à des mains meurtrières,
 Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler,
 Mon dessein fût de fuir ? Il fut de t'immoler;
 J'y courais ; Hypermnestre en pleurs, sur mon passage
 A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage ;
 Tu ne dois qu'à ses cris, tu ne dois qu'à ses pleurs
 La lumière du jour souillé par tes fureurs ;
 Et lorsque son secours t'arraché à ma vengeance,
 Les fers, la mort peut-être en est la récompense !....
 Ah Dieux ! non , sans mourir je ne puis y penser.
 Tyran ! c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser !
 C'est moi , c'est par tes coups, son époux qui l'opprime.

Se retournant vers Hypermnestre.

Quel prix de ta vertu !

D A N A U S.

Tu vis , voilà son crime.

L Y N C É E.

Voici mon sein , cruel ; frappe , que tardes-tu ?
 Frappe , délivre-la ; va , ce coup m'est bien dû ;

TRAGÉDIE

Je l'ai laissé le jour ; j'ai livré mon amante ;
J'ai voulu ton trépas ; rends ta rage contente ;
Frappe , dis-je ; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers , & d'un tigre en fureur.

D A N A U S.

Que tu vas payer cher ton insolente rage !
Ce fer seroit trop peu pour venger mon outrage.
Tu voulois mon trépas ; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu :
Tu confirmes ici , par ta fureur ouverte ,
Les Oracles des Dieux qui demandoient ta perte.
Ils seront obéis , & je leur dois ta mort ;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Hola , Gardes.

H Y P E R M N E S T R E.

Mon père!

L Y N C É E.

Imposteur exécration,
Tu veux que je paroisse un vil traître , un coupable !
Ah ! perfide !

D A N A U S.

Soldats , qu'on l'entraîne.

E 2

*HYPERMNESTRE se jettant au-devant des
Soldats.*

Arrêtez,

Barbares ; que d'horreurs ! quelles extrémités !
Où me réduisez-vous ? Tout mon cœur se déchire.
Ah ! s'il vous faut du sang, qu'il vive & que j'expire :
Hélas ! de tous les siens en apprenant le sort,
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue ;
Mais , Seigneur , quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,
Quand il me vit trembler , il en fut attendri :
Tout plein de son injure , il promit à mes larmes
De n'oser se venger que par le sort des armes.
Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux ;
Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous ?
De la pitié Lyncée écoutoit le murmure ;
Il cédoit à l'amour , cédez à la nature.

D A N A U S.

Tu m'implores en vain ; elle est muette en moi.
Ma loi , le nom de père , ont été vains pour toi.
Me venger , te punir , est l'espoir qui me flatte ;
Tu l'aimes , il mourra. C'est perdre trop , ingrate ,

Ma vengeance en menace & le temps en délais.
Préparez son supplice aux portes du palais;
Redoublez son escorte; allez, qu'on les sépare.

LYNCÉE.

Adieu : ma mort te laisse au pouvoir d'un barbare,
Mon supplice est affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs, si tu péris.

SCÈNE VI.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

Tor, ne perds point de temps, cours, prévien les
esprits.

Répands par-tout le bruit que dans leur perfidie

Lyncée & tous les siens attentoient à ma vie :

Qu'Hypermnestre insensible à ma perte annoncée,

Séduite par l'amour, faisoit grace à Lyncée.

E 3

70 HYPERMNESTRE;

De la patrie publique il faut vaincre le cri;
C'est peu de son trépas, que son nom soit fléni.
Après ce que j'ai fait, osons tout, par prudence.
Que la raison d'état assure ma vengeance.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D A N A U S , I D A S .

D A N A U S .

En bien ! pour son supplice a-t-on tout préparé ?

I D A S .

Le bûcher est déjà par le peuple entouré ;
Seigneur , Lyncée y monte en ce moment peut-être.

D A N A U S .

C'est peu de son supplice ; as-tu servi ton maître ?
Que produira l'Oracle , & ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a semés ?

E 4

72 H Y P E R M N E S T R E ,

De quel œil aujourd'hui sur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée ?

I D A S.

Par-tout , Seigneur , mon zèle a répandu des bruits
Dont vous allez connoître & recueillir les fruits.
On a su que d'Argos préparant la conquête ,
Egyptus à ses fils demanda votre tête ,
Et l'on pense aisément que vos gendres cruels
Foiïmoient contre vos jours des complots criminels ,
Que de ces attentats le chef ou le complice ,
Lyncée est en effet trop digne du supplice.
D'ailleurs , dir-on , l'Oracle exigeoit tant de morts.
Un sang suspect aux Rois est versé sans remords ;
L'épargner , quand le Ciel l'a montré redourable ,
C'est se rendre à la fois malheureux & coupable ;
Mais quelques-uns , Seigneur , moins superstitieux ;
Osent plaindre Lyncée , & condamner les Dieux.

D A N A U S.

Que m'importent , Idas , ces discours téméraires ?
Peu les tiendront ; il est trop d'esprits nés vulgaires ,
Que même avec peu d'art on trompe en sûreté ,
Combien sont absorbés sous leur stupidité ,

Ou des vains préjugés esclaves volontaires ,
 Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires !
 Tout me sert , cher Idas , l'absence d'Egyptus ,
 Des crimes supposés , d'heureux bruits répandus.
 Ah ! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie !
 Lyncée expire , ami , je le sens à ma joie :
 Je suis vengé ; je suis au comble de mes vœux.

I D A S.

A pas précipités on s'avance en ces lieux.
 Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCÈNE II.

A R A S P E , D A N A U S , I D A S.

D A N A U S.

A R A S P E , eh bien ! Lyncée a-t-il perdu la vie ?

A R A S P E.

Non , Seigneur. La révolte est prête à s'allumer ;

D A N A U S.

Ciel ! ... Eh bien ! je saurai prévenir ou calmer....

A R A S P E.

On murmure, Seigneur, on s'attendrit, on doute
 Du crime de Lyncée; & pour vous je redoute
 Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur;
 Les amis de Lyncée, & plus encor, Seigneur,
 Les fers de votre fille au désespoir livrée,
 Devant un peuple ému dont elle est adorée.
 Je tremble d'autant plus que ce peuple indompté
 A la sédition trop souvent fut porté.
 A la pitié qu'il sent, se joint un air farouche:
 Le cri de la vengeance est dans plus d'une bouche.
 Peut-être si Lyncée avoit déjà paru...
 J'ai frémi de ce trouble, & je suis accouru.

D A N A U S.

Qu'on m'amène Hypermnestre; allez.

A R A S P E.

Et le supplice;

Voulez-vous qu'à l'instant?....

D A N A U S.

Si je veux qu'il périsse?

Oui, courez, & soudain qu'on l'immole à leurs yeux,
 Que son trépas impose à ces séditions...

TRAGÉDIE. 75

Non , ne hafardons rien.... Revenez. Oui , qu'il meure ;
Mais aux fers , en fecret. Obéiffez fur l'heure.

SCÈNE III.

DANAUS, IDAS.

DANAUS.

OUI , qu'Argos aujourd'hui me croyant appaifé ,
Nomme clémence en moi ce courroux déguifé.
Et toi , cours , cher Idas ; tiens prêtes mes cohortes ;
Sur-tout que du Palais on défende les portes.

SCÈNE IV.

DANAUS *feul.*

Quoi ! ce vil peuple ofer s'armer contre fon Roi !
Quoi ! l'objet du mépris inspire encor l'effroi !
Mais non. J'aurai bientôt arrêté fa furie ;
Efclave des objets , fa foibleffe varie ,
Au hafard il s'irrite , aveugle en fes efforts ,
Et , tyran d'un moment , il n'a que des transports.

76 HYPERMNESTRE;

J'ai cru d'un ennemi par un coup politique ,
 Autoriser la perte en la rendant publique ;
 Mais puisque son supplice excite leur pitié ,
 Loin de leurs yeux qu'il meure , & qu'il meure oublié.
 Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime ,
 Qu'on ait déjà frappé ma dernière victime !

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, DANAUS.

HYPERMNESTRE enchaînée.

J'ACCOURS à vos genoux , Seigneur , qu'ai-je entendu ?
 Est-ce un songe ? Est-il vrai que tout est suspendu ?
 Est-il vrai que votre ame à demi désarmée ,
 Au cri de ma douleur cesse d'être fermée ?
 Quel secourable Dieu , calmant votre courroux ,
 Veut me rendre à la fois mon père & mon époux ? ...
 Mais quoi ! vous rappelez votre fille éperdue ,
 Et de ses pleurs , hélas ! vous détournez la vue !
 Pardonnez ; je frémis , Seigneur , en vous parlant.
 Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.
 Terminez-vous mes maux , délivrez-vous Lyncée ?

D A N A U S.

Qu'oses-tu demander à mon ame offensée ?
Moi révoquer l'arrêt ! moi suspendre mes coups !
Non , non , il va pécir , connois mieux mon courroux.

H Y P E R M N E S T R E.

Il va pécir ! eh bien ! bravez donc ma prière ,
Etouffez les remords & comblez ma misère !
Sur un dernier proscriit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié.
Et dans vos cruautés , croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort , de paix que sur sa cendre.
Mais vous qui menacez , cruel , tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux :
Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure ,
Vous me l'avez donné , je le perds , je le pleure ;
Tout malheureux qu'il est , sans espoir , sans appui ,
Peut-être votre sort dépend encor de lui.
Craignez de l'immoler dans Argos attendrie.
Craignez de soulever tout un peuple en furie.
Je dois vous avertir & lui garder ma foi ;
Lyncée est mon époux , Lyncée est tout pour moi.
Vous n'êtes plus mon Roi , vous n'êtes plus mon père ,
Vous-même en abjurez le sacré caractère ,

48 H Y P E R M N E S T R E ;

Et livrée aux fureurs qu'ici vous exercez ,
Si je fors du respect, c'est vous qui m'y forcés.

On entend un bruit de sédition.

D A N A U S.

Qu'entends-je ? Ciel ! quel bruit ! quel tumulte ! perfide ;
C'est toi, c'est ta fureur qui les arme & les guide.

H Y P E R M N E S T R E.

Quels coups vont éclater !

S C È N E V I.

DANAUS, HYPERMNESTRE, IDAS.

D A N A U S.

E S T - C E toi, cher Idas ?

Mes soldats sont-ils prêts ?

I D A S.

Ils marchent sur mes pas.

D A N A U S.

Fais avancer ma garde, & revole avec elle.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAUS à la tête
de sa garde, LYNCEE à la tête du peuple,
EROX, IDAS.

LYNCEE au peuple.

ARRÊTEZ un moment, au nom de votre zèle ;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi.
Erox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.

Ici la garde arrive, Idas à la tête.

Le Ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine ;
Tyran, tu me vois libre, & ta fureur est vaine.

Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits ;
Il a brisé mes fers ; il remplit ce Palais.

Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers, mourante par ta rage.

Sans te reprocher rien, je devois me venger,

T'accabler..... Je devois..... (*Il veut avancer sur*

*Danaüs. Hypermnestre étend les bras pour l'ar-
rêter.*)

Je tremble à l'affliger ;

80 H Y P E R M N E S T R E ,

Elle respecte un nom qui te rend plus infâme.
Je l'adore Mais crains d'abuser de ma flâme ;
Frémis de ma fureur Je ne te réponds pas
Regarde tout ce peuple , il accourt sur mes pas ,
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

H Y P E R M N E S T R E .

Dieux !

L Y N C É E .

Rends-moi mon épouse , ou tremble pour ta vie.

H Y P E R M N E S T R E .

Ah ! Lyncée !

D A N A U S .

A quel point m'abaissent les destins !
Défendez votre Roi , contenez ces mutins.
La garde fait un mouvement plus près du tyran.

L Y N C É E .

Rends la moi , dis-je.

H Y P E R M N E S T R E .

Ciel ! ... Ah ! Lyncée ! ah ! mon père !
Où vous emporte , ô Dieux ! cette aveugle colère ?
Dans cet affreux moment qu'allez-vous hazarder ?

D A N A U S .

DANAUS.

Penses-tu me fléchir , & toi m'intimider ?

LYNCÉE.

Quoi ! ta rage , barbare

HYPERMNESTRE.

O jour ! ô sort horrible !

DANAUS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'est trop , monstre inflexible.

Délivrons Hypermnestre , amis , secondez-moi.

Tremble.

Le peuple avance , & s'arrête.

DANAUS.

Tremble toi-même , & d'un plus juste effroi.

Ou retiens tout ce peuple , ou voici ma victime.

Il lève le poignard sur sa fille.

LYNCÉE désespéré.

Cruel ! arrête ! ô Dieux !

F

22 HYPERMNESTRE,

D A N A U S *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime ;
Fuis avec ces mutins ; fuis te dis-je , ou frémis.

L Y N C É E *troublé.*

Où suis-je ! ah ! malheureux ! (*Le peuple fait un mouvement.*) Un moment , chers amis ;

N'avancez pas , voyez mon désespoir extrême ,

Regardez ce poignard levé sur ce que j'aime.

Ah ! tout mon sang se glace en cet affreux danger.

O Dieux ! je tiens ce fer , & ne puis me venger.

Ah ! barbare !

*On entend un nouveau bruit de
sédition du côté du tyran.*



SCÈNE VIII.

HYPERMNESTRE, DANAUS, ARASPE, IDAS;
LYNCÉE.

ARASPE.

SEIGNEUR, cette porte est forcée;
Vous n'avez que la fuite : on couronne Lyncée.

Lyncée saisit cet instant de trouble , se précipite par le devant du Théâtre vers Hypermnestre. Erox avec le peuple , croise la garde de Danaüs , le désarme ; le tyran repoussé du côté opposé , se jette sur l'épée de son confident. Erox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine ; Hypermnestre est dans les bras de Lyncée ; le tyran veut ranimer ses soldats ; le peuple les met en fuite.

LYNCÉE s'élançant vers Hypermnestre.

Echappe à ton tyran.

DANAUS arrachant le fer d'Araspe.

Secondez mes fureurs ,

Soldats.... C'en est donc fait ! tu l'emportes , je meurs.

(Il se tue.)

F 2

84 HYPERMNESTRE,

HYPERMNESTRE s'approchant de Danaüs.

Ah ! mon père !

DANAÛS.

Ote-toi. Tu redoubles ma rage :
De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.
J'ai voulu me venger d'Egyptus sur ses fils ;
Je suppose un Oracle , & toi tu l'accomplis.
Traîtres qui m'entourez ! vain courroux ! jour terrible !
O vengeance inutile ! ô destin trop horrible !
Arafpe , entraîne-moi de ces funestes lieux ,
Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.

(On l'emmène.)



SCÈNE IX.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE.

LYNCÉE à *Hypermnestre* qui veut suivre son père.

Où vas-tu, chère épouse ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! Lyncée ! il expire ;
Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE *détachant les fers d'Hypermnestre.*

Ah ! du moins dans ce jour marqué par nos malheurs ;
Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.



88 HYPERMNESTRE, &c.

SCÈNE X & dernière.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉROX

à la tête d'une troupe d'Argiens.

É R O X.

SEIGNEUR, tout est calmé ; les peuples vous demandent,
Vous entendez leurs cris ; venez , ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers ;
Argos vous donne un sceptre , ayant brisé vos fers.

L Y N C É E.

Je te suis , cher Erox.... Viens , hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus , ce qu'on doit à leur cendre.

F I N.

I D O M E N É E,
T R A G É D I E.

P A R L E M I E R R E.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français , le Lundi 13 Février 1764.*

P E R S O N N A G E S.

IDOMENÉE, roi de Crète.	<i>Brizard.</i>
IDAMANTE, fils du roi.	<i>le Kain.</i>
ÉRIGONE, fille d'un roi de Samos, femme d'Idamante.	<i>Clairon.</i>
SOPHRONIME, confident du roi.	<i>Dubois.</i>
NAUSICRATE, confident d'I- damante.	<i>Dauberval.</i>
LE GRAND PRÊTRE.	<i>Blainville.</i>
PRÊTRES.	
PEUPLES.	
GARDES.	

*La Scène est à Cydon, capitale de la Crète. Le
Théâtre représente le rivage de la mer; on voit
d'un côté un temple, et de l'autre un Palais.*

IDOMENÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, NAUSICRATE, LE GRAND-PRÊTRE DE NEPTUNE, *Prêtres de sa suite*,
Suite d'Idamante.

..... IDAMANTE.

LES vents sont apaisés, ce rivage est tranquille,
La mer qui sembloit prête à submerger cette île,
Le ciel qui menaçoit d'un déluge nouveau,
De Jupiter enfin respecte le berceau;
Mais, qui sait si du sort la rigueur obstinée
Ne poursuit point encor les jours d'Idomenée,
S'il reverra la Crète, où depuis si long-tems
Avec ce peuple et vous vainement je l'attends?
Ministres des autels, qui pendant la tempête,
Allarmés pour sa flotte, et tremblans pour sa tête,
Imploriez tous les dieux, et souhaitiez alors
Pour la première fois, qu'il fût loin de ces bords,

Offrez au dieu des mers un nouveau sacrifice ;
Que sur l'onde à mon père il se montre propice ,
Et qu'il ramène enfin le plus chéri des rois ,
Des bords du Simois , aux rivages crétois.

S C È N E I I

IDAMANTE, NAUSICRATE.

Les prêtres se retirent.

I D A M A N T E .

N A U S I C R A T E , tu plains ma tendresse inquiète ,
Mais plains autant que moi le destin de la Crète ;
Quelle est sa perte , ami ! si mon père n'est plus.
Tout retrace à nos yeux sa gloire et ses vertus ;
De son auguste ayeul tu sais s'il fut l'image :
De Minos dans la Crète il affermit l'ouvrage.
Sous les plus sages lois qu'admira l'univers ,
Ce peuple né féroce étoit resté pervers :
Mon père corrigea dans ce climat barbare ,
Des mœurs avec les lois , le contraste bisare.
A force de bienfaits il sut changer les cœurs ,
Et les rendant heureux il les rendit meilleurs.
Nous jouissions en paix des fruits de sa sagesse ;
Falloit-il , que troublant le repos de la Grèce ,

Hélène tout-à-coup fit armer tant d'états :
 Ah ! quand mon père ardent à venger Ménélas,
 Se joignit pour lui rendre une épouse perfide,
 A la foule des rois assemblés dans l'Aulide,
 Pourquoi m'empêcha-t-il d'accompagner ses pas ?
 Je courois à la gloire et ne le quittois pas.

NAUSICRATE.

Il dut vous arrêter : quel autre eût su conduire
 D'une plus sage main les rênes de l'empire ?
 Élevé sous ses yeux, par lui-même formé,
 Déjà de son esprit vous étiez animé ;
 Votre zèle tint lieu de son expérience,
 Et vous avez rempli la publique espérance.

IDAMANTE.

Je ne me flatte point à vos yeux prévenus
 D'avoir su de mon père égaler les vertus.
 J'ai fait ce que j'ai pu pour remplir une attente,
 Qui devoit d'un beau zèle enflammer Idamante ;
 Mais depuis que le roi, par les vents arrêté,
 Semble être de ces bords pour jamais écarté,
 Je l'avouerai, mon cœur distrait des soins du trône,
 A de mortels ennuis tout entier s'abandonne,
 Et devant tout ce peuple engagé sous ma loi,
 Plus je suis fils sensible, & moins je suis son roi.

Ainsi donc votre cœur s'inquiète et s'ignore :
Il remplit son devoir , et s'en croît loin encore !
Qu'on vous juge autrement ! cet austère coup-d'œil
Que jète sur lui-même un mortel sans orgueil ,
Donne un nouvel éclat à sa vertu sublime ,
Et ne rend que plus cher le héros qu'elle anime.
Ah seigneur ! de vos soins voyez plutôt les fruits.
On respecte vos lois , nul ne prend vos ennuis
Pour le sommeil de l'ame et l'oubli de l'empire ;
On vous aime , on vous craint , c'est l'art de tout
conduire.

Que dis-je ? si jamais Idamante aux Crétois
A fait chérir son nom , a fait bénir ses lois ,
C'est depuis que du roi l'absence se prolonge ,
Depuis que dans la crainte où votre amour vous
plonge ,

Vous vous exagérez les périls de ces jours
Dont vous savez que Troie a respecté le cours ;
Eh ! que n'attend-on pas d'une ame tendre et pure ,
Sourde à l'ambition et toute à la nature ?
Votre piété seule , en gagnant les esprits ,
Fait adorer en vous et le prince et le fils.

I D A M A N T E.

O toi qui méritas par tes vertus suprêmes ,
De juger, né mortel, tous les mortels eux-mêmes,
Minos, toi qui du sort tenant l'urne en tes mains,
Aux enfers devant toi fais trembler les humains;
Ce héros de ton sang et dont la vie entière
N'a rien à redouter de ton regard sévère,
A-t-il passé le Styx, et paru devant toi?
Ami, Troie est tombée et subsiste pour moi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon ame est ouverte
A des pressentimens qui m'annoncent ma perte.
Les dieux s'attachent trop à me la présenter,
Pour que le cœur d'un fils puisse encor en douter.
Dans des songes touchans, sous de douces images,
Plus cruelles pour moi que les plus noirs présages,
Mon père chaque nuit se présente à mes yeux
Au nombre des héros et des rois vertueux,
Qui sous un ciel serein, dans une paix profonde,
Jouissent du bonheur qu'ils donnèrent au monde;
A ces objets, ami, tous mes sens sont émus.
Je m'éveille et m'écrie, ah! mon père n'est plus:
Il n'est plus sur la terre, il est dans l'Élysée,
Il a rejoint Hercule, et Minos et Thésée.
Pardonnez-moi, grands dieux, dans mon adversité,

Si je me plains à vous de sa félicité ;
Ce roi dont d'autres mains ont recueilli la cendre
Aux champs Élysiens plus tard eût pu descendre.
Mon père à mon amour ne sera point rendu ;
Sans doute il est heureux , mais son fils l'a perdu.

N A U S I C R A T E .

Mais ce Roi , digne objet des regrets d'Idamante ,
De tant de rois partis des rivages du Xante ,
Seigneur , est-il le seul dont les vents et les eaux
Loin de sa cour encore écartent les vaisseaux ?
Ulysse dès long-tems attendu dans Ithaque ,
N'a point revu sa femme et son cher Télémaque.
Et malgré les ennuis dont leur cœur est atteint ,
L'espoir de son retour n'est point encore éteint.
Eh ! quelle mer , seigneur , quelle île abandonnée
Auroit enseveli le nom d'Idomenée ?
Votre épouse elle-même en proie à moins d'effroi
Sur cette seule idée attend toujours le roi ,
Et loin de renoncer.

I D A M A N T E , *vivement.*

Elle n'est point sa fille.
Elle en a pris le nom , entrant dans sa famille ;
Mais combien dans les cœurs le sang doit l'emporter

Sur un nom qui ne fait que le représenter !
Eh ! quelle est l'amitié si sensible et si pure
Dont toute la tendresse égale la nature ?

S C È N E I I I.

ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE.

ÉRIGONE.

AH ! cher époux ! le ciel est peut-être fléchi,
Au pied de ce rocher par les vagues blanchi,
Sophronime a paru.

IDAMANTE.

Lui ! quel espoir me flatte ?
Sophronime, est-il vrai ? cours vers lui, Nausicrate,
Précipite tes pas, qu'il se hâte avec toi,
Qu'il vienne..... mais quoi ! seul ?

ÉRIGONE.

On n'a point vu le Roi,
Sur ces bords cependant poussé par la tempête,
Près de ce Temple encor Sophronime s'arrête ;
Puisqu'il rend grace aux dieux, j'espère en leur
appui.

Par mon ordre déjà l'on a couru vers lui ,
Il a toujours du roi suivi la destinée :
Nous apprendrons de lui le sort d'Idoménée ,
Et puisque Sophronime a pu revoir ce bord ,
Votre père est vivant et n'est pas loin du port.

I D A M A N T E .

Ah ! je frémis encore au moment où j'espère.

S C È N E I V .

SOPHRONIME , IDAMANTE , ÉRIGONE.

I D A M A N T E .

SOPHRONIME , c'est vous ! qu'est devenu mon
père ?

Revenez-vous sans lui , parlez , vais-je le voir ?
Arrachez-moi la vie ou comblez mon espoir.

S O P H R O N I M E .

Seigneur , vous revoyez un serviteur fidèle
Qui sur vous désormais doit tourner tout son zèle.

I D A M A N T E .

Sophronime !

ÉRIGONE.

Qu'entends-je ?

IDAMANTE.

O dieux ! qu'avez-vous dit !

ÉRIGONE.

Sur ce front consterné notre sort est écrit.
Pour nous toute espérance est donc anéantie !

IDAMANTE.

O perte trop funeste , et déjà pressentie !
Dieux cruels ! vous étiez jaloux de mon bonheur...
Sophronime , achevez de déchirer mon cœur ;
Sans craindre de m'offrir une image accablante ,
Enfoncez le poignard dans le cœur d'Idamante.

ÉRIGONE.

Par quels coups les destins ont-ils hâté sa mort ?

SOPHRONIME.

Les gouffres de la mer m'ont dérobé son sort ;
Oui , Neptune s'est fait une barbare joie
De venger sur nous seuls les désastres de Troie :

Nous n'avons parcouru l'immensité des mers,
Qu'à travers les écueils, et qu'au jour des éclairs.
Des Cyclades encor les roches menaçantes,
Étalent les débris de nos pouppes fumantes ;
Le seul vaisseau du roi sur les flots orageux
Sembloit comme un dépôt conservé par les dieux.
Déjà même des vents la fureur satisfaite,
Nous redonnoit l'espoir d'arriver dans la Crète :
Mais non loin de cette île et près de ce rocher,
D'où le front de l'Ida se découvre au nocher,
Les vents impétueux rallument les tempêtes,
Le ciel étincelant s'entrouvre sur nos têtes ,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux,
Nous touchons jusqu'aux cieux , nous roulons sous
les flots.

A ces coups redoublés de Neptune et d'Éole
L'horreur, le péril croît, l'espoir fuit, la mort vole,
Plus de salut ; poussé sur les écueils, hélas !
Notre vaisseau s'entrouvre et se brise en éclats ;
Dans la nuit, dans l'effroi, tout périt, tout s'égare,
Je veux suivre le roi, la vague nous sépare,
Et les flots ennemis m'entraînent sur ce bord,
Où revenu sans lui, j'invoque encor la mort.

I D A M A N T E.

Hé bien ! cher Érigone !

ÉRIGONE.

O jour de l'infortune !

O trop grande victime immolée à Neptune !
 Des jours sauvés dans Troie il éteint le flambeau :
 Idomenée est mort, et l'onde est son tombeau !
 Ombre illustre , iras-tu dans la foule plaintive
 Des mânes que le Styx laisse errer sur sa rive ?..
 C'est toi, perfide Hélène, et tes coupables feux ,
 Qui de ces maux encor sont le principe affreux :
 Le ciel à l'univers doit ta perte en spectacle.
 Puissent avoir mes vœux la force d'un oracle.
 Meurs , infidèle ! meurs , péris , mais d'une mort
 Digne de tes forfaits et d'un cœur sans remord.
 Venge par ton trépas Sparte qui t'a vu naître ,
 Tyndare qui rougit de t'avoir donné l'être ,
 Œnone abandonnée, et Ménélas trahi ,
 Et la Crète, et ce roi sous les flots englouti ,
 Et ses mânes privés des soins dus à sa cendre ,
 Et les pleurs qu'aujourd'hui tu fais encore répandre.

IDAMANTE.

Mon père ! ah ! quand Neptune inspirant tant
 d'effroi
 A brisé ton vaisseau, que n'étois-je avec toi !

J'aurois au sein des mers, de mon bras moins débile,
Rompant pour toi les flots assuré ton asile,
Et ma crainte & mon cœur soutenant tes efforts,
J'aurois su t'entraîner avec moi sur ces bords ;
Je n'ai pu recueillir la volonté dernière,
Ni le dernier soupir, ni la cendre d'un père :
Ah ! malheureux !

S O P H R O N I M E .

Seigneur, je lui dois mes regrets ;
Il avoit sur mes jours répandu les bienfaits,
Et je sentoîs pour lui, sous sa douce puissance,
Un zèle indépendant de la reconnoissance ;
Je souffre de ma perte et de votre malheur,
Je puis abandonner mon ame à sa douleur.
Mais vous que le destin fit naître au rang suprême,
Vous, jeune et souverain d'un peuple qui vous
aime,
Vos jours importent trop au bonheur des humains ;
Ah ! ne succombez pas sous le poids des chagrins.
Hélas ! le roi brûloit de revoir ce rivage
Pour embrasser un fils, sa gloire et son image ;
Les peuples l'attendoient pour jouir avec vous,
Pour jouir avec lui d'un spectacle si doux.
Vous êtes tous trompés dans un espoir si tendre,

La Crète l'a perdu, vivez pour le lui rendre.

IDAMANTE.

Hâtons-nous, Sophronime, allons à ce héros,
A sa mémoire auguste élever des tombeaux.
Infortuné témoin de son destin funeste,
Ami, si dans le fils le père encor te reste,
Au nom de ces regrets qui déchirent mon cœur,
Va, cours, dispose tout pour servir ma douleur.

SCÈNE V.

IDAMANTE, ÉRIGONE.

IDAMANTE.

ET vous qui partagiez avec moi sa tendresse,
Comme vous partagez la douleur qui me presse,
Vous, mon unique bien, vous, l'amour d'un époux
Qui n'a plus de lien sur la terre que vous,
Allons ensemble aux dieux que je crus plus pro-
pices,
Offrir, au lieu d'encens, de tristes sacrifices.

S C E N E V I.

NAUSICRATE, ÉRIGONÉ, IDAMANTE.

NAUSICRATE.

SEIGNEUR , je n'ose ici donner à votre cœur
Un espoir qui peut-être hélas ! n'est qu'une erreur :
Mais d'un de ces rochers avancés sur la rive ,
En attachant au loin une vue attentive ,
On distingue un mortel flottant sur un débris ;
Lentement il approche , et mes regards surpris
Ont cru . . .

I D A M A N T E .

Courons , volons , un doux transport m'anime ,
Dieux , servez ma tendresse et trompez Sophronime .

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMÈNE, *seule sur le bord de la mer.*

O Crète! ô mes états! temple auguste et sacré!
Suis-je enfin sur ce bord que j'ai tant désiré?
Long-tems jouet des flots je n'en suis point la proie,
Je vais revoir mon fils, il va faire ma joie;
Mon cœur en ces momens hâtés par mes désirs
De la nature encor va goûter les plaisirs.
Hélas! j'arrive seul, ma flotte est sous les ondes,
J'ai vu périr les miens au sein des mers profondes;
Idamante à la Crète aussi cher qu'à mon cœur,
Idamante peut seul adoucir mon malheur....
Cependant quel remord me remplissant d'allarmes,
De l'espoir qui me flatte empoisonne les charmes?
De la fureur des flots sauvé sur un débris,
Je rentre en mes états; mais hélas! à quel prix!
Quel serment téméraire et m'accable et m'en-
chaîne!

Neptune, as-tu reçu ma promesse inhumaine,

H

Ce vœu que je t'ai fait d'immoler en ces lieux
Le premier que la rive offriroit à mes yeux ?
Ah ! quand je t'implorais pour rentrer dans la
Crète ,

Quand l'effroi m'a dicté ma prière indiscrete ,
J'espérois épargner sur les mers en fureur
La mort à tous les miens , ce spectacle à mon cœur ,
Et par humanité , dans ce péril extrême ,
J'attendois , trop aveugle , à l'humanité même .
De ces dangers pressans qui causoient tant d'effroi ,
Malheureux que je suis ! n'ai-je sauvé que moi ?...
Nul ne paroît encor , tout a fui la tempête ,
Tout à ma cruauté dérobe ici sa tête .
Peuple heureux sous mon fils , un dé vous sur
ce bord

- De mon premier regard recevra donc la mort !
- Ah ! montrez-vous en foule , et m'épargnez un
crime ,

En ne me laissant pas discerner ma victime ;
Hélas ! sur ce rivage où j'apporte le deuil ,
Je n'ose faire un pas , ni jeter un coup d'œil....
Ciel !... un infortuné s'avance sur la rive ,
Faut-il !.... ton cri redouble , humanité plaintive .
Redoutable serment ! trop malheureux mortel !...
Si j'hésite , il m'échappe , et j'offense le Ciel .

TRAGÉDIE. 105

Dieu vengeur du parjure et témoin de mes larmes,
Affermis donc ma main puisque c'est toi qu'il armés.

SCÈNE II

IDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *errant sur le bord de la mer.*

CE n'étoit point mon père.

IDOMENÉE.

O Neptune ! ô destin !

IDAMANTE.

Il détourne les yeux, il paroît incertain.

IDOMENÉE.

Grands dieux, vous l'ordonnez !

IDAMANTE.

Secourons sa misère.

IDOMENÉE, *tirant un poignard et s'avançant vers son fils.*

Obéissons aux dieux, frappons.

H 2

I D A M A N T E .

C'est vous , mon père !

I D O M E N É E , *jetant son poignard , et détournant
la vue.*

Mon fils !

I D A M A N T E .

Je vous revois , je tombe à vos genoux.

I D O M E N É E , *éperdu.*

Nul autre sur ce bord !

I D A M A N T E .

Seigneur ! qu'il m'étoit doux ,
D'être ici le premier à vous montrer ma joie ,
Tous les transports d'un fils à qui le ciel renvoie
Un père si chéri , si long-tems attendu !...
Mais quand je vous revois , quand vous m'êtes
rendu ,
Dans quel trouble êtes-vous ! eh ! qui sur ce rivage ,
Pouvoit vous retenir après ce grand naufrage ?
O ciel ! me comptiez-vous parmi vos ennemis ?
Je vous ai vu le fer levé sur votre fils .

IDOMÉNÉE.

Tonnez, grands dieux ! tonnez, ô désespoir ! ô crime !

IDAMANTE.

Que dites-vous, seigneur ? quel transport vous anime ?

En abordant ces lieux votre bras s'est trompé :

Nommez-moi l'ennemi qui vous est échappé.

Quelle vengeance ici faut-il prendre d'un traître ?

Ce sang que vous alliez verser.... sans le connoître,

Ce sang, tout à mon père aussi bien qu'à mon roi,

Va couler devant vous pour vous prouver ma foi.

IDOMÉNÉE.

Fuis, malheureux !

IDAMANTE.

Comment ! qui ! moi , que je vous fuie !

Vous redoublez l'effroi dont mon ame est saisie.

Quel étrange discours ! qu'ai-je donc fait, seigneur ?

Vous détournez de moi la vue avec horreur.

Reprochez-vous au ciel après dix ans d'absence

Le moment qui vous rend à mon impatience ?

Quoi ! si cher autrefois à vos yeux attendris,
Idamante , seigneur , n'est-il plus votre fils ?

I D O M E N É E .

Si je t'aime ! Idamante ! ah ! douleur qui me tue !
Je ne puis te quitter , ni soutenir ta vue.
Si je t'aime ! jamais , non jamais à mes yeux
Tu ne parus plus cher , j'en atteste les dieux !
Va , c'est moi que je hais , c'est moi que je déteste,
C'est moi que doit punir la vengeance céleste.
O Neptune ! pourquoi prolongeas-tu mon sort ?
Tu m'as perdu ; rends-moi le naufrage et la mort.

I D A M A N T E .

Ah ! vous me remplissez de l'horreur qui vous
presse ,
Ce mélange inoui de douleur , de tendresse ,
Dont je vois vos esprits agités tour à tour ,
Ce remord , cette haine et de vous et du jour....
Ah ! daignez m'éclaircir du secret qui vous pese.

I D O M E N É E .

Si tu savais !.. O ciel ! que ma douleur t'appaise !

I D A M A N T E .

Quelque soit ce secret , c'est trop me le cacher :

Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher ?
Parlez, mon père.

IDOMÉNÉE.

Hé bien !... dieux ! qu'allois-je lui dire ?
Non, je me fais horreur... le trait qui me déchire...
Tu voudrais... je ne puis... ah ! mon fils, laisse-moi
Porter mon désespoir, et mes pleurs loin de toi.

IDAMANTE.

Je ne vous quitte point dans le trouble où vous êtes,
Et je saurai du moins quelles peines secrètes.

IDOMÉNÉE.

Ne me suis point, mon fils ; respecte mon malheur,
Respecte mon secret.

IDAMANTE.

Qu'exigez-vous, seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Au nom de mon amour, au nom de ma misère,
me suis point, te dis-je, obéis à ton père.

SCÈNE III.

IDAMANTE.

QUEL mystère ! je reste interdit , confondu :
Où porter , où fixer mon esprit éperdu ?
A mes empressemens mon père se refuse ,
Il gémit , il me plaint , il se hait et s'accuse ;
Il alloit m'eclaircir , et soudain il s'est tu.
Quel est donc le remord dont il est combattu ?
Prêt à suivre un courroux sans doute légitime ,
Il avoit à punir , et s'imputoit un crime ;
Ah ! faut-il que son cœur soit fermé pour un fils !
Dieux puissans , pour qui seuls notre ame est sans
 replis ,
Que ne nous prêtez-vous la science suprême
De lire dans les cœurs , du moins de ceux qu'on
 aime !

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDAMANTE.

ÉRIGONE, *arrivant avec précipitation.*

CHER Idamante, eh! quoi! ton père est dans
ces lieux,

Je le vois et j'accours; il fuit loin de mes yeux.
Quel est donc cet accueil!

IDAMANTE.

Je l'ai vu, mais j'ignore
Et ne puis concevoir quel chagrin le dévore.
Je me plains et je sens les maux qu'il a soufferts
Voyant périr les siens engloutis par les mers.
Cette image à son cœur sera long-tems présente :
Mais quelque autre revers le presse et le tourmente.
Sur son front obscurci d'une sombre douleur,
J'ai lu le repentir, le désordre, l'horreur :
Telle est la triste loi que lui-même il s'impose,
De me montrer sa peine en m'en cachant la cause.

ÉRIGONE.

Tu l'as mal observé. Trop plein d'étonnement,

Trop plein de ta tendresse à ce premier moment,
 Tu n'as d'abord senti que la volupté pure
 Qu'a porté dans ton cœur la voix de la nature :
 Mais moi d'un cœur plus libre et plus maître de soi,
 J'aurois étudié son maintien devant toi ;
 Quelque soit le secret qu'à nous taire il s'attache ,
 Dans ce qu'il m'auroit dit.... j'aurois vu ce qu'il
 cache.

Un mot, un mouvement, le moindre signe enfin
 Eût peut-être éclairé mon esprit incertain ;
 Et sur ce qui te touche une épouse qui t'aime,
 Dans le cœur de ton père eût mieux lu que toi-
 même.

S C È N E V.

SOPHRONIME , ÉRIGONE , IDAMANTE.

I D A M A N T E .

AH ! c'est toi , Sophronime : approche , éclaire-moi.

É R I G O N E .

Instruis-nous des chagrins où se plonge le roi.

IDAMANTE.

Son vaisseau n'a péri que près de ce rivage.
Compagnon de son sort dans un si long voyage,
Tu ne t'es qu'un instant séparé d'avec lui.
Parle, quels sont ses maux ? Que craint-il aujourd'hui ?

SOPHRONIME.

Il m'évite, il me fuit, mais je connois son trouble ;
La pitié le produit, chaque instant le redouble ;
Vous le plaindrez tous deux, lorsque vous apprendrez

A quels remords cuisans ses esprits sont livrés.
Vous le savez, la Crète ainsi que la Tauride
Trop souvent à ses dieux offre un culte homicide,
Et pendant la tempête et les périls certains
Où nous devons cent fois terminer nos destins ;
Le roi loin de ses yeux voyant fuir sa patrie,
Court soudain vers la poupe, il y monte, il s'écrie ;
» Neptune, écoute-moi, j'invoque ton secours,
» Sauve-nous des dangers assemblés sur nos jours,
» Fais-moi revoir la Crète, et mon bras pour
 hommage

» T'immole le premier que m'offre le rivage,
» Je te le jure ». Il dit et frémit du serment, T
Sa bouche l'a formé, tout son cœur le dément ;

A ce funeste prix sauvé de la tempête,
Il aura d'un Crétois déjà proscrit la tête,
Et la religion dans son cœur agité,
Hélas ! combat sans doute avec l'humanité,
Venez le consoler.

IDAMANTE.

Qu'as-tu dit, Sophronime ?
(*A part , après avoir regardé sa femme un moment*).
Cachons mon trouble.

ÉRIGONE.

Hélas ! malheureuse victime !....
Tu gémis , cher époux.

IDAMANTE , *à part*.

Quel jour vient m'éclairer !

ÉRIGONE.

Ce récit t'attendrit.

IDAMANTE , *à part*.

Puisse-t-elle ignorer !....

ÉRIGONE.

Tu plains un innocent qui fut heureux peut-être ,
Tu pleures la victime avant de la connoître.

IDAMANTE, d'abord avec un abandon d'attendrissement ; puis se remettant.

Érigone !... il est vrai , je sens avec effroi
Quel doit être le trouble et la douleur du roi.
Plains le mortel proscrit par le décret céleste
Sur qui va s'accomplir un serment si funeste :
Mais plains sur-tout le roi , plains mon père au-
jourd'hui

Plus malheureux encor , plus victime que lui ;
Non , tu ne connois pas , ô ma chère Érigone ,
Quel est le désespoir où le roi s'abandonne ,
De combien de poignards un devoir inhumain
Va percer dans ce jour et déchirer son sein.
Il n'a plus désormais dans le vœu qui le lie
Que le choix du parjure ou de la barbarie.

É R I G O N E.

Que tu me deviens cher par tant de piété ,
Par cet excès touchant de sensibilité ,
Et que dans le malheur où s'est plongé ton père ,
A son cœur affligé tu deviens nécessaire !
Allons vers lui.

I D A M A N T E.

Ta vue aigriroit sa douleur ,

Il vient de t'éviter, honteux de son malheur;
Modère pour un jour cet intérêt si tendre,
Que sa peine t'inspire et qu'il a droit d'attendre,
Quoique l'ordre du ciel veuille exiger de lui,
Il a besoin de toi, tu seras son appui :
Qu'il doive quelque calme au zèle qui t'anime.
Je retourne vers lui; viens, suis-moi, Sophronime.

S C È N E V I.

É R I G O N E.

A I N S I l'homme imprudent jète dans l'avenir
Des vœux précipités que suit le repentir;
Croyant forcer le sort et ces lois éternelles,
Dont le cours inconnu nous entraîne avec elles,
Doutant des dieux, doutant de leur soin paternel,
Sa foiblesse à genoux compose avec le ciel.
Mortel, honore mieux la suprême sagesse,
Entouré de devoirs ne fais point de promesse;
Fais le bien chaque jour que t'accordent les cieux,
Attends la destinée et t'abandonne aux dieux.

SCÈNE VII.

NAUSICRATE, ÉRIGONE.

NAUSICRATE.

MADAME, On sait par-tout le vœu d'Idomenée.
Son désespoir aux yeux de sa cour étonnée,
Ses plaintes, son désordre et son saisissement
N'ont que trop divulgué son funeste serment :
Seulement la victime est encore ignorée.
Le roi, les yeux en pleurs, la démarche égarée,
De moment en moment m'a paru se troubler ;
Dans un transport soudain il m'a fait appeler ;
Cours, dit-il, vers mon fils, qu'il emmène Erigone,
Qu'ils partent pour Samos, dis-leur que je l'ordonne,
Qu'ils s'arrachent l'un l'autre au spectacle cruel
Qu'alloit leur préparer un serment criminel.

ÉRIGONE.

Qui ! moi l'abandonner, quand son ame éperdue,
De sa douleur encor veut m'épargner la vue !
Laisser seul à sa peine un cœur si généreux !
Croit-il que loin de lui nous osions être heureux !
Périsset le mortel à qui semble importune

La présence des siens tombés dans l'infortune,
Qui se cherchant sans cesse et toujours plein de lui,
N'a jamais ni vécu ni souffert dans autrui.

NAUSICRATE.

Mais, madame, le roi...

ÉRIGONE. * .

Je veux le voir, vous dis-je,
Je sens ce que son sort et non son ordre exige,
Je l'aime, je le dois, quoiqu'il puisse ordonner,
J'attens son intérêt pour me déterminer.
Ce n'est pas contre lui que je lui suis soumise,
A ne le point quitter tout enfin m'autorise,
Et mon cœur, qui pour lui ne peut jamais changer,
Veut adoucir ses maux ou veut les partager.

Fin du second Acte.

ACTE III.

A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Où courez-vous Seigneur ? souffrez qu'au moins
je suive

Vos pas désespérés errans sur cette rive.

Ah ! de votre palais prompt à vous arracher ,
Loin des vôtres , hélas ! que venez-vous chercher ?

IDOMENÉE.

Eh ! comment survivrai-je au serment qui me lie ?

Que veux-tu que ton roi fasse encor de la vie ?

Parricide serment à ma bouche échappé !

Impitoyable loi d'un vœu qui m'a trompé !

J'ai vu tous mes vaisseaux engloutis par l'orage ;

Dieu des mers , c'étoit peu : tu me vends mon
naufnage.

I

Tu voulois, m'accablant dans mon fils malheureux,
Détruire l'un par l'autre et nous perdre tous deux.
A ce comble d'horreurs ma vieillesse est en proie ;
Et je n'ai pu mourir devant les murs de Troie !
Je vis pour l'infortune et pour le repentir.

S O P H R O N I M E .

Votre cœur à son vœu ne sauroit consentir.
Le ciel le sait, le ciel peut s'apaiser encore ,
Il réserve des maux et des biens qu'on ignore.

I D O M E N É E .

L'implacable Neptune une fois attesté,
Des dieux que l'on invoque est le plus redouté.

S O P H R O N I M E .

L'innocence par lui peut-elle être proscrite ?

I D O M E N É E .

Il exauça le vœu qui perdit Hippolite.

S O P H R O N I M E .

Oui, mais au nom du Styx, et d'avance engagé,
Neptune se devoit à Thésée outragé ;
D'ailleurs il n'exauçoit qu'un père inexcusable ,
Que sa crédulité rendoit impitoyable.

IDOMÉNÉE.

Eh ! qu'espérer d'un dieu connu par sa rigueur,
Qui pèse la foiblesse, et qui punit l'erreur ?
Mais dis-moi, n'est-il rien qu'Érigone soupçonne ?
Mon fils va-t-il partir, Sophronime ?

SOPHRONIME.

Érigone

Vous plaint, mais sans connoître, aux pleurs que
vous versez,

Tous les maux sur sa tête en secret amassés.
Idamante frappé d'atteintes plus cruelles
Sent couler dans son cœur vos larmes paternelles.
De vos ordres déjà l'on a dû l'avertir :
Mais je doute, seigneur, qu'il s'apprête à partir ;
Vous le connoissez mieux : un cœur aussi fidèle
Va vous désobéir par tendresse et par zèle.

IDOMÉNÉE.

Qui me l'eût dit, mon fils, que mes affreux sermens
Viendroient jeter la mort dans nos embrassemens ?
Qu'en abordant ces lieux, ma tendresse éperdue
Auroit à s'interdire une si chère vue ?
Mon fils, attendois-tu ce déplorable sort ?
Quel prix pour ton amour que l'exil ou la mort !

Qu'auroit fait ou ma haine ou le ciel en colère ?
Je frémis, je succombe au tourment d'être père.

S O P H R O N I M E .

Érigone , seigneur , porte vers nous ses pas.

I D O M E N É E .

Ah ! comment lui cacher mon funeste embarras ?

S C È N E I I

ÉRIGONE , IDOMENÉE , SOPHRONIME.

É R I G O N E .

S E I G N E U R , vous m'éloignez ; votre douleur ex-
trême

Semble craindre l'aspect de tout ce qui vous aime :
Vous fuyez votre fils , mais d'un soin plus pressant
Il faut vous occuper dans ce fatal instant....

Sensible à vos chagrins , interdite , tremblante ,
Je vous cherchois , seigneur , et ma voix gémissante
Se refuse au tableau qu'il faut vous présenter.

I D O M E N É E .

Que dit-elle ! grands dieux ! et qu'ai-je à redouter ?

ÉRIGONE.

Seigneur, née à Samos, loin des mœurs de la Crète,
 Loin d'un culte inhumain que ma pitié rejète,
 Je gémis de venir, malgré ce désaveu,
 Presser sur l'inconnu l'effet de votre vœu.
 On sait votre serment ainsi que vos allarmes,
 Ce peuple entier s'étonne et se plaint de vos larmes;
 Il s'assemble, il murmure, il demande à grands cris
 La victime promise à la loi du pays;
 Loi dure, loi de sang qu'à jamais je déteste,
 Et que n'a pu dicter la justice céleste;
 Mais hélas! établie à la honte des dieux
 Chez ce peuple barbare et superstitieux:
 Celui dont la vertu l'abhorre au fond de l'ame,
 Craignant de plus grands maux, lui-même la ré-
 clame;
 Oui, si vous refusez d'obéir à la loi,
 Vous remplissez l'état de désordre et d'effroi.
 Abandonnez un seul pour satisfaire au reste,
 Pour écarter de vous un péril si funeste.
 Puisse ce malheureux être ici le dernier
 Que la Crète à nos dieux verra sacrifier!

IDOMÉNÉE.

Ciel! que demandez-vous, ma fille?

É R I G O N E .

La patrie ,
L'humanité , tout parle à votre ame attendrie.
Il coûte à votre cœur de livrer à la mort
Un mortel condamné seulement par le sort ;
Mais tout me fait trembler une loi tyrannique ,
L'emportement du peuple , un fanatisme antique.
Prévenez sa fureur , seigneur , pour vos états ,
Pour vous , pour votre fils.....

I D O M E N É E , *avec un cri.*

Ah ! vous ne savez pas ,
Érigone !....

É R I G O N E .

Seigneur !....

I D O M E N É E .

Jour fatal !... vœu barbare !....
Je ne sais où je suis....

É R I G O N E .

Quel trouble vous égare !

I D O M E N É E .

Tremblez de me presser et de m'interroger.

ÉRIGONE.

Quel étrange langage et quel nouveau danger ?

IDOMENÉE, *à part.*

Je frémis de parler, je frémis de me taire.

ÉRIGONE.

Achevez, quel qu'il soit, d'éclaircir ce mystère.

IDOMENÉE.

La colère des dieux ;... mes destins inouis....

Madame.... apprenez tout ; la victime est mon fils.

ÉRIGONE.

Qui !

IDOMENÉE.

Mon fils !

ÉRIGONE. *Elle s'évanouit : le roi et Sôphronima la conduisent vers les degrés du temple où elle reste accablée de sa douleur.*

Je me meurs.

IDOMENÉE.

Son désespoir m'accable,

Le trépas m'environne; ô jour épouvantable!
Qu'ai-je fait, Sophronime! ah! j'ai rempli d'effroi
Tout ce qui m'étoit cher, tout ce qui tient à moi.
L'amertume qu'ici j'ai par-tout répandue,
Mêle une horreur nouvelle au chagrin qui me tue.
Ah! revenez à vous.

É R I G O N E. *Le roi est errant sur le rivage.*

Ah! laissez-moi mourir,
Vous m'arrachez la vie et m'osez secourir.
Où suis-je! qu'ai-je appris! quelle foudre subite!
D'effroi, de désespoir, d'horreur mon cœur pal-
pite;
Ma voix tremble, un nuage est tombé sur mes yeux,
Je ne me connois plus. Cher Idamante! ah! dieux!
Toi mourir! moi te perdre! ô destinée affreuse!
Trop fatale tempête!... Et c'est moi, malheureuse!
Qui viens de t'envoyer le premier sur ce bord,
C'est moi, sans le savoir, qui viens presser ta mort;
Je succombe à l'horreur du coup que j'envisage,
Je meurs à chaque instant de cette affreuse image.

I D O M E N É E.

Érigone, écoutez.

ÉRIGONE, *plus vivement.*

Ah ! Seigneur ! qu'ai-je dit ?
Quelle aveugle douleur égardoit mon esprit ?
Qui ? vous ! vous pourriez voir, trop barbare à vous-même ,
Enfoncer le couteau dans ce cœur qui vous aime ?
Ah ! vous êtes son père , et c'est vous outrager
Que de croire sa vie un moment en danger.
Hélas ! il n'avoit pu qu'avec impatience ,
Qu'avec d'affreux ennuis supporter votre absence :
Son cœur d'inquiétude et de crainte frappé
De vos périls , de vous fut sans cesse occupé.
Il détestoit Hélène , et Ménélas et Troie ,
Il vous voit sur la rive , il s'élance avec joie ;
Pourriez-vous le punir d'avoir volé vers vous ,
D'avoir fait éclater ses transports les plus doux ?
Eh ! quel fils poursuivi par les dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son père ?

I D O M E N É E.

Érigone, cessez, vous déchirez mon cœur :
Loin de vous ces soupçons qui me glacent d'horreur.
Plutôt que sur mon fils mon serment s'accomplisse,

Qu'à l'instant devant vous le ciel m'anéantisse !
Idamante vivra , madame.

É R I G O N E .

Et vous pleurez !
Ah ! cruel ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?

I D O M E N É E .

Je frémis, il est vrai, mais de la loi trop dure
Quim'entraîne au malheur, ou me force au parjure,
Et ne me permet pas en ce jour odieux
D'accorder dans mon cœur la nature et les dieux ;
Mais il vivra, vous dis-je ; oui, calmez vos allarmes,
Le ciel doit séparer mon crime de vos larmes ;
Allez à nos autels, allez, et que vos pleurs
De nos dieux irrités apaisent les rigueurs ;
Faites-leur oublier une promesse impie
Qui seroit à jamais le tourment de ma vie ;
Ou s'ils veulent punir un déplorable roi,
Qu'ils épargnent mon fils et ne frappent que moi.

É R I G O N E , *d'un ton plus rassuré.*

Ah ! j'attens leur clémence... ou plutôt leur justice.
Eh ! peuvent-ils vouloir qu'Idamante périsse ?
Peuvent-ils commander qu'un barbare serment,

L'ouvrage de la crainte et l'erreur d'un moment ,
 Renverse ces devoirs éternels et suprêmes ,
 Ces lois du sentiment imprimé par eux-mêmes ?
 Seigneur , c'étoit déjà trop enfreindre ces lois ,
 Que de verser le sang du dernier des crétois ;
 Et c'est le sang d'un fils , c'est cette horrible of-
 frande

Que vous pourriez penser que le ciel vous de-
 mande !

Ah ! je défends en lui votre fils , mon époux ,
 Et bien-loin d'attirer le céleste courroux ,
 Vous serez par les dieux trop absous d'un parjure
 Qui sert l'humanité , l'hymen et la nature.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE.

EXAUCEZ-la , grands dieux ; elle seule aujour-
 d'hui

Peut , sans vous offenser , implorer votre appui.

Qui porte ici ses pas , ô ciel ! mon fils s'avance.

Faut-il qu'un père évite et craigne sa présence ?

SCÈNE IV.

IDAMANTE, IDOMENÉE.

IDAMANTE, *impétueusement.*

Vous me fuyez en vain, je vous suivrai partout.

IDOMENÉE.

Ah ! mon fils, laisse-moi, ma constance est à bout,

IDAMANTE, *d'un ton ferme et rapide.*

J'ai tout appris ; je suis la victime funeste
Que vous a présenté la colère céleste.
Ah ! mon père ! souffrez que mon cœur éclaire
Devant vous de vous-même ose se plaindre ici ;
Avez-vous pu douter un moment d'Idamante ?
Et pouvez-vous penser que la mort m'épouvante ?
Seigneur, je l'avouerai, s'il falloit m'immoler,
Mon sang sur un autel ne devoit point couler ;
Je ne crains point la mort, je la voulois plus belle,
Digne de mon courage et digne de mon zèle ;
C'étoit pour vous défendre au milieu des combats
Que j'eusse avec transport affronté le trépas ;

Mais si l'ordre du ciel veut qu'ailleurs je périsse,
S'il exige de nous ce triste sacrifice,
Mon sang est prêt, Seigneur, ordonnez, j'y souscris,
Trop heureux de calmer votre cœur à ce prix.

IDOMÉNÉE.

Tu m'aimes! et tu peux me tenir ce langage!
Tu peux me présenter cette cruelle image!
Que me dis-tu, mon fils? je pourrois sans horreur
Accomplir une loi qui te perce le cœur!
Loin de moi, contre moi va chercher un asile.

IDAMANTE.

Vous voulez que je vive et votre ordre m'exile.....

IDOMÉNÉE.

Ainsi le veut, l'exige un serment insensé,
Un serment parricide où l'effroi m'a poussé.
Ton salut est écrit dans le cœur de ton père.
Rien ne peut me changer; ni d'un vœu téméraire
L'impérieuse loi, ni ce peuple en courroux,
Ni Neptune et les dieux conjurés contre nous:
Mais mon cœur allarmé, malgré cette assurance,
Redoute encor pour toi ma sinistre présence;
De ton éloignement m'imposer la douleur,

Me priver de ta vue est déjà pour mon cœur
Un trop cruel effet du vœu que je déteste.

Je ne te suis, mon fils, déjà que trop funeste.

Fuis, je crains que les dieux par quelque événement

N'accomplissent ici mon barbare serment.

IDAMANTE, rapidement et avec une tendre fureur.

Eh ! quel dieu, si mon sort d'avec vous me sépare,
Quel dieu me pourroit être aujourd'hui plus barbare ?

Eh ! quoi ! j'irois, seigneur, abandonnant mon roi,
Consumer loin de vous des jours que je vous dois !
De mes premiers destins je perdrais la mémoire !
Je mourrais à mon père, à mon nom, à ma gloire,
A mon pays ! j'irois du bruit de mon départ
Remplir tout l'univers, qui jugeant au hasard,
Et me voyant céder à l'amour qui vous guide,
Prendroit un fils soumis pour un prince timide !
Non, Seigneur, si le ciel a résolu ma mort
Ce n'est point en fuyant que j'échappe à mon sort...
Je reste dans ces lieux, et s'il faut que je meure,
Idamante du moins....

IDOMÉNÉE, comme d'inspiration et avec transport.

Eh ! bien ! mon fils, demeure,

Demeure dans Cydon : c'est à moi d'en partir,
 Je sens que de mon trouble , enfin , je vais sortir :
 Hé ! pourquoi demandois-je à revoir ce rivage ?
 Étoit-ce seulement pour aborder la plage ?
 Ah ! c'étoit pour remettre ou laisser sous ta loi
 Tout ce peuple qui t'aime , heureux déjà par toi.
 Ils le savient ces dieux dont la cruelle adresse
 T'envoya sur mes pas pour tromper ma tendresse :
 Ils m'ouvrent un abîme, ils m'ont mis sur le bord,
 Mais je puis reculer , je le puis sans remord.
 Si j'ai fait un serment pour rentrer dans cette île,
 Ce serment est détruit , c'est moi qui m'en exile ;
 Ce n'est qu'en y restant que j'offense les dieux,
 Je m'éloigne , il suffit, je suis absous par eux,
 Et secondant pour toi tout l'amour qui m'anime ,
 Les mers vont emporter ma promesse et mon crime.

S C È N E V.

NAUSICRATE, IDAMANTE, IDOMENÉE.

NAUSICRATE.

J'ACCOURS vers vous, Seigneur ; ce peuple fré-
 missant
 Qui prompt à murmurer et presque menaçant,

Demandoit qu'on livrât la victime promise,
 Depuis saisi d'horreur autant que de surprise,
 Dès qu'Érigoné en pleurs a nommé votre fils,
 Songeant à la victime a poussé d'autres cris ;
 Il fut heureux dix ans sous sa loi bienfaisante ,
 Il croit que du trépas tout dispense Idamante :
 Son rang, sa renommée et le sang dont il sort ,
 Et les destins publics attachés à son sort ;
 Tantôt on comdamnoit hautement vos allarmes ,
 Maintenant on accuse , on-redoute vos larmes ,
 On croit auprès de vous votre fils en danger ,
 On court, on s'arme en foule , on pense le venger ;
 Ecartez les périls que cet instant prépare.

I D O M E N É E .

Quel outrage à mon cœur !

I D A M A N T E , *avec transport.*

Mon destin se déclare.

Idamante en victime auroit été livré,
 Il mourra par son choix comme il l'a désiré :
 Grands dieux , je vois qu'au moins ma gloire vous
 est chère ,

Je vais finir ma vie en défendant mon père.

Il dit ce dernier vers en se jetant dans les bras du roi.

I D O M E N É E .

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils, c'en est fait, j'ai régné, j'ai vécu,
Les ans m'ont affoibli; le malheur m'a vaincu;
Ce peuple, comme moi, justement te préfère,
Et même en l'outrageant s'accorde avec ton père;
Hâte-toi, monte, au gré de leur zèle empressé,
Sur un trône où déjà tu m'avois remplacé;
Anéantis ainsi ma promesse imprudente;
Ne pouvant la remplir, fais que je m'en exempte;
Le trône est ton asyle, et te nommant leur roi,
Je n'ai plus désormais aucun pouvoir sur toi.

IDAMANTE.

Moi, régner ! quand mon père....

IDOMÉNÉE.

Oui, c'est lui qui t'en presse.
Eh ! peut-il perdre rien de tout ce qu'il te laisse ?
La Crète est un séjour que je dois détester :
Je t'y donnois la mort, puis-je encore y rester ?

SCÈNE V. I.

I D A M A N T É.

NE l'abandonnons point au dessein qu'il em-
brasse.
Au trône de Cydon c'est en vain qu'il me place;
Courons, et ramenons, par un heureux pouvoir,
Et mon père à ce trône et ce peuple au devoir.

Fin du troisième Acte.

Moi, quel grand malheur !

I D O M E N É E.

Où !
Eh ! que puis-je faire ?
La Crémence ne sçait que je dois démentir
Le tyran qui m'a tué, et je ne puis encore y résister.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

AINSI, précipitant une triste retraite,
Idoménée est mort désormais pour la Crète.

IDOMENÉE.

Je pars, mais aux Crétois mon fils est conservé;
Je leur laisse un bon roi par eux-même éprouvé,
J'échappe au parricide, et j'évite un parjure,
Je satisfais aux dieux, et je sers la nature;
Je touche, tu le vois, au terme de mes jours,
La guerre devant Troye a consumé leur cours
Que perdrai-je en quittant mon trône et ma patrie?
Mon règne de bien peu finit avant ma vie;
Mon exil sera court, vivant loin de mon fils;
Loin de lui je mourrai, voilà mes seuls ennuis;
Il me serait bien doux qu'une main aussi chère

138. IDOMÉNÉE,

Serrât ma main mourante, et fermât ma paupière.
Mais toi, dont je voudrois récompenser la foi,
Je ne puis rien t'offrir qu'un exil avec moi ;
Voudras-tu, supportant ma présence importune,
Attacher tes destins à ma triste fortune ? —
Serai-je encor ton roi, quoique errant et banni ?
De mon affreux serment seras-tu donc puni ?

SOPHRONIME.

Eh ! pouvez-vous penser, incertain de mon zèle,
Que mon cœur délibère, et que ma foi chancelle ?
Vos vertus méritoient, seigneur, d'autres destins :
Mais je suivrai le vôtre, et c'est vous que je plains.
Malheur à ces ingrats dont le cœur infidèle
Erre avec la fortune, et s'enfuit avec elle ;
Le sort vous a frappé : je veux, j'en suis jaloux,
Embrasser vos débris, et tomber avec vous ;
Il n'est dans ce moment qu'un soin qui m'inquiète.

IDOMÉNÉE.

Eh ! que crains-tu ?

SOPHRONIME.

Des dieux le sévère interprète ;
Je l'ai vu, quand le peuple appeloit votre fils,

Par sa seule présence interrompre leurs cris ;
Le front enveloppé des ombres du mystère ,
Il est rentré pensif au fond du sanctuaire ,
Et sans autoriser , ni condamner leurs vœux ,
Laissant l'incertitude et la frayeur entr'eux .
Tant le ciel qui se tait est plus terrible encore ,
Et fait plus respecter ce qu'il veut qu'on ignore !

IDOMENÉE.

Ami, par mon départ j'appaiserai les dieux ,
Leur clémence m'attend , mais c'est sous d'autres
lieux.
Hâte-toi seulement de cacher ma retraite ,
Ne donnons point ma fuite en spectacle à la Crète ;
Va, cours, ... mais de quel bruit retentissent ces
lieux.

SCÈNE II.

LE GRAND PRÊTRE, IDOMENÉE.

IDOMENÉE.

LE Grand-Prêtre !... Où viens-tu ministre de nos
dieux ?

Je fuis ces bords, viens-tu m'arrêter dans ma fuite ?
 Qu'espères-tu changer dans mon ame interdite ?
 La nature a parlé, je n'entens que sa voix ;
 Penses-tu dans mon cœur l'emporter sur les lois ?
 Quelques soient les malheurs que ta bouche m'an-
 nonce ,
 Avant de t'expliquer tu connois ma réponse.

LE GRAND PRÊTRE.

Plût aux dieux sous vos pas fermer l'abîme ouvert.
 Vous voyez aux ennuis dont mon front est couvert,
 Qu'à peine je soutiens l'aspect d'Idomenée :
 Du sort qui vous attend mon ame est consternée ;
 Mais aux lois de ce temple un vœu vous a soumis,
 Il faut verser le sang que vous avez promis.

I D O M E N É E .

Qu'entens-je ? dieux cruels !

LE GRAND PRÊTRE , *d'un ton lent.*

Neptune le commande ;
 Oser lui refuser le sang qu'il vous demande ,
 C'est aujourd'hui sur vous , sur ce peuple innocent,
 Appesantir le bras de ce dieu tout-puissant.
 Je l'invoquois, seigneur, au fond du sanctuaire,

Lui-même il a soudain repoussé ma prière ;
L'autel s'est obscurci, le jour ne s'est porté
Que sur ce monument antique et redouté,
Qui de Laomédon retrace la mémoire,
Et de son châtimement éternise l'histoire ;
Neptune annonce ainsi ses ordres absolus,
Et les coups dont son bras menace vos refus.

IDOMÉNÉE.

Quoi ! barbare !

LE GRAND PRÊTRE.

Songez qu'il punit le parjure,
Que sur le fils d'Illus il vengea son injure ;
De ce malheureux roi craignez le triste sort,
Voyez sur ces climats les vents souffler la mort :
Vos sujets éperdus dans ces momens terribles,
Tomber autour de vous sous des coups invisibles,
Traînant pour fuir ces bords leurs pas appesantis,
Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris.
Aux funèbres accens de tant de voix plaintives,
Aux fantômes errans qui couvriront ces rives,
Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant,
Vous mourrez mille fois dans ce peuple expirant :
Et voyez votre fils dans ce fléau funeste

Lui-même enveloppé par le courroux céleste ;
 Ainsi vous subirez tous les malheurs unis ,
 Vous perdrez vos sujets sans sauver votre fils ;
 Dans ce pressant danger hâtez-vous de résoudre.

I D O M E N É E .

Les dieux peuvent frapper , mais j'attendrai la
 foudre ;
 Je suis père.

L E G R A N D P R Ê T R E .

Oui , seigneur , et c'est de vos sujets ;
 Le ciel , qui vous chargea de ces grands intérêts ,
 Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie .
 Veiller sur les humains que l'état vous confie ,
 C'est le devoir des rois , c'est la loi de leur rang .
 Le ciel n'a point borné leur famille à leur sang ;
 Leur peuple est la première , et votre ame inquiète
 Se doit dans ces momens toute entière à la Crète .
 Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux ,
 En osant disputer contre le choix des dieux ?
 Si sur votre passage un destin moins sévère ,
 N'eût mis au lieu d'un fils qu'une tête étrangère ,
 Votre cœur aux dépens d'un sang indifférent ,
 Alors envers le ciel s'acquittoit aisément ;

Cependant vous plongiez d'une main meurtrière
Dans le deuil et les pleurs une famille entière ;
Le sort tombe sur vous , vous souffrez ce qu'aïl-
leurs

Vous versiez d'amertume , et laissiez de malheurs ;
C'est ainsi qu'appaisant l'éternelle justice ,
Il faut que votre vœu devienne un sacrifice ;
Gémissez , mais cédez : le doute où je vous vois
Expose votre fils , et ce peuple à-la-fois ;
Hâtez-vous de choisir ; et dans votre infortune ,
Nouveau Laomédon, n'irritez point Neptune.

S C È N E I I I.

I D O M È N É E.

LE coup dont il me frappe arrête ici mes pas ,
Renverse mes desseins ; je quittois mes états ,
Je partoïs , fuite heureuse , et ressource innocente ,
Qui sans braver les dieux conservoit Idamante !
Si cet éloignement me séparoit d'un fils ,
Je me disois du moins , je le sauve à ce prix ;
C'est en le couronnant que j'effaçois ma faute ,
C'étoit tout mon espoir , un dieu cruel me l'ôte !
Privé de mon exil , perdant avec effroi

Ce revers consolant qui n'accabloit que moi,
 Mes pas sont reportés sur le bord de l'abîme !
 Où le dernier malheur m'attend avec le crime.

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDOMENÉE.

ÉRIGONE.

AH! pardonnez, seigneur, si mon cœur égaré
 Frémit, quoique déjà vous l'avez rassuré : —
 Mes pas n'ont pu percer cette foule empressée
 Qui suivoit le Grand Prêtre, et l'effroi m'a glacée ;
 Qu'a-t-il dit ? que veut-il ? loin du temple entraîné
 Ce peuple se disperse et paroît consterné.

IDOMENÉE.

Hélas ! que fait mon fils ?

ÉRIGONE.

Il appaise, il ramène
 Sous votre obéissance une foule incertaine :
 Il leur crie : ô Crétois, c'est trop m'aimer pour moi,
 Aimez-moi pour mon père en rentrant sous sa loi.

IDOMÉNÉE.

O tendresse ! ô vertu dont l'excès me déchire !
Et le ciel veut ta mort !

ÉRIGONE.

Dieux ! que m'osez-vous dire ?

IDOMÉNÉE.

De nos malheurs nouveaux connoissez tout le poids,
La foudre part du temple et nous frappe tous trois ;
Le ciel proscriit mon fils par la voix du Grand Prêtre ;
Il tonne : j'étois père , il me défend de l'être ;
Je n'ai plus qu'à tourner contre mon propre flanc
Le fer qui de mon fils aura versé le sang.

ÉRIGONE.

Est-ce vous que j'entens , Idomenée ? un père !

IDOMÉNÉE.

Neptune me poursuit ; ce dieu dont la colère
Punit Laomédon , m'annonce un même sort ;
Sa fureur toute prête à ravager ce bord
Oppose à mes refus les dangers d'un parjure ,
Et la patrie entière au cri de la nature .

ÉRIGONE.

Eh ! quoi ! dans vos malheurs , succombant sous le
faix ,

Vous cédez par faiblesse au plus grand des forfaits !

IDOMÉNÉE.

Ce serment est affreux , mais de mon trouble ex-
trême

Qui peut me dégager ?

ÉRIGONE.

Votre serment lui-même.

Tantôt en m'apprenant ce secret plein d'horreur
Vous avez vu l'effroi qui saisissoit mon cœur ;

Mes pleurs , mon désespoir. Dans ce comble d'al-
larmes

J'aurois cru les raisons plus foibles que les larmes ;

Mais , puisqu'il faut parler , à quels dieux ennemis

Avez-vous pu jurer d'égorger votre fils ?

Pensez-vous , immolant cette chère victime ,

Que même votre mort expie un si grand crime ?

Ce fils que vous livrez est-il encore à vous ?

Eh ! de quel droit , seigneur , m'ôtez-vous mon
époux ?

Que parlez-vous ici de vengeances funestes,

Et de Laomédon et de fleaux célestes ?

Il rompoit un vœu juste, et devint criminel :

Le vôtre est un outrage aux humains comme au ciel.

Vous voulûtes sauver vos vaisseaux de l'orage,

Et vous seul cependant échappez au naufrage ;

Et vous tremblez d'un vœu que le ciel irrité,

En ne l'exauçant pas, n'a que trop rejeté :

Ah ! voyez sa clémence encor plus que sa haine

Envers ce même roi dont vous craignez la peine :

Sa fille va périr offerte au dieu des mers,

La vapeur de son sang doit épurer les airs ;

Le ciel dément l'oracle, et par le bras d'Alcide

Délivrant Hésioné, empêche un parricide.

Eh ! seigneur, sans chercher des exemples si loin,

Voyez ceux dont l'Aulide avec vous fut témoin,

Lorsque prête à partir la poupe en vain tournée

Restait sans mouvement sous la rame étonnée,

Quand pour ouvrir la route aux Grecs impatiens

Vers ce même Ilion si fatal en tous tems,

Votre barbare chef accablant sa famille

Consentit qu'à l'autel on conduisît sa fille,

Le bras déjà levé, Calchas à tous les yeux,

Ne demeura-t-il pas enchaîné par les dieux ?
 Tant à la cruauté le ciel veut mettre obstacle,
 Tant l'humanité sainte est le premier oracle !

I D O M E N É E .

Je suis abandonné de ces dieux protecteurs,
 Je suis sous le pouvoir des dieux persécuteurs.

É R I G O N E .

Le désespoir vous trompe, ah ! craignez leur colère,
 Mais en accomplissant un serment téméraire :
 Ce même Agamemnon , victime des complots,
 Vient de trouver la mort en rentrant dans Argos ;
 J'abhorre Clytemnestre ; Egysthe et la perfide
 Seront punis un jour de ce grand parricide :
 Mais les dieux l'ont permis, il n'ont point aux com-
 bats

Voulu qu'Agamemnon rencontrât le trépas,
 Et distinguant sa mort d'une mort ordinaire ,
 C'est de loin sur l'époux qu'ils poursuivoient le
 père ;

De sa fille en Aulide il étoit l'assassin ,
 Le ciel prévint le crime et punit le dessein.

I D O M E N É E .

Qui pressez-vous ici de sauver Idamante ?

Pour qui réclamez-vous ma tendresse trop lente ?
 Mais comment le sauver ? je le connois trop bien ,
 Neptune est mon tyran , l'honneur sera le sien ;
 Idamante craindrait , cédant à ma tendresse ,
 Qu'on ne le soupçonnât d'une indigne foiblesse ;
 Ce peuple est effrayé , mon fils voudra s'offrir ,
 Plus il en est aimé , plus il voudra mourir .
 Extrémité fatale ! qui ce moment terrible
 Où j'allois le frapper , m'eût paru moins horrible ?
 Ne le connoissant pas et plus soumis au ciel ,
 Je n'eusse été qu'à plaindre , et je suis criminel .
 Tu l'as voulu , Neptune , et j'ai , dans ma misère ,
 Épuisé tous les maux que peut souffrir un père .

! est n. M.

S C È N E V.

SOPHRONIME , IDOMENÉE , ÉRIGONE.

SOPHRONIME.

QUEL spectacle à nos yeux , seigneur , vient
 d'être offert !

Non loin de ce rivage , un volcan s'est ouvert ;
 Du sommet de l'Ida dans ce moment s'exhale
 Une noire vapeur qui sort par intervalle
 Et semble s'épaissir s'étendant vers ce lieu ;

Même on a cru, dit-on, voir sur la cime en feu
Planer une furie, y secouer ses ailes,
Et d'un pâle flambeau semer les étincelles;
Le peuple s'épouvante, il voit dans ces objets
Des vengeances du ciel les terribles effets.
Votre fils court vers eux, et prévenant leurs plaintes,
Crétois, leur a-t-il dit, je vais calmer vos craintes.
Il ordonne à ces mots qu'on prépare l'autel
Où son généreux sang va satisfaire au ciel,
Et chacun désormais effrayé pour soi-même,
Abandonné en pleurant la victime qu'il aime.

I D O M È N È E.

Mon fils !

É R I G O N E, *rapidement.*

Il n'est plus tems de gémir sur son sort,
C'est nous qu'il immolons, si nous souffrons sa mort.
Voici l'instant d'oser, de tenter l'impossible.
Que je me sens de force en ce moment terrible !
Le prêtre, le ciel même ont en vain menacé,
Empêchons qu'en ce lieu l'autel ne soit dressé.
La nature, l'hymen, la vertu nous l'ordonnent;
Nous n'opposons aux dieux que les lois qu'ils nous
donnent;

La résistance juste en cette extrémité,
N'est sans doute pour nous qu'un droit à leur bonté;
En lassant leur rigueur arrachez votre grace,
Secondez mes transports, secondez mon audace.
J'irai, de votre fils et l'épouse et l'appui,
Me jeter palpitante entre le glaive et lui;
Venez, nous forcerons le peuple à sa défense,
Le prêtre à la pitié, les dieux à la clémence.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Un autel est dressé sur le rivage.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, NAUSICRATE.

NAUSICRATE.

PAR vous-même ainsi donc votre tête est pros-
crite!

Vous pouvez vous soustraire à la tendre poursuite
D'une épouse éperdue et d'un père éploré!
Mon prince va périr! ce serment abhorré
Que l'erreur prononça, que le remord abjure,
Est plus fort que l'hymen, plus fort que la nature!

IDAMANTE.

Et tu vois quel fléau semble justifier
Sur ces bords désolés l'effroi d'un peuple entier;
De feux contagieux cette île est infectée,
On respire avec l'air la vapeur empestée,

Chaque instant d'un crétois précipite le sort,
Le fléau croît, il frappe, et la mort suit la mort.
Et tu veux qu'assiégé, que pressé de victimes,
Quand peut-être, en mourant, je ferme tant d'a-
bîmes,

Je laisse à mon pays, dans ce commun effroi,
Un prétexte apparent de se plaindre de moi!
Tu veux qu'Idomenée entende la patrie
Lui reprocher son vœu, son parjure et ma vie!
Non, je cède à la loi de la nécessité,
J'arrache un père au trouble où son vœu l'a jeté,
Et je rends à jamais mon nom cher à la Crète,
Si le salut public par mon sang se rachète.
Il le faut avouer, j'attendois dans ces lieux
Du retour de mon père un sort moins malheureux;
Il m'étoit doux de vivre, une épouse chérie,
Un père qui m'aimoit, m'attachoient à la vie;
Mon cœur ne connoît point l'insensibilité
D'une triste vertu hors de l'humanité,
Et ne voit que l'orgueil dans la fermeté dure
Qui dompte ou feint plutôt de dompter la nature.
Nausicrate, ce cœur s'arrache avec effort
A des nœuds qui faisoient le bonheur de mon sort:
Je meurs à tous les biens d'un cœur tendre et sen-
sible,

Voilà mon sacrifice, ami, le plus pénible;

Voilà vraiment ma mort.

N A U S I C R A T E.

Non, je ne puis, seigneur,
Croire encor dans les dieux cet excès de rigueur,
Qu'ils veuillent qu'on expie une erreur par un
crime,

Qu'ils veuillent immoler un prince magnanime
A cette loi de sang, dont l'inhumanité
Déshonore leur culte et dément leur bonté.

I D A M A N T E.

Cette loi meurtrière et ce barbare hommage
Sont moins pour eux sans doute un culte qu'un
outrage ;

Mais le ciel, pour punir l'homme de sa fureur,
Reçoit l'affreux tribut de sa féroce erreur ;

Je mourrai, laisse-moi ce destin qui t'étonne :

Retourne seulement, ami, vers Érigone.

J'aurois voulu pouvoir lui cacher mon trépas ;

Par mon ordre déjà l'on observe ses pas ;

Qu'on l'éloigne du moins dans ces momens d'al-
larmes,

Sauve-moi du tourment de voir couler ses larmes.

S C È N E I I

ÉRIGONE , IDAMANTE , NAUSICRATE ,

ÉRIGONE, *aux Gardes.*

HÉ quoi! vous m'arrêtez! vous osez, inhumains !...

IDAMANTE.

La voici.

ÉRIGONE.

Je l'entens, tous vos efforts sont vains.

IDAMANTE.

Où fuir!

ÉRIGONE.

Cher Idamante! eh quoi, tu m'abandonnes!
C'est à toi qu'on m'arrache, et c'est toi qui l'ordonnes!

Tu veux mourir! tu veux te séparer de moi!
Érigone te perd, et n'est plus rien pour toi!
Mais que vois-je, grands dieux! quelle image
effrayante,

Quels sinistres apprêts la rive me présente !
C'est donc là que tu veux , consacrant ta fureur...
Non , je ne puis souffrir ce spectacle d'horreur.
Renversons cet autel... vous m'arrêtez , barbares!...
Ils servent sans pitié le zèle où tu t'égares !
Que fait Idomenée ? il t'abandonne , il fuit ,
Il te laisse à l'autel où son vœu t'a conduit.

I D A M A N T E .

Il ne m'immole point , c'est moi qui me dévoue.
Ne lui reproche plus un vœu qu'il désavoue ,
Un vœu qui le déchire ; il vouloit le cacher ,
De ces bords dangereux il vouloit m'arracher ,
Il s'exiloit lui-même , et contre la tempête
Faisoit de sa couronne un abri pour ma tête ;
Tendres illusions que son cœur en m'aimant
Embrassoit pour tâcher d'éluder son serment !
Mais la Crète périt : le dieu qui la désole
Attend pour s'appaiser qu'Idamante s'immole.
Auteur des maux publics , me rendrais-je en ce
jour
L'horreur d'un peuple entier dont tu m'as vu l'a-
mour ?
S'il fut heureux par moi , si sa reconnoissance
Contre mon père même avoit pris ma défense ,

S'il m'appelloit tantôt à ce suprême rang,
Je vois en lui mon peuple, et je lui dois mon sang.

ÉRIGONE.

Voilà le seul honneur dont ton ame est jalouse !
Ton peuple !.. mais, cruel ! ta malheureuse épouse !

IDAMANTE.

Et je meurs pour toi-même, en détournant de toi
Le fléau qui pourroit te frapper devant moi.

ÉRIGONE.

En périrai-je moins ? ta vie étoit la mienne :
Tu n'en saurois douter, ma mort suivra la tienne.
Va, la contagion aveugle dans son cours,
Le hasard en ces lieux peut épargner mes jours ;
Mais que fera le coup où ta fureur s'obstine,
Qu'assurer à la fois et hâter ma ruine ?
Eh ! qu'importe à mon sort que ce soit le fléau,
Ou bien le désespoir qui me plonge au tombeau ?

IDAMANTE.

Ah ! si je te suis cher, fais toi l'effort de vivre,
Empêche ainsi mon père aujourd'hui de me suivre,
Daigne être encor sa fille, et qu'il ne perde rien

De ce cœur qu'Idamante épanche dans le tien ;
Adieu , quitte ces lieux.

É R I G O N E

Moi , te fuir ! qu'Érigone ,
Oisive en sa douleur au trépas t'abandonne !

I D A M A N T E .

De ces tristes momens épargne-toi l'horreur.

É R I G O N E .

Eh ! cache donc aussi ton supplice à mon cœur.

I D A M A N T E .

C'est trop nous attendrir , la vapeur meurtrière
Ravage ces climats pendant que je diffère ;
Chère Érigone , adieu , va , porte ailleurs tes pas :
Je meurs de ta douleur plus que de mon trépas.

E R I G O N E .

Je ne te quitte point ,.... ô mortelles allarmes !
Eh ! que puis-je tenter ? qu'espérer de mes larmes ,
Je ne vis , ni ne meurs ; et , d'horreur consumé ,
Seulement pour souffrir mon cœur est ranimé.

N A U S I C R A T E .

Ah ! Madame ! on s'avance , un tumulte sinistre....

SCÈNE III.

LE GRAND PRÊTRE, ÉRIGONE,
IDAMANTE, NAUSICRATE,
PRÊTRES, PEUPLES.

*Les portes du Temple s'ouvrent ; Érigone arrête
le Grand Prêtre sur le seuil.*

ÉRIGONE.

ARRÊTE, des autels implacable ministre,
Tyran qui veux soumettre à d'homicides lois
Les jours de l'innocence et le sang de tes rois.
Eh ! quel vœu faut-il donc qu'Idamante accom-
plisse ?

Quel dieu préside au meurtre et prescrit l'injustice ?
Voici, voici l'autel * où les vœux les plus saints
M'engagèrent à lui ,..... devant eux..... dans vos
mains ,

Et votre fanatisme aveuglement préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire.
Ah ! s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux ,
Doit-ce être , répondez , le serment vertueux ?

* Elle met la main sur l'autel.

Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,
Un vœu n'est-il sacré que lorsqu'il assassine ?
J'embrasse cet autel, et pour en approcher,
Cruels, toute sanglante il faut m'en arracher.

SCÈNE IV. ET DERNIÈRE.

IDAMANTE, IDOMENÉE, ÉRIGONE, LE
GRAND-PRÊTRE, SOPHRONIME, NAU-
SICRATE, PRÊTRES, PEUPLES.

IDOMENÉE, *arrivant du Temple avec précipitation.*

NON, tu ne mourras point, ton espérance est
vaine.

IDAMANTE.

Mon père, où courez-vous ? quel transport vous
entraîne ?

ÉRIGONE.

Venez, seigneur, venez et joignez-vous à moi.

IDAMANTE.

M'accablez-vous tous deux !

IDOMENÉE.

Mon fils est votre roi.

Peuples, ah ! défendez une tête adorée,
Et pour vous et pour moi cette tête est sacrée.
Non, son père à la mort ne l'aura point conduit :
Ce n'est point lui, c'est moi que Neptune poursuit ;
Pour lui je viens aux dieux m'offrir seul en victime.

IDAMANTE.

Vous, mourir !

IDOMENÉE.

Laisse-moi, mon fils, j'ai fait le crime.

IDAMANTE.

Ma mort doit l'expier.

IDOMENÉE.

Le trépas m'est un bien.

IDAMANTE.

Neptune veut mon sang.

IDOMENÉE.

Et mon sang est le tien.

IDAMANTE, *se frappant d'un poignard.*

Eh bien ! je le répands ; vivez , mon père.

Le tonnerre gronde.

IDOMENÉE.

Où suis-je ?

ÉRIGONE, *tombant au pied de l'autel évanouie.*

Ciel !

IDOMENÉE.

Dieu barbare, achève.

IDAMANTE, *dans les bras de Nausicate.*

Entendez ce prodige ;

Le ciel enfin s'apaise.

IDOMENÉE, *voulant se frapper de l'épée de Sophronime.*

Ah ! c'est par d'autres coups.....

IDAMANTE.

Amis, sauvez mon père.

IDOMENÉE, *dans les bras de Sophronime.*

Eh ! que prétendez-vous ?

Exécrable serment ! victime trop chérie !

IDAMANTE.

Vivez et rappelez Erigone à la vie ;
Séchez, si vous m'aimez, l'un de l'autre les pleurs,
Que j'emporte ce prix de mon trépas... je meurs.

SOPHRONIME.

Seigneur ! arrachez-vous....

IDOMENÉE.

Eh bien ! dieu de la Crète
Mon serment est rempli, votre loi satisfaite.
J'ai tout perdu : Crétois, je vous rends votre foi ;
Non, je n'ai plus de fils, vous n'avez plus de roi ;
Je quitte ces autels, ce trône, ce rivage,
Tout m'est affreux. Je fuis une sanglante image.
Je vais chercher ailleurs des dieux moins ennemis,
Je vais pleurer ailleurs mon serment et mon fils.

Fin du cinquième et dernier Acte.

T E R É E ,

TRAGÉDIE ,

Représentée pour la première fois le 25 mars
1761 , et remise le 28 février 1787 :

P E R S O N N A G E S.

TERÉE, roi de Thrace.

PROGNÉ, femme de Terée.

ATHAMAS, prince de Moësie.

ADRASTE, ministre.

DIRCÉ, confidente de Progné.

OLYNTHE, confidente de Terée.

Gardes.

Bacchantes.

Soldats.

Peuple.

PHILOMÈLE, personnage muet.

La scène est à Abdère, ville maritime de
Thrace.



TERÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PROGNÉ, DIRCÉ.

DIRCÉ.

LA démarche égarée, & l'effroi dans les yeux,
Que venés-vous chercher, grande Reine, en ces lieux ?
Que craignés-vous ? le calme est rentré dans Abdere,
Le Pirate insolent, le farouche insulaire
Qui vint, Terée absent, attaquer vos États,
De ces bords est chassé par le brave Athamas.
Au secours de ce Prince êtes-vous insensible,
Et quel sujet vous plonge en ce désordre horrible ?

P R O G N É .

Tu connois l'amitié qui m'unit à ma Sœur ,
Et quel tendre retour j'ai trouvé dans son cœur.
Tu fais à quels regrets mon âme fut livrée ,
Lorsqu'il fallut partir pour épouser Terée.
Attachés sur le port , mes inquiets regards
D'Athène avec douleur virent fuir les remparts ;
Et même , quand des yeux je perdis Philomele ,
Je demeurai les bras tendus longtems vers elle.
Tu fais dans l'amitié si mon cœur affermi
De son absence , hélas ! sur le trône a gémi.
Un charme indépendant des liens du sang même
Détermina pour nous cette tendresse extrême ;
Après cinq ans d'hymen j'ai voulu la revoir ,
Dircé, l'aveu du Roi m'en permettoit l'espoir.
Les vents enfloient déjà la voile préparée ;
De dessein tout-à-coup je vis changer Terée ,
Pour m'amener ma Sœur , ce fut lui qui partit,
J'ignore les malheurs dont le Ciel m'avertit ;
Mais d'Athènes, Dircé , de la Cour de mon Père
J'attends envain Terée & la Sœur qui m'est chère.
Pandion , n'ayant plus qu'une fille avec lui ,
A-t-il de ses vieux ans voulu garder l'appui ,

TRAGÉDIE.

5

Ou Terée avec elle , ô comble d'infortune !

A-t-il eu pour tombeau les gouffres de Neptune ?

D I R C É.

Que dites-vous , Madame ! Hé ! quoi ! dans votre cœur

Déjà l'incertitude a produit la terreur !

P R O G N É.

Tu peux t'en étonner après un an d'absence !

D I R C É.

Ah ! c'est trop vous livrer à votre impatience.

Loin de vous obstiner à craindre du destin

Un malheur chimérique , ou du moins incertain ,

Peignés-vous-la plutôt cette Sœur fortunée

A vous , à votre Peuple , en triomphe amenée.

Le Roi n'aura tardé , que pour joindre en ces lieux

Les fêtes de sa cour à celles de nos Dieux.

Le retour de l'aurore endormant les Bacchantes ,

Suspend les cris aigus de leurs fureurs errantes ;

Sur ces morts , sur ces bords le tumulte a cessé ;

Rendés-vous au repos.

P R O G N É.

Du repos ! ah ! Dirce ,

Absente de ma Sœur trop de frayeur m'opprime ,

Trop de doutes confus allarment ma tendresse ;

J'ignore son destin : les ennuis , malgré moi ,

B 3

Dans mon âme incertaine ont fait place à l'effroi ;
J'éprouve à chaque instant ces terreurs importunes
Qui semblent précéder les grandes infortunes.
Je l'avourai , mon cœur n'est point fait pour la paix ;
Sensible & violent , tout le frappe à l'excès.
Ecoute : toute entière à de trop justes craintes ,
Je m'étois endormie au milieu de mes plaintes ;
Tous mes sens languissoient de tristesse flétris ;
Je ne fais quel délire a troublé mes esprits ,
Quel Dieu , m'environnant de sinistres présages ,
A mis autant de suite à de fausses images ;
Mais de traits si marqués mon songe s'est empreint ,
Que je crois voir encor le malheur qu'il m'a peint.
Par un confus mélange aux songes ordinaire ,
J'étois donc dans Athène & pourtant dans Abdere.
Inquiète , j'errois sous de vastes lambris ;
Je demandois ma Sœur , lorsque j'entens des cris ,
Des sanglots étouffés , des sons formés à peine.
Dircé , le cœur saisi d'une frayeur soudaine ,
Je me hâte , j'approche , hélas ! c'étoit ma sœur ,
Tremblante , échevelée , aux mains d'un ravisseur.
Mon Père , s'empresant sur ce triste rivage ,
Traînoit avec effort ses pas glacés par l'âge ,
Et, tenant d'un bras foible un fer mal assuré ,

Suivoit le ravisseur d'un œil désespéré.

Au même instant, Dircé , dans une nuit profonde ,
Le tonnerre en grondant se mêle au bruit de l'onde ,
Tombe , & semble frapper le tiran de ma Sœur ;
J'avance , & de plus près observant l'oppresseur ,
Qu'ai-je vu ? Pandion étendu sur le sable
Et tournant vers sa Fille un œil inconsolable ,
Tandis que le tiran , plein d'un affreux transport ,
Fuyoit avec sa proie & s'éloignoit du port.
J'ai voulu m'arracher à cette affreuse image ,
Quand j'ai senti mes pas s'attacher au rivage ;
Trop d'horreur a saisi mon cœur épouvanté ;
Je m'éveille , tout fuit , mais l'effroi m'est resté.

D I R C É.

De ces objets trompeurs oubliés l'imposture.
Un-songe est plus souvent une erreur qu'un augure.

P R O G N É.

Telle est notre foiblesse : un vain songe , une erreur
Trop souvent nous frappa d'une aveugle terreur.
Au désordre des sens l'âme aisément soumise ,
Cede aux vaines frayeurs que la raison méprise ,
Et se forme au hasard dans son égarement
D'objets si passagers un noir pressentiment.

Mais ma Sœur ne vient point : elle qui , dès l'enfance ,
 A ce jeune Athamas fut promise d'avance ,
 Elle que j'attendois pour l'unir au héros
 Qui vient à mes États de rendre le repos.
 Comment, dans cette attente & cette incertitude ,
 Puis-je être exemte , hélas ! de toute inquiétude ?

D I R C É.

Des soins de Pandion la Princeffe est l'objet ,
 Madame , il n'aura pu la quitter qu'à regret ;
 Prêt à se séparer d'une Fille si chère ,
 Les adieux font toujours prolongés par un Père.

P R O G N É.

Et si tous ces délais ne venoient que du roi !
 Si quelque fol amour l'arrêtoit loin de moi !
 Je n'écarte qu'à peine un soupçon qui me glace ,
 L'excès des passions domine au cœur du Thrace ,
 Et mon époux joindroit , quelque'objet qu'il aimât ,
 Son propre caractère au vice du climat.

D I R C É.

Ah ! Madame , le Roi peut-il être infidèle ?
 Un Fils auprès de vous sans cesse le rappelle ,
 Ithys enfin , Ithys est un lien puissant
 Qui du cœur d'un époux vous est un sûr garant.

P R O G N É.

Crois-moi, la passion s'il ose être parjure
Etouffera bientôt la voix de la nature.
Mon Fils! ah! c'est pour lui plus encor que pour moi,
Que je redouterois l'inconstance du Roi.
Mon Fils! hélas! pour lui, j'ai supporté la vie,
Sans cesse avec Terée il me reconcilie.

D I R C É.

Que dites-vous, Madame; & quels ressentimens ?...

P R O G N É.

Hé bien! c'est te cacher mes chagrins trop longtems.
Envain né Fils de Mars le superbe Terée,
Des rives du Nestus jusqu'au port du Pirée
Renommé justement par sa guerrière ardeur,
Du sang qui l'a formé soutenoit la splendeur :
Envain contre l'effort de la fiere Amazône
Il avoit affermi Pandion sur le trône ;
Quoiqu'il me méritât, quoique, par ses exploits,
Terée eut sur mon Père & sur moi tant de droits,
Quoique je dusse en lui voir un cœur magnanime,
Oserai-je le dire ? il n'eut que mon estime ;
Je ne fus point sensible au charme ambitieux
D'un hymen dont l'éclat nous allioit aux Dieux.

Oh ! combien du bonheur la trompeuse aparence
Abuse des mortels la crédule ignorance !
Le jour de cet hymen que je craignois , Dircé ,
Fut , comme un jour de joie à la Thrace annoncé.
Au milieu des apprêts d'une fête pompeuse ,
Où le Peuple & la Cour , tout me croyoit heureuse ,
Je vins ; mais à l'autel quand je m'unis au Roi ,
Ma main touchant la sienne en frissonna d'effroi ;
Ce jour même marqué de funestes augures ,
Parut justifier ma crainte & mes murmures.
Junon & tous les Dieux vainement attestés
Ne présiderent point à ces nœuds redoutés.
De l'autel à nos yeux , deux serpens s'élancerent ;
Sur le marbre fouillé leurs anneaux se traînerent.
Tisiphone , dit-on , alla dans les tombeaux
Pour ce sinistre hymen emprunter des flambeaux ;
D'un nuage épaissi de longs éclairs sortirent ;
Des foudres souterrains sous nos pieds retentirent ;
Le jour , comme à regret , nous prêta sa clarté ;
Le seuil de ce palais parut ensanglanté ;
Et l'oiseau de la nuit s'arrêtant sur le faite ,
De ses cris prolongés vint troubler cette fête.
J'eus un fils de Térée , & mon cœur fut calmé ,
Souvent l'hymen nous pèse & son gage est aimé.

La nature , Dircé , ce sentiment suprême ,
Si durable , & sur nous plus fort que l'amour même ,
Rendit plus cher encore à mon cœur agité
Le charme consolant de la maternité.
Hélas ! j'ai plaint le Roi , dans le fond de mon âme ,
Des injustes froideurs dont j'ai payé sa flâme ;
Mais l'hymen a sur moi gardé tout son pouvoir :
Où manquoit le penchant , j'ai suivi le devoir.
Souvent avec mon fils cherchant la solitude ,
J'ai sous cette innocente & paisible habitude
Su dérober au Roi l'involontaire ennui
D'un cœur que je sentoís ne pouvoir être à lui.
Mais qu'il est mal-aisé , quelque soin que l'on prenne
De renfermer sans cesse une secrète peine ,
De couvrir d'un prétexte ou d'un calme apparent ,
Les accès de tristesse où le cœur se surprend ,
Et d'empêcher qu'un mot , qu'un regard ou qu'un geste
Ne trahisse à la fin un mystère funeste.

D I R C É.

Le Ciel , dans vos chagrins , permit que votre cœur
Eut pour soulagement l'amitié d'une Sœur :
Savante dans cet art que la même Déesse ,
Qui vint fonder Athènes , inventa dans la Grèce ,

Elle le cultivoit ; l'aiguille , sous ses doigts ,
Rivale du pinceau , vous charma mille fois.

P R O G N È.

De son adresse , hélas ! ces précieux ouvrages
D'un souvenir fidèle éclatans témoignages ,
Ces dons de sa tendresse ont orné mon palais.

D I R C È.

C'est Athamas : cachés vos déplaisirs secrets.

S C E N E I I.

ATHAMAS, PROGNÈ, DIRCÈ.

A T H A M A S.

GRANDE Reine , cessés de craindre pour la Thrace
Un ramas d'étrangers trompés dans leur audace ,
Qui s'étoient enhardis , par l'absence du Roi ,
A ravager des bords où l'on vit sous sa loi.
Le Pirate , chassé par votre heureuse armée ,
A connu l'épouvante après l'avoir semée ,
Et Mars , Dieu du pays , en dirigeant nos traits ,
Met ces brigands en fuite & vos états en paix.

P R O G N È.

Que ne vous dois-je point , & par quel témoignage ,
Seigneur , m'acquitterai-je envers votre courage ?

Loin des Rois à jamais cet orgueil révoltant
Qui feint de méconnoître un service important,
Et par un noble aveu que dicte la franchise,
Croiroit du Souverain la grandeur compromise.

A T H A M A S.

Madame, c'est donner trop de prix aux efforts,
Par qui j'ai repoussé les tirans de ces bords ;
Quel autre comme moi, n'eut vengé votre injure ?
Commandant vos soldats, la victoire étoit sûre.
J'étois votre allié, c'est peu de cet honneur ;
Sur un titre plus cher j'ai fondé mon bonheur.
Depuis que jeune encore amené dans la Grece,
Votre Sœur m'inspira la plus vive tendresse,
Depuis que destiné pour être son époux,
De ce bonheur suprême Athamas est jaloux,
Du sort qui me poursuit la rigueur obstinée,
A trop de cet hymen retardé la journée ;
L'un à l'autre promis, je crains pour mon amour
Ces subits changemens, si communs à la Cour ;
Je crains la politique & ces lâches adresses
Qui savent éluder les plus saintes promesses ;
Je pars, je cours, Madame, aux bords Atheniens
Avancer le moment de former ces liens ;

De revoir une Sœur vous-même impatiente ,
Souffrés que de ce pas je vole à mon amante.

P R O G N É.

Je sens par l'amitié , je sens , de jour en jour ,
Ce que l'absence , hélas ! doit coûter à l'amour.
Unir le sang des Rois que la Mœsie adore
Au pur sang de Cécrops dont la Grece s'honore,
Ce fut de Pandion le desir & l'espoir,
Il vous promit la Sœur que j'aspire à revoir.
Né vous allarmés point ; sa parole est sacrée ,
La Princesse est auprès du fidèle Terée ,
Le retour de tous deux me tarde autant qu'à vous ;
Mais dans ces lieux encore attendés mon époux ;
Souffrés qu'il vous amene une amante si chère ,
A vous de qui le bras l'a servi dans Abdere ,
N'enviés pas au Roi ce bien si doux pour lui ,
Surtout quand il saura qu'il vous eût pour appui.
Quel plaisir il aura dans sa reconnoissance,
De la remettre aux mains qui prirent sa défense ;
Mais , si loin de ces bords , tous deux sont repouffés ,
Tristes jouets des vents & des flots courroucés ,
Où les rejoindrés-vous ! Comment sur quel rivage
Rencontrer leurs vaisseaux écartés par l'orage ?

A T H A M A S.

Les antres des forêts fussent-ils son séjour ,
Hé! peut-elle échapper aux regards de l'amour ?
Ce cœur trop inquiet dont elle est adorée
Doit sans doute compter sur les soins de Terée ;
Elle auroit son appui , mais je ne puis souffrir
Qu'un autre qu'Athamas ose la secourir.
Quoique pour Philomele il fallut entreprendre
Est-ce à moi de céder l'honneur de la défendre !
Quel autre s'en feroit une aussi sainte loi ,
Que moi qui l'idolâtre & lui donnai ma foi
Sur de sauvages mers que le Pirate infeste ,
Ne peut-elle trouver un destin trop funeste ?
Le danger qui peut-être & celui qui n'est pas ,
Je crains tout , éloigné de ses divins appas ,
Et le Roi , quels que soient sa vaillance & son zèle ,
Ne peut-il succomber en combattant pour elle ;
Je sentirois mon bras armé plus puissamment ,
Quel courage étranger vaut le cœur d'un amant ?

P R O G N É.

Sans doute vos frayeurs ont trop de violence ,
La crainte nous abuse autant que l'espérance.

A T H A M A S.

Daignés céder, Madame, à mes vœux empressés ,

Les vôtres à mes soins sont trop intéressés ,
 Souffrés que de leurs pas pour découvrir la trace
 Je m'éloigne au plutôt des rivages de Thrace.

P R O G N É.

Hé bien , quittés ces bords , je ne vous retiens plus ,
 Seigneur ; puissent vos soins n'être pas superflus ;
 Allés , jeune Athamas , où l'amour vous entraîne ,
 Partés sur mes vaisseaux & vogués vers Athène ,
 Puissiez-vous de Neptune éprouver la faveur ,
 Et bientôt à ma Cour rentrer avec ma Sœur !

S C E N E I I I.

ADRASTE, ATHAMAS, PROGNE, DIRCE.

A D R A S T E.

MADAME , à vos ennuis cessés d'être livrée ,
 On découvre de loin les vaisseaux de Terée.

P R O G N É.

Cher Adraste !

A T H A M A S.

Est-il vrai ?

A D R A S T E.

Je les ai vu du Fort ,
 Dont le faite escarpé s'avance sur le Port.

PROGNE

TRAGÉDIE.

17

PROGNÉ.

Ne vous trompés-vous point ?

ATHAMAS.

M'est-elle enfin rendue ?

ADRASTE.

De Mars j'ai sur la poupe aperçu la statue,
J'ai reconnu de loin ces ornemens guerriers,
Ces mâts formés en lance & couverts de lauriers.

ATHAMAS.

Jour heureux !

PROGNÉ.

Qui l'eût dit, qu'aux allarmes en proie
Nous passerions sitôt de la crainte à la joie ?

ATHAMAS.

Madame, en ce moment, je cede à mon transport,
Souffrés que je vous quitte & vole vers le port.

SCÈNE IV.

PROGNÉ, ADRASTE, DIRCÉ.

PROGNÉ.

MINISTRE de Terée, Adraste, qu'on s'empresse,
Courés dans le Palais porter mon allégresse,

B

Du Roi faites au Peuple annoncer le retour :
Ne perdés point de tems: oui, que cet heureux jour ,
Où du vainqueur de l'Inde on célèbre les fêtes,
Où le pampre est au lierre enlacé sur nos têtes ,
Soit le jour de ma Sœur aussi bien que du Dieu :
Que tout pour son hymen se prépare en ce lieu ,
Que la Bacchante au port courant vers Philomele ,
Baïsse en signe d'honneur le Thyrsé devant elle.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIÈRE.

TERÉE, OLYNTHE, SUITE,

TERÉE.

ATHÁMAS à ma cour!

OLYNTHE.

Il sauve vos états:

TERÉE.

Et de qui?

OLYNTHE.

Du pirate. Il marche sur mes pas,
Avec Progné, l'espoir, sur leur front se déploie.

TERÉE.

Ah! qu'ils versent des pleurs! je vais troubler leur joie;

TERÉE,
OLYNTHÉ.

Pour eux, moins que pour vous, je crains cet entretien.
Si vous alliés, Seigneur....

TERÉE.

Va, ne redoute rien,
Songe plutôt toi-même à seconder ton maître,
Prends garde qu'en ces lieux. Mais je les vois paroître.
Fais avertir Adrafte, & l'entretien fini,
Dis-lui que je l'attends, & qu'il se rende ici.

SCENE II.

ATHAMAS, PROGNÉ, TERÉE.

PROGNÉ.

TERÉE, enfin le Ciel, après un an d'absence...

ATHAMAS.

Seigneur, votre retour comble mon espérance.

PROGNÉ.

Parlés-moi de mon père & montrés-moi ma sœur.

TERÉE.

Pandion vit Madame ; il règne.

ATHAMAS.

Hé bien, Seigneur !

Vous amenés sa fille : où donc est Philomele ?

PROGNÉ.

Où l'avez-vous laissée ?

ATHAMAS.

Arrivés-vous sans elle ?

TERÉE.

Le sort dont la rigueur s'opposoit à nos vœux,...

N'a pas voulu....

ATHAMAS.

Seigneur...

TERÉE.

Frémisssés tous les deux.

J'apprends que de ces bords vous chassés le pirate ;

Et dans le tems, Seigneur, où votre zèle éclate,

De quels coups imprévus je vais vous accabler !

ATHAMAS.

Quel étrange discours !

TERÉE.

J'hésite à vous parler :

PROGNÉ.

Ah ! Seigneur ! achevés.

ATHAMAS.

Que ma frayeur redouble !

Hé bien ! qu'annoncés-vous ?

T E R É E .

Jugés-en par mon trouble.

A T H A M A S .

Qu'ai-je entendu !

P R O G N É .

Ma sœur !

A T H A M A S .

Philomele !

T E R É E .

N'est plus.

P R O G N É .

O douleur !

T E R É E .

Partagés mes regrets superflus.

A T H A M A S .

Des regrets ! justes Dieux ! quand mon cœur se déchire !

P R O G N É .

Ma sœur m'est enlevée : à peine je respire.

A T H A M A S .

Malheureux Athamas , suis-la dans le tombeau :

Quand l'hymen doit pour nous allumer son flambeau ,

C'est sa mort qu'on m'annonce ! hé depuis quand , Terée ;

Cette mort si funeste & si prématurée ?

Etes-vous le témoin ? comment , & sous quels cieux ,
 Le sort me ravit-il un bien si précieux ?
 N'est-ce point un complot qu'avec soin l'on vous cache ?
 Pandion me trahit , un rival me l'arrache :
 On me trompe , & l'on croit que par de faux récits ,
 Les coups que je reçois peuvent être adoucis.

T E R É E.

La douleur vous abuse , & votre défiance ,
 Outrage Pandion , autant qu'elle m'offense.

P R O G N É.

Hé ! des jours de ma sœur quel sort tranche le cours ?

T E R É E.

La parque en mon vaisseau vint attaquer ses jours ;
 Elle pâlit , ses yeux se couvrent d'un nuage ,
 J'ordonne aux matelots d'aborder le rivage :
 J'y descends avec elle : une brulante ardeur
 Dans son sein allumée a seché cette fleur ,
 Elle expire en mes bras.

P R O G N É.

Destinée inhumaine !

T E R É E.

Je fais porter son corps dans la forêt prochaine ,
 Et j'honore à l'écart ce reste inanimé ,
 D'un bucher de feuillage à la hâte formé.

B 4

Je me suis dans le bois arrêté pour lui rendre
 Le dernier des devoirs en recueillant sa cendre ,
 Attendant qu'en ce temple un tombeau plus pompeux
 Reçoive avec honneur ce dépôt douloureux.
 Jugés , si je devois , dans ma peine mortelle ,
 Me hâter d'annoncer la mort de Philomele ;
 Quand tous deux pleins d'espoir vous couriez vers le port,
 J'ai voulu préparer vos esprits à son sort ;
 Et frappé des malheurs que le ciel nous envoie ,
 C'est pour vous épargner les erreurs de la joie ,
 Que rentrant dans ces lieux par de secrets détours ,
 J'ai du peuple au rivage évité le concours.

P R O G N É.

Les voilà donc remplis ces effrayans présages
 Nés d'un amas confus de funebres images !
 Et mon cœur réservé pour l'excès des douleurs ,
 S'est trompé seulement sur le choix des malheurs ,
 Tout espoir est détruit.

A T H A M A S.

Et d'un objet céleste ,
 Je n'aurai désormais qu'un souvenir funeste !
 Ce que j'aimois n'est plus ! Ah ! rends-moi du moins ,
 Ces restes malheureux recueillis par vos soins ,

Et permettés , Seigneur , que mes larmes arrosent
Le vase de douleur où ses cendres reposent.

T E R É E.

Revenu seul , Seigneur , après tant de délais ,
J'ai craint de rapporter trop de deuil au palais ;
En ces premiers momens où le sort nous accable ,
J'éloigne encor de vous un objet déplorable.
Dans le fond des forêts j'enferme ce dépôt ,
Que vos yeux dans ces murs ne verront que trop tôt.

P R O G N É.

Et vous n'avez reçu de ma sœur expirante
Aucun gage pour moi d'une amitié constante ?

T E R É E.

Non ; dans le trouble affreux d'un mal inattendu
De sa foible raison l'usage s'est perdu.

A T H A M A S.

Ah ! Seigneur ! ah parlés ! hâtes-vous de m'apprendre
En quel endroit du moins vous renfermés sa cendre.

T E R É E.

Vers les bords du Strymon , où nos prêtres mandés ,
Pour l'apporter ici , seront bientôt guidés.
Je gémis avec vous de l'état où vous êtes ,
Je sens , autant que vous , quelle perte vous faites.

Sa jeunesse , sa grace , un charme impérieux ,
 Jamais rien de si beau.... Mais que fais-je, grands Dieux !
 Pardonnés , Athamas , vous perdés une amante ,
 Je ne dois point aigrir le mal qui vous tourmente.
 Les voiles de la mort vont couvrir ce palais ,
 Fuyés , éloignés-vous de ces tristes objets.
 Votre bras a servi la Thrace en mon absence ,
 Mais ce jour n'est point fait pour la reconnoissance ;
 Occupé d'autres soins importuns à vos yeux ,
 Prince , dans cet instant , recevés mes adieux.

P R O G N É.

Non, Seigneur , demeurez.

T E R È E.

Hé quoi ! sur ce rivage

Le Prince assiste à ce funèbre hommage ?
 Le sinistre appareil qu'offrira ce moment ,
 N'est-il pas trop cruel pour les yeux d'un amant ?

A T H A M A S.

Oui , je reste en ces lieux : malheureux l'un & l'autre ,
 Ma douleur a besoin de s'unir à la vôtre.

P R O G N É.

Ah ! Seigneur ! sans le coup qui vient de nous frapper ,
 Quels soins bien différens alloient nous occuper !

Venés donc présider à des pompes fatales.
Croyés qu'à vos ennuis mes douleurs sont égales,
Mais qui peut honorer ma sœur plus dignement,
Que les soins d'un héros , & les pleurs d'un amant?

S C E N E I I I.

T E R É E , A D R A S T E.

A D R A S T E.

AH ! qu'ai-je appris, Seigneur ? Qu'est-ce que l'on public ?
Quoi ! la sœur de la Reine a donc perdu la vie !
Quel deuil cette nouvelle a jetté parmi nous !

T E R É E.

Adrasle , il me tardoit d'être seul avec vous ,
Vous , ministre des loix , consulté dans la Thrace ;
Vous , qu'engage au secret le rang où je vous placé ;
Vous , dont j'aurai besoin dans mes nouveaux projets...

A D R A S T E.

De vos états, Seigneur , troubleroit-on la paix ?
Athamas est ici qui peut tout entreprendre.

T E R É E.

Non , ce n'est pas de lui que je dois rien attendre ,

C'est sur vous que je compte . Adraste, en ces momens,
Sur vous dont j'ai connu la foi dans tous les tems.

A D R A S T E.

Ah! Seigneur, à jamais soyez sûr de mon zèle :
Quels sont donc les desseins que votre ame recele ?

T E R É E.

Me plaindras-tu ?

A D R A S T E.

Comment ?

T E R É E.

Sache qu'avec dédain

Mon épouse reçut & mon cœur & ma main;
Qu'aux jours de notre hymen, je ne fais quels présages
Lui furent un prétexte & de haine & d'ombragès;
Et qu'en aimant la Reine, en lui gardant ma foi,
Je n'ai lu dans ses yeux que l'ennui d'être à moi.

A D R A S T E.

C'est trop tenir, Seigneur, mon esprit en contrainte,
Daignés-vous expliquer : quelle est donc cette plainte ?

T E R É E.

Ce cœur qui de la Reine effuya les mépris,
Il faut te l'avouer, d'une autre il est épris.

A D R A S T E.

D'une autre ! Ciel ! Progné recevra cette offense !

Elle va donc , Seigneur , pleurer votre inconstance ?
Hé quoi ! dans ses ennuis , ce surcroît de douleur !
Lorsque vous l'affligés , lorsqu'elle perd sa sœur...

T E R É E.

Non , sois défabusé , Philomele respire,

A D R A S T E.

Philomele , grands Dieux ! qu'avés-vous osé dire ?

T E R É E.

Et c'est elle que j'aime.

A D R A S T E.

Adrafte épouvanté....

T E R É E.

Je n'ai pu résister à la fatalité.

A D R A S T E.

Vous ne m'apprenés rien dont mon cœur ne frémissé;
Un Prince tel que vous s'abaisse à l'artifice !

T E R É E.

Je m'y suis vu contraint , mon cœur s'est enflammé.

A D R A S T E.

Justes Dieux ! & pour qui ?

T E R É E.

Je la vis , je l'aimai.

Tout mon sein tressaillit en la voyant si belle ;

C'étoit les yeux , les traits , le port d'une immortelle.
D'un chef-d'œuvre des Cieux , d'un prodige d'attraits,
Je ne détournai plus mes regards stupéfaits.

La paix quitta mon cœur , le sommeil ma paupière ,

Je ne vis qu'elle & moi dans la nature entière ;

Je n'avois point subi de si puissantes loix ;

Je crus sentir l'amour pour la première fois :

Devant elle agité d'un violent orage ,

Et loin de sa présence en proie à son image ,

Quelque prix qu'à mes feux le Ciel voulut garder ,

Mon vœu , mon seul dessein fut de la posséder.

J'aurais mis à ses pieds tous les sceptres du monde ;

Je cachai mon projet dans une nuit profonde :

L'esprit aliéné par le moindre retard ,

Auprès de Pandion pressant notre départ ,

Je peignis de Progné l'inquiétude extrême ,

L'impatient desir de voir la sœur qu'elle aime ;

Sa tendresse , ses vœux ; mais dans ces entretiens ,

Sous les vœux de Progné , je déguisois les miens :

Chaque instant de délai m'étoit un coup de foudre ;

Le cruel Pandion ne pouvoit rien résoudre ,

Je ne fais qui retint dans mon cœur agité ,

Des accès de fureur & de témérité ;

Mais , vingt fois je fus prêt , au hasard de ma perte ,

D'enlever Philomele , & même à force ouverte.
Interdit, obfédé, tout sembloit à sa cour,
Envenimer le trait de mon funeste amour ;
J'étois jaloux des soins qu'on prenoit pour lui plaire ;
De ses embrassemens prodigués à son père ,
Et dont les Dieux eux-même, au sein de leur bonheur ,
Auroient peut-être encore envié la faveur.
Enfin, entre mes mains on remit Philomele :
Dieux! quel moment, après une attente cruelle ,
Lorsque prête avec moi d'entrer dans mon vaisseau ,
J'enlevai dans mes bras un aussi doux fardeau !
Au sortir du Pyrée, yvre d'espoir, de joie ,
Les mers trop lentement en éloignoient ma proie.
Ah! connois-moi, le Ciel, soit courroux, soit faveur ,
Alluma dans mon sang une indomptable ardeur ;
Les passions en moi portent tout leur ravage ,
Je brule avec fureur dans mon humeur sauvage ;
L'excès tient à mon être , & mon cœur violent,
Emporté loin de soi, se livre à son tourment.

A D R A S T E.

Et de Progné, Seigneur, cette sœur vertueuse
A souffert votre ardeur coupable, incestueuse?

T E R C E.

Etonnée, il est vrai, de l'aveu de mes feux,

Elle paroît encor s'opposer à mes vœux ;
 Mais j'espère du tems & plus de ma tendresse ,
 Hélas ! j'aimai la Reine avec la même ivresse ,
 Mais j'ai perdu mes soins , & Terée indigné ,
 Qui ne put obtenir que la main de Progné ,
 Qui n'a vu dans son cœur qu'aversion , que haine ,
 S'est plus avidement abreuvé dans Athène
 Du poison qu'il a pris dans les yeux de sa sœur.
 Du songe d'être aimé j'ai goûté la douceur ;
 Et quoique cet objet du feu qui me consume ,
 Dans mon ame , à son tour , n'ait versé qu'amertume :
 Quoiqu'elle ait rejeté mon amour & mes soins ,
 J'aurai changé de fers , c'est souffrir un peu moins.

A D R A S T E .

Hé! que prétend, Seigneur, l'amour qui vous entraîne?

T E R É E .

De l'hymen dans la Thrace on peut rompre la chaîne.
 Je ne vous ai mandé que pour mettre le sceau
 A ce juste divorce , à mon hymen nouveau.

A D R A S T E .

Hé Seigneur , de Progné , quel est ici le crime ?
 Elle perd votre cœur , mais elle a votre estime.
 C'est d'un nouvel amour le trait injurieux ,
 Qui vous fait de la Reine un objet odieux :

C'est

C'est depuis cet amour que Progné vous offense.

Vous hait-elle ? La haine exclut la confiance,

Et cependant c'est vous qu'elle a chargé, Seigneur,

De chercher dans Athènes & d'amener sa sœur.

Et vous suivés.....

TERÈÈ.

Mon choix.

ADRASTE.

Où s'égare votre ame?

TERÈÈ.

J'aime, je ne vois rien que l'objet de ma flamme,

Je cède à mon amour, quelqu'en soit le poison,

Mon destin l'a voulu, peut-être la raison.

Etoit-ce donc à l'homme inquiet & volage

D'engager pour jamais tout le cours de son âge,

De risquer aux autels un serment insensé,

Qui souvent pèse au cœur, dès qu'on l'a prononcé,

Qui dans l'homme né libre, enchaînant la nature

Irrite l'inconstance & conduit au parjure ?

ADRASTE.

Et jusques-là, Seigneur, vous vous aveugleriez !

C'est la sœur de Progné que vous épouseriez !

C'est la vôtre.

Qu'importe une si foible chaîne ?
 Qu'importe que le sang l'unisse avec la Reine ?
 Regardés vers l'Indus, eut-on jamais horreur
 D'aimer & d'épouser même sa propre sœur ?

A D R A S T E.

Seigneur, n'allégués point cet usage funeste
 Qui de frère & de sœur légitima l'inceste ?
 D'être unis aux autels leur permettre l'espoir,
 C'est borner de l'hymen les droits & le pouvoir ;
 C'est dans des cœurs liés par la douce habitude,
 Où regnoit la candeur, porter l'inquiétude ;
 C'est corrompre, parmi les frères & les sœurs ;
 L'amitié libre entr'eux, sous la garde des mœurs.
 Des humains rapprochés étendre l'alliance,
 Former du monde entier une famille immense,
 C'est le vœu de l'hymen ; & c'est surtout aux Rois,
 Comme chefs des cités, à respecter ces loix.
 Pandion, pour un autre, a réservé sa fille :
 Il remit en vos mains le sort de sa famille,
 D'ailleurs, sans Athamas, à vos regards surpris
 Ces bords n'offriroient plus que de tristes débris ;
 Il a vaincu pour vous : il aime Philomèle,
 Le saint nœud des traités doit l'unir avec elle ;

Traître envers Pandion , ingrat pour Athamas ,
Cruel à tous les deux , vous n'affligerez pas
La tendresse de l'un , de l'autre la vieillesse.
Seriés-vous le tiran d'une jeune Princeffe ,
Et voudriés-vous rendre en contraignant sa main ,
Et l'hymen sacrilège & l'amour inhumain ?

T E R É E.

Rompons cet entretien : votre discours m'offense ,
Terée attendoit plus de votre déférence ;
Et sans prendre le soin de peser vos raisons ,
Je veux votre entremise & non pas des leçons.

A D R A S T E.

Hé bien ! si ce penchant , le charme de la vie ,
L'amour n'est plus en vous qu'une aveugle furie ,
Que votre fils , Seigneur , par un pouvoir plus doux
Touche du moins votre ame & vous rappelle à vous.

T E R É E.

Ne craignés rien pour lui ; je tiens sa destinée.
Ne puis-je aimer mon fils & changer d'hymenée ?

A D R A S T E.

Non , ne le croyés pas : non , Seigneur , son destin
Par votre hymen nouveau deviendrait incertain.

Vous l'aimés ! & ce feu dont l'excès vous surmonte ,
Le perd par un divorce , & prépare sa honte !
Vous l'aimés ! & proscriit par un nouvel amour ,
Ce fils trop malheureux , rougiroit plus un jour ;
Que si né hors des loix , confus de se connoître ,
Il n'osoit avouer le sang qui l'a fait naître.
Vous voulés que ce fils à sa mère enlevé
Vous redemande un bien dont vous l'aurez privé ,
Et le cœur déchiré par la nature même
Ne sache de vous deux , celui qu'il faut qu'il aime.
Dans votre égarement pouvés-vous donc prévoir
Jusqu'où vous trahiriés le plus sacré devoir ?
Vous vous flattés envain , répudiant la mère
De garder pour le fils des entrailles de père ;
Les fruits d'un autre hymen bien plus chers à vos yeux
L'auroient bientôt chassé du rang de ses ayeux.
Ah ! voyés pour former un hymen que peur-être ,
Romproit un autre amour plus prompt encore à naître.
Combien d'infortunés vous feriez à la fois ,
Un fils dont aisément vous oubliriés les droits ;
Aux yeux de votre cour la Reine abandonnée ;
La Princesse en victime à l'autel entraînée ;
Son amant éperdu , vous oppresseur jaloux ,
Et dans le fond du cœur plus malheureux qu'eux tous :

Ne vous prévalés point de la loi du divorce,
 Vous en abuseriés, elle est ici sans force,
 Elle est nulle pour vous : mais la loi de l'honneur
 Qui défend d'attenter aux libertés du cœur,
 Par qui la violence en tout tems fut proscrite,
 Loi que le sentiment dispensa d'être écrite,
 Demeure, grave en nous d'ineffaçables traits.
 Ne parle qu'un langage & ne trompe jamais.

T E R. É. E.

Frémissés : vous voyés l'amour qui me possède,
 Au poison qui me tue, il n'est point de remède.
 En m'osant résister, vous même dans l'État
 Vous causeriés, Adraste, un plus terrible éclat.

A D R A S T E.

Puisque vous persistés dans des projets iniques,
 Cédés-donc au pouvoir des raisons politiques :
 Vainement le divorce est permis par nos loix,
 La paix des nations tient à l'hymen des Rois.
 Ah ! que de vos sujets les fortunes obscures
 Leur permettent entr'eux ces honteuses ruptures ;
 Elles n'entraînent point l'effroyable danger
 Où la vôtre, Seigneur, iroit vous engager.
 Pensés-vous qu'Athamas dans l'amour qui le presse
 Se laisse impunément enlever sa maîtresse,

Et par qui ? par un Roi qui doit tout à son bras,
 Et dont en son absence il sauva les états.
 Figurés-vous, Seigneur, son dépit & sa rage:
 Les peuples de leur sang payroient un tel outrage,
 N'armés point contre vous un rival irrité.
 C'est affés que la loi de la nécessité
 Expose les États aux fureurs de la guerre,
 Sans ajouter par ci par là au malheur de la terre.

T E R È E.

Adraste, c'en est trop, respectés mes projets,
 C'est plus que je ne veux, prendre mes intérêts.
 Le dessein en est pris; je demandois, j'ordonne,
 Suivés, & dès ce jour, l'ordre que je vous donne,
 Obéissés, vous dis-je, ou craignés mon courroux.

(Il sort.)

A D R A S T E.

De la Thrace, grands Dieux! détournez tant de coups.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

*Le fond du Théâtre est tendu de noir ; le Tombeau
de Philomele est orné de branches de Cyprès ;
une Urne est sur le Tombeau qui est à demi
couvert d'un voile.*

S C E N E P R E M I E R E .

T E R É E , O L Y N T H E .

T E R É E .

R E T E N I R Athamas , quand je le congédie ,
A l'éloigner de moi quand mon art s'étudie !
Progné mettre aujourd'hui cet obstacle à mes vœux ,
Comme si la cruelle eut soupçonné mes feux !
Quoi , rentrant dans ces murs , j'ai recours à la feinte ,
Je suis le fils de Mars , & j'ai connu la crainte .

Trop plein de mon yvresse , & tout à mon projet
 Je me suis vu tout prêt à trahir mon secret ;
 Et lorsque la tristesse où je plonge leur ame
 Est un bandeau pour eux , qui leur cache ma flâme ,
 Ami , plus que jamais , je me vois exposé
 Au dangereux soupçon d'en avoir imposé :
 Toujours feindre & lutter contre mon caractère ,
 Et toujours à mes vœux trouver le sort contraire !
 Pandion dans Athènes , Athamas à ma cour !
 Souffrir de la contrainte autant que de l'amour !

O L Y N T H E .

Que craindre d'Athamas ? il pleure son amante ;
 D'où soupçonneroit-il qu'elle est encor vivante ?
 Ces cyprès suspendus , confirmant vos récits ,
 Trop avant dans l'erreur ont plongé ses esprits .

T E R É E .

Ami , s'il pleuroit seul , éloigné de la Reine ,
 Sans doute ce feroit prendre une allarme vaine ;
 Mais ils pleurent ensemble , ils mêlent leurs douleurs
 Et je redoute entre eux ce commerce de pleurs .
 Sur un enlèvement dont je leur fais mystère ,
 Je crains que l'un par l'autre aujourd'hui ne s'éclaire .
 N'ai-je pas vu le Prince à mon premier abord
 De son sort étonné , douter de mon rapport ?

Ah ! si j'eusse , annonçant une mort déplorable ,
Affligé mon rival d'un récit véritable ,
Je dirois , on l'aimoit , & tu peux concevoir
Qu'alors je jouirois de tout son désespoir ;
Mais la Princesse vit , elle est en ma puissance :
Ta douleur , Athamas , me déchire , m'offense ;
Il semble à mon esprit peu fait pour le repos ,
Que ma captive entend tes pleurs & tes sanglots ;
Qu'ils rendent plus pefans les fers dont je l'accable ,
Sa haine plus ardente & mon feu plus coupable.
Et c'est cet Athamas dont les heureux efforts
Du pirate insolent ont délivré ces bords :
Oh ! combien dans ce jour me pese un tel service !
S'il alloit de mes feux découvrir l'artifice !
On a vu , dans ces lieux , mon rival commander ,
Qui fait quel ascendant il en a pu garder ?
Peut-être des esprits un dangereux partage !....
O Ciel ! dans mes États , j'effuyrois cet outrage !
J'aime , je suis jaloux , il n'est point d'attentat ,
De fureur , ni d'excès , où mon cœur s'arrêtât ;
J'en atteste le Dieu que révère la Thrace ,
Ce Dieu qui m'a transmis son sang & son audace ;
Qui préside au carnage , à la chute des Rois ,
Et dans le glaive enfin met le premier des droits.

Veille sur Athamas ; vois si sur son visage
 On n'appercevroit point quelque marque d'ombrage ,
 Observe son maintien , je compte sur ta foi ,
 Pour peu qu'il soit suspect , vole aussitôt vers moi.

O L Y N T H E ,

Où courés-vous , Seigneur ?

T E R É E .

Je cours vers ma captive ,

Loin d'elle mon amour permet-il que je vive ?
 Tu m'as vu dans ses fers impétueux amant ,
 Eprouver à ses pieds le plus affreux tourment ;
 Errer dans la forêt & loin de la cruelle ,
 La quitter tour-à-tour & retourner vers elle ;
 Un antre sert d'asyle à l'objet le plus beau ,
 Pour cacher sa prison , j'ai dressé son tombeau.
 Quand pourrai-je abréger sa peine & mon attente ,
 Au milieu de ma cour l'amener triomphante ,
 La placer sur mon trône , & lui faire oublier
 Les barbares moyens que j'y dûs employer !
 J'ose opprimer ses jours ; mais par ma fureur même ,
 Puisse-t-elle connoître à quel excès je l'aime ,
 Puisse-t-elle sur moi sentir tout son pouvoir ,
 Ne pas réduire enfin Terée au désespoir !
 Mais c'est trop m'arrêter. Ami , je vois la Reine ,

D'un nouyel entretien épargnons-nous la gêne.
Je fors, observe tout dans ces lieux , sur le port ,
Et quand il sera tems , je démens mon rapport.

S C E N E I I.

P R O G N È , D I R C É.

P R O G N È.

OUI, ces voiles de mort, cette obscurité sainte,
Ce tombeau que j'éleve en cette triste enceinte,
Voilà les seuls objets que cherchent mes douleurs ;
Tu vis quelle tendresse avoit uni nos cœurs.
Soit que le Ciel en nous par cette amitié pure,
Eut voulu resserrer les nœuds de la nature ;
Soit , Dircé , qu'à ma sœur peut-être en m'attachant,
Mon cœur privé d'amour , eut besoin d'un penchant.
Mon fils réduit encore à l'instinct de son âge ,
Des doux épanchemens ne connoît point l'usage ;
Il me falloit un cœur qui répondit au mien ,
Je le trouvois en elle , & je perds mon soutien.
Ah ! si parmi les Grecs , chaque tombe est sacrée ;
Même la plus obscure & la plus ignorée.
Si l'homme du trépas y respectant le sceau

N'ose d'un ennemi prophaner le tombeau ,
 Quels soins, quels sentimens, quels honneurs doit attendre
 Cette sœur que j'aimois d'une amitié si tendre ,
 Qui sur le trône est née , & qui d'une autre cour
 Eût été par l'hymen l'ornement & l'amour !
 Mais les Prêtres de Mars , avertis par Terée ,
 Devroient déjà remplir cette enceinte sacrée.
 Il n'est point d'autre lieu pour attendre le Roi ;
 De les guider lui-même il s'est fait une loi.
 Dans le bois avec eux , qu'attend-il pour se rendre ,
 Et pour me rapporter une fatale cendre ?

D I R C É .

Le Roi diffère encor d'affliger vos regards ,
 Dans ses retardemens daignés voir ses égards.

P R O G N É .

C'est aigrir ma douleur , & ce Ciel que j'atteste ,
 Sait le prix que je mets à cet objet funeste.
 Cours au temple , Dirce , fais presser les instans ,
 Pour partir avec eux dis que je les attends.



SCÈNE III.

PROGNÉ *seule.*

O Toi pour qui le Ciel presque dès ta naissance,
M'inspira ce penchant si cher à notre enfance,
Qui me payois dès-lors d'un si tendre retour,
Présage du besoin que j'en aurois un jour ;
Toi qui me consolais de l'hymen qui m'engage,
Pour mon cœur affligé ta perte est un veuvage.
Mon père chargé d'ans, quand il saura ta mort,
En descendra plutôt sur le funeste bord ;
Chère sœur, tu n'es plus : je serai seule au monde :
Tu n'es plus !.... Où m'égare une douleur profonde ?
Avec trop de rapports, le Ciel sçut nous former.
Il n'anéantit point des cœurs faits pour s'aimer.
Je ne perds point les vœux que j'offre à ta mémoire,
Tu n'es point morte entière, & si je dois en croire
Ce sentiment qu'en nous le tems avoit accru,
Non, tu n'as point péri, tu n'as que disparu ;
Mes invocations sur cet espoir se fondent,
Tu m'entends, Philomele, & nos cœurs se répondent.

S C E N E I V.

A T H A M A S , P R O G N È .

A T H A M A S .

JE vous cherche , Madame , en ces augustes lieux ,
Ou plutôt votre sœur m'y rappelle à vos yeux.
Hé , que me serviroit de quitter ce rivage ?
Fuirois-je avec ces bords une funeste image ?
Philomèle descend dans la nuit des tombeaux ;
J'emporterois par-tout ma douleur & mes maux.
Hé , comment concevoir une mort si soudaine ?
C'est trop chercher peut-être à redoubler ma peine ;
Mais je vais quelquefois dans mes mortels chagrins ,
Jusqu'à me reprocher de si cruels destins.
Je me dis , est-ce moi qui lui coûte la vie ?
Elle aura pu se croire oubliée ou trahie :
Cette idée est affreuse , & de ses tristes jours ,
J'aurois moi-même ainsi précipité le cours !
Périsse l'ennemi dont la féroce audace
Vint ravager ces bords , & m'arrêter en Thrace !
Il falloit donc , Madame , oui tel est mon malheur ,
Vous laisser sans défense ou perdre votre sœur ,

Peut-être, en la cherchant moi-même dans la Grece,
Je m'épargnois les maux que sa perte me laisse;
Son absence pour moi fut sa première mort,
Et ce jour met le comble aux horreurs de mon sort,
Amour dont j'ai senti les plus vives atteintes,
Je n'ai connu de toi que la peine & les craintes;
Hé bien ! déchire un cœur soumis à ton pouvoir,
Où tu viens de changer la crainte en désespoir;
Qui ne peut désormais, puisqu'il perd Philomele,
Rien voir, rien desirer, rien aimer après elle,
Qui n'a plus qu'à gémir, qui n'a plus qu'à souffrir,
Qui s'attache à ses maux & n'en veut point guérir:
Et qui préfere encor l'horreur qui le tourmente,
Au repos qu'il devoit à l'oubli d'un amant.

P R O G N É.

Ah ! ne vous en prenés qu'au seul arrêt des Dieux.
Doutés-vous que le Roi....

A T H A M A S.

Le Roi m'est odieux;
Madame, pardonnés, je me vois privé d'elle,
C'est lui qui, de sa mort m'apporte la nouvelle;
C'est lui qui, dans mon cœur, enfonce le poignard.
Qu'à ma vive douleur il prenoit peu de part!

Qu'il plaignoît foiblement le trait dont il me blesse.
 Pourquoi se chargeoit-il d'amener la Princesse?
 Un autre à Philomele eût parlé d'Athamas ,
 Du desir que j'avois de revoir tant d'appas ;
 Un autre auroit vanté mon amour , ma constance ;
 Elle eût sçu tous les maux que m'a faits son absence.

S C E N E V.

[PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS, PRÊTRES.]

P R O G N É.

VENÉS, Prêtres de Mars, instruits de mon malheur;
 Venés sous ces lambris consacrer ma douleur ;
 Vous voyés ce tombeau trop cruel témoignage
 D'une sœur moissonnée au printems de son âge ;
 Je veux pour signaler mes éternels regrets ,
 Que ce funèbre autel reste dans mon palais.
 Je veux que de mes pleurs l'univers s'entretienne ,
 Et qu'auprès de cette urne on place un jour la mienne.
 Allons rendre à ma sœur, allons rendre à l'instant
 Les soins religieux que sa jeune ombre attend.
 Cherchons avec le Roi dans un bois solitaire ,
 Et rapportons ici la cendre la plus chère.
 Partons.

SCENE

SCENE VI.

PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS, PRÊTRES.

DIRCÉ.

AH! pardonnés si j'ose vous troubler;
 Mais, Madame, en secret je voudrois vous parler.

PROGNÉ.

Allés, prêtres de Mars, sur ce qui m'intéresse,
 De Terée en mon nom reclamer la promesse.

SCENE VII.

DIRCÉ, PROGNÉ, ATHAMAS.

PROGNÉ.

Hé bien! quel soin t'amene, & que m'apprendras-tu?
 Rassure ton esprit de crainte combattu.
 Parle devant le Prince; unis par l'infortune,
 Entre nous désormais toute cause est commune.

DIRCÉ.

Je crois vous annoncer de pressans intérêts,

D

Madame.

P R O G N É.

Eh bien ! acheve.

D I R C É.

Aux portes du palais,

Un Thrace est arrivé , qui , pour vous plein de zèle

Après s'être assuré que je vous suis fidèle ,

Demande qu'on remette à l'instant dans vos mains ,

Un tissu qui sans doute importe à vos destins :

Il le reçut , dit-il , des mains de la Princesse.

P R O G N É.

De Philomele ?

A T H A M A S.

Un Thrace ! ordonnés qu'il paroisse.

D I R C É.

Seigneur , il n'oseroit se montrer dans ces lieux.

P R O G N É.

Courés-donc , apportés ce dépôt sous mes yeux.



SCENE VIII.
PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

DE quel secret peut-il être dépositaire ?
Qui l'envoye en ces lieux avec tant de mystère ?
Quel est l'objet des soins qu'il a pris en entrant ?
Au milieu des malheurs que le Roi nous apprend ,
Nous accableroit-on de quelque autre nouvelle ?
Il reçut un tissu des mains de Philomele !
Et n'ose devant vous paroître en ce palais !

SCENE IX.

PROGNÉ, DIRCÉ, ATHAMAS.

DIRCÉ, *apportant une toile roulée , que la Reine
déploye sur le dos d'un fauteuil.*

IL promenoit par-tout des regards inquiets,
Et n'a dit que ces mots dans sa fuite soudaine ;
J'attends hors du palais les ordres de la Reine.

PROGNÉ.

Hélas ! je reconnois ces précieux tissus,

Qu'absente de ma sœur tant de fois j'en reçus;
C'est un dernier présent que me fait sa tendresse,
Ce don qui m'est offert arrive de la Grece.

A T H A M A S.

Quelle étrange aventure a frappé mes regards!

P R O G N É.

La rive du Strymon ! la forêt du Dieu Mars !
Dans un bois, dans la nuit, quelle scène d'allarmes !
Un affreux souterrain, une captive en larmes ,
Un pied dans la caverne & les mains vers les Cieux.

A T H A M A S.

Quelle image terrible !

P R O G N É.

Est-ce une erreur ? ô Dieux !

A T H A M A S.

Se peut-il ?... Tous ses traits....

P R O G N É.

Interdite, éperdue....

A T H A M A S.

Examinés.

P R O G N É.

Je n'ose y reporter la vue.

Chaque coup d'œil....

A T H A M A S.

Madame.

P R O G N É.

Ah! Ciel!

A T H A M A S.

Ah! quelle horreur!

P R O G N É.

Non, je n'en puis douter, la victime est ma sœur.

A T H A M A S.

Philomele! grands Dieux! Je frémis; mais j'espère.

D'un forfait ténébreux je perce le mystère.

La Princeſſe eſt vivante, & l'on nous a trompés.

P R O G N É.

Mais, de quel autre objet mes yeux ſont ils frappés!

Hé! quel eſt ce tyran, qui d'une main cruelle

Donne ainſi le ſignal d'entraîner Philomele?

A T H A M A S.

Son caſque, ſa cuiraffe! Ah! que faut-il de plus?

J'y vois de ſes ayeux les divers attributs;

C'eſt lui, c'eſt ſon image, elle eſt trop avérée.

P R O G N É.

Hé, qui donc croyez-vous reconnoître?

A T H A M A S.

Terée.

D 3

T E R É E,

P R O G N É.

Terée ! ô Ciel ! Terée !

A T H A M A S.

Oui , lui-même.

P R O G N É.

Oùs-vous

D'un si noir attentat soupçonner mon époux ?

A mon époux , à moi , faites-vous cette injure ?

A T H A M A S.

Regardés-donc ces traits , voyés-donc cette armure ?

P R O G N É.

Non , je ne puis , Seigneur , encor vous écouter.

A T H A M A S.

Après ce témoignage en pouvés-vous douter ?

P R O G N É.

A l'accuser , ô Ciel ! me croyés-vous si prompt ?

Il est le sang des Dieux.

A T H A M A S.

Il n'en est que la honte.

Ce n'est plus qu'un tyran , un traître , un ravisseur ,

Votre oppresseur , le mien , celui de votre sœur ;

C'est de son sang impur la main toute fumante ,

Que je cours de ce pas délivrer mon amante.

TRAGÉDIE.

55

PROGNÉ.

L'immoler!

ATHAMAS.

Le punir.

PROGNÉ.

Ah! Seigneur, arrêtés.

Moi complice des coups que vous auriez portés!

ATHAMAS.

Que tardons-nous, Madame! elle est aux mains d'un traître?

Dans les pleurs, dans les cris, elle expire peut-être,

Tout mon cœur en frémit. Courons la délivrer.

Dans les détours du bois je pourrois m'égarer;

Donnés-moi seulement quelque guide fidèle,

J'y vole avec les miens, & je vous réponds d'elle.

PROGNÉ.

Ah! j'y cours avec vous. Dirce, dans ce tombeau,

Cache à tous les regards ce funeste tableau,

A ta fidélité ta Reine se confie,

Tu tiens entre tes mains le secret de ma vie.

DIRCÉ.

Croyés!...

PROGNÉ. (*Nuit au fond du Théâtre.*)

Je te connois. La forêt n'est pas loin,

Seigneur, de nous guider l'esclave prendra soin:

D4



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

T E R É E.

O u suis-je ? vœux trompés ! effroyable délire !
Quel tourment je rapporte ! à peine je respire !
Plus de paix pour mon cœur : plus d'hymen , plus d'espoir ,
Tout l'enfer me poursuit , falloit-il la revoir ?
Voyage infortuné ! trop dangereuse Athène !
Malheureux ! tant d'amour payé de tant de haine !
Je suis vengé , ... puni : quel dédain ! quel mépris !
Comment de tant d'horreurs distraire mes esprits !
Ciel ! de quelle fureur elle étoit animée !
Que dans le souterrain je la tinsse enfermée ,
Oui , mes cris , disoit-elle , oui , mes cris s'entendront ,
De mes plaintes au loin les bois retentiront ;
Ou si je puis sortir de ma prison profonde ,
Du bruit de tes forfaits j'irai remplir le monde ;

Je les raconterai dans toute leur noirceur :
 On saura que Terée étoit un ravisseur,
 Un monstre !... C'étoit peu de ce transport farouche.
 Athamas ! Athamas ! ton nom seul dans sa bouche !
 Je ne l'entendrai plus. Mais qui vois-je ?

S C E N E I I.

T É R É E, A D R A S T E.

A D R A S T E.

U N fujet,
 Qui n'eût que votre gloire en tout tems pour objet ;
 Qui vous a résisté , mais par le droit suprême
 Que sa place lui donne , & qu'il tient de vous-même ;
 Qui , trop sûr que la loi commande à tous les rangs ,
 Ne sauroit la plier aux passions des grands ;
 Et ferme en cet esprit , si rien ne vous arrête ,
 Ne pouvant obéir , vous présente sa tête....
 Vous ne répondés point : votre cœur oppressé.....

T É R É E.

A l'objet de ses vœux Terée a renoncé.

A D R A S T E.

Q'entends-je ! de vous même avoir sçu la défendre !
 Tarir ainsi les pleurs que vous faisiez répandre !

Si j'ai pu m'enhardir à combattre vos feux ,
Votre effort est plus beau , plus grand , plus courageux .
Vous détrompés les Rois de cette erreur commune ,
Que dès qu'ils ont voulu , tout cède à leur fortune ;
Et dans leur violence ils apprendront de vous ,
Qu'il est des mœurs , des loix , que les loix sont pour tous ;
Que ces emportemens nés d'une indépendance ,
Qui confond si souvent le droit & la puissance ,
Effets des passions , & source d'attentats ,
Font la honte du trône & les maux des états .

T E R É E .

Ah ! les miens sont affreux : cruel , quand on m'abhorre ,
Le désespoir... Je suis... Ah ! que la terre ignore....

A D R A S T E .

Si l'on apprend , Seigneur , quels furent vos transports ,
Ainsi que votre faute , on saura vos remords .
D'un trépas supposé vous donniés la nouvelle ,
Il vous faut démentir ce rapport infidèle ;
Mais ne rougissés point d'un retour vertueux ,
Et de défavouer vos récits & vos feux .
Votre cœur , je le vois , à ce désordre extrême ,
Souffre du grand effort qu'il a fait sur lui-même ;
Ces triomphes sont durs , quoique nés du devoir ,
Mais étiez-vous heureux ? vous aimiés sans espoir .

La douleur la plus vive avec le tems s'apaise ,
 Ce sacrifice un jour n'aura rien qui vous pese.
 Anticipés, Seigneur, dans vos vœux épurés,
 Sur l'heureux avenir que vous vous préparés.
 Goûtés dès aujourd'hui, goûtés la paix publique,
 Qu'assure à vos états ce triomphe héroïque;
 Que de sang épargné! que de maux prévenus!
 Vos secrets tôt ou tard devoient être connus,
 D'un rival offensé la fureur vengeresse,
 A la tête des siens réclamoit la Princesse;
 Et si vous succombiés dans cette extrémité,
 Vous cédiés sans mérite à la nécessité;
 Vous cedés aux remords, voilà votre victoire,
 D'un effort magnanime il vous reste la gloire;
 Et lorsque du devoir un Prince a pu sortir,
 Y peut-il mieux rentrer que par le repentir?
 Je ne suis plus surpris que dans cette journée,
 La Reine ait reparu de pampre couronnée.

T E R É E.

Comment? que dites-vous?

A D R A S T E.

Que la Reine a quitté
 Ces marques de douleur, ce deuil précipité...

T E R É E *à part.*

Elle a quitté !.... sitôt.... quel danger m'environne !

A D R A S T E.

Qu'a donc ce changement, Seigneur, qui vous étonne ?

A-t-elle pu trop tôt quitter un vêtement

Qui ne lui retraçoit qu'un triste événement ?

Vous la désabusés ; son cœur s'ouvre à la joie ,

En recouvrant le bien que le Ciel lui renvoie.

Sa sœur sans doute est libre , & l'heureux Athamas ,

Aux autels dès ce jour va marcher sur ses pas.

T E R É E.

(à part.)

Serois-je découvert ?... Athamas ! Philomele !

Ah ! vous ne savés pas tout ce que la cruelle....

Tout ce que j'ai souffert dans mes destins affreux ,

D'un amour effréné , d'un amour malheureux.

Connoissons au plutôt quel revers me menace ;

Et si je dois punir ou prévenir l'audace.

S C E N E I I I.

A D R A S T E.

QUE faut-il augurer de ce désordre affreux ?
S'il abjure en effet d'illégitimes feux ,

Comment ne fait-il pas que Progné ?.. jour horrible !

Terée au repentir est-il inaccessible ?

Vouloit-il me tromper ? Me trompois-je aujourd'hui,

Me flattant d'avoir pris quelque empire sur lui ?

N'ai-je pu conjurer l'orage épouvantable

Que doit faire éclater un amour si coupable ?

S C E N E I V.

PROGNÉ, ATHAMAS, ADRASTE, DIRCÉ.

A D R A S T E.

M A D A M E, de ces lieux le Roi sort agité.

P R O G N É.

Le Roi... Dieux ! fauroit-il qu'elle est en liberté ?

Adraste, laissez-nous.

S C E N E V.

ATHAMAS, PROGNÉ, DIRCÉ.

A T H A M A S.

N O U S l'avons délivrée,

Madame, elle est soustraite au pouvoir de Térée ;

Mais, sans nous du palais elle a pris les chemins,
Et vous l'avez remise en d'étrangères mains.
Je rends grace, Madame, à vos craintes prudentes,
Mais je n'ai pu la voir qu'au milieu des Bacchantes.
Elle souffre, elle aspire à nous revoir tous deux,
Et vous m'en séparés ! & d'un séjour affreux,
Elle passe aussitôt dans une autre retraite
Qui la dérobe encor à ma vue inquiète ;
Où nul mortel, dit-on, ne sauroit pénétrer,
Je doute si mon bras vient de la délivrer.

P R O G N É.

C'est un ménagement qu'on doit à sa foiblesse,
D'éloigner d'elle encor deux objets de tendresse.
L'entretien d'une sœur & celui d'un amant,
De trop d'émotion lui feroient un tourment ;
Au sortir de cet antre à peine je l'ai vue,
Elle a voulu parler & sa voix s'est perdue.
Quelque doux qu'il me fut de rassurer ma sœur,
Je me suis arrachée à ce charme flatteur,
Ayant cru dans le bois appercevoir Terée,
Et de peur qu'avec elle il ne m'eût rencontrée.

A M A N T.

Et près de son tyran comment l'amenés-vous ?
Au milieu de sa cour, & sous ses yeux jaloux.

N'en redoutés-vous rien ?

P R O G N É .

Où l'auriés-vous conduite ?

Pouviés-vous , sans l'hymen , accompagner sa fuite ?

Pouviés-vous , pour former les plus sacrés liens ,

Rentrer dans vos états , sans passer par les miens ?

Vous devés l'épouser , mais au temple d'Abdere ,

Auprès d'elle aujourd'hui je représente un père ,

Je dois présider seule à ces nœuds solelnels ,

C'est moi qui dois enfin la conduire aux autels.

Mais je verrai le Roi : pour vous , foyés tranquille.

Tournés les yeux , Seigneur , ce temple est son asile ,

Contre les attentats ce refuge assuré ,

Par un respect antique est ici consacré ;

Ouvert à l'innocence , au foible qui l'embrasse ,

C'est dans cette retraite interdite à l'audace ,

Que sur les derniers pas des malheureux mortels ,

L'oppression s'arrête à l'aspect des autels.

A T H A M A S .

Qui ! moi ! que je me fie à ce saint privilège !

Ah ! Terée est parjure , il fera sacrilège ;

Quelque soit l'œil des Dieux sur les foibles humains ,

La moitié de leur sort est toujours dans leurs mains ;

Et c'est tenter le Ciel dans un péril extrême .

De

De s'en remettre à lui de ce qu'on peut soi-même.
Je défends une amante, & cours tout préparer.
Oui, si son ravisseur dans le temple ose entrer,
Malheur à lui; ma fuite & d'autres bras peut-être,
Sauront tout entreprendre & me venger d'un traître,
Et dans un tel combat, secondé par le sort,
J'aurai contre un tyran jusqu'au Dieu dont il sort.

S C E N E VI.

P R O G N É, D I R C É.

P R O G N É.

ET je la confiois au barbare Terée,
A sa férocité c'est moi qui l'ai livrée;
C'est à moi que mon père auroit dans sa douleur,
A reprocher les maux où j'exposai ma sœur.
J'ai pu craindre du Roi quelque flâme nouvelle,
Mais ai-je pu prévoir cette trame cruelle?
Ah! changés-le, grands Dieux, empêchés qu'aujourd'hui
Un combat ne s'engage entre Athamas & lui.
Je ne puis faire un pas dans cette triste enceinte,

E

Qui n'ajoute au courroux que m'inspire sa feinte ;
C'est ainsi que Terée excitant mes douleurs ,
Avec tranquillité faisoit couler nos pleurs ;
Qu'il ose profaner l'appareil redoutable ,
Qui retrace aux humains leur terme inévitable ;
C'est ainsi qu'il a pu se jouer sans remords
Et de la foi publique & du culte des morts !
Tombés , voiles menteurs , qui cachiés mon injure ,
Tombés & d'un tyran découvrés l'imposture.

D I R C É.

Je vois le Roi , Madame , il s'avance vers nous.

P R O G N É.

Pour le confondre mieux , contraignons mon courroux.
Vas m'attendre ; Dircé.



SCENE VII.

PROGNÉ, TERÉE.

TERÉE, *à part.*

QUE va-t-elle me dire ?
 Madame , qu'ai-je vu ? quel est donc ce délire ?
 Le pampre sur un front que couvroit un cyprès !
 Tantôt vous paroissiez.... Vous voyez ces apprêts :
 Ce tombeau permet-il ?.... Songés-vous où vous êtes ?
 Après tant de regrets , quoi ! partager des fêtes ?
 Une sœur si chérie !... Ah ! Madame , est-ce à moi... ?
 D'où vient ce changement qu'à peine je conçois ?

PROGNÉ.

Quelque surprise ici que vous fussiez paroître ,
 C'est à moi plus qu'à vous de m'étonner peut-être.
 Ne vous êtes-vous point trop hâté dans ces lieux ,
 D'ériger à ma sœur ce tombeau sous mes yeux ?
 Dans ce palais du moins ne pouviés-vous attendre
 Qu'une fidèle main y rapportât sa cendre ?
 Vous qui me soupçonnés dans mes vives douleurs ,
 De paroître en ce jour sécher sitôt mes pleurs ,

Descendés dans votre âme : êtes-vous bien sincère ?
N'auriés-vous donc enfin nul reproche à vous faire ?

T E R É E.

J'en éprouve un cruel & c'est pour plus d'un jour ;
Trop d'horreur, trop de pleurs ont marqué mon retour.
J'osois vous affliger ; ô récit trop funeste
De la mort d'une sœur & du courroux céleste !
Oui , je devois attendre en un si triste sort ,
Qu'un autre se chargeât d'un semblable rapport :
Que n'ai-je pu , cachant cet excès d'infortunes ,
Vous tromper à jamais sur nos pertes communes !

P R O G N É.

Vous me trompés, Terée, encore en ce moment,
Perdés avec Progné moins de déguisement.

T E R É E.

Qu'ayés-vous osé dire ? Est-ce Athamas, Madame ,
Qui se plaît à jeter ces soupçons dans votre âme ?

P R O G N É.

(à part.)

Ah ! soupçons trop fondés ! un lâche ravisseur ,
L'avés-vous ignoré ? persécutoit ma sœur ,
Que faisiés-vous alors ? car je ne saurois croire ,

Qu'un Roi, qu'un fils de Mars eut cédé la victoire ;
 Il n'auroit point souffert que par des inhumains ,
 Ma sœur fut arrachée à ses vaillantes mains ;
 Il eût puni l'audace & la scélératesse.
 Comment donc quittiés-vous une jeune Princesse ?
 Confiée à vos soins, n'en répondiés-vous pas
 A son père , à sa sœur , au fidèle Athamas ?
 Sans elle avés-vous donc débarqué loin d'Abdere ?
 Terée, expliqués-moi cet étrange mystère.
 Quel soin plus cher ailleurs vous tenoit occupé ?

T E R É E.

De quelle fable, ô Ciel ! votre esprit est frappé !

P R O G N É.

Ce n'est pas tout.

T E R É E.

Comment ?

P R O G N É.

Hé ! quoi ! Terée ignore,
 Que malgré ses malheurs ma sœur respire encore !
 Barbare , tu pâlis !

T E R É E.

Qui ? moi , Madame ! moi !

E 3

Le trouble de ton front dépose contre toi.
Tu peux bien te soustraire au remords de ton crime ,
Mais non à la terreur qu'à toi-même il imprime ,
A la confusion , à ce dépit marqué ,
Le premier châtiment d'un traître démasqué ;
Tu l'aimois cette sœur , qui pendant ton voyage
A vu , si je t'en crois , le ténébreux rivage ;
Tu l'aimois en tyran qui veut contraindre un cœur ;
On reconnoît un Thrace à ta feroce ardeur .
Quels que soient les affronts dont je me sens blessée ,
Je ne te parle point en épouse offensée ;
La prison de ma sœur me répond de sa foi.
Mon outrage , cruel , ne me vient que de toi.
Nieras-tu les horreurs qu'aujourd'hui me revele ,
L'esclave que toi-même avois mise auprès d'elle ,
Qui ne l'a point quittée , & qui m'apprend ses maux ?
La vengeance , tyran , te suivoit sur les eaux.
Ni tes récits menteurs , ni les perfides larmes
Dont tu t'étois flatté d'abuser mes allarmes ,
Ni les forêts , ni l'autre où tu traînas ma sœur ,
N'ont pu de tes complots me cacher la noirceur.
Un Dieu l'a protégée ; il a sur cette rive ,
Il a fait parvenir les pleurs de ta captive ,

De ta captive , hélas ! dans son abattement ,
Muette encor de trouble & de faiblissement.
La vérité terrible à chaque mot r'accable ;
Trompé dans tes desseins , découvert si coupable ,
Oses-tu bien lever les yeux sur ces lambris ,
Où tu vois ton mensonge & tes forfaits écrits ?
D'un attentat commis sur des rives désertes ,
Oseras-tu passer à des fureurs ouvertes ?
Tremble , échappe au remords , mais crains dans ta fureur
Le Ciel prêt à venger , moi , mon père & ma sœur.

T E R È E.

Je me fais violence à souffrir ce langage ;
Sur la foi d'un esclave est-ce ainsi qu'on m'outrage ?
M'imputer ces excès sans un autre témoin !

P R O G N É , *levant le rideau qui cache la toile
attachée au Tombeau.*

Tu feras satisfait. Ce témoin n'est pas loin.
Regarde ce tissu tracé par ta victime ,
(*Elle leve le voile qui cachoit la toile sur le Tombeau.*)
Reconnois y , cruel , ton image , ton crime.
A toi-même imposteur , te voilà confronté ,
Récuse ce tableau , démens la vérité.

Hé bien! oui, je l'aimois, oui j'aimois Philomele,
Ne vous plaignés qu'aux Dieux de ma flâme nouvelle.
Dans la témérité de vos emportemens,
C'est trop me reprocher mon crime & mes tourmens.
Je n'eus de mes desseins aucun compte à vous rendre,
Votre cœur sur le mien n'avoit rien à prétendre.
Les Rois comme les Dieux sont au-dessus des loix,
Et dans leurs passions ils aiment à leur choix.
J'ai suivi la nature en sa marche inconstante,
J'ai secoué sans peine une chaîne pesante :
Maître de recourir au divorce en tout tems,
J'ai dédaigné l'honneur de ces attachemens,
Formés par l'hymenée & que ne connoît guères
Un cœur tel que le mien peu fait aux mœurs vulgaires.
Vous n'aimiés point Terée, & le vôtre est jaloux,
Mes crimes, quels qu'ils soient, n'existent point pour vous.
Vous n'avez pas le droit de me trouver coupable,
Et de quelques excès que j'aie été capable,
Tout cruel que je fus dans mes vœux égarés,
De toutes mes fureurs c'est vous qui répondrés.

SCÈNE VIII.

PROGNÉ, TERÉE, OLYNTHÉ.

OLYNTHÉ.

UN parti s'est formé qui répand les allarmes,
Philomele est au temple ; Athamas prend les armes.

TERÉE.

Qu'on rassemble ma garde ! ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu ?

PROGNÉ.

Ton arrêt : crains sur toi l'orage suspendu.
De l'égide des Dieux Philomele est couverte ,
Et l'oser enlever , c'est courir à ta perte.



S C E N E I X.

T E R É E , O L Y N T H E .

T E R É E .

Q U'ON empêche Progné de sortir du palais ;
Qu'on veille sur ses pas , que mes soldats soient prêts.
Volons au temple ; viens.

O L Y N T H E .

Qu'allés-vous entreprendre ?

T E R É E .

Enlever Philomele ; oui , je cours la reprendre.

O L Y N T H E .

Hé Seigneur ! songés-vous au respect des saints lieux ?

T E R É E .

Réponds-moi des soldats , je te réponds des Dieux.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I È R E.

P R O G N È.

A T H A M A S dans les fers ! trop coupable Terée ,
Sous ton cruel pouvoir Philomele est rentrée !
Et repoussé trois fois par le bras d'un rival ,
Tu sors victorieux de ce combat fatal !
Dieux ! j'éprouve un moment votre bonté propice ,
Vous me rendez ma sœur : votre main protectrice
Sauve dans les déserts ses jours infortunés ,
Et c'est à vos autels que vous l'abandonnés !
Mais toi qu'espères-tu d'une triste victime !
D'un cœur sur qui tu n'as d'autre droit que le crime ?
Perfide ! tu voulois me forcer de haïr
Cette fidèle sœur qui n'a pu me trahir.
Graces à sa vertu , quand tu me répudies ,
Son amitié me reste ; à toi tes perfidies.

Né pour faire les maux de ce cœur éperdu ,
Je t'ai haï d'instinct , tu vois si je l'ai dû.

S C E N E I I.

T E R É E , P R O G N É.

T E R É E.

A I N S I d'un étranger tu prenois la querelle ,
Tu pensois m'accabler de ce parti rebelle ;
Mais du sang dont tu fais que Terée est formé ,
Tu dûs penser qu'à vaincre il est accoutumé ;
Que ce n'est pas un Roi protecteur de ton père ,
Qu'on dépouille aisément d'un trône héréditaire.

P R O G N É.

Es-tu Roi sur le trône ? & par tes attentats
A ce titre sacré ne déroges-tu pas ?
Périsse le moment où je vins dans la Thrace ,
Où je parus des Dieux mépriser la menace.
Ces Dieux m'épouvantoient, tu t'en souviens, cruel ,
Une autre eût à ma place abandonné l'autel,
Et fuyant les malheurs qu'annonçoient ces présages ,
Auroit de son pays regagné les rivages.

Quel trône ! quel hymen ! je ne vois plus en toi ,
Après tous tes forfaits , ni d'époux , ni de Roi.
De quel œil tout ce peuple indigné de tes crimes ,
Te verra-t-il , cruel , prendre tant de victimes :
Enlever une amante au généreux guerrier
Qui , pour t'avoir servi , se voit ton prisonnier ;
Et que ce soit ma sœur que ton ardeur fatale
Ait cru dans ses transports me donner pour rivale ?

T E R É E.

Non , je n'ai pu souffrir un moment qu'Athamas]
M'osât faire la loi dans mes propres états.
Soulevant mes sujets pour venger son offense ,
Il m'a trop dégagé de la reconnoissance.
Au temple contre lui j'ai dû tout hasarder ,
J'ai vaincu , c'est affés ; je vais la lui céder.
Mes ordres sont donnés , il va venir.

P R O G N É.

Qu'entends-je !

La lui rendre ! qui ! vous ! Quel prodige vous change ?
Vous pourriés étouffer vos coupables amours ;
Non , je ne puis , perfide , en croire vos discours.

T E R É E.

Je n'en ferai pas moins cet effort sur mon ame ;
Je vais les réunir , n'en doutés point , Madame.

Quelle foi puis-je avoir à ce retour subit ,
De la mort de ma sœur lorsqu'un si faux récit....

T E R É E.

Quoiqu'il en soit , je cède , & vous allés connoître ,
Si d'aucun faux espoir je cherche à vous repaître.

P R O G N É.

Terée un repentir ! ce cœur moins endurci !....

T E R É E.

Comptés sur ma parole.

P R O G N É.

Hé bien , s'il est ainsi ,

J'oublierai tout : ce cœur vous pardonne , Terée ,

Tous les emportemens de votre ame égarée.

Ce moment rend le calme à mes sens éperdus ,

Je bénis un remords que je n'espérois plus.

Vous-même à votre tour dans votre ame jalouse ,

Excusés les fureurs d'une sœur , d'une épouse.

Je ne me plaindrai plus ni de vous , ni des Dieux ;

Ainsi ma sœur bientôt va paroître à mes yeux.

T E R É E.

Vous ne la verrez point , c'est ma seule vengeance.

P R O G N É.

Quoi ! vous pourriez encor m'envier sa présence ?

TERÉE.

Ces amans vont partir & vous vous alarmés !
Les nœuds de leur hymen au loin seront formés.

PROGNÉ.

Auloin ! hé, dans quels lieux ?

TERÉE.

Dans les murs de Minerve.

PROGNÉ.

J'ai cru perdre une sœur, le Ciel me la conserve.
Je n'ai pu l'entrevoir aujourd'hui qu'un moment,
Encor dans la douleur & dans l'accablement ;
Et je ne puis la voir quand vous sechés ses larmes !
Terée, à toutes deux laissés-vous ces alarmes ?
Au nom de vos remords permettés nos adieux.

TERÉE.

J'ai mes raisons, Madame. Un peuple factieux.....

SCENE III.

TERÉE, PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

TU vois à ton aspect quelle horreur me pénètre,
Te reste-t-il encor quelque crime à commettre ?

Dans tes égaremens tu n'as rien respecté,
Ni la foi, ni l'honneur, ni l'hospitalité,
Ni même des autels l'asyle inviolable,
De quelque outrage ici que ta fureur m'accable.
J'excuserois ta rage & ton manque de foi,
Si ton cruel pouvoir n'eût opprimé que moi;
Mais Philomele ! ah Dieux !

T E R É E.

Tu révoltois la Thrace ,

J'ai dû dans ces momens ne voir que ton audace ;
Mais si je fus ingrat , je serai généreux ,
Et la Princesse & toi je vous unis tous deux.
J'aurois pu dans ma cour te la rendre avec faste ;
Mais j'ai cru de ce soin devoir charger Adraste.
J'ai pu te la céder , non la laisser ravir ,
J'y renonce en un mot , & vous allés partir.
Vous pourrés à l'instant retourner vers Athène ;
J'ai su vaincre l'amour , fâchés dompter la haine.



SCENE.

SCENE IV.

PROGNÉ, ATHAMAS.

ATHAMAS.

C'EST encor quelque piège! hé, peut-il l'inhumain,
Avoir un sentiment, former aucun dessein
Qui ne cache en effet quelque nouvelle injure,
Et ne soit d'un malheur un infaillible augure?
Lui finir les tourmens que par lui j'ai soufferts,
Lui me persuader, & je suis dans les fers!
Qu'attend-il pour les rompre?

SCENE V.

PROGNÉ, ADRASTE, ATHAMAS.

ATHAMAS.

EST-IL vrai que Terée
Me rende par vos mains une amante adorée?
Adraste, si c'est moi que vous venés chercher,
Marchons, c'est à nos yeux trop longtems la cacher.

F

A D R A S T E.

Il n'en est pas besoin : dans ces lieux on l'amène.

A T H A M A S.

Vous ne me donnés point une espérance vaine ?

A D R A S T E.

Le peuple s'empressoit autour de son vaisseau,
 On craint dans ce départ quelque malheur nouveau.
 La foule qui s'augmente assiege Philomele,
 Le tumulte est plus grand plus on approche d'elle :
 Aux murmures confus d'un peuple curieux,
 Succèdent tout-à-coup des cris séditieux.
 A pas précipités les Bacchantes accourent,
 Se font jour au vaisseau, la reclament, l'entourent ;
 Et le fer de leur Thyrses aux gardes présenté,
 Les écartant au loin l'a mise en liberté.
 Vous la verrez, hélas ! languissante , éplorée,
 Ses malheurs....

P R O G N É.

Sont finis. O joie inespérée !

Je vais la voir , l'entendre.

A T H A M A S.

Ah ! malgré mon destin ,
 Je jouis du repos qu'elle retrouve enfin.

TRAGÉDIE.

PROGNÉ.

Mais que fait son tyran ?

ADRASTE.

Plaignés le Roi, Madame,

Tout coupable qu'il est.

ATHAMAS.

Le plaindre après sa trame !

ADRASTE.

Des Dieux vengeurs, dit-on, le courroux le poursuit,
Sa raison s'est troublée, & lui-même il se fuit.

PROGNÉ.

Mais on vient. Je la vois.

ATHAMAS.

Mon cœur se sent renaître.

PROGNÉ.

C'est elle.

SCENE VI.

DIRCÉ, ADRASTE, PROGNÉ, PHILO-
MELE, *sous un voile*, ATHAMAS.

ATHAMAS.

CHER objet, ô moitié de mon être !

PROGNÉ.

O chère & tendre sœur ! ma joie & mon espoir,

Sans allarme à la fin je puis donc te revoir.
Depuis le jour hélas ! que Progné t'a quittée,
Les Dieux savent combien son cœur t'a regrettée ;
J'ai pleuré ton absence & même ton trépas ,
Cette tombe en fait foi : mais je suis dans tes bras ,
Tu remets le repos dans mon ame éperdue ,
Après tant de malheurs enfin tu m'es rendue ,
Dans de cruels momens où mon cœur isolé
Succomboit aux horreurs dont il étoit troublé.
Tu ne me réponds point, tu respirez à peine ,
Par mon émotion je juge de la tienne ;
Des malheurs dont tu fors, tu conserves l'effroi ,
Ta délivrance encor n'est qu'un songe pour toi.
Deux fois tombée aux mains du farouche Terée ,
Tu le crois sur tes pas : ma sœur, sois rassurée.
Ce peuple qu'il révolte & lui-même aujourd'hui ,
Grâces aux Dieux vengeurs, te défend contre lui.
Reviens à toi, ta sœur, ton amant te retrouve,
Reffens les doux transports que notre cœur éprouve.
Je ne suis plus ici contrainte à te cacher ,
Si tu verfois des pleurs, ce jour doit les sécher.
Athamas fera libre, & bientôt l'hymenée....
Mais toujours inquiète & toujours consternée ,
Hé quoi, le front baissé, tu gémis dans mes bras ;

Quel est donc ton effroi ?

ADRASTE.

Ne l'interrogés pas.

PROGNÉ.

Hé pourquoi ? je frissonne & tout mon sang se glace.
Hé, quel nouveau malheur te trouble & nous menace ?
Est-ce quelque secret renfermé dans ton cœur,
Philomele, fais-tu cette injure à ta sœur ?
Ta confiance en moi n'est-elle plus la même ?
Tu crains de m'affliger, trop sûre que je t'aime.
Sur quoi dois-je arrêter mes soupçons indécis ?
Mon père n'est-il plus ? ah ! parle & m'éclaircis.

ADRASTE.

Hélas ! vous la voyés se faire violence ,
Se jeter dans vos bras , y rester en silence.

PROGNÉ.

O Dieux ! hé , quel est donc ce silence ?

ADRASTE.

Eternel.

PROGNÉ.

Ah ! que vous ajoutés à mon trouble mortel !
Je veux savoir, Adraste.

ATHAMAS.

Oui, comblés ma misère ,

Achevés d'éclaircir cet étrange mystère.

Quel est donc ce secret qu'on ne peut arracher ?

A D R A S T E.

Tout est su , je voudrois envain vous le cacher.

Terée inconcevable en sa fureur extrême ,

Enfermoit son secret dans sa victime même :

Elle ne pouvoit plus, pour l'avoir méprisé ,

Articuler les sons qui l'auroient accusé.

Les plus infortunés sous le poids de leurs chaînes ,

Trouvent quelque douceur à parler de leurs peines ;

Mais le fer lui ravit par un supplice affreux ,

Le seul soulagement qui reste aux malheureux.

P R O G N É.

*(Philomele s'évanouit , on l'affied sur les marches
du Tombeau.)*

Je ne fais si je vis.

A T H A M A S.

Non jamais les furies....

O Dieux ! comment survivre à tant de barbaries !

Un monstre si féroce ! enfers vous n'êtes rien ;

Aucun de vos tourmens n'approche encor du mien.

Et ce tigre respire , & pour punir ses crimes ,

Le Ciel manque de foudre & la terre d'abîmes.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TERÉE, OLYNTHE, SUITE.

TERÉE.

ATHAMAS à ma cour!

OLYNTHE.

Il sauve vos états :

TERÉE.

Et de qui?

OLYNTHE.

Du pirate. Il marche sur mes pas

Avec Progné : l'espoir sur leur front se déploie.

TERÉE.

Ah ! qu'ils versent des pleurs ! je vais troubler leur joie ;

* B 2.

Elle va donc , Seigneur , pleurer votre inconstance ?
Hé quoi ! dans ses ennuis , ce surcroît de douleur !
Lorsque vous l'affligés , lorsqu'elle perd sa sœur...

T E R É E.

Non , sois défabusé , Philomele respire. .

A D R A S T E.

Philomele , grands Dieux ! qu'avés-vous osé dire ?

T E R É E.

Et c'est elle que j'aime.

A D R A S T E.

Adrasfe épouvanté....

T E R É E.

Je n'ai pu résister à la fatalité.

A D R A S T E.

Vous ne m'apprenés rien dont mon cœur ne frémissé ;
Un Prince tel que vous s'abaisse à l'artifice !

T E R É E.

Je m'y suis vu contraint , mon cœur s'est enflammé.

A D R A S T E.

Justes Dieux ! & pour qui ?

T E R É E.

Je la vis , je l'aimai.

Tout mon sein tressaillit en la voyant si belle ;

Mais elle s'affoiblit & succombe à son sort ,
Ce sommeil de douleur est celui de la mort.
De tant de maux soufferts la rigueur inouïe ,
N'a que trop épuisé sa malheureuse vie.
Ah ! ne détourne point tes yeux de ton amant ,
Ne crains point dans les miens de voir tout mon tourment ;
Philomele ! que j'aie au moins dans ma misère ,
Le nom de ton époux à ton heure dernière ,
Joins ta main à la mienne & malgré ton malheur ,
J'entendrai ton serment prononcé dans ton cœur.
Elle expire.

(*Adhamas reste immobile , appuyé sur le Tombeau.*)

P R O G N É.

Ah ! ma sœur. O douleur qui me tue !
Quoi ! deux fois en un jour je t'aurai donc perdue.
Laissons les pleurs : après tant de crimes commis ,
Non , il ne m'est plus rien , tout me devient permis.
Nous ferons tous vengés ; ma main désespérée
Enfoncera le fer dans le flanc de Terée ,
Ou si dans ma fureur je ne puis l'approcher ,
Vivant , que son palais lui serve de bucher ;
Que j'entende ses cris , qu'il passe , le barbare ,
Qu'il passe de ces feux dans les feux du Tartare.

Madame, entendés-vous quel tumulte , quel bruit ?

P R O G N É .

Dieux ! il prévient mes coups, ce monstre nous poursuit.

SCENE VII ET DERNIERE.

DIRCÉ , PROGNÉ , TEREÉ , ADRASTE ,
ATHAMAS , PEUPLE , BACCHANTES.

A T H A M A S .

(*Aux Gardes.*)

T E R É É ! ôtés mes fers ; qu'au défaut du tonnerre ,
Je purge d'un barbare , & le trône & la terre.
(*Des soldats détachent les fers d'Athamas , & lui
rendent ses armes.*)

P R O G N É .

Où viens-tu malheureux ?

T E R É É .

Quel cri sort des forêts ,
Et que d'échos vengeurs divulguent mes forfaits !

A T H A M A S , *courant à Terée.*

Monstre ! le Ciel enfin à ma fureur te livre.

A D R A S T E , *arrêtant le bras d'Athamas.*

Laissés agir les Dieux , son supplice est de vivre.

T E R É E.

Que vois-je , Pandion ! A thènes ! un vaisseau !
O père infortuné tu poursuis ton bourreau ,
Tu viens à ton tyran redemander tes filles ,
A mon horrible aspect je vois fuir les familles.

A D R A S T E.

Voyez-vous ses tourmens ?

T E R É E.

Dieux ! qui l'amene ici ?

Il détourne ses pas : mon fils m'évite aussi.

Le poignard à la main où court cette Eumenide ?

C'est Progné : quoi , son bras s'est teint d'un parricide !

La tête de mon fils ! barbare ! tu mourras.

Mais quel nuage épais vient arrêter mes pas !

Quelle invisible main la dérobe à ma rage !...

Qui m'a pu transporter dans ce désert sauvage !

Quel antre , quel tombeau se referme sur moi !

A la sombre lueur du jour que j'entrevoï ,

Ciel ! quel débris sanglant épouvante ma vue !

Il palpite à mes pieds , la flèche est moins aigue :

Le trait me fuit , s'élance , il s'attache à mon cœur ,

Le perce , le déchire.... Abrégeons tant d'horreur.

(Il se tue.)

Fin du cinquième & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police,
Terée, Tragédie en cinq Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait
paru devoir en empêcher la représentation, ni l'impression. A Paris,
ce 21 Décembre, 1786.

SUARD.

*Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A
Paris, ce 27 Février 1787.*

DECROSNE.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande,
N^o. 64, 1787.

ARTAXERCE, TRAGÉDIE,

PAR M. LE MIERRE.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le 20 Août 1766.

NOUVELLE ÉDITION.

Le Prix est de 30 sols.



A P A R I S.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-
Jacques, au Temple du Goût.

M, DCC. LXXVIII.





AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie n'est point imitée de l'Opera de Métastase ; l'intrigue , les détails , les caractères , tout est différent. J'ai pris seulement le sujet & la catastrophe , encore ai-je modifié le peu que j'ai emprunté pour l'approprier à ma Fable. Je ne ferai point de réflexions sur le nouvel Artaxerce : j'ai toujours tâché de fondre mes Préfaces dans mes Pièces , d'ajouter dans la bouche de mes Personnages ce qui

iv *A*VERTISSEMENT.

pouvoit satisfaire aux objections , &
de profiter ainsi des critiques au lieu
d'y répondre.



ARTAXERCE,

ARTAXERCE,
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ARTAXERCE, <i>nouveau</i> <i>Roi de Perse.</i>	M. MONVEL.
ÉMIRENE, <i>sœur d'Ar-</i> <i>taxerce.</i>	Mlle. SAINT-VAL.
ARTABAN, <i>ancien Gou-</i> <i>verneur d'Artaxerce, &</i> <i>Ministre.</i>	M. VANHOVE.
ARBACE, <i>fils d'Artaban.</i>	M. MOLÉ.
ÉLISE, <i>Confidente d'Emi-</i> <i>rene.</i>	Mad. SUIN.
MÉGABISE, <i>Confident</i> <i>d'Artaban.</i>	M. DAUBERVAL.
UN OFFICIER.	
SATRAPES.	
GARDES.	

La Scène est à Suze.



ARTAXERCE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La Scène commence vers la fin de la nuit, Artaban tient une épée ensanglantée.)

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

Les mains teintes de sang ! ô Dieux ! d'où sortez-vous ?

ARTABAN.

Qui ! toi dans Suze encor ! Éloigne-toi.

ARBACE.

Avez-vous donc portés ?

Quels coups

A ij

4 A R T A X E R C E ,

A R T A B A N .

Le Roi t'exiloit, fuis. Mon fils, pars, je l'exige.

A R B A C E .

Mais, Seigneur.....

A R T A B A N .

Fuis, te dis-je.

A R B A C E .

Loin de sa fille ! ah ! Dieux !

A R T A B A N .

Précipite tes pas.

A R B A C E .

Quels sont donc vos desseins ?

A R T A B A N .

Ne m'interroge pas.

A R B A C E .

Je ne vous quitte point dans ces momens funestes.

A R T A B A N .

Il le faut, hâte-toi ; tu me perds si tu restes.

A R B A C E , *prenant l'épée que tient Artaban.*

Ce fer peut vous trahir.

A R T A B A N .

Cache ce fer & toi.

A R B A C E .

Emirene ! .. ah ! quel trouble emporté-je avec moi !

SCÈNE II.

ARTABAN, *seul.*

IMPÉRIEUX Xercès, enfin ma main hardie
A mon ambition vient d'immoler ta vie.
L'audace, le hazard, le sommeil & la nuit,
Tout a servi mes coups. Mais j'entens quelque bruit ;
Qui porte ici ses pas ? Est-ce toi , Mégabise ?

SCÈNE III.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

JE viens vous retrouver, Seigneur. Avec surprise
En passant vers ces lieux mes yeux ont rencontré
Votre fils plein de trouble , errant , désespéré.
Eh ! comment, exilé par Xercès, par vous même,
S'arrêtoit-il dans Suze ? En quel péril extrême
Sa présence en ces lieux....

ARTABAN.

Étonné comme toi ,

A iij

J'ai hâté son départ. Mais toi, parle, dis-moi,
Sçait-on l'événement ?....

MÉGABISE.

On ne sçait rien encore :
Mais fitôt que le Dieu qu'en Perse l'on adore,
Va de ces premiers feux éclairer ce Palais,
J'annonce avec terreur le destin de Xercès.

ARTABAN.

Je lui devois la mort : j'ai satisfait ma haine.
C'étoit trop supporter sa puissance hautaine,
C'étoit trop dévorer mes desirs inquiets.
Ses fils restent encor ; mais j'ai d'autres projets.
Tu sçais si Darius est jaloux d'Artaxerce,
Si, le voyant monter au Trône de la Perse,
Ce jeune ambitieux devenu son sujet,
Contre lui dès ce jour va s'armer en secret,
L'ambition de l'un, de l'autre les ombrages,
Ami, vont me servir à former les orâges.
Je vais, en aigrissant les levains dangereux
Des haines qu'avec art j'ai sçu nourrir entr'eux,
Sur le meurtre du Roi trompant la Perse entière,
Tourner sur Darius les soupçons de son frere,
Détruire l'un par l'autre, & par ces coups hardis

Accomplir mes desseins & couronner mon Fils.

M É G A B I S E.

Lui , Seigneur ! votre fils !...

A R T A B A N.

Un tel projet t'étonne :

Rarement pour un autre on ravit la Couronné :

Mais sous le nom d'un fils je donnerai la loi :

Le rang sera pour lui , la puissance pour moi.

J'assûre ainsi bien mieux cet Empire à ma race ,

Qu'en étant Roi moi-même , en exposant Arbace ,

Que fais-je , à des hazards , à des revers nouveaux

Qui pourroient après moi renverser mes travaux.

Lorsqu'une fois du trône une race est chassée ,

La révolution n'est jamais bien fixée

Que sous un Prince jeune , & qui pour tous les tems

Semble ôter aux esprits l'espoir des changemens.

Ainsi , portant mon fils à la grandeur suprême ,

L'assurant à mon sang , en jouissant moi-même ,

Ami , j'accorde tout , & sans illusion ,

Mon cœur sert la nature & sert l'ambition.

Xercès dans son orgueil dédaignant ma famille ,

Osoit punir mon fils d'aspirer à sa fille ,

Sans songer que les Rois , par de pareils liens ,

A iv

8 A R T A X E R C E ,

S'attachent dans les Grands leurs plus fermes soutiens ,
 Et que nous valons bien pour leur haute fortune ,
 L'alliance des Cours , si souvent importune .
 Tant d'orgueil m'indigna ; mais mon cœur offensé
 Scût renfermer le trait dont il étoit blessé .
 Persécuteur d'Arbace autant que le Roi même ,
 Je pressai le premier l'exil d'un fils que j'aime .
 Mais si je secondai la rigueur de Xercès ,
 Ce fut pour avancer l'effet de mes projets ,
 L'instant où de sa main couronnant sa maîtresse ,
 Mon Fils tiendra de moi le Sceptre & la Princesse .

M É G A B I S E .

Pourquoi donc l'éloigner ; ce Fils que vous servez ,
 Seigneur, ce fils heureux à qui vous réservez
 De si brillans destins...

A R T A B A N .

Je fais quel est Arbace .
 Je n'aurois jamais pu dans ma superbe audace ,
 Plier à mon projet dès long-tems concerté ,
 De son âpre vertu l'inflexibilité .
 Je l'écarte aujourd'hui, de crainte, Mégabise ,
 Qu'il n'osât en secret troubler mon entreprise ,
 Mais lorsque mes efforts auront tout achevé ,

Arbace se voyant à l'Empire élevé,
Ne se reprochant rien dans sa grandeur suprême ,
Et couronnant enfin la Princesse qu'il aime ,
Au comble de ses vœux bénira son destin.
Tout concourt au succès de mon vaste dessein ,
Mon crédit dans l'État; ce que mes soins propices ,
Dans la paix , dans la guerre , ont rendu de services ;
Le soldat qui par tout n'obéit qu'à mes loix ;
Les premiers de l'Etat dont j'ai gagné les voix.
Je fais plus , Mégabise , & du sang que je verse
Je cimente à jamais le trône de la Perse.
Dès long-tems , tu le vois, l'Empire de Cyrus ,
Privé de sa splendeur ne se ressembloit plus ;
De ce peuple avili je voyois la foiblesse
Prête à baisser le front sous le joug de la Grèce ,
Et devant Salamine il sembloit qu'abattu
La Perse avec sa flotte eût laissé sa vertu.
Autre Maître, autres jours. Un plus heureux génie
Efface nos malheurs & notre ignominie ,
Et ma première excuse, en ce grand attentat ,
Est d'avoir prévenu la chute de l'État.
Mais sur ces lieux , ami , déjà le jour se montre ,
Va ; cours vers Artaxerce avant qu'il nous rencontre,

Et par le voile adroit d'une feinte terreur ,
Epaissis sur ses yeux la nuit de son erreur.
De sa crédulité tout me répond d'avance ,
Mon ascendant sur lui , son inexpérience ,
Et ce respect de fils que garde encor longtems
Un cœur dont on forma les premiers sentimens.
Va , sois sûr qu'avec moi la fortune t'appelle ,
Qu'au-delà de tes vœux je vais payer ton zèle.

M É G A B I S E .

Je vous dois déjà tout ; vous connoîtrez ma foi ,
Seigneur.

A R T A B A N .

J'entens le Prince , il s'avance vers moi.
Va , fors & ne crains point qu'Artaban se trahisse ,
Ou par trop d'embarras , ou par trop d'artifice.





S C E N E I V.

ARTAXERCE, ARTABAN,

un OFFICIER.

ARTAXERCE, *éperdu.*

O CRIME! ô trahison!

A R T A B A N.

Seigneur, où courez-vous?

A R T A X E R C E.

Savez-vous, Artaban, savez-vous sous quels coups
Xercès?..

A R T A B A N.

Eh bien, Seigneur?

A R T A X E R C E.

Un monstre sanguinaire ,

Un barbare.

A R T A B A N.

Achevez.

A R T A X E R C E.

On a tué mon pere.

De trois coups de poignard j'ai vu son sein percé.

A R T A B A N.

Eh ! qui soupçonne - t - on ? qui peut avoir versé ? ..

A R T A X E R C E.

Mon pere n'étoit plus , je n'ai pu rien connoître.

Mes ordres sont donnés, je fais chercher le traître.

Je vais, j'erre, je cours, ces momens sont affreux, ..

Ah ! Xercès vous aimoit : dans mon sort malheureux

Je réclame, Artaban, vos soins, votre prudence ...

Qui soupçonner, ô Dieux ? où porter ma vengeance ?

A R T A B A N.

Aveugle ambition, mere des attentats,

Quels noms respectes-tu ? quels freins ne romps-tu pas ?

A R T A X E R C E.

Comment ? que dites-vous ? quelle clarté soudaine ?

A R T A B A N.

Mon esprit au soupçon ne s'ouvre qu'avec peine,

Je n'ose ni parler ni me taire.

A R T A X E R C E.

Parlez,

Vous trahissez l'Etat si vous dissimulez :

Hé, qui donc est celui que votre esprit soupçonne.

A R T A B A N.

Vous l'exigez , Seigneur ?

A R T A X E R C E.

Je le veux , je l'ordonne.

A R T A B A N.

Hé , Seigneur , qui peut-on justement soupçonner ,
Quel autre à ce grand crime a pu s'abandonner ,
Que celui qui pouvoit avec quelqu'avantage
Vous disputer du Roi le brillant héritage ?

A R T A X E R C E.

Je n'ose interpreter ce langage cruel ,
Quoi ! vous soupçonneriez....

A R T A B A N.

Darius.

A R T A X E R C E.

Juste Ciel !

Lui ! mon frere !

A R T A B A N.

L'esang n'a point de privilège ,

Dénaturé , perfide , assassin , sacrilège ,
Quand l'ambition parle , on devient tout.

A R T A X E R C E.

Ah ! Dieux !

Quelle affreuse lumière offrez - vous à mes yeux.

ARTABAN.

J'empoisonne vos jours, mais connoissez son ame.
 Oui, Seigneur, dès long-tems l'ambition l'enflâme,
 J'avois sçu pénétrer ses sentimens cachés,
 J'avois surpris ses yeux sur le Trône attachés,
 Oui, du suprême rang Darius trop avide
 Etoit au fond du cœur dès longtems parricide,
 Tel fut, n'en doutez point, dans ce frere inquiet,
 De sa haine pour vous le principe secret.

ARTAXERCE.

Quoi! je pourrois penser?.. Il auroit!.. sur un pere?
 Non, je ne le crois pas: c'est outrager mon frere.

ARTABAN.

Je l'ai vu dans ses vœux lui-même se trahir.

ARTAXERCE.

Je l'ai vu comme vous s'indigner d'obéir,
 Je fais que dans son pere il haïssoit son maître;
 Qu'il vit avec dépit qu'un jour je devois l'être.
 Mais qu'il soit l'assassin & d'un pere & d'un Roi.
 Non, le chemin doit être encor long, croyez-moi,
 De la haine à la rage & de l'injure au crime.
 Plein d'une inimitié peut-être légitime,
 Mon cœur qu'un frere injuste offensa constamment,

Ne prend point ses soupçons dans son ressentiment.
Qui soupçonne au hazard s'expose aux injustices.
Pour accuser un frere il faut d'autres indices ,
Et je rougirois trop aux yeux de tout l'État ,
Si j'eusse imprudemment fait cet indigne éclat.

A R T A B A N.

Hé bien , Seigneur , craignez de lui faire un outrage.
Mais ce frere ennemi qu'Artaxerce ménage ,
Peut-être n'aura pas pour vous le même égard.
Vous me croirez un jour , mais peut-être trop tard.
Ah ! Seigneur , ah ! plutôt craignez sa jalousie ,
Craignez l'ambition dont son ame est saisie.
Si d'un pareil forfait il a souillé ses mains ,
Qui respectera-t-il pour remplir ses desseins ?

A R T A X E R C E.

Je ne puis, Artaban, trop prompt dans ma vengeance,
Me livrer contre un frere à tant de défiance ;
Sur vos soupçons , enfin ; quoiqu'il puisse arriver ,
Mes soins vont se bannir à le faire observer :
Cependant dès ce jour je romps l'exil d'Arbace ,
Ce jour verra du moins la fin de sa disgrâce ,

(Aux Gardes.)

Oui, qu'on rappelle Arbace, & qu'il vienne en ces lieux.

Ah, Prince!...

ARTAXERCE.

Hâtez-vous.

ARTABAN, *à part.*

Qu'ordonne-t-il, ô Dieux!

Vous oubliez, Seigneur, dans vos malheurs extrêmes,

De Xercès irrité les volontés suprêmes;

Que mon fils est proscrit, qu'il doit encor garder

Cet exil que moi-même on m'a vu demander.

ARTAXERCE.

Sans sortir du respect pour les mânes d'un pere,

Mon cœur peut révoquer une loi trop sévère;

Arbace m'est trop cher, ses services, sa foi...



SCENE V.



SCENE V.

ÉMIRENE, ARTAXERCE,
ARTABAN, ÉLISE.

ÉMIRENE.

HÉLAS ! dans ces momens tout me remplit d'effroi ;
Mon frere ; des grands coups portés par un barbare ,
De nos malheurs déjà la suite se déclare.
Je ne fais quel parti , quels secrets intérêts
Divisent les esprits & troublent le Palais.

ARTABAN.

Vous le voyez , Seigneur , & de si promptes brigues...

ARTAXERCE.

Allons les prévenir.

ÉMIRENE.

Quelles sont ces intrigues ,
Sur le meurtre du Roi quel indice est donné ?

ARTAXERCE.

De ce noir attentat mon frere est soupçonné.

ÉMIRENE.

Qu'ai-je entendu ? Mon frere ! Et sur quelle apparence

B

Formez - vous un soupçon qui l'outrage & m'offense ?
Qu'a-t-il fait qui l'appuie, & quel crime avéré
Au plus grand des forfaits lui servit de degré ?
Est-ce vous, Artaban, qui l'accusez ?

ARTABAN.

Madame,

Le tems dévoilera cette funeste trame :
C'est un coup inoui , c'est un crime que doit
Expiér de son sang l'assassin, quel qu'il soit.

ARTAXERCE.

Non : la nature encor prend en moi sa défense.
Je vais de ma douleur , je vais de ma présence
Sur lui , de ce pas même, observer les effets :
Mais contre mon espoir , s'il avoit pu jamais....
Je frémis d'y penser. Je dois tout à mon pere ,
Il faut qu'il soit vengé : quelque jour qui m'éclaire,
Des mânes paternels je n'entends que la voix ,
Et livre un parricide à la rigueur des loix.



SCENE VI.

EMIRENE, ELISE.

EMIRENE.

ELISE, qu'ai-je appris, & quel discours sinistre !
 On accuse mon frere ! un superbe Ministre ,
 Dans son ambition saisit avidement ,
 Pour diviser les miens cet horrible moment.
 Sans doute il a nourri ces haines intestines ,
 Qui déjà dans leurs cœurs n'ont que trop de racines ,
 Et l'Etat aujourd'hui sous mes yeux effrayés ,
 Va s'embrâser du choc de leurs inimitiés.
 Je hais cet Artaban , envain sa politique
 Feignoit de déplorer une perte publique.
 Tu ne l'as pas , Elise, observé comme moi.
 Avec joie en secret il voit la mort du Roi ;
 J'ai même , en lui parlant , cru voir sur son visage
 Que je déconcertois l'insolent qui m'outrage,
 Qui soupçonne un des miens du meurtre de la nuit ,
 Et de ce crime affreux cherche à tirer le fruit.

B ij

E L I S E.

Eh! qu'espere Artaban d'un soupçon téméraire ?

E M I R E N E.

Abuser de ses droits sur l'esprit de mon frere ,
Le gouverner enfin , regner dès aujourd'hui :
Ah! mon sort fut toujours infortuné par lui.

E L I S E.

Je plains tous vos malheurs , mais , Madame , si j'ose ,
Au milieu des devoirs que ce jour vous impose ,
Vous rappeler encor un autre sentiment.
L'exil d'Arbace au moins finit en ce moment.
Arbace va venir.

E M I R E N E.

Lui ?

E L I S E.

Peut-être , Madame ,
Son retour calmera les troubles de votre ame.

E M I R E N E.

O Ciel ! dans quels instans revient-il en ces lieux ,
Lorsqu'Emirene , hélas ! doit éviter ses yeux ,
Quand le sort de mon pere a décidé du nôtre ;
Quand l'un de mes malheurs doit se perdre dans l'autre.
Lorsqu'un Héros banni par une austere loi ,

Tout rappelé qu'il est, reste exilé pour moi.
A mes nouveaux malheurs laisse-moi toute entière ?
J'eusse espéré qu'un jour je fléchirois mon pere :
Mais peut-être étant mort dans ces momens affreux,
Sans révoquer l'arrêt qui condamnoit mes vœux,
Loin de me dégager de mon obéissance,
Sa cendre doit pour moi consacrer sa défense ;
Peut-être du tombeau plus que jamais mon Roi ,
Il parle avec empire & m'enchaîne à sa loi.

E L I S E.

Madame, votre esprit sans doute s'exagere
Des maux.....

E M I R E N E.

Ah ! j'ai cent fois murmuré contre un pere ;
Je ne connoissois pas, excitant son courroux ,
Tout ce que la nature a d'empire sur nous.
Il est des tems, Elise, où sa voix nous rappelle,
Où tous les sentimens sont suspendus par elle,
Où le cœur reconnoît, tout-à-coup éclairé,
Que de tous nos liens c'est-là le plus sacré.





SCÈNE VII.

ARTAXERCE, EMIRENE, ELISE.

ARTAXERCE.

MA sœur, à mes chagrins chaque moment ajoute,
Darius m'évitoit, & me trahit sans doute :
Mes yeux l'ont vu pensif, inquiet, incertain,
Son esprit agité rouloît un grand dessein,
A peine il déguisoit toute sa violence.
Après quelques momens d'un farouche silence,
Il a donné soudain quelques ordres secrets,
Et détourné ses pas pour sortir du Palais.
Je ne l'accuse point d'un forfait exécration,
Même à l'en soupçonner je me croirois coupable :
Mais d'une ambition, dont je ne puis douter,
Peut-être en ces momens j'ai tout à redouter ;
Et je crains bien qu'ici son audace nouvelle
Ne me force à punir dans mon frere un rebelle.

E M I R E N E.

Je vois trop les horreurs qui vont suivre ce jour,
Je ne puis plus rester dans cet affreux séjour.
Non, je ne verrai point le crime qu'il projette,
Tout m'écarte de Suze; assurez ma retraite,
Laissez-moi fuir l'aspect d'un Trône ensanglanté,
Et qui doit par le sang être encor cimenté,
Où d'un meurtre inoui recherchant les complices,
Vous allez vous asseoir entouré de supplices;
La Perse a des déserts, l'Asie a des rochers;
Loin du spectacle affreux des fers & des bûchers,
J'irai pleurer en paix & la mort de mon pere,
Et l'exil d'un héros, & les complots d'un frere.

A R T A X E R C E.

Vous me fuir ! vous, ma sœur, de ma Cour vous bannir ?
L'un à l'autre plus chers songeons à nous unir,
Quittez une pensée à tous deux trop funeste.
Darius me trahit ; mais Arbace me reste.
Mon frere contre moi s'ose armer aujourd'hui,
Arbace désormais est mon plus ferme appui.

B iv

Que j'aime à reporter sur cette ame éprouvée
La tendresse qu'en moi mon frere auroit trouvée.
Dans le rang où je monte encor mal affermi :
Parmi tant de malheurs, j'ai besoin d'un ami ;
Si Darius n'est plus qu'un sujet téméraire ,
Mon ami m'est fidele, il deviendra mon frere.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

Q U O I ! Darius n'est plus ?

ARTABAN.

Il termine son sort

Sans qu'on puisse aujourd'hui vous imputer sa mort.

C'est par lui seul enfin que sa tombe est ouverte ;

ARTAXERCE.

Hé quel coup si rapide a donc hâté sa perte ?

ARTABAN.

Par votre ordre, Seigneur, on couroit l'arrêter ;

Les siens au même instant prompts à se révolter,

A pas précipités volent à sa défense,

Il résiste à la Garde, & par sa résistance,

Lorsqu'on ne prétendoit qu'écarter les mutins,

Il rencontre le fer qui tranche ses destins.

Qu'ai-je fait, Artaban, par mon ordre barbare?

ARTABAN.

Que dites-vous, Seigneur, quel remords vous égare.

ARTAXERCE.

La mort de Darius est un poids sur mon cœur.

ARTABAN.

Pouviez-vous la prévoir! en êtes-vous l'auteur?

ARTAXERCE.

Mon frere malgré moi devenu ma victime!

ARTABAN.

Ah! vous n'avez suivi qu'un courroux légitime.

ARTAXERCE.

Enfin c'étoit mon frere & son crime est douteux.

ARTABAN.

Sa révolte étoit sûre & ses jours dangereux.

ARTAXERCE.

De son sang à l'État étois-je moins comtable?

ARTABAN.

Et lui de sa conduite ou plus ou moins coupable.

ARTAXERCE.

La loi dut le punir. Comment justifier

Mon crime involontaire aux yeux du monde entier.

ARTABAN.

La loi, Prince! & c'est lui qui, se montrant rebelle,
Lui-même a refusé d'être jugé par elle!
Hé! pourquoi méprisant vos ordres souverains,
Darius a-t-il craint de se mettre en vos mains?

ARTAXÈRCE.

Si j'eus de plus que lui la grandeur souveraine,
C'étoit à moi, sans doute, à maîtriser la haine;
Plus il m'osoit braver, & plus dans mon courroux
Je devois me contraindre & mesurer mes coups.

ARTABAN.

Sa défense obstinée autant qu'illégitime,
Elle-même est, Seigneur, l'indice d'un grand crime,
Ses efforts imprudens précipitent sa mort :
Loin de vous reprocher son déplorable sort,
Rendez grâces aux Dieux, dont le secours visible,
Vous assure en ce jour un règne plus paisible,
Qui sauvant d'un rebelle & vous & vos Etats,
Préviennent votre mort par son juste trépas,
Le perdent par lui-même, & d'un coup si propice,
Vous épargnent l'horreur d'ordonner son supplice.

T R A G É D I E.



SCENE II.

ARTAXERCE, ARTABAN,
EMIRENE, ELISE,

EMIRENE, *arrivant avec précipitation.*

AH! Seigneur, quelle erreur vous rendoit inhumain!
Darius de Xercès n'étoit point l'assassin.
On vient de l'arrêter.

ARTAXERCE.

Eh! quel est le perfide?

EMIRENE.

J'ignore encor, Seigneur, le nom du parricide:
Mais le reste est connu, le barbare a jetté
Loin de lui, dans sa fuite, un fer ensanglanté;
Et qui l'auroit pensé! cette épée encor nue,
Pour celle de Xercès vient d'être reconnue.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entens-je!

EMIRENE.

Dans l'excès de son saisissement,
Sans couleur & sans voix, presque sans mouvement,

Ne sachant où cacher le plus affreux des crimes ,
Il restoit arrêté comme entre deux abîmes ,
Tant la terreur sur lui tombant du haut des Cieux ,
Manifestoit déjà les vengeances des Dieux.

ARTAXERCE, *aux Gardes.*

Allez , que devant moi l'on amène le traître.
Quels horribles complots , ô Ciel ! je vais connoître !
Et mon frere a péri. Vous voyez , Artaban ,
Quel surcroît de douleur ! j'étois donc son tyran !
J'assure donc ma vie aux dépens de la sienne ,
J'oublie en ce moment & sa haine & la mienne ,
Sa révolte , ses vœux , son aveugle transport ,
Je ne vois que son sang , je ne vois que sa mort.
Vos injustes soupçons , & ma fureur trop prompte ,
Son trépas aura fait mon tourment & ma honte ,
Exemt d'un parricide , & jugé criminel ,
Il me laisse un remord , un remord éternel ;
Le Ciel me punit bien de tant de défiance ,
Il montre à l'Univers ma coupable imprudence.
Mon frere est innocent.

ARTABAN.

Seigneur , que dites-vous ?

Déjà dans votre esprit pourroit-il être absous ?

Hé, Prince! savez-vous si d'un barbare frère,
Celui qu'on a saisi n'étoit pas l'émissaire?
Dans ce grand repentir, avant de vous plonger,
Commencez par le voir & par l'interroger;
Suspendez vos remords; vous les perdrez peut-être.

ARTAXERCE.

Juste ciel! que d'horreurs! & qu'il tarde à paroître!



SCENE III.

ARTAXERCE, ARTABAN,
EMIRENE, ELISE, un OFFICIER,
UN SOLDAT, *qui tient l'épée du Roi assassiné.*

UN OFFICIER.

ON amene, Seigneur, l'assassin à vos yeux.

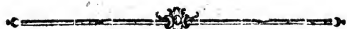
EMIRENE.

(Tombe dans les bras d'Elise.)

Traître! Arbace! Je meurs.

On entraîne Emirene.





SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN,
ARBACE.

ARBACE.

E Mirene!

ARTAXERCE.

Grands Dieux!

ARTABAN.

Mon Fils!

ARTAXERCE.

Ah! quel objet! quelle horreur m'environne?

Plus que le crime encor, le coupable m'étonne.

ARTABAN.

Seigneur, son attentat a décidé mon sort.

ARBACE.

Ciel! où m'as-tu réduit!

ARTABAN.

Vous me devez la mort!

C'est à moi d'expier sa fureur & son crime;

Frappez, & que je sois la première victime.

Meurtrier de ton Roi, viens, approche, inhumain,
 Arbace, réponds-moi, se peut-il que ta main ? . . .
 Parle. Je crois encor qu'un vain songe m'abuse.

A R B A C E.

Mon Pere! ...outragez-moi, Prince, ici tout m'accuse.
 Dans cet étrange état, dans ce péril pressant,
 Je n'ai qu'un mot à dire., Arbace est innocent.

A R T A X E R C E.

Toi ! malheureux ! Hé quoi ! contre un ordre suprême,
 N'étois-tu pas dans Suze & dans ce Palais même ?
 Dis-moi, quoiqu'exilé, ne t'y cachois-tu pas
 Tu viens d'être surpris précipitant tes pas ?

A R B A C E.

Oui , Seigneur , il est vrai.

A R T A X E R C E.

Tu tenois cette épée ,
 Celle de Xercès même & dans son sang trempée ;
 Dès qu'on t'a reconnu , tu l'as jetée au loin :
 Perfide , la voici ; démens-tu ce témoin ?

A R B A C E.

Arbace est innocent.

ARTAXERCE.

TRAGÉDIE.

33

ARTAXERCE.

Ta fuite.

ARBACE.

Involontaire.

ARTAXERCE.

Ce trouble.

ARBACE.

Trop fondé.

ARTAXERCE.

Ce secret.

ARBACE.

Nécessaire.

ARTAXERCE.

L'apparence t'accuse.

ARBACE.

Ah ! trop injustement.

ARTAXERCE.

C'est donc-là ta défense ?

ARBACE.

Et c'est-là mon tourment.

ARTAXERCE.

Si tu n'es criminel, tu connois le coupable.

C

Je n'en puis dire plus dans mon fort déplorable.

A R T A X E R C E.

Tu ne le peux , sans doute , & ton crime est prouvé.
Mon pere t'exiloit , tu te voyois privé
De l'hymen de ma sœur , de cet honneur insigne ,
Dont tu viens de montrer combien tu fus indigne.
Hélas ! où m'emportoit mon aveugle amitié ,
De quel prix douloureux mon cœur est-il payé ?
Dès le premier moment d'un affreux parricide ,
A rompre ton exil ton Prince se décide ;
Tandis que l'on cherchoit le meurtrier caché ,
Arbace au même instant par mon ordre est cherché.
J'ai besoin de te voir , & d'horreurs obsédée ,
Mon ame embrasse au moins cette flatteuse idée ;
Et quand je te rappelle en mes plus grands malheurs ,
Quand pour me soutenir , pour effuyer mes pleurs ,
J'ai recours à la main qui m'étoit la plus chere ,
Barbare , cette main vient d'immoler mon pere.

A R B A C E.

Qui ? moi ! moi ! dans son sang j'aurois trempé ma main ?
Je me serois surpris dans un si noir dessein !

Ma vertu jusques-là se seroit démentie !

Moi , Seigneur , qui pour vous aurois donné ma vie .

Moi que pour prix d'un zèle à vos jours consacré ,

Du nom de votre ami vous aviez honoré ;

Voilà dans les horreurs de mon destin funeste ,

(*Se tournant vers son pere .*)

Et le cœur qui m'accuse & l'appui qui me reste.

A R T A B A N.

Eh ! le Prince peut-il ne te pas soupçonner

Lorsque tout à ses yeux sert à te condamner ?

Crois-tu par tes discours balancer l'apparence ?

A R B A C E.

Et vous aussi , grands Dieux ! ah ! toute ma constance

Cède à ce dernier trait.

A R T A B A N , à *Artaxerce*.

Prononcez notre arrêt ,

Seigneur. S'il est coupable autant qu'il le paroît ,

Ne considérez plus mon sang dans un perfide :

La nature outragée est ici votre guide ,

C'est elle seulement qu'il vous faut consulter.

Vous l'allez satisfaire & je vais la dompter.

A R T A X E R C E , aux *Gardes*.

Qu'on l'éloigne.

Malgré le crime de ma race ,
 Oferai-je, Seigneur, espérer une grace ?
 Souffrez que de son cœur je fonde les replis :
 Dans le funeste état où les destins m'ont mis ,
 C'est mon devoir. Souffrez.....

Ah ! le cruel déchire

Ce cœur infortuné qu'il avoit su séduire ,
 Qui , partageant les maux que votre ame ressent ,
 Désire autant que vous qu'il paroisse innocent ;
 Mais que vous dira-t-il après sa résistance ?
 Vous voyez devant moi qu'il s'obstine au silence ,
 Ce mystère coupable augmentant mes soupçons ,
 Sert sans doute de voile à d'autres trahisons.

Dans la confusion où son crime le jette ,
 La contrainte l'arrête & sa bouche est muette ,
 Devant moins de regards peut-être en liberté ,
 Il laissera, Seigneur, parler la vérité.

Ecoutez, Artaban. L'équité qui m' anime ,
 Ne peut confondre ici votre zèle & son crime ;

Je ne puis oublier dans mes malheurs présens ;
 Que j'ai vu par vos soins guider mes premiers ans.
 Vous étiez digne , hélas ! Pere trop déplorable !
 D'un maître plus heureux & d'un fils moins coupable ;
 Vous voyez les combats dont je suis agité ,
 Et de son attentat quelle est l'énormité :
 Servez-vous du pouvoir , de l'ascendant d'un Pere
 Pour éclaircir enfin cet horrible mystere ,
 Entendez sa défense , arrachez son aveu ;
 Je vous laisse avec lui. ^(aux Gardes.) Vous, veillez en ce lieu.



S C E N E V.

A R T A B A N , A R B A C E.

A R B A C E , *avec impétuosité.*

A H ! je respire enfin ; dans ma fureur extrême ,
 Je puis , barbare

A R T A B A N.

Ecoute.

A R B A C E.

Ecoutez-moi vous-même ;

C iij

J'ai droit de l'exiger : assez je me suis tu ,
Assez j'ai pu laisser outrager ma vertu.
J'ai gardé le silence en ce comble d'injure ,
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature ;
Arbace maintenant vous doit la vérité.
Qu'avez-vous fait , cruel ! quel abus détesté
De l'immense pouvoir que votre rang vous donne !
Le second de l'Etat , vous n'approchez du Trône
Que pour atteindre au cœur que vous avez percé ,
Au cœur de votre maître à vos pieds renversé !
C'est peu : quand votre fils que la nature anime ,
Vous arrache le fer , cet indice du crime ;
Quand je frémis pour vous , quand je prends malgré moi ,
Barbare , cette part au meurtre de mon Roi ,
Accusé devant vous de ce grand parricide ,
Vous pouvez abuser de mon respect timide
Pour me calomnier , pour noircir votre fils
Du soupçon d'un forfait que vous avez commis !
Je serai cru l'auteur d'un crime abominable ;
Ou si tout est connu , je suis fils d'un coupable ,

Dans la publique horreur avec vous confondu ,
Et de tous les côtés mon honneur est perdu

A R T A B A N.

Ingrat ! eh ! c'est pour toi que j'ai commis ce crime.

A R B A C E.

Pour moi !

A R T A B A N.

Pour t'agrandir je crus tout légitime.

Te jettant dans les fers le destin m'a trompé :
Mais de maux sans ressource il ne t'a point frappé.
Quelques indignités que ton honneur effuye,
Quelque soit ce soupçon , il faut que je l'appuye.

A R B A C E.

Quelle trame odieuse !....

A R T A B A N.

Au déclin de mes ans

La couronne à ce prix souilloit mes cheveux blancs ,
C'est sur ton jeune front qu'aujourd'hui je l'attache ;
Si je l'y vois briller , elle sera sans tache.
Voilà de quel espoir mon orgueil s'est flatté ,
Et l'excuse & le prix du coup que j'ai porté.
Eh ! qui rend à tes yeux cette trame si noire ?
Je n'ai frappé qu'un Roi déjà mort à la gloire ,

C iv

Fantôme couronné dont le monde étoit las ;
Et qui même envers toi le plus grand des ingrats ,
Suivant pour toute loi ses superbes caprices ,
Des rigueurs de l'exil a payé tes services ;
Désespéroit sa fille en pressant ton départ ,
Dans ton cœur , dans le sien enfonçoit le poignard.
Moi-même, en apparence ennemi de ta flamme ,
J'affligeai ta maîtresse , & j'accablai ton âme.
Tout change déformais , & tes vœux sont remplis ;
Je te venge du pere , & je trompe le fils ;
Je sers & ton amour & sans doute ta haine ;
Je te fais Souverain , je couronne Emirene ;
Je prends de mon projet tout le crime sur moi ,
Ose me reprocher ce que je fais pour toi.

A R B A C E .

Oui , je l'ose ; & ce coup manquoit à ma disgrâce.
Vous êtes criminel , & c'étoit pour Arbace !
Ah ! sachez de quel œil je vois votre attentat ;
Ma gloire est d'en gémir , ma vertu d'être ingrat ;
Mais après tant d'excès si la vôtre est éteinte ,
Pour être sans remords , êtes-vous donc sans crainte ?
Ou comment votre cœur libre , loin du repos ,
Peut-il courir encor à des forfaits nouveaux ?

Arrêtez-vous , tremblez d'avancer dans le crime ;
Peut-être un pas de plus , vous tombez dans l'abîme.
Cruel ! sous le bucher dressé pour mon trépas ,
Sous ma cendre du moins cachez vos attentats.

A R T A B A N.

Il n'est plus tems, crois-moi ; ce que j'ai fait m'engage :
Ne crains rien : je puis tout ; jouis de mon ouvrage.
C'est tout ce que je veux , mon espoir est comblé.

A R B A C E.

Jusqu'où l'ambition vous a-t-elle aveuglé ?
Où donc sur votre fils est l'espoir qui vous reste ?
Hé ! quand j'accepterois un sceptre si funeste ,
Les Perses indignés recevront-ils la loi
D'un mortel qu'ils croiront teint du sang de leur Roi ?

A R T A B A N.

Qui t'osera juger une fois sur le Trône ?
Sémiramis en paix régna dans Babylone :
Tout dépend du succès , rien ne doit t'arrêter ;
L'art de s'ouvrir le Trône est le droit d'y monter :
Bannis un vain scrupule , & dans cette occurrence ,
Embrasse mon génie avec mon espérance :

Tu trembles de régner, tremble, si tu n'es Roi,
Ce n'est qu'avec ce rang qu'Emirene est à toi.

A R B A C E .

Emirene être à moi !

A R T A B A N .

Compte sur ma promesse,

Et je te justifie aux yeux de ta maîtresse ;
J'en connois les moyens, consens jusqu'à demain
A paroître chargé du crime de ma main.

A R B A C E .

De quoi m'ose flatter votre amitié cruelle ?
Emirene ! ah ! Xercès m'avoit séparé d'elle.
Vous, plus tyran que lui, vous, mon accusateur,
Vous m'avez tout ôté, son estime & son cœur :
Oui, j'adore, Seigneur, j'idolâtre Emirene ;
Mais pour la posséder, pour la couronner Reine,
S'il faut à vos complots me prêter un moment,
Sur le secours d'un fils vous comptez vainement,
N'attendez pas qu'Arbace à ce point s'avilisse ;
Je suis votre victime, & non votre complice ;
Je pleure sur vos soins, j'abjure vos bienfaits ;
Je déteste le trône acquis par des forfaits ;
Je préfère la mort & honteuse & cruelle,
Je me sauve en ses bras de l'amour paternelle,

L'honneur étoit un bien dont j'eusse été jaloux,
Mais qu'on pouvoit m'ôter, qui ne tient point à nous ;
Ma vertu n'est qu'à moi ; si dans ce jour funeste
J'en perds la renommée, elle-même me reste.

A R T A B A N.

Hé bien ! puisque ton cœur se refuse à mes vœux,
J'accomplirai pour moi ce dessein dangereux.
Si mon ambition étoit illégitime,
L'esprit qui m'animoit annoblissoit mon crime.
Ce n'est point mon projet ; c'est ton refus, cruel,
Oui, c'est ton seul refus qui me rend criminel,
Qui de mes attentats rend mon ame confuse ;
Tu m'en ôtes le fruit, pour m'en ôter l'excuse,
Et loin de concourir à me justifier,
Tu veux de mon forfait m'accabler tout entier.
Hé bien ! péris, ingrat, péris ; je t'abandonne ;
Monte sur le bûcher quand je t'offre le trône,
Préfère à mes bontés le sort le plus affreux ;
Je puis voir d'un œil sec..... Ecoute, malheureux
Malgré toi, malgré moi, je sens que je suis pere :
Viens, suis mes pas.

A R B A C E .

Comment ?

A R T A B A N .

C'est ma seule priere.

Je puis tromper ta garde , & ſçais près de ces lieux
Une ſecrete iſſue inconnue à leurs yeux ;
Viens ; & ne prenant plus que ma pitié pour guide ,
Sauve-toi du ſupplice , & moi d'un parricide.

A R B A C E .

Moi , fuir ! moi , de ces lieux en coupable fortir !
J'ai fait un déſaveu , j'irois le démentir ;
Juſques-là renoncer à ma propre déſenſe ,
Par un nouvel indice appuyer l'apparence !
Moi , fuir loin de ces lieux que vous enſanglantez ,
Pour ouvrir un champ libre à d'autres cruautés ,
Souffrir que ſous mon nom courant de crime en crime ,
Vous alliez prendre encor mon ami pour victime !
Non , je reſte en ces lieux , vos fureurs contre un Roi
Ne pourroient rien oſer , qu'il ne punit ſur moi ;
Par-là je vous arrête ; ou ſi c'eſt peu , barbare ,
Je fais tout pour parer le coup qu'on lui prépare ,

Oui , sans vous accuser , me faisant son appui ,
Il n'est rien que ma foi n'entreprenne pour lui ,
Rien que ne tente ici ma tendresse & ma crainte.
Si le sang a ses droits , l'amitié non moins sainte ,
La justice a les siens ; je remplirai leurs loix.

A R T A B A N.

Malheureux ! peux-tu bien résister à ma voix ?
Peux-tu dans ces momens combattre ma tendresse ?

A R B A C E.

Ah ! trop tard à mon sort votre cœur s'intéresse.
Cruel ! étoit-ce ainsi qu'il falloit me chérir ?

A R T A B A N.

Tu résistes en vain , en vain tu veux périr.
Suis-moi , te dis-je , ingrat , ou je vais t'y contraindre.

A R B A C E.

Arrêtez. C'est à vous peut-être de me craindre.

A R T A B A N.

Tu m'oses menacer ! Obéis , suis mes pas.

A R B A C E.

Soldats , approchez-vous.

(*Les Gardes avancent.*)

A R T A X E R C E ,
A R T A B A N .

O dépit ! tu mourras.

A R B A C E .

Adieu , barbare ! . . . allons , Gardes qu'on me remene.

A R T A B A N .

Ma fureur est au comble , & j'en suis maître à peine.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ÉMIRENE, ÉLISE.

ÉMIRENE.

CIEL ! où suis-je ? au sortir d'un sommeil de douleurs,
Mes yeux se sont rouverts, mais, Dieux ! sur quels malheurs !
Que vois-je autour de moi dans ce Palais funeste ?
De mon pere égorgé le déplorable reste ,
Arbace dans les fers & cru son assassin ,
Conçois-tu ces hazards & ces coups du destin ?
Cette épée en sa main trouvée encor sanglante ?

ÉLISE.

Madame ; ces horreurs me glacent d'épouvante ,
Je doute d'un forfait qu'il persiste à nier ;
Cependant il hésite à se justifier ;
Ne redoutez-vous point un effrayant indice ? ..

Je douterois d'Arbace? Ah! le Ciel me punisse,
 Si du moindre soupçon mon esprit combattu
 Osoit de ce héros outrager la vertu.
 Que l'Univers entier le déclare coupable ;
 Je le crois innocent, je suis inébranlable ;
 Je n'admets contre lui ni preuve ni témoin.
 L'apparence n'est rien, il faut chercher plus loin.
 De ce mortel enfin la vertu peu commune
 Ne peut être longtems jouët de la fortune.
 Viendra-t-il ?

ÉLISE.

Par le Roi l'ordre est déjà donné,
 Devant vous en ces lieux il doit être amené ;
 Mais s'il se tait, Madame.

ÉMIRÈNE.

Il faut que l'erreur cesse,
 Il faut que malgré lui la vérité paroisse,
 Et fasse à ses clartés évanouir ici
 Les ombres du soupçon dont Arbace est noirci.
 Xercès du sein des morts me demande vengeance,
 Arbace dans les fers exige ma défense.
 Du moins dans mes malheurs j'ai la douceur de voir
 Que

Que ce double intérêt est le même devoir ,
M'impose un même soin , & que je ne puis même
Venger ce que je perds sans sauver ce que j'aime.



S C E N E I I.

A R B A C E *enchaîné*, É M I R E N E.

A R B A C E.

M A D A M E ! au désespoir je suis abandonné :
Rassurez-moi d'un mot: m'avez-vous soupçonné ?

É M I R E N E.

Je demande à te voir , je soutiens ta présence ;
C'est te montrer un cœur sûr de ton innocence.

A R B A C E.

Je suis moins malheureux ; vous calmez mon effroi.

É M I R E N E.

Oui, l'apparence envain dépose contre toi ;
Je fais qu'il est des cœurs trop étrangers au crime ,
Pour perdre un seul moment leur droits à notre estime

A R B A C E.

Ah ! j'atteste les Dieux

D

ARTAXERCE,

ÉMIRENE.

Laisse là le ferment ,

Dans ce moment affreux réponds-moi seulement.

On ose t'accuser du meurtre de mon pere.

Pourquoi dans tes discours ce trouble , ce mystere ?

Vertueux , innocent à tes yeux comme aux miens ,

Tu parois devant moi sous d'infames liens :

Au rang des scélérats veux-tu que l'on te compte ?

Que prétends-tu ? quel terme as-tu mis à ta honte ?

Réponds.

ARBACE,

Tel est mon sort, telle est l'étrange loi ,

Que le Ciel me prescrit & n'imposa qu'à moi ,

De ne pouvoir, hélas ! prouver mon innocence ;

D'être exempt de remords & privé de défense ;

De chérir mon honneur , & de l'abandonner ;

De mourir du silence , & de m'y condamner.

ÉMIRENE.

Toi, mourir !

ARBACE.

Ah ! Madame , à ces pleurs d'une amante

Tout horrible qu'il est mon désespoir s'augmente ,

Il m'est affreux d'avoir troublé votre repos ,

Quittez cet intérêt qui vous lie à mes maux ,
Laissez à ses malheurs un cœur irréprochable
Forcé par son destin à paroître coupable ,
Qui craint tout , qui perd tout , qui de tous les côtés
Sans relâche frappé par les Dieux irrités ,
Sans consolation comme sans espérance ,
Ne peut plus rien goûter . . . pas même l'innocence ;
Mais qui malgré le sort de sa vertu jaloux ,
Sous le fer des bourreaux mourra digne de vous.

E M I R E N E.

Non , tu ne mourras point : non , ton ame inhumaine
Ne peut vouloir ma mort qui va suivre la tienne.
Je t'aime , & ton malheur me permet cet aveu ;
Mais toi , cruel , mais toi , me chéris-tu si peu
Que tu sois résolu , malgré ton innocence ,
A laisser à mes feux ta mort pour récompense.
Par mon pere en courroux quand tu fus écarté ,
Notre amour , nos chagrins n'ont que trop éclaté ;
Je n'ai pu renfermer mes cruelles allarmes ,
L'Univers fait mes vœux , la Perse a vu mes larmes ;
Et lorsque mon destin veut qu'en ce triste jour
Au plus grand des malheurs je doive ton retour ,
Ton exil m'affligeoit & ton rappel m'accable ;

Tu partis malheureux & reviens en coupable,
Au mépris de l'honneur tu cours à ton trépas,
Tu meurs chargé d'un crime, & tu ne songes pas
Qu'ici ma renommée à la tienne est unie,
Que c'est m'environner de ton ignominie.
On dira qu'Emirene a son pere à venger,
Et que c'est l'assassin qu'elle ose protéger.

ARBACE.

On dira qu'Emirene avoit fait choix d'Arbace.
On doutera du crime.

EMIRENE.

Ah! par pitié, par grace,
Me peux-tu refuser ou peux-tu m'envier
Ce bien si doux pour moi de te justifier.
Cruel, lorsque du fond d'un abîme effroyable,
Tu vois que je te tends une main secourable,
Dans la ferme assurance où je suis pour jamais
Que ton cœur héroïque est exempt de forfaits,
Veux-tu que suspectant ce motif qui m'anime,
On impute à l'amour les soins de mon estime,
Ou qu'on puisse penser que mes feux imprudens
Ne déguisent qu'à moi des crimes évidens ?
Par un nouveau prodige affreux, inconcevable,

Veux-tu donc me forcer à te croire coupable ?
Mais non, tu ne l'es point ; loin d'être combattu
Mon cœur plus que jamais compte sur ta vertu.
Je ne te quitte point, cruel, que je n'arrache
De ton cœur endurci le secret qu'il me cache.
Tu détournes les yeux : tu crains de t'attendrir :
Ah ! cède à mes douleurs, ose tout découvrir.
Vois mon horrible état, vois tes périls extrêmes :
Ingrat ! as-tu pour moi des secrets, si tu m'aimes ?

A R B A C E.

Cessez, cessez, Madame, épargnez à tous deux...
Je ne puis résister, ni céder à vos vœux.
Ne me présentez plus, trop sensible à ma peine,
Une félicité trop amère & trop vaine ;
Et ne surchargez point des regrets de l'amour,
Un cœur par tant de maux déchiré tour-à-tour.

E M I R E N E.

C'en est assez, barbare ; & ta prière altière,
Dans mon cœur incertain porte enfin la lumière ;
Malgré toi-même enfin j'ai pénétré ton cœur.
Cet intérêt caché qui résiste à l'honneur,
Qui résiste à l'amour, ce secret qui te touche,
Qui prêt à s'échapper s'arrêtoit sur ta bouche,

Éclate par le soin qui le tient renfermé.
Par ton silence même un perfide est nommé.
Le coupable est ton pere.

A R B A C E.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

E M I R E N E.

Va , ta surprise est feinte , & ne peut me séduire.
Lui seul de tant d'horreurs , lui seul est l'artisan.

A R B A C E.

Lui , coupable !

E M I R E N E.

En secret je l'ai vu ton tyran ,
Lemien ; & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il m'opprime :
Il pressa ton exil , il te prend pour victime ;
Toi , son fils ! son aveugle & barbare transport
Sema dans le palais la discorde & la mort.
Sa conduite avec toi , sa rigueur sanguinaire ,
Non moins que ton silence expliquent ce mystere.
Je cours de ce pas même...

A R B A C E.

Ah ! Madame , arrêtez.

Vous ne connoissiez pas... quelles extrémités !

E M I R E N E.

A mes soupçons encor ta frayeur même ajoute.

A R B A C E.

Je frémis des erreurs que votre esprit écoute.

E M I R E N E.

La nature t'arrête & je vois ton respect.

A R B A C E.

La haine vous égare & vous le rend suspect.

E M I R E N E.

Il a voulu ma perte en ordonnant la tienne.

A R B A C E.

Non, ce n'est qu'à regret qu'il consent à la mienne.

E M I R E N E.

Non, sa fureur le trompe & je le previendrai

Ce pere qui te hait, ce cœur dénaturé,

J'en jure ici ma haine & le pouvoir céleste.

A R B A C E.

Et par ce même Ciel, que devant vous j'atteste,

Je jure que sensible aux horreurs de mon sort,

Mon pere étoit bien loin de demander ma mort ;

Il n'est votre ennemi, ni le mien ; c'est moi-même,

Oui, c'est moi qui le force à sa rigueur extrême.

. D iv

Ce jour de sang, ce jour marqué par la fureur.
Ainsi que pour le crime étoit fait pour l'erreur.

EMIRENE.

Je ne te presse plus de rompre le silence;
J'admire ta vertu, j'admire ta constance,
Qu'en ont point surmonté mes craintes, mes douleurs,
Ni notre honneur commun perdu dans nos malheurs.
Par ce même refus qui blesse ton amante,
Tu n'en es que plus cher à ce cœur qu'il tourmente.
Et tu n'en as que mieux mérité mon soutien.
Va, tu fais ton devoir, mais je connois le mien.
Ne te flatte donc plus que ton âme oppressée
Puisse donner le change à ma triste pensée;
Ne crois pas que mon cœur, éclairé par l'amour,
Prenne de tels soupçons & les quitte en un jour.
Quelle que soit enfin la cause politique
Du piège où t'a conduit un destin tyrannique,
Demande à voir ton pere & songe à le fléchir;
De tes indignes fers qu'il sache t'affranchir,
Qu'il détrompe mon frere & tous ceux qu'il abuse;
En un mot, qu'il te sauve, ou c'est moi qui l'accuse.
Et si tu n'es pas cru vertueux sur ma foi,
Je mets du moins le crime entre un barbare & toi.



SCENE III.

A R B A C E , *seul.*

EN est-ce assez, destin ? on soupçonne mon pere !
 A force de cacher son crime je l'éclaire.
 Peut-être l'avertir d'un soupçon si fatal,
 De nouvelles fureurs c'est donner le signal :
 Ne le point avertir, c'est le livrer moi-même.
 Dieux ! comment le servir , & le Prince que j'aime ?
 Les sauver l'un de l'autre ? Eh ! quel courage humain
 Sous tant d'assauts divers ne tombe pas enfin ?
 Résister à l'amour , quelle affreuse contrainte !
 Ne sçavoir où fixer mon devoir ni ma crainte ;
 Sentir à tout moment mes fers s'appesantir ;
 Voir l'excès de ma honte , & trembler d'en sortir !...
 Quel état , ô tyrans ! d'une ame toujours pure !
 Laissez-moi respirer , honneur , amour , nature :
 Amitié , laisse-moi dans ce flux & reflux ,
 Recueillir un moment mes vœux irrésolus.



SCENE IV.

ARTAXERCE, ARBACE,
ARTABAN.

ARTAXERCE.

MA présence en ce lieu te surprendra peut-être,
La pitié d'un fils, la justice d'un maître,
Le rang même de Roi me faisoit un devoir
D'ordonner ton trépas sans daigner te revoir,
J'ai laissé trop long-tems ta peine suspendue,
Pour la dernière fois tu parois à ma vue.
Innocent ou coupable, Arbace, il faut parler,
A l'ami comme au Prince il faut tout révéler.
Ton cœur à ton ami doit un aveu sincere,
J'exige comme Prince un aveu nécessaire.
Pour te justifier tu n'as plus qu'un moment,
Parle, ou de ton forfait subis le châtiement,
Songe bien qu'il n'est plus qu'une prompte défense
Qui puisse te soustraire à ma juste vengeance.

A R B A C E.

Non, vous ne savez pas qui vous interrogez,
Qui vous blessez, Seigneur, & qui vous outragez;
Vous ne connoissez pas quelle terreur me glace,
Ce que souffre pour vous le malheureux Arbace,
Pour vous qui l'accusez, qui soupçonnez sa foi.
Quelqu'indice inoui qui parle contre moi,
Vous avez fait un crime en me croyant un traître,
Qu'un jour vous ne pourrez vous pardonner peut-être;
La vie est pour Arbace un trop pesant fardeau,
Frappez, mais demandez aux Dieux que le bandeau
Dont vos yeux sont couverts, à jamais y demeure;
Souhaitez qu'avec moi cette vérité meure:
Désespéré, confus de m'avoir outragé,
Par votre repentir je ferois trop vengé.

A R T A X E R C E.

Hé bien! explique-toi, montre ton innocence,
Tu vois combien mon cœur souffre de ton silence,
Tu vois que de ton sort ton Prince gémissant,
Ne sauroit renoncer à te croire innocent,

Ote-moi du soupçon le poids insupportable;
 Pour moi, pour toi, cruel, ne paroïs plus coupable;
 Et sans dissimuler, sans parler à demi,
 Rends-toi l'honneur, Arbace, & rends-moi mon ami.
 Tu restes interdit, tu n'oses me répondre,
 Ma facile bonté ne sert qu'à te confondre,
 Et je pourrois douter encor de ta fureur,
 Lorsque par ton silence....

ARBACE.

Ah! Prince, à votre sœur
 Je n'en ai pas dit plus, & dans mon sort funeste,
 Dans ce grand déshonneur, son estime me reste.

ARTAXERCE.

Son estime! ah! plutôt dis sa prévention.

ARTABAN, à Arbace.

Quel espoir fondes-tu sur cette illusion?

ARBACE, *très-lentement.*

Craignez de l'offenser, respectez ses allarmes,
 Trop d'indignation se méloit à ses larmes;
 Ce n'est qu'avec l'excès du plus ardent courroux
 Qu'elle a pû voir qu'un fils soit accusé par vous.

ARTABAN.

(à part.)

(haut.)

Qu'a-t-il dit ! Ainsi donc le même esprit t'anime ;

Tu veux....

ARTAXERCE.

Eh ! connois-tu les suites de ton crime ?

Sçais-tu bien dans quels maux tu viens de m'engager ,

Cruel , sçais-tu sur qui , trop prompt à me venger ,

Déjà ma défiance a porté ma colere ?

Ici , plutôt que toi , j'ai soupçonné mon frere.

Darius a péri.

ARBACE.

Darius !

ARTAXERCE.

Tu pâlis !

ARBACE.

O Dieux ! de quel effroi tous mes sens sont remplis ,

Qui l'accusa ?

ARTABAN.

Moi-même.

ARBACE.

Ah Ciel !

Son sort t'étonne.

Je n'ai rien respecté pour assurer le trône.....

Plus ennemi que lui, tu persistes, cruel!

Je ne te connois plus : ton refus criminel.....

ARBACE, à Artaban.

(à part.)

Barbare! ah! si je suis à vos yeux si coupable,

Rougissez donc d'un fils de tant d'horreurs capable.

Odieux désormais à la Perse par moi,

Comment dans cet état approchez-vous du Roi?

Restez-vous dans un rang d'où ma honte vous chasse?

Couvert de mon opprobre, est-ce ici votre place?

ARTABAN.

J'y reste encore, ingrat ; peut-être je le doi

Pour être le premier à me venger de toi.

(à Artaxerce.)

Non, Seigneur, il n'a plus qu'un juge dans son pere.

ARTAXERCE.

Et mon pere immolé par ta main meurtriere,

Ne criant que ta mort dans le fond de mon cœur,

Déjà de ma vengeance accuse la lenteur.

Il est tems que ton sang satisfasse à ses mânes ,
Et plus que moi , cruel , c'est toi qui te condamnes ;
Qu'on l'ôte de mes yeux.

A R B A C E.

Méprisez mes tourmens ,
Offensez-vous ici de tous mes sentimens.
Prince, condamnez-moi, voyez-moi comme un traître,
Un sacrilège , un monstre , ... à vos yeux je dois l'être :
Mais que mon sang versé ne vous rassure pas ,
Seigneur , changez la garde , & craignez mon trépas.

S C E N E V.

A R T A X E R C E , A R T A B A N.

A R T A X E R C E.

Q. U E dit-il , & pour moi quel intérêt l'anime !

A R T A B A N.

à part.

Parons ce coup. Seigneur, quelque aveu qu'il supprime,
Le traître par lui-même à moitié démenti ,
Vient de montrer enfin qu'il connoît un parti

Puissant, nombreux, formé depuis longtems sans doute,
Puisqu'il est des dangers que pour vous on redoute,
Puisque même à vos yeux son Chef déjà frappé,
En tombant sous le fer ne l'a point dissipé.

Arbace étoit dans Suze... il a vu la Princesse....

Eile est la seule ici qui pour lui s'intéresse....

Vous la voyez, Seigneur, le défendre à vos yeux.

Vous la voyez pleurer un Prince factieux.....

Pardonnez; mais pour vous Arbace paroît craindre...

Seroit-ce le remords d'un cœur lassé de feindre?....

Eût-il pris le poignard de la main de l'amour?....

ARTAXERCE.

Arrêtez, Artaban : eh ! quel horrible jour

Croyez-vous donc porter dans mon ame éperdue?

Non, de ce jour affreux n'éclairez point ma vue,

Sur les miens désormais cessez de m'allarmer;

Grands Dieux ! dois-je haïr tout ce qu'il faut aimer?

Je suis bien malheureux ! non, laissez-moi, vous dis je,

Je ne croirai jamais à cet affreux prodige,

Que tout ait conspiré pour me percer le flanc,

(Mégabise arrive ici.)

Et que le même crime ait gagné tout mon sang.

Allez,

Allez , dans ce moment que le Conseil s'assemble,
Qu'Arbace soit jugé, que le perfide tremble;
D'autant plus criminel, d'autant plus odieux,
Que sa fausse vertu brilloit à tous les yeux.
A surprendre mon cœur plus il mit d'artifice,
Plus je dois aujourd'hui déployer ma justice,
On m'a vu son ami, je suis fils, je suis Roi,
Et c'est sous ces trois noms la mort que je lui doi.





SCENE VI.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

O CIEL! qu'ai-je entendu! Seigneur, qu'allez-vous faire!
Ce moment dangereux permet-il qu'on diffère?
On va juger Arbace, êtes-vous sans effroi?
L'abandonnerez-vous à son destin?

ARTABAN.

Suis-moi.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

INFLEXIBLE ennemi des crimes de ma race,
Au rang des Juges même, oui, Seigneur, j'ai pris place,
C'étoit trop peu pour moi que de l'abandonner,
A la mort le premier j'ai dû le condamner,
J'ai fait ce que jamais n'avoit fait aucun pere,
Cet effort m'a couté; mais il fut nécessaire,
Il me falloit, sans doute, un puissant intérêt,
Pour prononcer moi-même un si funeste arrêt.
Je devois à l'État un si grand sacrifice,
C'en est fait, & mon fils va marcher au supplice.

E ij

Ainsi donc son silence est un crime de plus....
Que de freins à la fois il faut qu'il ait rompus !

. A R T A B A N .

C'est son crime, Seigneur, non sa mort qui m'accable.
Comment prévoir qu'un jour il devint si coupable,
Et qu'un bras qui pour vous s'arma plus d'une fois,
Souilleroit jusques-là l'honneur de ses exploits ?
De l'Etat en ces lieux les Chefs prêts à paroître
Vont fléchir le genou devant leur nouveau maître ;
Il ne m'appartient pas, dans mon sort malheureux,
De joindre devant vous mon hommage à leurs vœux.
J'étouffe dans mon cœur la pitié paternelle ,
J'ai signé de mon fils la sentence mortelle :
C'est-là que de mon sang je vous scelle ma foi,
Quel serment vous pourroit mieux répondre de moi ?
Je n'ai plus qu'à quitter ces funestes remparts ,
Où je vois mon opprobre écrit de toutes parts ,
Je cours ensevelir ma douleur, ma disgrâce ,
Et, plutôt aux Dieux, ma honte & celle de ma race.



SCENE II.

 * ARTAXERCE, *seul.*

JE me sens attendrir. Le cri de la pitié
 Rappelle à mon esprit les jours de l'amitié.
 O coup affreux ! il faut que le traître périsse
 Dans l'opprobre, grands Dieux ! dans le dernier supplice.
 Ah ! si dans les excès de sa témérité,
 Il avoit à mes jours seulement attenté,
 J'aurois laissé briser des mains de la Clémence
 Le glaive dont les loix ont armé ma puissance.
 O sentiment si doux pour mon cœur prévenu,
 Charme qui m'abusiez, qu'êtes-vous devenu ?
 Quand sujets tous les deux & sous des loix communes,
 Un sort moins inégal rapprochoit nos fortunes,
 Sur quelle foi trompeuse, hélas, trop endormi ;
 J'avois cru pour le trône acquérir un ami !
 Au lieu de ce trésor, je ne vois plus qu'un traître.
 Il sembloit cependant n'être point fait pour l'être ;

E iij

Fatalité bizarre ! affreux destin des Rois !

Tout se corrompt-il donc auprès d'eux par leur choix ?

Lui que j'ai vu fidele autant que magnanime ,

Un cœur change à ce point ! un moment mène au crime.

A qui donc s'attacher ? où placer l'amitié ?

Et toi , vertu chérie , à qui je me fiaï ,

Tu m'as trompé ; j'ai cru qu'un pas dans ta carrière

Devoit être un attrait pour la remplir entière.



SCENE III.

ARTAXERCE , EMIRENE , ELISE.

É M I R E N E .

ARBAÇE !... qu'ai-je appris ? Arbace est condamné !
Au supplice , à l'opprobre Arbace abandonné !

A R T A X E R C E .

Je gémiss comme vous sur le destin d'Arbace ,
Ce qu'il fut à mon cœur avec peine s'efface ;
Mais enfin , je ne puis , en voyant ce qu'il est ,
Révoquer de sa mort ni suspendre l'arrêt.

J'ai dû n'être son Roi que pour être son juge.

EMIRENE.

Je le crois innocent , & je suis son refuge ;
Contre vous , contre tous , je viens le secourir ;
C'est un crime pour moi de le laisser périr.
Son danger m'affranchit d'une vaine réserve ,
Et l'honneur , l'équité , tout veut que je le serve.

ARTAXERCE.

Et de son crime encor vous doutez aujourd'hui !

EMIRENE.

Son crime ! est-il prouvé ?

ARTAXERCE.

Quoi ! lorsque contre lui

Vous voyez qu'à la fois tout dépose & l'accuse ,
Ce séjour ignoré qu'il prolongea dans Suse ,
Ce silence obstiné , ce désaveu menteur
Du crime dont il est le complice , ou l'auteur ;
Lorsque le fer sanglant dans sa main parricide.

EMIRENE.

Seigneur ! le fer sanglant , son silence timide ,
Sa fuite , son séjour qu'il cachoit dans ces lieux ,
Rien ne peut d'un forfait le noircir à mes yeux.

E iv

Que le fort contre lui redoublant ses outrages ,
 Rassemble , s'il se peut , de plus forts témoignages ,
 J'y verrai ses malheurs & non ses attentats ,
 A le croire innocent je n'hésiterai pas :
 Mon ame invariable.....

ARTAXERCE.

Ecoutez , Emirene.

Un aveugle penchant trop long-tems vous entraîne ,
 Est-ce ainsi qu'oubliant la plus auguste loi ,
 Vous outragez la cendre & d'un pere & d'un Roi ,
 Vous ôsez.

EMIRENE.

Ah ! Seigneur n'insultez pas vous même
 Aux pleurs , au désespoir d'une sœur qui vous aime.

ARTAXERCE.

Cessez donc de douter encor de ses forfaits ;
 Soyez ma sœur , foyez la fille de Xercès.

EMIRENE.

Xercès périt , Seigneur , il attend la vengeance ,
 C'est là mon premier soin , c'est ma triste espérance ;
 Et qu'un long châtiment soit préparé pour moi ,
 Si , m'ôfant écarter de la plus sainte loi ,

A mon coupable amant lâchement asservie ,
Je lui vendois le sang qui m'a donné la vie.
Mais ce sang , où sans crainte on ôsa se plonger ,
Si l'innocent périt , reste encor à venger.
Plus l'apparence ici déposant contre Arbace ,
Des soupçons à lui seul semble arrêter la trace ,
Plus dans son-désaveu ce mortel affermi ;
Exige d'examen dans le cœur d'un ami.
Qui , lui , Seigneur ! qu'après tant de preuves de zèle ;
Tant d'horreur ait souillé cette ame si fidelle !
Il eut pû , par le crime , élever aujourd'hui
Cette affreuse barrière entre Emirene & lui !
Non , Seigneur , un Héros que son outrage irrite ,
Du devoir quelquefois peut franchir la limite ;
Mais de quelque fureur qu'il se sente agité ,
Il garde en ses excès sa générosité.
Arbace d'aucun crime eût-il conçu l'idée ?
Les armes à la main il m'auroit demandée ;
Il eut poussé l'audace au plus terrible éclat ,
Soulevé tout ce peuple & renversé l'Etat ;
Son amour , son dépit , sa fierté naturelle ,
Son audace emportée en eût fait un rebelle ,

Jamais un lâche.

ARTAXERCE.

En vain vous lui servez d'appui ,
Mon pere n'eut jamais d'autre ennemi que lui.
Dans votre aveuglement vous seule pouvez croire....

EMIRENE.

Tout, avant de penser qu'il ait souillé sa gloire.
Par les mêmes soupçons indignement flétri ,
Par votre ordre imprudent votre frere a péri.
Je veux croire avec vous que sa haine inquiète
Préparoit contre vous quelque trame secrète,
Que pour troubler l'Etat peut-être il eût vécu :
Mais enfin de son crime est-il mort convaincu ?
Lui, sur qui la loi seule avoit un droit suprême.
Après l'oubli des loix, redoutez les loix même.
Le crime à leur regard souvent s'est dérobé ,
L'innocent méconnu sous leur glaive est tombé.
Vous condamnez Arbace ! ah ! craignez l'injustice ;
Redoutez le faux jour d'un spécieux indice.
D'une haute vertu quand l'éclat solennel
A consacré le nom & les mœurs d'un mortel ,

De sa seule vertu l'autorité suprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même:
Du tems, Juge infallible, attendez le flambeau
D'un frere & d'un ami tour-à-tour le bourreau,
Sans venger votre pere, irez-vous par des crimes,
Sur sa cendte trompée entasser les victimes;
Et verser au hafard, précipitant vos coups,
Un sang qui vous fut cher, & qui coula pour vous?

A R T A X E R C E.

Sur un crime d'Etat le silence est coupable,
De tout ce que l'on cache on devient responsable,
Des indices offerts le secours rejeté
N'auroit que trop souvent produit l'impunité.
Les preuves contre lui sont assez authentiques:
Ne me parlez donc plus de hazards chimériques,
D'une innocence ou fausse, ou qu'il veut nous cacher?
Il se tait, il mourra. Qu'ai-je à me reprocher?
J'ai moi-même aujourd'hui, combattant l'évidence,
Dans le fond de son cœur cherché son innocence,
J'ai permis, espérant de le revoir absous,
Qu'il fut interrogé par son pere & par vous;
D'un complot ténébreux qu'il dévoile la trame,
Qu'il s'explique, qu'il parle, ou vous-même, Madame;

Trouvez d'autres moyens de le justifier.

EMIRENE.

Il n'en est qu'un, Seigneur ; c'est de vous défier....

ARTAXERCE.

Et de qui?

EMIRENE.

D'Artaban.

ARTAXERCE.

Quelle erreur vous égare?

Comment? d'où savez-vous!

EMIRENE.

Je crains tout du barbare.



S C E N E I V.

ARTABAN, ARTAXERCE ,
ÉMIRENE, ÉLISE.

ARTABAN.

SEIGNEUR , dans le moment je viens d'être averti
Que bientôt le Palais devoit être investi.
De Darius, dit-on , les complices perfides ,
Craignant d'être punis & de vengeance avides ,
Sans doute soulevoient les esprits contre vous ,
Et mon zèle aura même excité leur courroux.
Depuis que j'ai signé la sentence d'Arbace ,
Ils avancement l'instant que marqua leur audace :
Mais j'ai dans le moment fait de cet attentat
Avertir votre garde & les Chefs de l'Etat.
Vous ne craignez plus rien d'une telle entreprise ;
Et l'art des Conjurés n'est que dans la surprise.

ARTAXERCE.

Eh bien ! ma sœur.

Seigneur, le trône vous attend,
Il le faut affermir, & c'est en y montant.
Jusqu'au couronnement l'Etat paroît sans maître,
Sous le bandeau des Rois faites-vous reconnoître,
L'interregne d'un jour peut servir les mutins,
Ne laissez pas, Seigneur, chanceler vos destins.
Le ferment prononcé, l'alliance sacrée
Du peuple avec son Roi sur les autels jurée,
Tout ramène au devoir les esprits révoltés,
Tout servira de frein à leurs témérités.

ARTAXERCE.

Grands Dieux ! ah ! si les Rois sont vos vives images,
Deviez-vous sur leur tête assembler tant d'orages ?
Quels nouveaux attentats faut-il donc prévenir !
Ciel ! être à peine au trône, & n'avoir qu'à punir !



S C È N E V.

É M I R E N E , É L I S E.

E M I R E N E.

AC E trait d'Artaban subitement frappée,
La parole, il est vrai, vient de m'être coupée :
Jamais étonnement ne fut égal au mien ,
Artaban de son Roi paroître le soutien !
Quoi ! je cherche d'Arbace à prouver l'innocence !
Ma bouche malgré lui rompt pour lui le silence :
J'ose encourir sa haine en affligeant son cœur ,
En montrant dans son pere un atroce imposteur ;
Et quand je crois d'un traître avoir dévoilé l'ame,
Il révèle à mon frere une perfide trame :
Je vois en un moment mon espoir confondu ,
Et de notre entretien tout le fruit est perdu.

E L I S E.

Madame, autant que vous Artaban m'a surprise ,
Il détruit vos soupçons.

E M I R E N E.

Il les confirme, Elise.

Hé quoi ! ce zèle ardent qu'il vient de signaler !

E M I R E N E.

Plus il en montre ici , plus il me fait trembler.
Il ne sçait que trop l'art de séduire mon frere ;
Mais il ne peut tromper mon regard plus sévere.
C'est un monstre , courons en ce jour de complots ,
Tenter tous les moyens de sauver 'un Héros ;
Toi , qui connois Arbace , ô Ciel ! prends sa défense ,
Je croirois t'offenser d'implorer ta clémence !
J'invoque ta justice , elle éclate en ce jour
A sauver la vertu pour consoler l'amour.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V



ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente un lieu orné pour le couronnement
d'Artaxerce.*)

ARTABAN, MÉGABISE.

ARTABAN.

J'AI craint, je l'avouerai, l'entretien d'Emirene,
Les regards de l'amour, les soupçons de la haine ;
J'ai tremblé que le frere alarmé par la sœur
De quelque vérité n'entrevit la lueur,
Mais feignant devant lui de garantir sa tête
Des coups qu'à son insçu moi-même ici j'apprête,
D'un imparfait rapport éblouissant sa foi,
J'ai gardé du secret l'autre moitié pour moi ;
Et d'un zèle apparent voilant mon stratagème,

F

82 A R T A X E R C E ,

J'aurai sçu le tromper par la vérité même :
De mon propre complot ainsi l'heureux avis
Par moi-même donné suspend la mort d'un fils.
C'étoit mon seul moyen , & pressant Artaxerce
De monter à l'instant au trône de la Perse ,
Je vais tout achever & mon fils aujourd'hui
Ou consent à régner , ou je regne sans lui.

M É G A B I S E .

Cependant d'Artaxerce éloignez Emirene ,
Je redoute toujours la douleur qui l'entraîne.
Si par elle aux soupçons le Prince ramené...

A R T A B A N .

Je tiens à mon génie Artaxerce enchainé ,
Et sa crédulité bien moins que mon adresse
Sur ses propres périls aveugle sa jeunesse ,
D'ennemis vers ce trône il s'avance entouré ,
Et le piège l'attend sur le premier degré.
Au succès de mes vœux quel revers pourroit nuire ?
De ce moment , ami , seulement je respire ,
Tout ce que j'ai souffert ! Dans quels maux aujourd'hui ,
Dans quel péril mon fils me jettroit avec lui ,
Le voir prêt à périr sans pouvoir le défendre ,
Tantôt presser sa mort , & tantôt la suspendre ,

Détester sa vertu , devant tout à sa foi ,
Dans le fond de mon cœur l'admirer malgré moi ,
Moi-même être jaloux de la paix consolante
Qui tenoit lieu de tout à son ame innocente ;
Que j'ai senti de trouble , ami ; mais ne crois pas
Qu'en mon ambition je recule d'un pas ;
Plus j'y trouve d'obstacle & plus elle redouble ,
Ne prens point pour remords quelques momens de trouble ,
Et de tous mes malheurs crois que le plus affreux ,
Ce seroit de laisser mon crime infructueux :
Sors , rejoins mon parti , j'apperois Artaxerce.



S C E N E I I.

ARTAXERCE, ARTABAN,

LES SATRAPES, GARDES.

ARTAXERCE.

DEMEUREZ, Artaban, vous, soutiens de la Perse ;
Écoutez ; si les Rois sont sujets à l'erreur ,
Leur équité du moins doit avoir en horreur

F ij

Ce préjugé honteux que ma justice efface,
De flétrir un mortel des crimes de sa race.
Dans ces momens de trouble & de soulèvemens
Votre Roi s'est hâté d'exiger vos sermens.
Puisse mon regne ouvert sous de si noirs auspices,
Vous donner d'autres jours plus doux que ces prémices.
Je jure le premier sur la coupe des Rois,
Je jure d'être juste & d'obéir aux loix,
De me croire engagé par ma grandeur suprême
A rendre heureux ce peuple, à mériter qu'il m'aime;
Et que le Dieu du jour, par ma voix attesté,
A mes yeux pour jamais refuse la clarté,
Que la mort dans mon sein passe avec ce breuvage,
Si je dois violer le serment qui m'engage.



S C È N E I I I.

Les Auteurs précédens, É M I R E N E.

E M I R E N E.

OUVREZ-MOI les chemins, Seigneur, plus de complots,
Tout vous est assuré, le Trône & le repps.

A R T A X E R C E.

Hé, qui m'a donc rendu cet important service?

E M I R E N E.

Celui que votre erreur envoyoit au supplice.

A R T A X E R C E.

Comment?

E M I R E N E.

Ce même Arbace accusé devant vous,
L'objet infortuné de tout votre courroux,
Que dans ces lieux hors moi tout a pu méconnoître,
S'il eût voulu, Seigneur, il étoit Roi peut-être,
Par lui tout est calmé.

A R T A B A N, *à part.*

Qu'entens-je? quel revers!

F iij

ARTAXERCE.

Ciel , Arbace ! hé , qui donc aura brisé ses fers ?

EMIRENE.

Moi, Seigneur, & pour vous. Aux premières nouvelles
Que ces murs devoient être investis de rebelles ,
Sûre du bras , du cœur , des vœux de ce Héros,
Je cours à sa prison l'opposer aux complots ;
J'avois gagné sa garde & te n'est rien encore ,
C'est lui qu'il faut gagner même lorsqu'il m'adore ;
Cher Arbace , ai-je dit , viens , sois libre & me fers.
Qui ! moi , je pourrois fuir , & mériter mes fers !
Ah ! celle , ai-je ajouté , dont le secours t'irrite ;
Te propose un triomphe & non pas une fuite.
Bientôt les revoltés vont attaquer ces lieux ,
Tu peux sauver ton Roi , prends ce fer , cours vers eux.
Il cede à ces seuls mots , mais il sortoit à peine ,
Qu'il s'élève à sa vue une émeute soudaine :
Il voit les conjurés , & de quelques Soldats ,
Vers la troupe rebelle il fait suivre ses pas.
Il s'élance , il s'écrie : ah ! calmez mes alarmes ,
Cessez , qui que ce soit qui vous appelle aux armes ,
Qui de ce zèle affreux vous remplisse pour moi ,
Quittez-le , osez me suivre aux pieds de votre Roi :

Ou si vous persistez à menacer sa tête ,
Dans vos cruels desseins si rien ne vous arrête ,
Inhumains , c'est ce cœur qu'il faut que vous perciez ,
C'est sur mon corps sanglant qu'il faut que vous marchiez.
Ils résistent encor à l'ardeur qui l'enflame ,
La honte de céder retient encor leur ame ,
Mais enfin la vertu , par un puissant attrait ,
Triomphe mieux d'eux tous que le fer n'auroit fait.
Il change les esprits , il enchaîne l'audace ,
Les rebelles vaincus tombent aux pieds d'Arbace ;
Tant le cœur du soldat qui bravoit le pouvoir ,
A la voix d'un Héros revole à son devoir.





SCENE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ÉMIRENE, LES GRANDS DE LA PERSE,

GARDES, ARBACE.

ARBACE.

SEIGNEUR, tout est rentré sous votre obéissance.
Triomphe que le Ciel dut à mon innocence,
Bonheur inespéré dans ce funeste jour
Et qui me doit absoudre aux yeux de votre Cour;
Mais si ce prompt effet de la foi la plus pure,
Si mon zèle trop vain n'a rien qui vous rassure;
Si plus sévère enfin comme fils, comme Roi,
Tous vos soupçons encor sont arrêtés sur moi,
Arbace dont la tête étoit déjà proscrire,
Redemande la mort qu'à vos yeux il mérite.

ARTAXERCE.

Que parles-tu de mort, de crime & de soupçon?
Pourrois-je t'accuser encor de trahison?

Acheve de montrer toute ton innocence ,
Sur le meurtre du Roi romps enfin le silence ,
Qu'à mon juste courroux l'assassin soit livré.

A R B A C E.

Mon devoir est rempli , votre trône assuré ,
N'exigez rien de plus.

A R T A X E R C E.

Quoi ! ta bouche est muette ?

Dans quel autre embarras ton service me jette !
Que dois-je soupçonner ? je reste confondu.
Teint du sang de Xercès tu m'aurois défendu ?
Suis-je aveugle ou barbare , es-tu traître ou fidele ?
Mais d'où vient ton pouvoir sur ce parti rebelle ,
Si par toi pour toi-même il n'eût été formé ,
A ta voix & sitôt se fût-il désarmé ?
Pour paroître innocent seroit-ce un artifice ,
Seroit-ce un repentir ? Quel assez grand service ?
Peut laver le forfait dont tu restes chargé ,
Et si tu m'a servi , mon pere est-il vengé ?
Il en coûte à mon cœur dans ce désordre extrême ,
De soupçonner ici jusqu'à ton zèle même ;
Mais ne t'en prends qu'à toi , ton silence cruel
Entretient mon esprit dans ce doute mortel.

Tant que j'ignorerais l'assassin de mon pere,
 Je ne crois ni ta foi, ni ton zèle sincere,
 Tu n'as rien fait pour moi, je veux, je veux enfin
 De mon pere à l'instant connoître l'assassin.
 Un parricide affreux...

A R B A C E.

Hé, qui l'eût pu commettre ?
 Entre vos mains, Seigneur, viendrait-il se remettre ?

E M I R E N E.

Sûr qu'il n'est point de grace après son attentat,
 Que la moindre clémence indigneroit l'État,
 Le coupable aux forfaits dévoue alors sa vie,
 Et pour mieux les cacher souvent les multiplie.

A R T A X E R C E.

O Ciel ! que dites-vous ? J'ai honte du soupçon,
 Mais son silence affreux... je crains la trahison.

(A part.)

S'il ne m'eût défendu que pour sauver sa gloire,
 Si sa rage à l'Autel plus couverte, plus noire...

(A Arbace.)

Hé bien, prends à témoin dans ce lieu redouté,
 Et de ton innocence & de la vérité,
 Le Dieu dont la puissance est dans Suze adorée;

TRAGÉDIE.

21

Viens, jure à cet autel sur la coupe sacrée.

AR B A C E.

Ah ! je suis prêt, donnez.

A R T A B A N.

Mon fils !

A R T A X E R C E.

Artaban !

E M I R E N E.

Ciel !

A R T A X E R C E.

Pourquoi l'arrêtez-vous ?

E M I R E N E.

O crime !

AR B A C E, *à part.*

Sort cruel !

A R T A X E R C E.

Quel est donc votre effroi ? parlez.

E M I R E N E.

Tout vous éclaire ;

Le Ciel ouvre vos yeux. Redoutez tout, mon frere.

Trop longtems le perfide a surpris votre foi.

Artaban nous trahit.

A R T A B A N.

Quoi ! Madame

Tais-toi.

Va , je reconnois trop ta fourbe abominable ,
 Ton crime est avéré : si tu n'es pas coupable ,
 Bois dans la coupe.

ARTABAN.

Hé bien ! ... oui , je l'empoisonnai.

ARBACE.

Quel aveu !

ARTAXERCE.

Quoi , perfide !

ARTABAN.

Et te la destinaï.

J'ai tout fait pour Arbace , il n'est point mon complice ;
 Mon fils du fer sanglant craignit pour moi l'indice ,
 Sa main me l'arracha.

ARTAXERCE.

Qu'on l'arrête.

ARTABAN.

Frémis ;

J'ai su gagner ta garde & tout n'est pas soumis.
 Amis , meure Artaxerce. *Il tire son épée pour signal.*

ARTAXERCE, l'épée à la main.

Osez-vous bien , perfides ?

ARBACE, *se jettant au devant du Roi.*

C'est à travers mon sein....

ARTAXERCE.

Quoi! vos mains parricides....

EMIRENE,

Ah! Dieux!

ARTABAN.

N'écoutez rien.

ARBACE.

Frémissez, inhumain.

Vous m'aimez, ce poison va passer dans mon sein.

ARTAXERCE, ARTABAN, EMIRENE *ensemble.*

Arrête.

ARBACE.

Jetez donc ces armes criminelles ;

Donnez du repentir cet exemple aux rebelles ,

Ou cette coupe...

(Il la porte à ses lèvres.)

ARTABAN.

Ingrat ! tu fais mon désespoir.

Va , rampe aux pieds du trône, où tu pouvois t'asseoir.

Esclave malheureux d'une vertu timide ,
Me forçant à mourir , tu deviens parricide.

(*Il se tue.*)

ARBACE.

Ah ! mon pere , à quel prix me rendez-vous l'honneur !

ARTAXERCE.

Demeure , Arbace.

EMIRENE.

He bien ! me trompois-je , Seigneur ?

Souffrez que devant vous votre sœur s'applaudisse

D'avoir été la seule à lui rendre justice.

Je le voyois chargé d'un indigne forfait ,

Je voyois de mon choix déshonorer l'objet ,

Je me voyois en lui déshonorer moi-même ,

Je tremblois pour les jours de ce Héros qui m'aime ,

Je soupçonnois , non lui , mais l'équité des Cieux ;

Il est justifié , je reconnois les Dieux.

ARBACE,

Souffrez que loin de vous.....

ARTAXERCE.

Ah ! malgré mon offense ,

Ne te dérobe pas à ma reconnoissance ,

Je me sens plus que toi confus , infortuné :
Quelle erreur m'aveugloit ! je t'avois condamné.
Après tous mes soupçons , après tant d'injustices ;
Trouve-moi digne encor de payer tes services.
Viens partager ce rang d'où je tombois sans toi ,
Et retrouve à jamais ton ami dans ton Roi.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 17 décembre
1766.

P E R S O N N A G E S.

- GESLER, gouverneur du canton d'Uri.
GUILLAUME TELL, }
MELCHTAL, } Suisses conjurés.
FURST, }
WERNER, }
CLÉOFÉ, femme de Tell.
Son fils, personnage muet.
Une amie de Cléofé.
ULRIC, confident de Gesler.
Un officier.
Gardes.
Peuple.

La scène se passe dans les montagnes, près
du bourg d'Aldorff et du lac de Lucerne.

GUILLAUME TELL; TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TELL, MELCHTAL.

TELL.

CHER Melchtal, est-ce toi? quelle faveur des cieux,
Des rochers d'Undervaldt t'amène dans ces lieux?
Que le canton d'Uri va chérir ta présence,
Et combien dans Altdorff tu nous rends d'es-
pérance!

MELCHTAL.

Pardonne si mon cœur ne ressent qu'à demi
Le plaisir de revoir, d'embrasser un ami;
Par les maux de ma vie et par ma destinée
La douceur de te voir est trop empoisonnée;
Quoi! nos cantons, cher Tell, sont-ils si séparés?
Quoi! mes malheurs ici seroient-ils ignorés?

TELL.

Qu'est-il donc arrivé? d'où peut naître ta plainte?..
Dans ce lieu retiré tu peux parler sans crainte,

A

2 **G U I L L A U M E T E L L !**

Pour tous nos entretiens nos amis l'ont choisi ;
Ton cœur d'un sombre effroi paroît encor saisi....

M E L C H T A L.

Le barbare Gesler!... (1) ami, tu vois les larmes,
Le désespoir d'un fils.

T E L L.

Dieu! combien tu m'allarmes!

M E L C H T A L.

Ce cruel Gouverneur sur la Suisse élevé,
Demes pleurs, de mon sang, Gesler s'est abreuvé;
Nul plus que moi, cher Tell, n'éprouva sa furie.

T E L L.

Nul plus que moi, Melchtal, ne haït sa barbarie;
Mais quels sont tes malheurs? parle.

M E L C H T A L.

Au pied de ces monts

Qui bordent Undervaldt et que nous habitons,
Mon pere dans son champ conduisoit sa charrue;
Un soldat de Gesler se présente à sa vue,
Et d'un bras forcené saisit les animaux
Qui servoient à pas lents ses champêtres travaux;
Gesler l'ordonne ainsi, toute priere est vaine,
Déjà le Satellite à ses yeux les emmene;
Je l'apperçois, j'y vole et le fer à la main

(1) On prononce Guesler.

Je combats du tyran l'émissaire inhumain ,
 Le désarme et le force à relacher sa proie.
 Vers mon pere aussi-tôt je revole avec joie ;
 Qu'as-tu fait , me dit-il ? ah ! si je te suis cher ,
 Fuis , dérobe ta tête au courroux de Gesler ,
 Ne laisse point porter ce coup à ma vieillesse ;
 Fuis , te dis-je , mon fils , épargne ma tendresse.
 Je voulus , mais en vain , combattre son effroi ,
 Je cède à sa terreur et je pars malgré moi.
 J'erre au loin dans ces rocs dont partout se hérissent
 Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse ;
 O trop fatal exil imprudemment cherché !
 Tandis que ces rochers me retenoient caché ,
 Gesler ne respirant que sang et que vengeance ,
 Gesler fait amener mon pere en sa présence.
 Que fait ton fils , dit-il , ton supplice est tout prêt ,
 Trouve et livre Melchtal , ou subis ton arrêt ;
 Mon pere pour réponse offre au tyran sa vie ,
 Et le cruel Gesler ! ô crime ! ô barbarie !
 Dans les yeux de mon pere un glaive..... jour
 d'horreur !
 Mon sang se glace encor jusqu'au fond de mon
 cœur.

T E L L.

Je reconnois Gesler à cette barbarie,

A 2

4 G U I L L A U M E T E L L ,

M E L C H T A L .

Conçois tous les chagrins dont mon ame est
flétrie.

Mon pere de souffrance et d'ennuis accablé ,
Près de ses enfans même , absens d'eux , isolé ,
Ne pouvant plus jouir du spectacle paisible
Desa famille, hélas ! pour lui seul invisible ,
Chancelant , égaré dans d'éternelles nuits ,
Contraint à chaque pas d'implorer des appuis ,
Séparé sans retour de la nature entiere ,
Danscet affreux néant, danscette mort premiere ,
'Appésanti déjà par les ans , ô douleurs !
'A bientôt succombé sous le poids des malheurs ;
Loind'un fils qu'en mourrant il accusoit peut-être ,
Il a fini ses jours dans les chaînes d'un traître :
Et quand je songe, ami, qu'à ce monstre abhorré ,
C'est moi par mon absence, hélas ! qui l'ai livré ,
Je m'impute, cher Tell, sa mort et son supplice ,
Et d'un lâche tyran je me crois le complice.

T E L L .

'Ami, je plains ton sort, mais quel est ton dessein ?

M E L C H T A L .

D'approcher de Gesler , de lui percer le sein ,
De laver dans son sang son crime et mon outrage.

TELL.

C'est assez pour la haine et peu pour ton courage;
 Quelque vengeance ici qu'exige ton malheur,
 Il est d'autres devoirs, d'autres soins pour ton cœur;
 Donne un effet plus vaste à ta juste furie,
 Venge plus que ton pere.

MELCHTAL.

Hé, qui donc ?

TELL.

La Patrie.

Vois l'abyme effroyable où nous sommes tombés,
 Vois sous quel joug de fer nos peuples sont
 courbés ;

L'ambition sans frein , l'orgueil , la violence ,
 Pour nous persécuter armés de la puissance ,
 Le fardeau des impôts , les emprisonnemens ,
 Le pillage, le meurtre et les enlevemens ,
 Sur les moindres soupçons , les peines les plus
 dures ,

La mort multipliée au milieu des tortures ;
 Plus d'ordre, plus de loix , nos privileges vains ;
 Le mépris ou l'oubli de tous les droits humains ,
 Landenberget Gesler, ces monstres d'injustice ,
 Ainsi que deux vautours acharnés sur la Suisse,

6 G U I L L A U M E T E L L E ;

Suivant pour toute loi dans leur autorité,
Leur infame avarice ou leur brutalité;
Non, non, mon cher Melchtal , dans la publique
injure

Ne borne pas tes soins à venger la nature ;
Immoler de tes maux le détestable auteur ,
Ce ne seroit, crois moi, que changer d'oppresseur !
Gesler mort, doutes-tu qu'Albert ne nous envoie
Quelque nouveau tyran dont nous serions la proie;
Que dis-je ? après le coup qu'auroit porté ta main,
Tu n'aurois plus qu'à fuir comme un vil assassin ;
Sois fils , sois citoyen : si tu haïs l'esclavage ,
Melchtal , pour en sortir , il suffit du courage ;
Osons tout , joins ton bras à ceux de nos amis ,
Dans un si grand dessein, dès long-tems affermis ;
Qu'avec le même zele un même espoir t'anime ,
Affranchis avec nous la Suisse qu'on opprime ,
Et qu'après les forfaits dont il est l'artisan ,
Gesler de nos cantons soit le dernier tyran.

M E L C H T A L .

Ah ! cher Tell ! ah ! verstoi, c'est le ciel qui m'envoie !
J'embrasse ton dessein ; je confonds avec joie
Tous mes ressentimens , tous mes vœux dans
les tiens ,

Dans l'indignation de nos concitoyens,

T E L L,

Tandis que sous le joug qui l'accable et l'outrage ,

La Suisse laisse encore abattre son courage ;

Uri, Schwitz , Undervaldt , gardent avec fierté

Le profond sentiment de notre liberté ;

C'est aux cœurs indomptés , et tels que sont les
nôtres ,

C'est à nos trois cantons à réveiller les autres.

Nous n'exciterons point des esprits énervés ,

Morts à la liberté dont on les a privés ,

Insensibles au joug , et ne pouvant reprendre ;

Où conserver le bien qu'el'on voudroit leur rendre ;

Loin des troubles civils qui perdent les états ,

Nous ne livrerons point de ces tristes combats.

Où les concitoyens , les amis et les freres

Sont jettés au hasard dans des partis contraires ,

Où pour voir triompher un généreux dessein ,

Dans un sang que l'on aime , il faut plonger sa
main ;

Ici , la même cause et nous arme et nous lie ;

D'un côté, nos tyrans , de l'autre , la patrie ,

Et loin que nos combats doivent la déchirer ,

C'est au bruit de nos coups qu'elle va respirer.

8 G U I L L A U M E T E L L ,

M E L C H T A L .

J'accepte avec transport ces fortunés présages ;
 Captifs sous nos tyrans , nos stériles courages ,
 Ainsi que sans emploi , demeurant sans éclat ,
 Partageoient le sommeil du reste de l'État :
 Nous n'eussions ni vécu ni laissé de mémoire ;
 Il s'ouvre devant nous un vaste champ de gloire ;
 Échappés pour jamais à notre obscurité ,
 La vengeance nous mené à l'immortalité ;
 Et sans rien emprunter d'un titre héréditaire ;
 Sans former nos honneurs d'une gloire étrangère ,
 Annoblis (1) par nos mains et par d'illustres coups
 La splendeur de nos noms n'appartiendra qu'à
 nous.

T E L L .

Sans dédaigner l'éclat qui suit la Renommée ;
 D'un sentiment plus pur mon ame est enflammée ;
 On a trop préféré la gloire à la vertu ,
 De quelqu'éclat qu'un nom puisse être revêtu ;
 Je ne m'occupe point de cet espoir frivole ;
 Ami , pour mon Pays tout entier je m'immole ;
 Qu'importe qui je sois chez la postérité ?
 Nous affranchir , voilà notre immortalité ;

(1) Au lieu d'annoblis , on dit affranchis.

T R A G É D I E. 9

Que de si grands projets par nos mains s'accom-
plissent ,

Que la Suisse soit libre, et que nos noms périssent!

S C E N E I I.

TELL , MELCHTAL, FURST WERNER,.

T E L L.

A P P R O C H E Z, mes amis, Melchtal connude vous
Pour nos projets communs se joint encore à nous:
Du féroce Gesler son pere est la victime ,
Et vous pouvez juger du zele qui l'anime ;
Puisqu'il a dans ce jour à venger son Pays
Comme concitoyen , et son sang, comme fils.

F U R S T.

Nos nouveaux députés sont rentrés dans la Suisse,
Mais sans avoir d'Albert pû fléchir l'injustice ;
Vainement à ce Prince ont-ils représenté ,
Quel abus fait Gesler d'un pouvoir emprunté ,
Et combien de nos maux la déplorable histoire
Pourroit d'Albert lui-même intéresser la gloire ;
Ils n'ont pû rien gagner , et soit que l'empereur,
De son lâche Ministre approuve la fureur ,
Soit que dans son esprit l'auteur de nos injures

10 *G U I L L A U M E T E L L,*

Ait de nos députés prévenu les murmures ,
Ils ont vû rejeter leur plainte avec mépris.

W E R N E R.

On nous oppose , amis , Zug , Lucerne , Glaris ;
Ces cantons , qui d'Albert devenus la conquête ,
A son joug dès longtems ont présenté leur tête.
Albert nous offre encore ses honteuses bontés ;
Si nous voulons fléchir devant ses volontés :
Autrement plus de paix pour le peuple helvétique :
Et l'affreux Lieutenant d'un Prince despotique ,
Ne va, de jour en jour au crime encouragé ,
Qu'appesantir le joug dont ce peuple est chargé ,

T E L L.

Etrange aveuglement ! étrange tyrannie !
Qui croit d'un peuple entier comprandre le génie ;
Et qui ne veut pas voir qu'il n'est point de traité ,
Qu'il n'est point de partage avec la liberté !
Est-ce ainsi qu'aujourd'hui ce Prince dégénère
De l'austère équité de son vertueux père. (1)
Est-ce ainsi que Rodolph nous a jadis traités ?
Nos droits tant qu'il vécut , furent tous respectés.
La liberté tranquille au pied de nos montagnes ,
De ses rustiques mains cultivoit nos campagnes ;

(1) On a changé ce vers , et l'on dit :
De cet esprit de paix qui seul guida son père.

Et sans craindre de voir dans nos fertiles champs,
Tous nos fruits moissonnés par la faux des tyrans,
L'abondance avec nous habitoit nos asyles,
Et la félicité descendoit sur nos villes.

Albert a tout détruit par son orgueil jaloux,
Sans songer que son pere étoit né parmi nous ;
Et que si dans l'Autriche Albert reçut la vie ;
La Suisse étoit toujours sa première patrie.
Mais si nous haïssons ce Prince impérieux ,
Combien son Emissaire est-il plus odieux ?

Hé, comment endurer que dans un rang précaire
On affecte, on exerce un pouvoir arbitraire ?

Comment souffrir un homme ambitieux et vain,
Qui n'est que créature et se fait souverain ;

Qui, sans cesse abusant du pouvoir qu'on lui laisse,
Montre son insolence autant que sa bassesse ,
Esclave intéressé de l'Autriche qu'il sert ,

Le tyran des cantons , et le flatteur d'Albert ?
Il est tems, mes amis , de sortir d'esclavage :

Ensemble il faut venger notre commun outrage ;
Tous les autres partis seroient envain tentés.
Je l'avois bien prévu que tous nos députés ,
N'obtenant rien d'Albert contre sa créature,
Ne nous rapporteroient qu'une nouvelle injure ;

12 *G U I L L A U M E T E L L,*

De nos antiques mœurs la sauvage âpreté ,
Le nerf de nos vertus , fruit de la pauvreté ,
Nous ont fait dédaigner , nous ont fait mécon-
naître

D'un peuple ami du luxe , et qui vît sous un
maître.

C'en est trop : les humains nés libres , nés égaux ,
N'ont de joug à porter que celui des travaux.

Amis , que parmi nous la valeur rétablisse
Les droits de la nature et l'honneur de la Suisse :
Avec les maux publics dont le poids est sur nous ,
vous souffrez d'autres maux qui ne sont que
pour vous ;

Envers toi , cher Melchital , Gesler fut un barbare ,
Werner , envers vous-même un ravisseur avare :
Jurons tous que la nuit tombant sur ces hameaux ,
N'aura point de ce chêne obscurci les rameaux ,
Qu'à vos vaillantes mains la mienne réunie
N'ait de nos trois cantons chassé la tyrannie.
Protége , Dieu puissant , un peuple vertueux ;
Un peuple né vaillant sans être ambitieux ,
Qui , hors de ces rochers peu jaloux de s'étendre ,
Ne veut point conquérir , mais ne veut point
dépendre.

T R A G É D I E. 13

Je jure , mes amis , le premier dans vos mains
De verser tout mon sang pour changer nos
destins.

F U R S T.

Je jure que mon bras servira ton courage :

W E R N E R.

Par le même serment avec toi je m'engage :

M E L C H T A L.

Nul ne fut par Gesler plus outragé que moi,
Et c'est le cri du sang qui garantit ma foi.

T E L L.

J'apperçois Cléofé, qu'elle ignore nos trames :
Ayez le même égard, mes amis, pour vos femmes.
Sans doute le projet entre nous concerté
N'a rien à redouter de leur légèreté ;
Mais pourquoi leur donner des alarmes cruelles ?
Les dangers sont pour nous, le repos est pour elles :
Et toute confiance inutile au dessein
Part de peu de courage, ou d'un cœur incertain.

S C E N E I I I .
T E L L , C L É O F É .
C L É O F É .

POURQUOI vous séparer ? par quelle défiance
N'osez-vous donc ici parler en ma présence ?

T E L L .

J'épargne à ton repos des discours importuns ;
De tristes entretiens sur nos malheurs communs,
Hé , que te serviroit le récit de nos craintes ,
Les cris des mécontents , et d'inutiles plaintes
Sur le joug odieux à ce peuple imposé ,
Et qui depuis long-tems devoit être brisé.
N'avoir pu vous défendre ! ah ! c'est la notre honte !
Nous devons de vos droits vous rendre un
meilleur compte ;
De votre liberté nous étions les garans ,
Et quand nous vous laissons sous la main des tyrans
Vous pouvez justement à nos foibles courages ,
Autant qu'aux oppresseurs reprocher vos ou-
trages.
Mais des maux de l'État, que du moins sous vos
toits ,

La paix de la famille adoucisse le poids.

Goûtez sans trouble au moins ces charmes domestiques ,

En entendant gronder les tempêtes publiques.....

Quittons ces lieux.

C L É O F É.

Arrête; et de veillersurnous.

De nous tant protéger , montre-toi moins jaloux ,

Vous le voyez assez , le désastre où vous êtes

N'est l'ouvrage du sort, ni le fruit des défaites.

C'est l'esprit général une fois relâché ,

Le soutien étranger que ce peuple a cherché ,

Qui seuls ont de l'Etat renversé la fortune ;

Lorsque l'Etat périt, c'est la faute commune ,

Et s'il est un remede , il doit venir de tous.

T E L L.

Hé! pouvons-nous jamais nous séparer de vous ?

C L É O F É

Pourquoi donc affecter avec moi ce mystère ;

Et te cacher de moi comme d'une étrangere?

Que les femmes ailleurs dans l'Etat soient sans voix ,

Qu'ailleurs leur ascendant fasse taire les loix ,

16 *G U I L L A U M E T E L L*,
Où les mœurs ne sont rien , il n'est rien qui
surprenne :

Mais chacune de nous est ici citoyenne ,
Chacune toujours libre et partageant vos droits ,
En cultivant ses champs , s'occupe de ses loix ,
Et si dans vos Conseils, si dans vos assemblées ,
Vos femmes avec vous ne sont point appelées ,
Ah ! sans doute ce fut la gloire de nos mœurs ,
Qu'on ait cru que l'hymen , que l'union des
cœurs ,

Dans votre volonté ne montrant que la nôtre ,
Ce qu'un sexe décide est consenti par l'autre.
Si c'est sous votre garde et par vos soins guerriers,
Que nous vivons en paix au sein de nos foyers,
Le soin de nos enfans étant ce qui nous touche ,
Les premières leçons sortent de notre bouche :
C'est nous qui de nos loix leur inspirons l'amour ;
L'esprit qu'à vos Conseils ils porteront un jour.
Et des lieux où jamais nous ne serions comptées ,
Il nous faudroit attendre en esclaves traitées ,
L'impérieux décret que vous auriez porté !
Non ; dès que votre orgueil agit d'autorité ,
Plus de devoirs pour nous , et la loi ne nous lie ,
Qu'autant qu'elle est par nous reçue et consentie.
Tu parles

Tu parles de tyrans ; que nous importe à nous
D'être esclaves par eux, ou de l'être par vous ?

T E L L.

Nous vos tyrans ! ah Dieu ! cette loi qu'on déteste,
Cette loi du plus fort , ce droit lâche et funeste,
Par qui dans les Cités tout ordre est perverti ,
Sur vos têtes par nous seroit appesanti !

Dans une République où la liberté sainte
Ne se maintient qu'entière et sans la moindre
atteinte ,

L'heureuse égalité qui lui sert de soutien ,
Ce titre si sacré pour chaque citoyen ,
Dont tu vois dans l'Etat nos ames si jalouses ,
S'il subsiste en sa force , ah , c'est pour nos
épouses !

Non , nous connoissons trop , nous gardons
mieux vos droits ,

Fondés sur la justice et le respect des loix ;
L'amour en est garant autant que l'honneur
même.

Peut-on jamais vouloir asservir ce qu'on aime.

C L É O F É.

Et tu feins avec moi ; je viens dans ces momens
Vers ces mêmes rochers d'entendre vos sermens.

B

Que dis-tu, Cléofé ?

C L É O F É.

Tu frémis, tu m'offenses,
Ah, cher Tell, avec moi bannis les défiances !
J'ai vu depuis un tems ton secret embarras,
Tu m'évitois en vain, j'observois tous tes pas ;
Soigneux de te cacher d'une épouse qui t'aime,
Tu t'es enfin trahi par ta prudence même.
Eh ! pouvois-tu tromper mes regards pénétrants ?
Je déteste avec toi l'orgueil de nos tyrans ;
A leur lâche fureur mon pays est en butte,
Nul ne fait dans Altdorff plus de vœux pour leur
chute ;
Mais quel est ton espoir ? où vas-tu t'engager ?
Ce perfide oppresseur dont tu veux nous venger,
D'infames surveillances infestant ce rivage,
Laisse-t-il contre lui quelque place au courage ?
Je sais qu'un Citoyen dans des malheurs si
grands,
Ose tout pour détruire ou chasser les tyrans :
Et que de tout son sang, son ardeur héroïque,
Ne croit pas trop payer la liberté publique.
Loin d'arrêter tes pas vers ce but emportés,

Tu me verrois, cher Tell, moi-même à tes côtés,
 Au-dessus de mon sexe embrasser ta querelle.
 Et te suivre aux dangers où ton espoir t'appelle,
 Mais ce Gesler qui seul fait haïr l'empereur :
 N'est que trop à l'abri de ta juste fureur
 Crains en t'abandonnant au courroux qui l'en-
 traîne,
 Qu'un tyran ne resserre encor plus notre chaîne,
 Et sans nous affranchir, sans sauver ton pays,
 Crains de te perdre, toi, ton épouse et ton fils.

T E L L.

Vois-tu sur ces rochers élevés jusqu'aux nues,
 Ces monceaux éternels de neiges suspendues,
 Le peu qui s'en détache et grossit en tombant;
 Souvent le moindre amas entraîne le plus grand;
 Il en doit être ainsi dans la Suisse indignée,
 De nos concitoyens une foible poignée
 S'arrachant la première au joug que nous
 portons,
 Va soulever d'un cri le reste des cantons.
 Tu connoîtras l'erreur de ton injuste plainte,
 Sois rassurée : on vient, renferme au moins ta
 crainte.

E 2

S C E N E IV.

FURST, TELL, CLÉOFÉ.

T E L L.

A M I, tu peux parler, elle a tout entendu.

F U R S T.

Ah ! savez-vous quel bruit s'est ici répandu ?
On dit que des complots pour prévenir les suites,
Gesler autour d'Altdorff double ses Satellites,
Et cachant le courroux dont il est transporté
Pour tromper les esprits feint de s'être écarté.

T E L L. (à part.)

Sachons quels sont ces bruits. Voyons ce qu'il
faut faire ,
Connoissons ce qu'il faut qu'on craigne ou
qu'on espere.

C L É O F É.

Tu viens de voir Melchtal ?

T E L L.

Oui , connois ses malheurs :

Il vient venger un père et ses propres douleurs.

CLÉOFÉ.

Ah ! tu me fais frémir ! on peut le reconnoître.
L'imprudent quelquefois peut nuire autant
qu'un traître ;

Que je crains l'amitié qui t'unit à Melchtal !

TELL.

Eloigne, Cléofé, ce présage fatal ;
Sortons , examinons ; aux Soldats qu'on ras-
semble ,
Aux mesures qu'on prend , je vois que Gesler
tremble ,
Il montrait une fausse et vaine fermeté ,
Il craint dans tous les cœurs ce cri de liberté ;
Il craint ce premier droit de ceux qu'on per-
sécute ,
Qui de la tyrannie amène enfin la chute ,

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

G E S L E R , U L R I C .

U L R I C .

OUI, Seigneur, c'est ici, c'est du moins vers ces
lieux ,
Non loin de ce château, sous ces rocs sourcilleux,
Que ces mutins, dit-on, assidus à se rendre ,
Ont paru s'assembler , s'entretenir , s'attendre ,
Tantôt pendant le jour , et tantôt sur le soir ;
Cet avis vous importe , et j'ai fait mon devoir.

G E S L E R .

On aurait cette audace ! une horde grossière
Contre Gesler , ici , lever sa tête altière !
L'habitude des fers ne pourra donc agir !
Dans sa chaîne , toujours je l'entendrai rugir.

U L R I C .

Vous connoissez, Seigneur , quelle humeur
inflexible

Rendit à vos bontés tout ce peuple insensible.
 On les vit repousser votre bras protecteur;
 Ce que votre bonté n'a pû sur eux, Seigneur,
 Pensez-vous aujourd'hui que la rigueur le puisse?
 Ils conservent l'espoir de révolter la Suisse,
 Rien ne peut détacher leur esprit indompté
 De ce fantôme vain qu'ils nomment liberté;
 Les murmures par-tout, les plaintes retentissent,
 Et tous ces mécontents l'un par l'autre s'aigrissent.

G E S L E R.

En discours impuissans laissez-les tout oser,
 Se débattre en leur fers.

U L R I C.

Ils peuvent les briser,

G E S L E R.

Non des plaintes, crois-moi, la frivole licence
 Sert à donner le change à leur impatience,
 Ce peuple la soulage en croyant s'y livrer:
 Quelque superbe espoir qui les puisse enivrer,
 Dans ces ames qu'au joug ma puissance accou-
 tume,

S'il est quelque vigueur, la plainte la consume.
 Ulric, non, ce n'est plus ce peuple de Gaulois
 Fier de son origine, et qu'on vit autrefois

24 *GUILLEAUME TELL,*

Dans la témérité de ses fougues guerrières ,
 Las d'habiter ses rocs, embrâser ses chaumières,
 Lui-même se forcer au-delà de ces monts
 A chercher par le fer des pays plus féconds,
 Et bravant des Romains la puissance suprême,
 Jusqu'aux bords de la Saône attaquer César même,
 Sous le joug féodal, tout ce peuple abattu,
 A perdu des longtems son antique vertu ,
 Et de tant de vaillance à lui-même funeste ,
 L'opiniâtreté, voilà ce qui lui reste.
 Moi, loin de m'abaisser à craindre ces mutins,
 J'amènerai le tems où ces esprits hautains
 Dont tu vois aujourd'hui la révolte et la haine,
 Engourdis à la fin sous le poids de leur chaîne,
 Ne la sentiront plus : où l'on verra ces mots ,
Patrie et liberté, l'aliment des complots ,
 N'être plus qu'un vain son chez ce peuple
 farouche,
 Et ses destins passés une fable en sa bouche.

U L R I C.

Cependant ces cantons, de l'Autriche ennemis,
 Lui résistent encor lorsque tout est soumis.

G E S L E R.

On ne peut les gagner, il faut donc les réduire.

Rodolph maintint des droits qu'il eût fallu
détruire ;

Ce peuple, au lieu d'un maître avoit un protecteur
Ils vivoient sous l'empire et non sous l'Empereur,
Son fils , de ces égards a reconnu l'erreur ,
Son fils , moins indulgent et meilleur politique,
N'a pas laissé plier son sceptre despotique ,
Et si de ce pays il m'a fait gouverneur ;
Du rang qu'il m'a donné je soutiendrai l'honneur ;
Pour réprimer ce peuple et son audace extrême ,
J'irai plus loin encor qu'Albert n'iroit lui-même.

U L R I C.

Hé, que résolvez-vous ?

G E S L E R.

D'armer , avec le tems ,
Tous les autres Cantons contre ces mécontents,
Et d'entraîner ainsi dans la chaîne commune
Tout ce qui peut encor traverser ma fortune.
Je vais en attendant , je vais plus que jamais
Resserrer dans leur fers ces esprits inquiets ;
Plus à mes loix , Ulric , ils veulent se soustraire
Et plus je déploierai le pouvoir arbitraire ;
Vouloir les gouverner sur un plan mesuré ,

26 *G U I L L A U M E T E L L,*

C'est traiter avec eux , c'est regner à leur gré ,
C'est conduire leurs pas dans la route éclairée
Qu'avant nous leur raison leur a déjà montrée ,
C'est d'elle et non de nous, qu'ils dépendent alors,
Que dis-je ? leur laisser l'examen des ressorts ,
Nous-même , c'est sur nous tourner la dépendance :

Et s'il vient un moment où leur obéissance
Doit suivre aveuglément nos ordres absolus ,
Trop faits à nous juger ils n'obéiront plus.
Notre conduite ainsi serait donc incertaine ,
Nos ordres limités , notre autorité vaine ; .
Il faut , pour s'assurer de leur soumission ,
S'asservir leur pensée , éteindre leur raison ,
Et leur donnant des loix bizarres , inutiles ,
Ne laisser que l'instinct à ces esprits serviles.
Peuple indocile et vain dont la témérité
Croit braver mes rigueurs, comme il fit ma bonté,
Il n'est rien que Gesler n'entreprenne et n'invente
Pour vaincre en ces cantons cette humeur turbulente ,

Je te gouvernerai seulement par l'effroi
Le front dans la poussière et tremblant devant moi ;
Sous mon joug quel qu'il soit il faut que tu fléchisses ,

Et respectes de moi, tout, jusqu'à mes caprices,
Et qu'enfin ton esprit, par la crainte dompté,
N'ose plus rien vouloir que par ma volonté.

SCÈNE II.

ULRIC, GESLER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

DANS le peuple, Seigneur, les murmures aug-
mentent,

Et même en plus d'un lieu les révoltes fer-
mentent ;

Votre seule présence ici peut contenir

Tous ces audacieux qu'il vous faudrait punir ;

Et lorsqu'ils vous verront....

GESLER.

Les mutins ! ma présence !

Non, c'est trop honorer leur aveugle insolence ;

Ce peuple croit-il donc se faire redouter ?

C'est par le mépris seul que je dois le dompter ;

Tiens : de la liberté tel fut jadis l'emblème ,

J'en veux faire un trophée au despotisme même.

(Il donne son chapeau à l'Officier.)

28 *G U I L L A U M E T E L L,*

Je prétends que la Suisse, asservie à ma loi ,
Rende à ce signe vain le même honneur qu'à moi.
Qu'on l'attache à l'instant au milieu de la place ,
Que sans lui rendre hommage aucun mortel
n'y passe.

Prends ma garde, parois devant ces mécontents ,
Et reviens m'informer du succès que j'attens.

S C E N E I I I.

G E S L E R , U L R I C.

G E S L E R.

*V*A, de l'autorité tout acte despotique
Est dans d'habiles mains un ressort politique ;
On n'a point condamné l'affront dont au Sénat,
Caligula jadis couvrit le Consulat ,
Et tous ces autres traits de libre fantaisie
Que se permit des grands la puissance hardie.
Qu'importe le moyen, ou le signe employé ,
Pourvu que sous la loi le peuple soit ployé !
Pour frapper les esprits faut-il donc tant d'étude ?
Les signes ont toujours conduit la multitude ,
Et pour être reçus, pour être respectés ,

Il suffit qu'au hazard ils lui soient présentés,
Eh! que sont dans les cours tant de signes frivoles,
Des rangs et des honneurs arbitraires symboles?
Dis-moi, quel vrai rapport ont ils en aucuns lieux
Avec les dignités qu'ils annoncent aux yeux?
L'on attache l'idée et l'on obtient l'hommage,
Ce qu'inventa l'orgueil se soutient par l'usage;
Le signe que je donne aura plus d'un effet,
Il façonne à mon joug tout ce peuple inquiet,
Et portant les mutins à quelques imprudences
Peut m'éclairer encor sur leurs intelligences.
J'ai peine à croire encor le trouble général:
De l'audace d'un fils, quand j'ai puni Melchtal,
J'ai cessé de poursuivre un trop vil adversaire,
Qui lui même, en fuyant, m'avoit livré son pere.

U L R I C.

Et peut-être indulgent, ou sévère à demi,
Gesler méprisa trop un obscur ennemi;
L'impunité d'un seul fait plus de téméraires,
Qu'on n'en peut contenir par des peines sévères.
Si c'étoit ce Melchtal, dont la rébellion
Eût fomenté les feux de la sédition,
Et qui de son canton, par ses amis peut-être,
Dans Altdorff...

30 *G U I L L A U M E T E L L ,*

G E S L E R .

Mais je vois un inconnu paroître,
Je veux l'entretenir un moment dans ces lieux.
Ce simple vêtement me déguise à ses yeux.
Vers ces rocs écartés tu me dis qu'on s'assemble,
Je saurai quel il est. Si c'est l'un d'eux, qu'il
tremble.

Toi, sans trop t'éloigner, Ulric, retire toi :
Sois prêt au moindre mot à revoler vers moi.

S C E N E I V .

M E L C H T A L , G E S L E R .

G E S L E R , à part.

LE hasard peut m'offrir une clarté soudaine ;
Son front paroît pensif, sa démarche incertaine.

M E L C H T A L , à part.

Quel seroit ce mortel dont l'aspect importun.....
S'uniroit-il à nous pour l'intérêt commun ?

Aucun de nos amis ne se présente encore.
Qui peut les arrêter ?

G E S L E R , à part.

Il hésite, il ignore

Qui je suis... (*haut*) pardonnez un désir curieux,
Vous seriez vous, jeune homme, égaré dans ces
lieux?

Que cherchez-vous ici?

MELCHTAL, *à part*.

Je cherche..... la vengeance.

GESLER.

Vous détournez les yeux, vous gardez le silence;
Vous semblez renfermer un chagrin dans le
cœur.....

Êtes vous étranger?

MELCHTAL.

Je le suis au bonheur.

GESLER.

Quels sont donc vos ennuis?

MELCHTAL.

Trop cruels!

GESLER.

A votre âge!

MELCHTAL.

Jene suis pas le seul que l'injustice outrage,
Et la rumeur publique.....

GESLER.

Instruisez-moi, sait-on

32 *G U I L L A U M E T E L L ,*

Quels nouveaux mouvemens ont troublé ce
canton ?

Que dit-on de Gesler ?

M E L C H T A L .

Gesler !... hé ! que vous dire ?

On sait que sous Gesler... Je ne puis vous instruire,
Ce peuple voit assez qu'il n'est plus de repos,
Et sous de dures loix n'augure que des maux.

G E S L E R .

Le peuple aime à former des présages sinistres,
Il haït souvent la place autant que les ministres ;
Aux soupçons de tout tems, son esprit est ouvert,
Mais enfin, s'il se plaint, ce doit être d'Albert.

M E L C H T A L .

Albert ne connoît pas le sort de nos provinces, (1)
Albert ne voit pas tout, c'est le malheur des princes.

G E S L E R .

Oui, sans doute : je sais qu'il est des mécontents,
Et leur parti, dit-on, s'est formé dès long-tems.

M E L C H T A L .

Il n'est point de partis et même il n'en peut être ;

(1) Ce vers et le suivant ont été changés ainsi :

La plainte aux cours des rois est toujours infortunée,

Et leur oreille est sourde aux cris de l'infortune.

Le murmure commun s'est assez fait connoître ,
Sont-ce des factieux qu'un peuple d'opprimés ,
Privés de tous leurs droits vainement réclamés ?
Songez quel est Gesler et jugez-le vous même ,
Vous voyez des cantons la servitude extrême ;
Par tout le joug public pese d'un poids égal :
Mais que peut la vertu dans le sort général ?
Le Ciel qui voit nos maux, qui les permet encore,
Leur a marqué sans doute un terme que j'ignore.

G E S L E R.

Ce peuple avec rigueur, je l'avoue, est traité :
Mais si l'on a recours à la sévérité,
Sans vouloir excuser ce rigoureux système,
Ne faut-il pas aussi qu'il s'en prenne à lui-même ?

M E L C H T A L.

Comment ! quel est son crime ?

G E S L E R.

Il peut s'en souvenir :

Ses maîtres le flattoient d'un plus doux avenir ;
N'a-t'il point trop bravé la faveur, les promesses ?

M E L C H T A L.

He ! ce sont ces faveurs, ces perfides caresses,
Violence secrete et l'effet du mépris,

C

34 *G U I L L A U M E T E L L ,*

Qui , plus que la menace , ont aigri les esprits :
Oser auprès d'un peuple aussi libre que brave ,
N'employer la douceur que pour le rendre esclave !
Non , en vain aux esprits on crut donner ce pli ;
Ce peuple aime mieux être opprimé qu'avili.

G E S L E R .

Qu'il s'étonne donc moins que la rigueur agisse.

M E L C H T A L .

Et Gesler de se voir si haï dans la Suisse.

G E S L E R .

Haï !

M E L C H T A L .

C'en est assez. Rompons cet entretien.
Vous servez les tyrans , je cherche un Citoyen.

G E S L E R .

Arrête.

M E L C H T A L .

Hé , de quel droit ?

G E S L E R .

Arrête , téméraire.

M E L C H T A L .

Hé , quoi ! du Gouverneur serois-tu l'émissaire ?

G E S L E R .

Je suis ce qu'il faut être ici pour te punir.

SCÈNE V.

ULRIC, MELCHTAL, GESLER, GARDES.

ULRIC.

Avec qui venez vous de vous entretenir ?
C'est le fils de Melchtal,

MELCHTAL.

Ah ! fortune cruelle !

Suis-je aux mains ?.....

GESLER.

De Gesler.

MELCHTAL.

Toi, Gesler !

GESLER.

Toi, rebelle !

MELCHTAL.

Le Bourreau de mon pere ! ah ! trop fatale erreur !

GESLER.

Gardes, qu'on le saisisse !

MELCHTAL.

O surprise ! ô fureur !

Punis-moi des malheurs où je suis parvenu ,
Mais punis-moi surtout de t'avoir méconnu.

SCÈNE VI.

GESLER , ULRIC.

GESLER.

CE mutin en ces lieux ! avoir eu l'insolence ,
Seulement d'y paroître après sa résistance ;
Mais le sort me le livre. Eh ! depuis quand crois-tu
Que ce séditieux dans ce bourg ait paru ?

ULRIC.

Depuis que de son pere il a su le supplice ,
Sans doute, mais j'ignore....

GESLER.

Il faut qu'il m'éclaircisse ,
Géné dans ses discours , je l'ai vu s'arrêter ;
Il s'est fait violence et n'osoit éclater.
Je connois son dessein : il suffit, point de grace.
Mais dans la place , Ulric, dis-moi ce qui se passe ;
N'est-il point de tumulte ? ai-je enfin d'un
coup d'œil ,

38 G U I L L A U M E T E L L ,

De ce peuple à mes pieds fait tomber tout
l'orgueil.

U L R I C .

Jusqu'ici sous vos loix on fléchit dans la place ,
Nul encor de Gesler ne brave la menace ;
Et leur soumission.

G E S L E R .

Je te l'avois bien dit ,

Va, c'est ainsi, crois-moi, que le peuple est conduit,
C'est par sa propre main qu'on lui forge sa chaîne,
Qu'importe des esprits le murmure ou la haine;
Le coursier obéit à la plus foible main ,
Il ignore sa force, et c'est son premier frein ;
Va , cours interroger ce jeune téméraire ;
Porte sur ses discours un examen sévère :
J'attendrai ton rapport, et cet audacieux ,
S'il formoit des complots , va périr à leur yeux ;
(*Appercevant dans les rochers Tell et ses amis.*)
Citoyens de la Suisse , êtes-vous des rebelles ?
Tremblez , je punirois vos trames criminelles ;
Un de vous est déjà par mon ordre arrêté ,
Malheur à qui résiste à mon autorité.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

TELL, WERNER.

TELL.

O comble de l'outrage et de la tyrannie !
 O jour de la bassesse et de l'ignominie !
 D'un spectacle pareil , il faut être témoin
 Pour croire que l'orgueil pût aller aussi loin ?
 Tu l'as vu comme moi ce prodige d'audace ,
 Cet indigne trophée élevé dans la place ;
 Le peuple à son aspect fléchissant les genoux ,
 Quelle audace à Gesler ! mais quelle honte à nous !
 Baiser si lâchement la main qui nous insulte.
 L'injure a des respects , et la démente un culte !
 Ah ! cet outrage insigne , et qui scelle nos fers ,
 Passe tous les affronts que ce peuple a soufferts ;
 Est-ce là ce Canton libre , exempt de foiblesses ,
 Qui brava les tyrans jusques dans leurs caresses ;
 L'offre de la faveur n'avoit pu l'ébranler ,
 La menace l'étonne , et je le vois trembler.

40 *G U I L L A U M E T E L L ,*

S C E N E K I I I .

F U R S T , T E L L , W E R N E R .

T E L L .

Vous voyez, mes amis, quel est notre esclavage,
L'oppression partout : chaque jour un outrage.

F U R S T .

Ah ! nous perdons Melchtal, il vient d'être arrêté.

T E L L .

Lui ! Melchtal ! Hé comment ! quelle fatalité !

W E R N E R .

De Gesler il a du redouter la colere.

Gesler sur les chemins eut plus d'un émissaire ;

Dont la fureur vénale et les yeux ennemis ,

Après le pere encor auront cherché le fils.

T E L L .

Et nous pouvons souffrir un tyran si farouche ;

Et sur de tel forfaits que ce soleil se couche !

Ce moment nous flétrit , la perte de Melchtal

De notre liberté doit être le signal.

F U R S T .

Ah ! tu ne peux douter que mon cœur ne partage

Ton indignation à ce nouvel outrage :
Mais dans les grands desseins où tous nous avons
part ,
Donner trop au courroux, c'est donner au hazard ;
Devant tous les Châteaux que nous devons sur-
prendre ,
Dans un moment précis quel moyen de nous
rendre ?
N'attaquer aujourd'hui que Sarn et Rotzemberg,
Seroit donner l'éveil au cruel Landenberg,
Autre persécuteur dont les mains vengeresses
Auroient bientôt muni les autres forteresses.
Amis , pour le succès de nos communs efforts ,
Il faut en même-tems attaquer tous les forts

W E R N E R.

L'avis est en secret donné dans les campagnes,
Sitôt que l'on verra sur le haut des montagnes
Briller de loin en loin des fanaux allumés ,
Ce sera le signal aux citoyens armés ;
Mais pour premier fanal dans la Suisse avertie ,
Que cette tour d'abord de feux soit investie ,
Et que sur ses débris il s'élève un autel
Pour attester sa chute et la faveur du Ciel.

42 *G U I L L A U M E T E L L ,*

T E L L .

Hâtons-nous : fais marcher sous de différens
guides

Vers les divers Châteaux nos amis intrépides ,
Tandis que sur le Lac , je vais avec Wernér ,
Attaquer dans la nuit le Château de Gesler ;
Etsi, pard'heureux coups, dignes de nos Ancêtres,
Amis , de tous les forts nous nous rendons les
maîtres ,

Bornons-là nos exploits ; sachons être assez
grands , (1)

Pour ne pas nous souiller du sang de nos tyrans :
Et les traînant au loin jusques sur nos frontieres ,
Marquons-leur ces rochers et ces monts pour
barrières.

(1) Ce vers et le suivant ont été échangés ainsi :
Poursuivons nos exploits , terribles aux méchans
Sans pitié proscrivons esclaves et tyrans.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C È N E P R E M I È R E,

G E S L E R, U L R I C.

U L R I C.

TOUT étoit en ce jour à redouter pour vous,
Seigneur, on conspiroit chez ce peuple jaloux.
Jeviens de découvrir, sous ces roches immenses,
Un formidable amas de flèches et de lances;
Dépôt que les mutins renfermoient dans ces lieux;
Bien mieux qu'en leurs foyers, et sans péril pour
eux.

G E S L E R.

Ah ! cette découverte , aigrissant mes injures ;
Assure d'autant plus l'effet de mes mesures.

U L R I C.

Mais c'est peu qu'en vos fers Melchtal ait été mis;
Son sort loin d'arrêter vos autres ennemis,
N'a fait qu'encourager un nouveau téméraire
Qui dans le même instant bravoit votre colere:
Malgré l'ordre absolu dans la place donné,
Lui seul restoit debout, quand tout est prosterné.

44 *G U I L L A U M E T E L L ;*

G E S L E R.

Signaler en public son imprudente audace !
Enseigner la révolte en bravant ma menace !
Hé ! par ma garde, Ulric, vient-il d'être arrêté ?

U L R I C.

Il va, chargé de fers, vous être présenté ,

G E S L E R.

Quel est ce factieux ?

U L R I C.

Sa fortune est obscure ,
Sa force est le seul bien qu'il tient de la nature ;
C'est un de ces humains qui courbés dans leurs
champs

De la terre avec peine arrachent les présens :
Mais dans son sort obscur et malgré sa bassesse,
Il s'est fait remarquer long-tems par son adresse ;
Une flèche, dit-on, sous son coup d'œil certain ,
Frappa toujours le but au sortir de sa main.

G E S L E R.

Hé ! lorsqu'on l'a saisi pour venger mon injure,
Tu n'as point dans le peuple entendu de mur-
mure ?

U L R I C.

D'un desir curieux , tout le peuple agité ,

En tumulte a couru le voyant arrêté.

Ils murmuroient , Seigneur , mais pour sa délivrance ,

On n'ose rien tenter , au moins en apparence ;
Nul ne s'est déclaré pour lui servir d'appui.

Au milieu de ce peuple , en foule autour de lui,
Le prisonnier marchoit, sans que sur son visage,
On vit du repentir le moindre témoignage.

Je ne sais quoi d'altier paroissoit dans ses yeux ;
C'est l'un, n'en doutez point , de ces séditeux,
Qui, troublant ce canton par leur plainte hardie,
En veulent à vos droits, peut-être à votre vie.

G E S L E R.

Qu'on amene Melchtal.

S C E N E I I.

G E S L E R, seul.

JE veux le confronter
A cet audacieux que l'on vient d'arrêter ;
Un doux pressentiment qui flatte ma vengeance,
Me dit qu'avec Melchtal il est d'intelligence :
Mais n'eut - il point de part aux troubles des
cantons ,

46 G U I L L A U M E T E L L.

M'avoir désobéi , voilà ses trahisons.

Tant d'audace à mes yeux le rend assez coupable,

Lui-même , des complots il sera responsable.

S C È N E I I I.

G E S L E R. T E L L, *enchaîné.*

G E S L E R.

A P P R O C H E, vil mortel ; quelle témérité

Révolte ton néant contre ma volonté ?

Quel est-tu pour m'oser refuser ton hommage ?

T E L L.

Un Citoyen , Gesler , lassé de l'esclavage.

G E S L E R.

Fremis , audacieux ; Gesler s'est déclaré,

Sous le signe qu'il donne il veut être honoré.

T E L L.

Honoré ! de quel droit parmi nous veux-tu l'être ?

Hé quoi ! dans Albert même avons-nous donc un
maître ?

Et s'il dût t'envoyer , si tu fus revêtu

De son autorité , quel usage en fais-tu ?

G E S L E R.

Méconnoître mes loix et braver ma puissance!

T E L L.

Te jouer jusques-là de notre obéissance!

G E S L E R.

Est-ce à toi d'en juger? C'est à toi d'obéir.

T E L L.

C'est à toi de tout craindre et te faisant haïr.

La Suisse est sous le joug; mais pour être asservie,

Pour être aux fers, crois-tu qu'elle y soit en-
dormie?

G E S L E R.

Tu troublois ce canton.

T E L L.

Toi seul, tu l'as troublé,

En assujettissant tout ce peuple accablé,

En ajoutant aux maux que font tes injustices,

Tant de bizarres loix que donnent tes caprices.

G E S L E R.

Mortel opiniâtre, aveugle en ta hauteur;

Hé, que t'en coûtoit-il pour obéir?

T E L L.

L'honneur.

Quelle Loi peut jamais paroître indifférente,

48 *G U I L L A U M E T E L L*,

Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante,
Quels sont les gens de cœur au courage nourris
Dont le sang ne s'enflamme aux marques de
mépris?

Et c'est un peuple entier né pour l'indépendance,
Dont tu peux à ce point tenter la patience ,
Qu'à tant d'indignités tu crois accoutumer ;
Est-ce trop peu pour toi que d'oser l'opprimer ?
Songes-y bien, Gesler, rien n'est long-tems extrême,
L'arc qu'on tient trop tendu se brise de lui-même,
Et lorsqu'à cet excès l'esclavage est monté,
L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté.

G E S L E R.

Rebelle ! j'ai souffert trop long-tems ton audace ,
Au lieu de m'implorer, de demander ta grâce ;
D'aller la mériter en remplissant ma loi,
En saluant l'image où j'ai voulu....

T E L L.

Qui ? moi ?

Moi ! j'irois réparer l'outrage chimérique
Que croit avoir reçu ton orgueil despotique !
J'irois me démentir ! méprisable à-la fois ,
De braver en un jour, et de suivre tes loix ;
Ne crois pas à ce point abaisser mon courage,
En

En refusant , Gesler , de te rendre l'hommage
Que tu viens d'exiger de ce peuple avili ,
J'ai soutenu nos droits qu'il mettoit en oubli ,
J'ai vengé mon pays des jeux de ton caprice ,
J'ai montré que l'honneur est encor dans la
Suisse ;

Nous avons trop long-tems souffert de tes dé-
dains ,

Et je perdrois ici des reproches trop vains ;
Mais si ce jour eût vu commencer nos outrages ,
Je te dirois, Gesler, vois mieux tes avantages ;
Connois un autre orgueil et plus noble et plus
grand ,

Renonce le premier aux respects qu'on te rend ,
Et songe , en rougissant de la honte où nous
sommes ,

Que ce n'est pas ainsi qu'on commande à des
hommes.

S C E N E I V .

ULRIC, GESLER, MELCHTAL, *enchaîné.*

G E S L E R .

H E bien , Ulric !

U L R I C .

Seigneur , amené dans ces lieux ,
Melchtal vient sur mes pas.

G E S L E R , à *Melchtal.*

Approche , factieux

M E L C H T A L , *voyant Tell.*

Ah ! ciel !

G E S L E R , *voyant sa surprise devant Tell.*

Tu le connois !

M E L C H T A L .

Pour un cœur magnanime.

Penses-tu, dussé-je être avec moi ta victime ,
Que dans ses sentimens Melchtal mal affermi
Lâchement devant toi reniât son ami ?
Je puis être étonné, mais de son infortune,
Mais de nous voir chargés d'une chaîne com-
mune,

G É S L E R

Tu quittois Undervald pour le chercher ici ;
Traîtres , de vos desseins c'est m'avoir éclairci.

M E L C H T A L.

Je quittois mon Canton : hé, pouvois-je, barbare !
Quand d'un pere immolé ta fureur me sépare ,
Pouvois-je demeurer aux lieux où ton courroux
Lui porta loin de moi de si funestes coups ;
Je vins ici répandre, en cet excès d'injure ,
Au sein de l'amitié, les pleurs de la nature ;
Mais je ne croyois pas, en m'approchant de lui,
Respirer avec toi le même air aujourd'hui ;
Après m'avoir puni sur mon malheureux pere,
Venge-toi sur moi-même, assouvis ta colere ;
Mais lorsque ton courroux se sera satisfait ,
Tu perdras ta vengeance et tu n'auras rien fait ,
Et si tu crois devoir ordonner nos supplices ,
Punis les trois Cantons, tous trois sont nos
complices.

S C E N E V.

GESLER , ULRIC , TELL , MELCHTAL,
CLÉOFÉ , et son Fils.

C L É O F É , *à la garde.*

J E veux voir mon époux, vous m'arrêtez envain.
Ah, Gesler ! ah, cruel ! quel est votre dessein ?
Le refus d'un salut , fut-il fait à vous même,
Doit-il nous attirer cette rigueur extrême ?
J'amene ici mon fils , ah ! Seigneur, voulez vous
Le séparer d'un pere et moi de mon époux ?
Si votre cœur est sourd à ma foible priere ,
Que mon fils , qu'un enfant calme votre colere ;
Ses pleurs et son effroi , voilà tout notre appui :
Qui peut parler pour nous plus puissamment
que lui ?

Vous l'observez, Seigneur ! ah ! sans doute à sa vue
D'une tendre pitié votre ame s'est émue.
Je vois sur votre front quelque sérénité ;
Achevez de calmer mon cœur trop agité ;
Mon fils, rends grâce au ciel, il inspirait ta mère.

Elle t'amene ici pour délivrer ton pere.

Vous êtes pere aussi , sentez un nom si doux ,
Peut-il en autrui même être étranger pour vous ?

T E L L.

'Arrête , Cléofé ; dans tes vives allarmes ,
Quelle main cherches-tu pour essuyer tes larmes ?
Melchtal est devant toi : peux-tu donc recourir
Au bourreau de son pere , et croire l'attendrir ?...
Qu'ordonnes-tu , barbare ?

G E S L E R.

Au milieu de la place ,
Je devois par ta mort châtier ton audace ,
Je change de pensée. Econte, tu te plains
Que j'asservis la Suisse à mes caprices vains :
Mais enfin cette loi que toi seul viens d'enfreindre ,
Qu'il falloit respecter , qu'au moins il falloit
 craindre ,
Arbitraire peut-être , absurde si tu veux ,
N'avoit rien de pénible et rien de dangereux ;
C'étoit l'ordre d'un jour , c'étoit la loi commune ;
Tu l'as bravée ; hé bien , je vais t'en prescrire une ,
Arbitraire de même et plus dure pour toi ,
Qui fera ton supplice au moins par ton effroi.

54 *G U I L L A U M E T E L L ,*

On dit que par ta main une flèche lancée
Vole aisément au but où tu l'as adressée ;
Pour te punir, pour mettre à la révolte un frein
De ton adresse ici dépendra ton destin ,
Voilà ton Fils ; je veux qu'une pomme à ma vue
Sur sa tête à l'instant par toi soit abattue.
Qu'on entoure son fils , gardes, répondez-m'en.

C L É O F É.

Qu'entends-je ?

M E L C H A L.

O barbarie !

T E L L.

Oses-tu bien , tyran ?

C L É O F É.

Arrêtez, quoi ! mon fils !

T E L L.

Un enfant , ta victime !

C L É O F É.

Ah ! Tell ! cruel Gesler !

G E S L E R.

Viens expier ton crime ,

Viens aux yeux de ce peuple autour de nous
rangé

Dans cette même place où tu m'as outragé ,

MELCTHAL, *rapidement.*

Barbare ! quoi ! partout tu poursuis la foiblesse !
Ces deux âges sacrés , l'enfance et la vieillesse ,
Tout ce qui peut fléchir même la cruauté
N'est qu'un attrait de plus pour ta férocité.

GESLER.

Songe à remplir mon ordre

TELL.

Ah ! plutôt prends ma vie :

CLEOFÉ.

Ta rage dans mon sang pourroit être assouvie ?

TELL.

J'exposerois mon fils à périr par ma main.

GESLER.

Obéis , ou ton sang.....

TELL.

Frappe donc , inhumain :

'Arrache-moi ce cœur tendre, mais intrépide,
Qui se jette entre un fils et ta haine homicide,
Ce cœur que ta barbare et lâche invention
Fait palpiter d'horreur et d'indignation ;
Peux-tu bien te flatter qu'un pere ici partage
Contre son propre sang tout l'excès de ta rage ?
Peux-tu , lui prescrivant une exécration loi ,

56 *G U I L L A U M E T E L L*,

Tyran, le croire encor plus féroce que toi ?

G E S L E R.

Vainement pour ton fils ta tendresse compose,

Ne crois pas te soustraire à la loi que j'impose ;

Je t'ai donné mon ordre , on ne peut l'éluder ;

Je veux être obéi , mourir n'est pas céder.

En remplissant ma loi , la fortune ou l'adresse

Est la ressource encor que ma bonté te laisse :

Tu peux me satisfaire et conserver ton fils.

Mais si ton cœur s'obstine, et si tu n'obéis ,

Tu péris pour ton fils ; mais sa mort est certaine.

Je l'immole avec toi.

T E L L.

Quelle rage inhumaine!

C L É O F É.

Ah ! n'impute, cher Tell , tous nos malheurs
qu'à moi ,

C'est moi qui t'ai perdu par trop d'amour pour
toi.

Quoi, Gesler ! quand j'amène un fils en ta
présence ,

Fondant sur ma démarche un reste d'espérance !

Séparé de son pere , un enfant dans les pleurs ,

Pour fléchir ton courroux se joint à mes
douleurs ,

Je crois même te voir, en observant ses charmes,
Tout prêt à te laisser désarmer par ses larmes ;
Et c'est à son aspect si propre à l'émouvoir,
Que tu formes , cruel, le dessein le plus noir ;
Celui de tourmenter avec tant de furie ,
Dans l'objet le plus cher , ceux dont il tient la
vie.

Trois victimes pour une ! et c'est moi , moi ,
grands dieux !

Qui t'aurai suggéré ce projet monstrueux ;
Je suis innocemment complice de ton crime ,
Et je t'aurai moi-même indiqué ta victime..
Il est un Dieu vengeur , il ne souffrira pas
Que du sang de mon fils je marque ici mes pas ,
Ni que tant de forfaits s'amassent sur ta tête ;
Il en est qu'il permet , il en est qu'il arrête.
Prends garde , tu te fais un jeu lâche et cruel ,
D'enfoncer le poignard dans ce cœur maternel ;
Tu jouis, inhumain, du tourment que j'endure ;
Mais il n'est point de cœurs liés par la nature ,
Point de cœurs généreux et faits pour la sentir ,
Où mes cris douloureux ne doivent retentir ;

58 *G U I L L A U M E T E L L*,

Chaque mère témoin de ta rage effrénée .
 Craignant de ta fureur la même destinée ,
 Me servant contre toi de juge et de soutien ,
 En arrachant mon fils , croira sauver le sien.

G E S L E R.

Allez , c'est trop tarder à punir leur audace ;
 Que leur fils à l'instant soit conduit dans la
 place.

C L É O F É, *se jettant sur son fils qu'elle*
arrache des mains des Soldats.

Il n'ira point , cruels ; respectez mon effroi ,
 Mes larmes, mon amour, l'appui que je lui doi :
 Respectez et mon fils et sa mere enhardie ,
 Tant qu'un reste du sang qui lui donna la vie
 Animera ce cœur , ce cœur désespéré ,
 Je sauverai mon fils ou je le défendrai :
 Ta menace, tyran, ta rage est inutile ,
 Ce sein qui l'a nourri lui servira d'asile.

G E S L E R.

C'est trop de résistance, obéissez , Soldats ;
 Qu'elle rendeson fils , ou frappez-le en ses bras.

T E L L, *de désespoir.*

Hé bien ! tu me réduis par ta loi sanguinaire
 Au plus horrible état où fut jamais un pere ;

Je ne puis éviter ton féroce courroux ;
 Et même en te cédant , je reste sous tes coups ;
 Mais j'atteste à tes yeux , j'atteste ma patrie
 Témoin de ma douleur et de ta barbarie ,
 Quesi mon fils périt dans un si grand danger ,
 Ce sang qui m'est si cher.... le Ciel doit le venger.
 Oui , je me flatte encor que tant de violences
 Des familles partout vont armer les vengeances ;
 Et qu'enfin mon pays purgé de tes forfaits
 Du joug de tes pareils sera libre à jamais.

(*Il sort avec Cléofé et son enfant.*)

MELCHTAL.

Ah ! trop malheureux Tell, ta vengeance est
 perdue.

SCÈNE VI.

MELCHTAL, GESLER, ULRIC,

GESLER.

Tor , dans la place , Utric , fais garder chaque
 issue ;

Soldats , vous le suivrez , vous savez son arrêt.

60 *G U I L L A U M E T E L L ,*

Que Tell cherche une flèche , un arc ; que tout
soit prêt ,

Qu'on emmene Melchtal.

M E L C H T A L .

Grand Dieu ! Dieu tutélaire !

Confonds cet inhumain , venge et protège un
pere.

S C E N E V I I .

G E S L E R , U L R I C .

U L R I C .

DANS la place peut-être est-ce trop hasarder ;
Cette enceinte est, Seigneur, plus facile à garder.

G E S L E R , après un silence.

Oui, Tell formoit ici ses trames criminelles,
C'est ici qu'il en faut imposer aux rebelles.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOFÉ, *désespérée*, UNE AMIE
DE CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

QUE devient-il ? où suis-je ? où vais-je ? les
cruels !

Où porter ma douleur et mon trouble mortels ?

L' A M I E.

Hélas ! dans les tourmens où vous jette la
crainte,

Que venez - vous chercher dans cette triste
enceinte ?

CLÉOFÉ.

Comme ils l'ont entraîné tout palpitant d'effroi,
Dans les pleurs, dans les cris, les bras tendus
vers moi !

Comme avec violence ils m'en ont séparée !
Au farouche Soldat son enfance est livrée,
Au palais de Gesler déjà Tell amené

62 **G U I L L A U M E T E L L**

Va venir en ce lieu remplir l'ordre donné ;
Ordre affreux ! loi de sang ! cruauté réfléchie
Que n'inventeroit point l'enfer dans sa furie.

L' A M I E

Peut-être que Gesler dans un premier courroux,
N'a voulu , Cléofé , qu'éprouver votre époux ;
Et qu'à suivre sa loi voyant qu'il se dispose,
Il borne sa vengeance aux terreurs qu'il vous
cause.

C L É O F É

Ah ! que tu connois mal ce despote hautain !
Il est trop inflexible , il est trop inhumain.

L' A M I E.

Hé ! vous-même de Tell , songez qu'elle est
l'adresse :

Il saura conserver l'objet de sa tendresse.
Forcé par un barbare , il cede à son pouvoir ,
Il remplira son ordre et non pas son espoir.

C L É O F É.

Ah ! je n'en aurais qu'un , mais je n'ose le
prendre ;
Ce seroit que ce peuple ici vînt nous défendre ;
Mais tu vois comme moi qu'un tyran soup-
çonneux

Aura craint dans la place un concours trop nombreux.

Exprès il a changé le lieu de mon supplice,
Pour suivre sans danger son barbare caprice ;
Ce peuple est à sa porte , il attend ces horreurs...
Va , cours , vois quel effet font sur lui mes
malheurs.

Prends pitié de mes maux , si tu m'aimes , de
grâce.

Je ne respire point....sache ce qui se passe ;
Mêle-toi dans la foule , écoute tous les bruits,
Vois si je puis sortir dans l'état où je suis !

(*l'Amie sort.*)

S C E N E I I.

CLÉOFE, seule.

AH , barbare Gesler , ah ! mere infortunée !
Gage trop malheureux d'un si cher hymenée !
O mon fils ! quand je cours à ton pere opprimé,
Je vois contre tes jours un scélérat armé :
Jesouffrois comme épouse , et tremble comme
mere ;

64 *G U I L L A U M E T E L L,*

Je n'ai fait que changer de crainte et de misere ;
Faudra - t - il voir mon fils atteint d'un fer
mortel ,

Sanglant et déchiré.... cher et malheureux Tell !
Dans tout autre malheur je calmerois ta peine :
Mais comment supporter ta douleur et la
mienne ?

Il te manquoit l'excès de ces atrocités ,
Tyran , pour couronner toutes tes cruautés.
Et le peuple l'endure , et leur regard stupide
Va se repaître ici des fureurs d'un perfide ;
Les angoisses de Tell , les dangers d'un enfant ,
Mes maux être un spectacle ! effroyable
tourment !

S C E N E I I I.

CLÉOFÉ , UNE AMIE DE CLÉOFÉ.

C L É O F É.

En bien , que fait mon fils ? ces momens sont
horribles.

L' A M I E.

Je n'ai vu que des cœurs à vos périls sensibles ;
On attend

On attend , on murmure , on plaint Tell , on
vous plaint ;

On déteste Gesler , on espere et l'on craint.

Le peuple sur ce monstre appelant la vengeance ,

Demande que du Ciel la suprême puissance

Daigne de votre époux guider l'œil et la main.

Ah ! si Tell.... dans ses yeux on a lu ce dessein ;

Oui , s'il pouvoit lancer d'une main assurée

Au cœur de ce barbare une flèche acérée ,

Sans doute avec transport on verroit Tell vengé ;

Mais de trop de regards il se voit assiégé ,

Et Gesler qu'environne une garde nombreuse

Est à l'abri des coups d'une main courageuse.

On dit que votre fils , à la frayeur livré ,

En revoyant son pere , a paru rassuré ,

Qu'il lui tendoit les bras , lui demandoit sa mere ;

Vous cherchoit au milieu d'une foule étrangere ;

Que Tell le consoloit dans ce cruel assaut ,

Et lui donnoit l'esperoir de vous revoir bientôt ,

Le serrant dans ses bras , et malgré tant d'al-
larmes ,

Se contraignant lui-même et retenant ses larmes.

Mais Gesler et sa garde avancent vers ces lieux ,

Tout le peuple suit Tell à pas tumultueux ;

E

66 G U I L L A U M E T E L L ,

Vous ne pourriez jamais soutenir ce spectacle ,
Et vos cris n'y mettroient qu'un inutile obstacle :
Fuyez , épargnez-vous des tourmens infinis.

C L É O F É.

Qui ? moi ! dans ces momens abandonner mon fils !

L' A M I E.

On vous arrachera de ces lieux.

C L É O F É.

Je suis mere ,

Je recevrai pour lui la flèche meurtriere.

L' A M I E.

Venez , à trop d'horreurs vos sens seroient livrés ;
Souffrez qu'on vous entraîne , et sur-tout espérez.

C L É O F É.

Ah ! si mon fils périt , c'est le jour qu'on m'arrache ,

SCÈNE IV.

GESLER, TELL, SON FILS, GARDES,
PEUPLE.

GESLER.

SOLDAT, prenez l'enfant: qu'à cet arbre on
l'attache.

TELL.

Ah! dans son jeune cœur c'est porter trop d'effroi;
Barbares, à mes mains laissez ce triste emploi.
Hélas! je veux d'un fils dissiper les allarmes,
Et j'ai peine moi-même à retenir mes larmes.
Mon fils, laisse attacher ce bandeau sur tes yeux,
Ton pere ne veut rien qui te soit dangereux;
Je ne te quitte point, mon cher fils, sois
tranquille;

Je t'aime, ne crains rien, sois sur-tout immobile:
Du moindre mouvement, te dis-je, garde-toi,
Je t'en conjure ici pour toi-même et pour moi:
Je vais dans un moment te détacher moi-même.

GESLER.

Hâte-toi d'accomplir ma volonté suprême:

68 G U I L L A U M E T E L L ,

D'ici , séditieux , c'est à toi d'adresser

Au but que sur son front cette main va placer.

TELL , à l'autre extrémité du Théâtre.

Dieu protecteur ! tu vois au bord de quel abîme ,

Gesler met avec moi cette tendre victime.

Veille du haut des cieux sur ses jours innocens,

Sauve-le de son pere ainsi que des tyrans.

Mon bras va triompher , si le tien le dirige ;

Et pour sauver mon fils , tu me dois un prodige.

(Il tire la flèche à genoux , abat la pomme de
pin , se relève et retombe comme évanoui
contre un rocher.)

P E U P L E

Vive Tell ! Vive Tell !

S C È N E V.

CLÉOFÉ , GESLER , TELL , SON FILS ,

GARDES , PEUPLE , L'AMIE DE

CLÉOFÉ.

L' A M I E , entrant avec Cléofé.

E N T E N D E Z - V O U S ces cris !

Ah ! vivez , Cléofé , Tell vous rend votre fils.

C L É O P É.

Il vit , Ciel ! est-il vrai ! je succombe à ma joie.

G E S L E R.

Tell triomphe : mon cœur à la rage est en proie.

C L É O P É.

O mon fils ! ô cher Tell !

T E L L.

Je le mets dans tes bras.

Cours , et loin d'un tyran précipite tes pas.

G E S L E R , *arrêtant Tell.*

Demeure.

S C È N E V I.

GESLER , TELL , GARDES.

T E L L.

P R È S de toi quel ordre encor m'enchaîne ?

Laisse-moi respirer de cette horrible scene.

Laisse sécher les pleurs qu'elle m'a fait verser ,

Te montrer à mes yeux , c'est la recommencer,

G E S L E R.

Tu savois de Gesler quelle étoit la menace ,

Tu savois à quel sort t'exposoit ton audace ;

70 *G U I L L A U M E T E L L ,*

J'ai fait ton châtimement seulement d'un danger ,
Songe que d'autres coups auroient dû me venger ,
Et pour les jours d'un fils quand tu cesses de
craindre ,

Lorsque tu l'as sauvé , cesse enfin de te plaindre.

T E L L .

Oui , oui , je l'ai sauvé , j'étois sûr de ma main ,
Crois-tu , si du succès je n'eusse été certain ,
Que je t'eusse obéi. Barbare ! Ah , ciel ! insulte ,
Insulte à ma tendresse , à mes sens en tumulte ;
Mets ton indigne joie à retourner ; cruel ,
Le trait encor resté dans ce sein paternel.

Tigre , qui de mon sang brûlois de te repaître ,
Assassin de mon fils autant que tu peux l'être ,
Ta fureur espéroit qu'un coup d'œil incertain ,
Que la nature même égareroit ma main ;

Le ciel n'a pas voulu que mon fils fut ta proie ,
Le ciel voulut t'ôter cette barbare joie ;
Mais mon cœur s'en est-il senti moins tourmenter ?
Etoit-ce moins un prix horrible à remporter ?

As-tu moins mérité par un si noir caprice
Que tout ce qui respire avec moi te maudisse ?
On a vu des tyrans dans un premier transport
Donner à l'innocence ou des fers ou la mort ,

Et cet emportement de leur fureur extrême
Pouvoit servir d'excuse à leur cruauté même ;
Mais calculer ses coups , mais porter dans un
cœur

L'image du danger pire que le malheur ,
Lui faire ainsi souffrir tous les maux qu'il
redoute ,

De ce poison mortel l'abréuver goutte à goutte ,
C'est un art d'opprimer inconnu jusqu'à toi.

J'ai fait ta volonté ; quelle que fût ta loi ,
Tu me l'as vu remplir ; une assez rude peine ,
Un supplice assez grand m'acquitte envers ta
haine ;

Laisse-moi m'éloigner , rends-moi ma liberté.

G E S L E R.

A toi qui me bravois , dont la témérité.....
Est-ce là ton attente ? est-ce là ma promesse ?

T E L L.

Quel est ce nouveau trait de ta scélératesse ?
Perfide ! Quels sont donc ces indignes détours ?
Que prétends-tu ?

G E S L E R.

D'un fils tu conserves les jours ,
Je veux bien t'épargner , après ton insolence ,

72 *G U I L L A U M E T E L L ,*

Tu m'outrageas , tu vis , rends grâce à ma
clémence.

T E L L .

Ta rage me confond ! O sort ! ô vœux trahis !

G E S L E R .

Mais quelle flèche encor vois-je sous tes habits ?

Traître , tu là cachois , qu'en pretendois-tu faire ?

T E L L .

Ce que j'en aurois fait !

G E S L E R .

Oui , réponds , téméraire ,

T E L L .

Si mon malheureux fils eut péri par ma main ,

La flèche que tu vois t'aurait percé le sein ,

(Gesler lui arrache la flèche.)

Et de son meurtrier punissant la furie ,

J'eusse encor d'un tyran délivré ma patrie.

G E S L E R .

Qu'on le charge de fers , qu'on l'ôte de mes yeux ;

Allez , délivrez-moi de cet audacieux.

J'ordonnerai bientôt le châtiment du traître ;

Il servira d'exemple.

T E L L , à part.

Et d'époque peut-être.

SCÈNE VII.

GESLER, ULRIC.

GESLER.

UN tel excès d'audace en un rang aussi bas !

ULRIC.

Il est de ces mortels dans les plus vils états ,
De ces séditeux aigris par leur bassesse ,
Qui pour se distinguer n'ont que la hardiesse ,
Plus leur sort est obscur , plus leur rang est
abject ,

Plus ils osent franchir les bornes du respect ;
Point de milieu pour eux ; la crainte ou la licence ,
L'obéissance extrême ou l'extrême insolence :
Ne prétendant à rien , qu'ont-ils à ménager ?
Pour changer de fortune , ils bravent le danger ,
A leurs yeux insensés la révolte est la gloire.

GESLER.

Ah ! je vais l'en punir , Ulric , et tu peux croire
Que dès ce jour.... mais non , ne précipitons rien ,
Ce téméraire ici n'étoit pas sans soutien.
Tu le vois , sa fureur attentoit à ma vie ,

74 *G U I L L A U M E T E L L ,*

Et jusqu'à s'en vanter le perfide s'oublie.

Ce n'est point tout d'un coup qu'avec sécurité

On s'élève en public contre l'autorité ;

Qu'à la rébellion la plus déterminée ,

L'ame d'un furieux doit s'être abandonnée ,

Il faut dans les esprits à tout événement ,

S'être formé de loin un secret ralliement :

Tout annonce en ce traître une ame fanatique ,

Une volonté forte et qui se communique ,

Il est un vrai complot ; mais ce dessein hardi ,

Ailleurs que dans ce lieu veut être approfondi.

Avec joie ils ont vu sa désobéissance ,

Cette témérité flattoit leur impuissance ;

Ils aimoient un mortel qui sembloit en leur nom

Venir briser le joug où je tiens ce Canton ,

Et le salut d'un fils qu'il doit à son adresse ,

De leur secret triomphe a redoublé l'ivresse.

Non , ne laissons point croire aux esprits
prévenus ,

Qu'après m'avoir bravé l'on osoit encor plus ;

Des regards de ce peuple éloignons ma victime ,

Eloignons ce Melchtal qu'un même esprit anime ;

Je veux dès ce moment pour mieux m'assurer
d'eux ,

Qu'à la tour de Kusnac , ils soient conduits tous
deux.

Là , pour développer leurs manœuvres obscures,
Pour tirer leur aveu , j'emploierai les tortures.

La vérité connue , il me suffit , Ulric ;

Sans rendre dans Altdorff leur châtiment public ,

Je rétablirai l'ordre , et quant aux deux rebelles ,

Quant aux autres mutins entrés dans leurs
querelles

J'étudierai les coups que je dois leur porter ;

Et le sévère arrêt que je saurai dicter ,

Me payera bien du temps où mon courroux
s'arrête.

Sur le lac à l'instant qu'une barque soit prête

De ce bord isolé qu'on la fasse approcher.

Cours , vole , cher Ulric , et reviens m'en chercher.

*S C È N E V I I I .**G E S L E R , U L R I C , U N O F F I C I E R .**L' O F F I C I E R .*

*S*i longtems en ces lieux quel dessein vous
arrête !

Seigneur , les jours de Tell à ce peuple sont
chers ;

On se plaint hautement qu'arrêté dans vos fers ;

Après qu'il s'est soumis à vos loix vengeresses ,

Il ne ressent point l'effet de vos promesses.

Le passage du Lac paroît plus fréquenté ,

Et depuis que du jour s'affoiblit la clarté ,

Au-delà de ce Lac vos surveillans fideles

Ont cru voir s'embusquer plusieurs de ces
rebelles.

G E S L E R .

Hé bien ! ils me verront : précipite tes pas ;

Sur le bord opposé fais passer des Soldats ;

Que la garde du fort soit par eux renforcée ,

Qu'autour de mon palais une autre soit placée.

S C E N E I X.

G E S L E R, U L R I C.

G E S L E R, à *Ulric.*

V I E N S, entrons dans la barque avec mes
prisonniers,

Aux portes de la tour qu'ils meurent les premiers,
Que le reste frémissé, ils apprendront les traîtres,
Si c'est impunément qu'on s'attaque à ses maîtres.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

*S C È N E P R E M I È R E.**CLÉOFÉ, FURST.**FURST.*

Où courez-vous ? ô Ciel ! quel transport effréné ?

CLÉOFÉ.

Mon époux dans les fers sur le Lac entraîné !
Tu souffres qu'arrêté dans cette horrible piège,
Sous les coups du tyran..... Mais de quoi m'é-
tonné-je !

Tu viens de voir mon fils à la mort exposé ,
Tu l'as vu sous la flèche et tu n'as rien osé ,
C'étoit-là le moment de soulever la Suisse ,
Tu l'as perdu : va , fuis , redoute le supplice ;
Crains Gesler , même absent ; tu n'éviteras pas
L'œil de la tyrannie , attaché sur tes pas ;
Victime sans honneur de l'amitié trahie ,
Avec Tell et Mechtal crains de perdre la vie ;
Fuis , dis-je , et de leur sort encor plus effrayé ,

Traître envers ton pays , comme envers l'amitié ,
 Sans exposer tes jours au danger de la fuite ,
 D'ennemi des tyrans , fais-toi leur satellite ,
 Et va , de ton pays recherchant les soutiens ,
 Distribuer la mort à tes concitoyens.

Je cours vers eux ; le sang qui coule dans mes
 veines

Est le sang généreux de ces républicaines ,
 Qui du haut des remparts de Zurich assiégé ,
 Forçerent à la fuite Albert découragé.

Je vais de ce pas même , oui , je cours éperdue
 Appeler à grand cris dans la foule inconnue
 Des défenseurs de Tell plus ardens mille fois
 Que tous ces vains amis dont il avoit fait choix.

F U R S T.

Arrêtez , Cléofé , déjà votre imprudence ,
 Bien excusable , hélas ! en prenant sa défense ,
 Vient de mettre en péril les jours de votre fils ;
 N'allez pas éventer nos desseins par vos cris ,
 La Suisse vous feroit un trop juste reproche ,
 Plus que vous ne croyez , l'instant heureux
 approche,

Où de ses oppresseurs ce peuple est délivré.

C L É O F É.

Comment ! que dites-vous ? quel sort inespéré ?

F U R S T.

Pour venger la patrie et dissiper vos craintes ,
Nous n'avons attendu ni vos maux ni vos plaintes ,
Et l'infâme Gesler par ses derniers excès ,
Précipite aujourd'hui l'effet de nos projets ;
Tandis que sur le Lac, infesté par ses crimes ,
Le despote lui-même entraîne ses victimes ,
C'est sur le même Lac que le brave Werner
A couru vers le fort et devancé Gesler :
Oui, Werner avec ceux qu'en secret il com-
mande ,
Attendsur l'autrebord que ce monstre y descende ;
Là , fondant tout-à-coup sur ce lâche mortel ,
De ses barbares mains ils vont délivrer Tell ;
Ils vont plonger le fer dans le flanc du perfide.

C L É O F É.

Et vous ne suivez point le transport qui les
guide ?

Tranquille dans Altdorff vous n'êtes point jaloux
D'aller sur un tyran porter les premiers coups,

FURST.

FURST.

Regardez cette tour (1) dont l'orgueilleuse cime
Domine insolemment ce Canton qu'on opprime,
Et dont le nom gravé par la main des tyrans,
Est un outrage insigne et de tous les instans.
Là, tous encouragés à la même vengeance,
Nous devons de Gesler mettre à profit l'absence,
Et pour exécuter notre vaste dessein,
Entrer avec un fer caché dans notre sein.
Un de nous, vers la nuit, doit dans la forteresse
Nous introduire tous par une heureuse hardiesse,
La ruse contre un monstre est permise au-
jourd'hui,
Et si nous l'employons, le blâme en est à lui.
Une fois dans le fort notre troupe élancée,
Une fois de ces murs la garnison cassée,
Nos mains de toutes parts aux châteaux des
tyrans
Porteront et la hache et les feux dévorans,
La fuite contre nous sera leur seul asile;
Attendez ces moments d'un esprit plus tran-
quille,

(1) Elle s'appeloit *Bride-Uri*.

82 *G U I L L A U M E T E L L ,*

L'heure avance où je dois rejoindre mes amis,
Plus de retardement ne peut m'être permis,
Je vais par les effets confirmant ma promesse
Justifier bientôt l'espoir que je vous laisse,
Encor quelques instans, je vous rends votre
époux,

Et le joug de la Suisse est brisé par nos coups.

S C E N E I I.

C L E O F É , seule.

Au calme de l'espoir mon ame s'est r'ouverte;
Le hasard tient encor l'entreprise couverte;
Par mes vœux, par mes pleurs, le ciel seroit
fléchi,

Mon époux délivré, mon pays affranchi !
Acheve, Dieu puissant, entraîne dans l'abîme
Un monstre sur lui-même aveuglé par le crime,
Mets un terme à nos maux, et que leur souvenir
Contre de tels malheurs serve à nous prémunir,
Conserve la patrie, et s'il faut que la Suisse
Du joug d'un insensé dans l'avenir rougisce,

Ah ! du moins la vertu que fatigua longtemps
 Cette sorte de gloire accordée aux tyrans
 Verra par l'oppresseur qui nous tint sous sa
 chaîne

La vile tyrannie en mépris comme en haine.
 Mais quel nuage affreux sur Aldorff épaissi
 A mes yeux effrayés couvre l'air obscurci ?
 L'orage est sur le lac et la foudre qui gronde
 Mêlé encor ses éclats au tumulte de l'onde ;
 Des vents impétueux le souffle déchaîné
 Va renverser la barque où Tell est entraîné,
 Tout mon cœur se remplit de mortelles alarmes ;
 Ah ! pour perdre un tyran , grand Dieu ! prends
 d'autres armes ,

Et s'il doit être en proie aux vagues en courroux,
 Daigne les applanir pour sauver mon époux....
 Hélas ! l'orage augmente et ma prière est vaine ,
 Je frissonne de crainte et je respire à peine ,
 Mon époux va périr. Juste Ciel ! confonds-tu
 Dans le même destin le crime et la vertu....
 Me trompé-je ? les vents , déjà loin du rivage ,
 Semblent chasser la foudre et porter le ravage ;
 Calme inutile , hélas ! l'époux qui m'est si cher
 Echappe à la tempête et non pas à Gesler.

84 *G U I L L A U M E T E L L*,
Sans relâche frappée en ce jour trop funeste ;
L'orage se dissipe et ma terreur me reste.

S C E N E I I I.

M E L C H T A L , C L É O F É.

C L É O F É

EN croirai-je mes yeux ? eh quoi , Melchtal ,
c'est vous ,
Je vous vois seul ; parlez ? reverrai-je un époux ?
Qu'avez-vous fait de Tell ?

M E L C H T A L .

Il est libre.

C L É O F É.

Qu'entens-je ?

M E L C H T A L .

Au comble de revers notre fortune change.
Le tyran , la tempête , enfin tout ce qui dut
Servir à notre perte a fait notre salut ,
Et l'on ne vit jamais dans un sort si funeste
Un effet plus marqué de la faveur céleste.
Nous traversions le lac ; le tyran l'œil sur nous ;

Lui-même exécutant l'arrêt de son courroux ,
Vers la rive opposée et le fort qu'il habite ,
Fier de ces attentats , vogueoit avec sa suite.
Auprès du gouvernail sont les flèches de Tell ,
Dont s'étoit par prudence emparé le cruel.
Mais au milieu du lac nous avançons à peine ,
S'élève une tempête effroyable et soudaine ,
Par les vents en fureur les flots amoncelés
Croisent sur notre esquif leurs assauts redoublés ;
Tout est prêt à périr. Gesler craint pour sa
vie ;

Le ciel semble en effet punir sa barbarie :
Mais c'est sur son orgueil qu'avec étonnement
Nous avons vu tomber le premier châtiment.
Admirez avec moi le ciel dont la puissance
Abaisse des humains et confond l'insolence.
Tandis que tout s'alarme , et Gesler et les siens ,
Que l'orage s'accroît , que l'art est sans moyens ,
On avertit Gesler que Tell , pilote habile ,
Pouvoit seul commander à la vague indocile :
A cet avis propice , autant qu'inattendu ,
Un cri , *rendez-nous Tell* , est par-tout entendu.
Gesler est combattu , pâlit , frémit de rage ,
Mais le péril pressant, mais la peur du naufrage,

86 G U I L L A U M E T E L L

De tous les passagers les cris impérieux,
 Son pouvoir éclipsé devant celui des Cielux,
 Tout le forcé à céder. Il contraint donc sa haine;
 De Tell avec dépit il détache la chaîne;
 Tell passe au gouvernail en ces extrémités
 Mais veut que je sois libre et reste à ses côtés.
 Quel spectacle ! un tyran que la vengeance
 anime

Forcé d'avoir recours à sa propre victime;
 Voyant à la merci de son fier prisonnier
 Sa fortune, ses jours , son être tout entier.
 Tell dirige la barque à travers l'onde émue ,
 Mais sans perdre son arc et ses flèches de vue ;
 Enfin il gagne un bord moins battu par les flots ;
 Où d'un roc aplati le sommet sort des eaux ,
 L'espérance renaît , il s'efforce , il approche ,
 Saisit son arc , s'élance avec moi sur la roche ;
 D'où , renversant du pied la barque et nos tyrans ,
 Nous les avons plongés dans les flots écumans.

C L É O F É.

Ce n'est donc point en vain , juste Ciel ! qu'on
 t'implore ;
 Mais que fait mon époux , quel soin l'arrête
 encore ?

Il m'envoyoit vèrs vous en cet événement
Pour vous instruire icide ce grand changement ,
Hors d'un pareil danger , sa premiere pensée
Est de bannir l'effroi de votre ame oppressée.
Au bord de ces rochers il est encor resté
Pour s'assurer du sort d'un tyran détesté:
Cependant on accourt de loin sur son passage,
Les uns de ces rochers , les autres du rivage ,
Ils cherchent un mortel qui peut tout surmonter,
Que le péril approche et semble respecter ,
De revoler vers lui j'ai donné ma parole,
Souffrez que de ce pas.....

C L É O F É.

Je vous suis et j'y vole.

Gesler dans les rochers!

S C E N E I V .

GESLER, MELCHTAL, CLÉOFÉ.

GESLER, *gravissant le long des rochers.*

LES perfides !

MELCHTAL.

O Ciel !

Notre victime !

CLÉOFÉ.

O Dieu !

MELCHTAL.

J'y cours.

CLÉOFÉ.

Malheureux Tell !

GESLER.

Cherchons Tell, que le traître aux supplices en
proie.....

SCÈNE V.

TELL, MELCHTAL, GESLER, CLÉOFÉ.

TELL; *paraissant sur les rochers opposés et tirant une flèche sur Gesler.*

RECONNOIS Tell, barbare, à la mort qu'il t'envoie.

GESLER, *tombant.*

Sort cruel!

CLÉOFÉ.

Cher époux!

TELL, *sur le haut des rochers, à pleine voix.*

Liberté! liberté!

Regardez, peuple, amis, le coup que j'ai porté,
Sur ce rocher sanglant ma victime étendue;

Voyez la tyrannie avec elle abattue;

Voyez de ce château son infâme arsenal

Sortir par tourbillons la flamme pour signal,

Qui, parcourant les airs sous cet heureux
auspice,

Du souffle d'un tyran semble épurer la Suisse.

90 G U I L L A U M E T E L L ,
MELCHTAL , pendant que Tell descend des
rochers.

Clair et généreux Tell, ah! tu préviens mes coups;
Souffre que mon courage ose en être jaloux.

C L É O P É.

Digne libérateur , vengeur de tant d'outrages ,
Que la mort d'un tyran doit t'assurer d'hom-
mages!

T E L L.

Albert va nous poursuivre et venger son trépas;
Mais nés Républicains , nous sommes tous
Soldats ;

Aisément la valeur sur ce nombre l'emporte ,
Contre ses ennemis la Suisse est assez forte ;
Vous voyez tous ces lacs dont ces lieux sont
coupés ,

Ces chaines de rochers et ces monts escarpés ,
Boulevards des cantons , abris de nos campagnes ,
Albert ne peut percer jusques dans nos mon-
tagnes ,

Que par des défilés qui serrent nos vallons ;
Avant leur arrivée , emparons-nous des monts ;
De nos mains ébranlons des roches toutes prêtes ,
Qui , dès qu'ils paroîtront , rouleront sur leurs
têtes ;

Le trouble et le désordre une fois dans leurs rangs;
Tombons, fondons sur eux ainsi que des torrens,
Que la flèche et l'épée , étendant le ravage ,
Des bataillons rompus fasse un vaste carnage ,
Qu'il ne leur reste enfin pour arrêter nos coups
Que leur débris sanglans semés entr'eux et nous.

M E L C H T A I.

Brave Tell , ton discours comme des traits de
flammes,
Tu le vois dans leurs yeux , vient d'embrâser
leurs ames.

La victoire ou la mort...

T E L L.

C'est un vœu trop commun ,
Cesontdeuxsentimens;peuple,n'en ayons qu'un,
Braver le sort n'est rien , il faut qu'on le décide ;
La fortune seconde une audace intrépide.
Qui veut vaincre ou périr est vaincu trop souvent;
Jurons d'être vainqueurs , nous tiendrons le
serment.

F I N.

A Franciade , de l'Imprimerie du District ,
rue de Paris , N^o. 29.

ENDROITS DE LA PIÈCE

qu'on passe à la Représentation.

Page 5. *L'ambition sans frein , etc.* Ce vers et les 7 suivans.
(On observe cependant que ces vers ont été souvent rétablis).

Page 12. *Avec les maux publics dont le poids est sur nous ,*
Ce vers et les trois suivans.

Page 28. *On n'a point condamné etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 37. *Mais le sort me le livre, etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 48. *Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante.*
L'auteur a corrigé et a mis d'une insulte évidente. On a préféré l'ancienne leçon.

Page 54. *Arrêtez , quoi ! mon fils ! etc.* Ce vers et les trois suivans.

Page 73. *De ces séditieux , etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page idem. *Tu le vois , sa fureur etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page 74. *Avec joie ils ont vu etc.* Ce vers et les 7 suivans.

Page 76. *On se plaint etc.* Ce vers et les suivans se réduisent quelquefois à ce vers-ci :

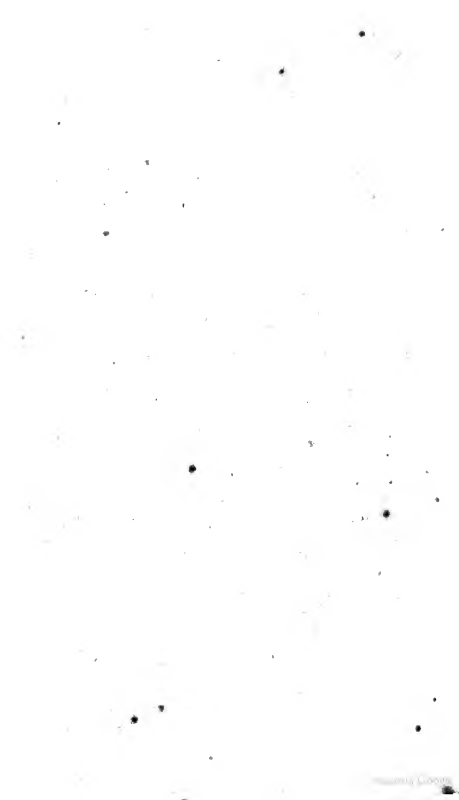
On le plaint hautement arrêté dans vos fers.

Page 80. *Tandis que sur le lac etc.* Ce vers et les 3 suivans.

Page 82. *Mets un terme à nos maux , etc.* Ce vers et les sept suivans.

LA VEUVE
DU MALABAR,
OU
L'EMPIRE DES COUTUMES,
TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 30 juillet
1770.



AUX MÂNES
DE DORAT,
MORT

Le jour de la première Représentation
DE LA VEUVE DU MALABAR.

O MON Ami, tu meurs ! atteinte pressentie !

Mais dans quel jour je la reçois !

Époque vraiment inouïe !

Dure fatalité qui dut marquer ma vie ,

Et qui force à parler de soi

Quand la douleur veut qu'on s'oublie !

Ta dernière pensée a donc été pour moi ,

Et ton dernier vœu pour ma gloire ! (*)

Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire ,

Et de ce cœur qui fut à toi ?

La peine & le plaisir , telle est la loi commune ,

S'étoient toujours suivis , précédés tour à tour ;

Le bonheur pour moi seul est dans le même jour

Étouffé sous mon infortune ;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès de la Veuve du Malabar , cela me fera passer une bonne nuit. *Voilà les dernières paroles de M. DORAT.*

Dans les pertes du cœur peut respirer encore

Les parfums de la vanité ?

Malheur irréparable ! ami doux & facile ,

Nouveau Quintilius à jamais regretté ,

Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé ;

Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.

Lorsque privé de Colardeau ,

Tu jettois des fleurs sur sa cendre ,

Ah ! comme lui dans le tombeau ,

Tu devois donc si-tôt descendre ;

Comme lui , jeune encor , dans ta course arrêté ,

Objet d'intérêt & d'allarmes ,

Tu devois pour les Arts , pour la Société ,

Rouvrir une source de larmes !

Aussi fécond qu'Ovide & souvent son rival ,

En grâces où trouver ton maître ,

En honnêteté ton égal ?

Déjà ton nom célèbre & si digne de l'être ,

Ornoit mes Vers. Ah ! dans ce jour de deuil

Devoit-il donc y reparaître ,

Pour t'y montrer dans le cercueil ?

PERSONNAGES. ACTEURS.

LAN

ASSA, veuve du Malabar. *M^{lle}. Sainval.*

FATIME, Confidente de la
Veuve.

Mad^e. Suin.

LE GRAND BRAMINE. *M. Vanhove.*

LE JEUNE BRAMINE. *M. Monvel.*

UN BRAMINE. *M. Marfi.*

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS. *M. de la Rive.*

UN OFFICIER FRANÇOIS. *M. Dorival.*

UN OFFICIER INDIEN. *M. Florence.*

BRAMINES.

PEUPLE INDIEN.

OFFICIERS FRANÇOIS.

SOLDATS.

*La Scène est dans une Ville Maritime, sur la côte
de Malabar.*



LA VEUVE
DU MALABAR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE
BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

UN illustre Indien a terminé sa vie,
Sachez donc si sa Veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas.
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la Religion jointe à la Politique,

Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Hé ! ne peut-on sauver la victime nouvelle ?
Son Epoux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle ;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens ,
Si puissans sur notre ame & sur nos sentimens ,
Où d'une Epouse en pleurs , l'Epoux qui se sépare ,
Exige de sa foi cette preuve barbare ;
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui ,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

L E G R A N D B R A M I N E.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle ?
Pensez-vous que du sang dont on sçait qu'elle sort ,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son Epoux , sa famille inquiète ,
L'environne déjà pour exiger sa dette ;
L'affront dont en vivant elle se couvrirait ,
Sur ses tristes parens à jamais s'étendrait ,
Et de sa propre gloire une fois dépouillée ,
Que faire de la vie après l'avoir souillée ?
Où seroit son espoir ? sans honneur & sans biens ,
Devenue & l'Esclave , & le rebut des siens ,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile ,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile ,

10 LA VEUVE DU MALABAR,

Elle ne traîneroit que des jours languissans ,
S'abreuveroit de pleurs & mourroit plus long-tems.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai ; cependant pour peu qu'on soit sensible ,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste fort ,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort ;
Les loix même contre elle ont pu fournir ces armes !
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroe un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux !
Il faut qu'elle périsse , ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie ,
L'en punir , la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Hé quoi ! pour honorer la cendre de leur père ,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère.

LE GRAND BRAMINE.

Et vous , ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre-humain.
Observez le tableau des mœurs universelles ;
Vous verrez le pouvoir des Coutumes cruelles.
L'Empereur Japonnois descendant chez les morts ,
Trouve encor des Flatteurs pour mourir sur son corps.

Les enfans pour périr ou vivre au choix du père ,
 Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
 Le Massagete immole , & c'est par piété ,
 Son père qui languit sous la caducité.
 Le Sauvage vieilli , dans sa douleur stupide ,
 De son fils qu'il implore , obtient un parricide.
 Sur les bords du Niger , l'homme est mis à l'encan :
 En montant sur le Trône , on a vu le Sultan
 Au lacet meurtrier abandonner ses frères ,
 Et dans l'Europe même , au centre des lumières ,
 Au reste de la terre , un honneur étranger ,
 De sang-froid , pour un mot , force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi , l'exemple affreux des Coutumes barbares ,
 Autorise & maintient des excès si bizarres.
 Ainsi , quand des Autels la femme ose approcher ,
 Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
 Du destin qui l'attend l'horreur anticipée ,
 Se présente sans cesse à son ame frappée :
 Esclave de l'Epoux , même lorsqu'il n'est plus ,
 Liée encor des nœuds que la mort a rompus ;
 Entendez-la crier d'une voix lamentable ,
 Cruels , qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
 Hélas ! déjà le Ciel nous impose en naissant

12 LA VEUVE DU MALABAR,

Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt :
Et votre aveugle loi, votre ame injuste & dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la Nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage & la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine ?
La femme naît pour nous, & par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
Prens-tu les préjugés des Nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévoûmens :
L'appareil des bûchers & leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
Mais la Veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre & près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'Épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Reculé dans les tems, & voit dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.

Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des Veuves de Cétéus le combat glorieux :
L'une , à qui de l'hymen aucun gage ne reste ,
Tire son droit de mort d'un état si funeste ;
L'autre , du gage même enfermé dans son sein ;
Et celle que la Loi force à céder enfin ,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie ,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir , toi qui connois nos Loix ,
Ces victoires sur nous , ces maux de notre choix ;
Ici tout est extrême : Hé ! vois nos Solitaires ,
Des Fakirs , des Joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu ,
L'un , le corps renversé , dans les airs suspendu ,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame ,
L'attifer de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux ,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ,
Sous un Soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos Dieux.
Vois sur le haut des monts le Bramine en prières ,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;

14 LA VEUVE DU MALABAR,

Quelques-uns se jeter au passage des chars ,
Ecrasés sous la roue , & sur la terre épars :
Tous abrégér la vie & souffrir sans murmure ;
Tous braver la douleur & dompter la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint ,
Ne gémit de ses maux , & ne veut être plaint ;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie ,
Il la force , en Tyran , d'abandonner la vie.
Pardonnez , j'avois cru qu'exposés aux malheurs ,
Sans appeller à nous la mort , ni les douleurs ,
Ce devoit être assez pour la constance humaine ,
De supporter les maux que la Nature amène :
D'inexplicables Loix , par de secrets liens ,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'insecte à l'homme , on peut assez connoître ,
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque Être.
Les Dieux comme immortels , & sur-tout comme heureux ,
A tout Être sensible ont inspiré ces vœux :
L'homme , l'homme lui seul , dans la Nature entière ,
A porté sur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il étoit né sous des Dieux malfaisans ,
Dont il dut à jamais repousser les présens.
Ah ! la secrète voix de ces Être augustes ,

Crie au fond de nos cœurs, foyez bons, foyez justes;
 Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
 Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons?
 Cette haine de foi n'est-elle point coupable?
 Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable:
 Et le Ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
 D'aimer tous les humains, pour ne haïr que foi?

S C È N E I I I.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE
 JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

HÉ bien! qu'avez-vous sçu? Cette Veuve fidelle
 Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle?
 A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
 Elle va s'immoler & se rejoindre à lui.
 Ses parens l'entouroient & ne l'ont point quittée;
 Mais leur voix ne l'a pas long-tems sollicitée:
 De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir;
 En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
 La femme à nos bûchers, fière, ou pusillanime;

16 LA VEUVE DU MALABAR,

Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime ;
Celle-ci , sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort ,
Mais aussi sans gémir & sans être abattue ,
Paroît à son trépas seulement résolue :
Quoique si jeune encor , d'un cœur ferme , dit-on ,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins ; & je vois sans surprise ,
Sur-tout , dans ces momens , sa conduite soumise.
Le Siège avance , amis ; l'Européen jaloux ,
Au métier des combats plus exercé que nous ,
Plus habile en effet , ou plus heureux peut-être ,
Dans nos remparts forcés est prêt d'entrer en maître :
De la loi des bûchers maintenons la rigueur ,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette Veuve bien-tôt se rendra-t-elle au Temple ?

LE BRAMINE.

Oui , vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir ! hélas ! que je la plains !
Brillante encor d'attraits , & dans la fleur de l'âge ,
Ah ! qu'il est douloureux d'exercer ce courage ,

Et

Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
 Que la Nature encor ne redemandoit pas !
 Des usages ainsi l'innocence est victime ;
 Ce n'est point seulement par la haine & le crime,
 Que la cruauté règne, & proscriit le bonheur ;
 C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
 De piété, de loix ; la coutume bizarre
 A sçu légitimer l'excès le plus barbare ;
 Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
 A soumis l'être foible au mortel inhumain.
 Pour le bonheur commun, ils n'ont point sçu s'entendre
 Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
 Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter :
 Ils ont mis leur étude à se persécuter.
 Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
 Dont le Ciel, en naissant, nous rendit tributaires,
 Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
 Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entens une autre voix qui te parle & te crie :
 Qu'attens-tu de ce monde ? Est ce là ta patrie ?
 Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu :
 Apprens que sans souffrance il n'est point de vertu.

B

18 LA VEUVE DU MALABAR,
De Brama, dans ce Temple, entens la voix terrible :
Tu deviens sacrilège , & tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime ,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre , & suivre en tout mes ordres souverains.
La Loi veut , il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins , si vous n'êtes fidèle.

(*Le jeune Bramine fort.*)

SCENE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE,
UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'annoncez-vous ?

L'OFFICIER.

Il pense, & vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs ;
Il croit que ces momens sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce Temple, votre asile,
S'élève entre le Camp & les murs de la Ville ;
Du bûcher allumé les feux étincelans ,
Brilleroient de trop près aux yeux des assiégeans.
Le Gouverneur craindrait une cérémonie ,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez , dans un moment je vais l'entretenir.

S C È N E V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

A T T E N D R E ! différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein ? quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête ?
De sa fausse prudence il faut nous défier ,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoique dans ce jour le Gouverneur propose ,

20 LA VEUVE DU MALABAR, &c.

De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause ,
Loin que le Sacrifice en ces lieux attendu ,
Pour le Siège un moment doive être suspendu.
Ah ! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices ,
Qu'il faut à nos Guerriers rendre les Dieux propices ?
Cet usage établi par la nécessité ,
Par la Religion fut encore adopté ,
Et la Loi des Bûchers une fois rejetée ,
Où s'arrêteroit-on ? Une Coutume ôtée ,
L'autre tombe ; nos droits les plus saints, les plus chers ,
Nos honneurs sont détruits , nos temples sont déserts ;
Plus la Coutume est dure & plus elle est puissante ,
Toujours devant ces Loix de mort & d'épouvante ,
Les Peuples étonnés se font courbés plus bas :
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats ,
Quel respect auroit on pour le Bramine austère ?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence & d'erreur ;
Mais quand d'autres mortels , imitant sa rigueur ,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes ,
Et savent comme nous se renoncer eux mêmes ,
Alors le Peuple admire, il adore & frémit ;
L'ordre naît , l'encens fume & l'autel s'affermir.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I È R E.

LA VEUVE, FATIME.

F A T I M E.

MADAME ! à quelle loi vous êtes-vous soumise ?
Je frémis d'y penser !

L A V E U V E.

Reviens de ta surprise.

Tu naquis dans la Perse , & sous un ciel plus doux ,
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais , Fatime , à son sort Lanassa dut s'attendre :
Dans ces tombes de feu d'autres ont fçu descendre ;
Je n'en puis être exempte , & ces murs , ces rochers
Sont noircis dès long-tems par les feux des bûchers.

F A T I M E.

Votre malheur m'accable , & vous semblez tranquille.

22 LA VEUVE DU MALABAR ,

LA VEUVE.

Mon Epoux ne vit plus ; de la terre il m'exile.

F A T I M E.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour ,
Jusques-là de la vie éteindre en vous l'amour ?
Qu'importe à votre Epoux , à son ombre insensible ,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible ,
Autant que vous l'aimiez , s'il vous aimoit , hélas !
Auroit-il exigé ? ...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas :

L'honneur est mon tyran , il asservit mon ame ;
Ou vivre dans la honte , ou mourir dans la flamme ,
Je n'ai point d'autre choix ; c'est la loi qu'on nous fit.

F A T I M E.

Elle est injuste , affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe , il suffit.

F A T I M E.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière ?
Quelle femme assez foible y céda la première ,

Et prit sur le bûcher de son barbare époux ,
Ce parti de douleur , embrassé jusqu'à vous ?
L'Époux traîne à la mort son Epouse fidelle ;
Mais lui , lorsqu'il survit , s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau , lui garde-t-il sa foi ?
Quel droit de vivre a-t-il , que d'avoir fait la loi ?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide ,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie , ainsi le veut l'honneur.
Hélas ! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur ;
Tu vois ma destinée & ma douleur profonde :
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage & l'hymen , tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entens-je ? ma surprise égale mon effroi,
Hé quoi ! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse !

LA VEUVE.

Non , tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur , quel désespoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs !

24 LA VEUVE DU MALABAR ,

LA VEUVE.

Le Ciel n'a pas voulu....

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-tems renfermée?...

LA VEUVE.

Fatime , il est trop vrai , j'aimois , j'étois aimée.
Jour sinistre , où du Gange abandonnant les Ports ,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste , où le sort qui m'accable
M'offrit , pour mon malheur , un Guerrier trop aimable,
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs ,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse ! pourquoi dans les mœurs Malabares ,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares ?
Fatime ; ah ! que mon père avec un étranger ,
Sans violer nos loix , n'a-t-il pû m'engager !
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hymenée ?

FATIME.

Grands Dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point , & vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;

Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible Ciel ,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel.
Le sort vous en délivre , & sa faveur est vaine !

L A V E U V E .

Ta plainte l'est bien plus.

F A T I M E .

Vous redoublez ma peine.

Mais où vit votre amant ?

L A V E U V E .

J'ignore son destin ;

Mais je sçais qu'il m'aima , qu'il desira ma main ,
Qu'il me fut arraché , qu'il fallut me contraindre ,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre ,
Que ce fatal amour , vainement combattu ,
Malgré moi se réveille , & trouble ma vertu.
Dans tout autre pays , hélas ! si j'étois née ,
Je cessois d'être esclave , & d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras ,
M'auroit laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurois eû quelque espoir , fut-il imaginaire ,
De retrouver un jour celui qui m'a sçu plaire ,

26 LA VEUVE DU MALABAR,

Et cette illusion , soulageant mon ennui ,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui , tout m'accable & tout me désespère ;
Mes vœux , mes souvenirs , une image trop chère ,
L'hymen qui m'enchaîna , le nœud qui m'étoit dû ,
Et ce que j'ai souffert , & ce que j'ai perdu ;
Pour celui que j'aimois , lorsque je n'ai pu vivre ,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre :
Je meurs , c'est peu , je meurs dans un affreux tourment ,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

F A T I M E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

L A V E U V E.

J'en ai trop dit , Fatime.

Excuse , époux cruel , excuse ta victime ,
Ce cœur toujours soumis , quoique tyrannisé ,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé ;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre ,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs , qu'il te fuffise , hélas !
Que je te sois fidelle au-delà du trépas :
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice ,

Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis ,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

F A T I M E.

Après un tel hymen , quel étrange partage !

L A V E U V E.

Si tu m'aimes encor , laisse-moi mon courage ,
J'en ai besoin , Fatime , & n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien :
Ah ! j'atteste le Ciel , que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie ,
Et qu'on m'eut vue alors , perdant tout sans retour ,
Sans consulter l'honneur , m'immoler à l'amour.
Du moins celui , Fatime , à qui je fus ravie ,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie ;
Il ne sçaura jamais , je meurs dans cet espoir ,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

F A T I M E.

Ciel ! je vois de ce Temple avancer un Ministre ;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.



SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune Bramine.*

HÉ bien ! qu'annoncez-vous ? Sans doute le trépas ,
Le deuil & la terreur accompagnent vos pas :
Venez-vous réclamer une affreuse promesse ?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCENE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

JE reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels & si peu mérités.
Vous me croyez , Madame , inhumain , inflexible ,
Tandis qu'à notre Chef je paroïs trop sensible.

Ses regards attachés au séjour éternel ,
 Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
 Et devant les objets que les Cieux lui retracent ,
 Les peines de ce monde & la pitié s'effacent :
 Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;
 Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui ,
 J'obéis à mon cœur , & quand je le consulte ,
 Je ne crois point trahir mon pays , ni mon culte ;
 Mais sur mes sentimens quel douloureux effort !
 C'est moi qui dois, grands Dieux ! vous conduire à la mort.
 Moi qui rempli d'horreur pour ce barbare office ,
 Renverferois plutôt l'Autel du sacrifice ,
 Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
 Une aveugle Coutume aura mis sous mes yeux.
 Hélas ! plus je vous vois , plus mon ame attendrie
 Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

L A V E U V E .

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi ?
 Est-ce à vous dans ce Temple à montrer tant d'effroi ?
 Comment à ces Autels celui qui se destine ,
 Prend-t-il l'engagement sans l'esprit du Bramine ?
 Ou comment né sensible , est-on associé
 A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié ?

30 LA VEUVE DU MALABAR,

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas ! de ses destins quel mortel est le maître !
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas ,
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras :
Faut-il avoir si-tôt , pour voir votre misère ,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père.
Orphelin par sa mort , à moi-même livré ,
Dans ces murs , dans ce Temple à peine suis-je entré ,
Je trouve donc par-tout un usage sinistre ;
J'échappe à l'un , de l'autre on me fait le Ministre.

LA VEUVE.

Hé ! qui vous poursuivoit ?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier ,

Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier ,
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile ;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté ,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allois périr ! Où vont mes plaintes importunes ;
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes ,

Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô Ciel ! quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Autems dont vous parlez, un des miens moins heureux,
Fut pros crit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar, comme lui sur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à son aurore & moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, Madame, il périt au Bengale.
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly ! quel rapport !

LE JEUNE BRAMINE.

C'est-là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est-là que pour souffrir le jour me fut donné.

32 LA VEUVE DU MALABAR,

LE JEUNE BRAMINE.

Hé! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon père,

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse & reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô surcroît de rigueur dans mon sort!

Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.

Où sommes-nous? ah! Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le Ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleste!

Ah! cruel! dont le sort vient de m'être éclairci,

Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu ?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère !
Tu dois vouloir ma mort si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi ! vouloir ton trépas ? quel délire ! ah ! ma sœur !

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice ;
Mon honneur & le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare,
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare,
L'ordre de la Nature est renversé pour nous :
Et de frère & de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous & veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont deffillés, je te dois mon secours ;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.

C

34 LA VEUVE DU MALABAR ,
Que m'importent vos Loix ? Que me fait votre usage ?
De tout braver pour toi je me sens le courage ;
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels ,
Qui , pour hâter ta mort , t'assiègent aux Autels ;
Tu l'as vu , de ta fin la douloureuse attente ,
Quoique étranger pour toi , me glaçoit d'épouvante ,
Et cette humanité dont j'écoutois la voix ,
Mêlée au cri du sang auroit perdu ses droits !
Si l'homme a sur ces bords renversé la Nature ,
Rétablissons pour nous la Loi qu'il défigure :
Non , ce n'est pas à moi , sans doute , après mon sort ,
A devoir respecter des Coutumes de mort.
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages ,
Victime comme toi des barbares usages ,
De malheurs entre nous cette conformité ,
Va , ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible & barbare ,
Qu'endurcissent nos mœurs , que la démence égare ;
Je suis par la Nature un cœur simple entraîné ,
Je suis le frère enfin que le Ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend , ô mon cher frère !
Le jour plus désirable & ma fin plus amère ,

Crois qu'il m'en coûte assez dans mes vives douleurs ,
Pour combattre le sang , ma tendresse & tes pleurs :
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoye ?
J'appartiens à la mort qui reclame sa proie ;
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion ,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
Si j'évite la mort , la honte est mon partage ,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
Plus je te suis & moins tu te dois attendrir ,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir .
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens , suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

36 LA VEUVE DU MALABAR,

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée?

Le JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au Ciel de t'avoir retrouvée?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

Le JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille,
Que la guerre ait fixé le sort de notre Ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma foiblesse & mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,
Je n'en mourrois pas moins & je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice,
Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice.
J'ai promis, en un mot: je ne puis désormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,

Et d'une mort enfin que la gloire eut suivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé bien ! ma sœur, hé bien ! terminons ce débat,
Change de destinée en changeant de climat ;
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos Contrées ;
Fuyons l'Inde, & si loin que de féroces Loix
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix :
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous & la honte.
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il est, si tu le veux, des aziles pour nous :
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
Que chez tous les humains la Nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis & non pas convenus,
Immuables par-tout, & par-tout reconnus,
Loix que le Ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni le tems, ni les mers pour limites.

LA VEÜVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé !
Comment quitter ces bords ? L'Univers m'est fermé :
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,

38 LA VEUVE DU MALABAR,

Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
 Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord
 Que ma famille entière , à qui je dois ma mort,
 N'osant lever les yeux , & jamais consolée ,
 Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
 Que vengeant mon Époux , un peuple furieux
 Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux ,
 Et qu'une telle image attachée à ma fuite ,
 Ne me suive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis , respecte encore une homicide Loi ,
 Crains l'époux comme un Dieu prêt à tonner sur toi.
 Hélas ! moi seul des tiens je t'aime & je te reste ,
 Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
 De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir ,
 Non , cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
 Mais j'ai celui du moins , dans ce péril extrême ,
 D'oser te secourir contre ton aveu même.
 Tu me parles d'honneur ! le mien est de quitter
 Ces profanes Autels que je dois détester ;
 J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
 Mais une fois ici mon attente remplie ,
 Il n'est mer , ni désert , ni climat si lointain ,
 Qui me sépare assez de ce Temple inhumain.

*S C E N E I V.**LA VEUVE, seule.*

QUEL est donc son projet ? que va-t-il entreprendre ?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre ?

*S C E N E V.**LA VEUVE, FATIME.**FATIME.*

AH ! Madame ! une trêve avec ces Étrangers
Arrête le carnage & suspend les dangers ;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trêve est bornée,
Dans nos murs la terreur & le trouble est partout,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le Général François, sans dépouiller l'audace,
Avec le Gouverneur traite devant la Place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La Ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.

C 4

40 LA VEUVE DU MALABAR,

Et prête à voir changer la Loi qui vous accable,

Vous précipiteriez votre fin déplorable !

Vous n'en pouvez douter, Madame, vous vivrez

Du moment qu'aux François ces murs seront livrés.

Mais quel trouble nouveau vous presse & vous domine ?

Sans doute l'entretien de ce jeune Bramine,

Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,

Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah ! tu ne connois pas. . . cache bien ce mystère ;

Fatime, qui l'eut crû ! ce Bramine est mon frère,

Oui, je l'ai retrouvé dans ce Temple de mort ;

Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances ?

De vos autres parens les barbares instances,

L'emportent dans ce cœur tristement affermi,

Un frère en vain vous aime !

LA VEUVE.

Hélas ! j'aurois gémi

De marcher au bûcher conduite par un frère,

Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire ;

Dénaturé , Fatime , il m'eût percé le cœur ;
Sensible , il me déchire , il veut mon déshonneur ;
Telle est ici ma gloire & cruelle & bizarre ,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher souvenir ,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère
La voix de la nature & les secours d'un frère ?

F A T I M E.

Hé ! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abrégier vos malheurs ?
Pourquoi désespérer ? tout vous presse de vivre ,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre ,
Un frère retrouvé ; le dirai-je ! un espoir
Plus cher à votre cœur & qu'il peut concevoir.
Hé ! qui sçait , dans le Camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence ?

L A V E U V E.

Je sçaurois son destin ! . . . Dieux ! quel espoir m'a lui !
Heureuse Lanassa ! tu pourrois aujourd'hui ! . . .
Mon ame en ces moments ouverte à l'espérance ,
Chancelle en son dessein & perd de sa constance.

42 LA VEUVE DU MALABAR , &c.

Moi , je m'immolerois , quand pouvant être à moi

Il me conserveroit son amour & sa foi ?

Moi , libre désormais d'un funeste hymenée ,

Maitresse de ma vie & de ma destinée ? ...

Fatime , où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ? ...

Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié !

A quel espoir trompeur ton zèle me rappelle !

Tu veux me consoler ? tu m'accables , cruelle !

L'inéxorable honneur tient mon cœur engagé ;

Pour être suspendu , mon fort n'est point changé.

Respecte en ces moments ma constance , ma gloire ,

Ma résolution , enfin , laisse-moi croire ,

Affure-moi plutôt que ce jeune François ,

A mon amour , à moi , fut ravi pour jamais ;

Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette ,

Qu'il ignore mon fort , & je meurs satisfaite.

Fin du second Act.



ACTE III

SCENE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN
OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

LA Trêve que je viens d'accorder à la Ville ,
A nos Guerriers ici laisse un accès facile ;
Hors des murs ce parvis & ce Temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux Partis.
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte ,
Et la guerre a des loix que par-tout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sçais que de ce Temple à Brama consacré ,
L'honneur a fait pour nous un asyle assuré ;
Mais par le Gouverneur la trêve demandée ,
Seulement pour un jour , lui vient d'être accordée,...

44 LA VEUVE DU MALABAR,

Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des Guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trêve un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je fers les Assiégés, & pour eux je profite
Des extrémités même où leur Ville est réduite.
Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant, je vois ce Peuple entier,
En Esclave asservi par le Bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les allarmer sur les mœurs, sur le culte;
Je les ai rassurés : ils ont sçu que mon Roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs loix qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un Port, où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.

Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime , que j'adore une jeune Indienne ;
Que trois ans sont passés , depuis qu'en ces climats ,
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
Que dans ces mêmes murs , malgré l'usage austère ,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père ;
Que je lui plûs , qu'épris du plus ardent amour ,
Je conçus le projet de l'épouser un jour ;
Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée ,
Du moins avec tout autre éluder l'hymenée ;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens ,
Je partis éperdu , j'emportai mes liens ,
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise ,
Par qui cette Cité nous doit être soumise :
Ce fut encore , ami , pour revoir un séjour ,
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter , cours , informe-toi d'elle ;
Son nom est Lanassa ; j'attends tout de ton zèle.

L' O F F I C I E R.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer ,
Par les loix de la guerre on n'y sauroit entrer :
Comment puis-je savoir ?...

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la Ville

Tu peux t'en informer , & c'est un soin facile ;
 Va , ne perds point de tems pour en être éclairci ,
 Il suffira pour toi de la nommer ici ,
 La caste dont elle est , dans l'Inde est la première ,
 Et met avec son nom ses destins en lumière.

(*L'Officier sort.*)

S C E N E I I.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *seul.*

TOI que le Ciel dérobe encore à mes regards ,
 Ma chère Lanassa ! vis-tu dans ces remparts ?
 As-tu pu rester libre ? Un cruel hymenée ,
 Sous son joug , malgré toi , t'auroit-il enchaînée ?
 Pardonne , ô mon Pays , si je donne en ce jour
 Parmi les foin guerriers , un moment à l'amour.
 Pardonne , Lanassa , si troublant ton azile ,
 Je viens porter la flamme & le fer dans ta Ville ;
 Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon Roi ,
 L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN
OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

HÉ bien ! quel est son fort & que viens-tu me dire ?
Sçais-tu si Lanassa ?...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc l'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur ,
Que du cruel Bramine apprête la fureur ;
Le Peuple dont la foule inonde ce rivage ,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! explique-toi, parle ?

48. LA VEUVE DU MALABAR,

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux ,
Seigneur, le croirez-vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une Veuve au gré de leur féroce attente ,
Dans des feux dévorants va se plonger vivante.
La Coutume l'ordonne & soutient sa vertu ;
Elle fuit son époux. . . .

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Dieu ! que me dis-tu ?

L'OFFICIER.

Dans le Temple déjà la victime est entrée ;
Cette Cérémonie effroyable & sacrée
Est une Fête aux yeux de ce Peuple insensé ,
Qui croit voir un Autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la Veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare ,
L'or & les diamants, les perles, les rubis ,
Dont le pompeux éclat relève ses habits ,
Offrande à ces Autels, & butin du Bramine ,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine ;
C'est le triomphe ici de la cupidité ,
Celui du fanatisme & de la cruauté.

LE

TRAGÉDIE.

49

LE GÉNÉRAL.

Et la Religion consacre leur furie !
Nous pourrions, nous, François, souffrir leur barbarie ?
Elle iroit à la mort & j'en ferois témoin ?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle,
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle,
De ma défense, ami, l'infortune a besoin,
Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le Ciel & ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Hé ! que prétendez-vous ?
Que pouvons-nous pour elle ? & quels droits avons-nous ?
Comment du fanatisme écarter les injures ?



S C E N E I V.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses Bramines*,
LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES DEUX
OFFICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

SUPERBE Européen, quels sont donc ces murmures !
De l'Époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne Sacrifice est presque suspendu !
Au mépris de la trêve on répand les allarmes ,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes !
Sans respect pour le Temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnois au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre !

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.

Cours, suspends en mon nom les transports des François,
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE
GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

BARBARE, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de Fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité !
Des Temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux Mortels doivent servir d'aziles ;
Les Ministres des Cieux sont des Anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir què des bienfaits :
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le Temple & leur saint Ministère,
Et que le Sacerdoce auguste & respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des Dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le Ciel que des mains malfaisantes !
Tu fais des cruautés une Loi de l'État,
Et l'appanage affreux de ton Pontificat !

D 2

52 LA VEUVE DU MALABAR,

C'est au pied des Autels que les bûchers s'allument ,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consomment ;
Des Prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux !
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux !
Ainsi donc , d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme !
Ton oreille entendra les cris de sa douleur !
Je ne la connois point , je connois son malheur ,
Je connois la pitié ; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible ;
Dans l'excès des tourments elle est prête à périr ,
Contre vos mœurs & toi je viens la secourir ,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide ,
Qui force en ces climats la femme au suicide ,
Et faire dire un jour à la postérité ,
Montalban , sur ces bords , fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace ?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître ?

L E G É N É R A L.

Je parle en homme.

L E G R A N D B R A M I N E.

Et moi comme organe des Cieux ;
Comme un Prêtre , un Mortel inspiré par ses Dieux.

L E G É N É R A L.

Tes Dieux t'exciteroient à tant de barbarie !

L E G R A N D B R A M I N E.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma Patrie ,
Pour vouloir renverser & plonger dans l'oubli
Sur des siècles fans nombre un usage établi ?
Crois-tu déraciner de ta main foible & fière
Cet antique Cyprès qui couvre l'Inde entière ?

L E G É N É R A L.

J'y porterai la hache.

L E G R A N D B R A M I N E.

Et l'effort fera vain ;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

L E G É N É R A L.

Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique ,
Plus il est tems qu'il cesse , & plus , cœur fanatique ,
Tu devrois commencer à sentir les remords
Q'avant toi tes pareils n'ont point eûs sur ces bords.

54 LA VEUVE DU MALABAR,

Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi Prêtre ! toi Bramine ! & tu n'es pas même homme !
La douce humanité , plus instinct que vertu ,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais rû ,
Né dans nous , avec nous , & l'ame de notre être ,
Ce qui fait l'homme enfin , tu peux le méconnoître !
De quel souffle , en naissant , fus-tu donc animé ?
Quel monstre , ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
Tu n'as donc , malheureux , jamais versé de larmes !
De l'attendrissement jamais senti les charmes !
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltans ,
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
Je te rends grace , ô Ciel ! dont la voix tutélaire
M'appelloit dans ce Temple , ou plutôt ce repaire ;
Tigres , j'arrêterai vos excès inhumains ,
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Éteindras-tu l'amour ? éteindras-tu le zèle ,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la Religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'Epoux & le respect des Dieux ?
Un généreux amour conservé dans les ames ,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes ;

Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux ,
 Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous ?
 Sçais-tu pourquoi je suis le premier des Bramines ?
 Je parvins à ce rang par des chemins d'épines ,
 J'ai déchiré ce sein de blessures couvert ,
 Sans courir à la mort , j'ai fait plus , j'ai souffert.
 Quant à la Loi cruelle où la Veuve est soumise ,
 Autant que la raison , l'équité l'autorise.
 Les femmes autrefois , ne l'as-tu point appris ?
 Hâtoient par le poison la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non , je ne te crois pas ; ces Épouses fatales ,
 L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
 Le crime sur la terre est toujours étranger ,
 Comme tous les fléaux il n'est que passager ;
 C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare ,
 La femme est moins cruelle , & toi seul es barbare.
 Écoute ; vos bûchers , vos spectacles d'horreur ,
 N'ont que trop justement excité ma fureur ,
 Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre ,
 De l'indignation je n'ai pu me défendre :
 Mais songe que demain ces remparts sous nos coups ,
 Peut-être vont tomber , & la Ville être à nous.

56 LA VEUVE DU MALABAR,

Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible ,
 Ne sois pas inhumain , l'effort n'est pas pénible ;
 Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux ,
 Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
 De celles qu'opprimoit votre Loi meurtrière ,
 Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière ;
 Que dis-je ? applaudis-toi , quand je lui tends la main ,
 Laisse-là ta Coutume , il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre ,
 Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre ,
 Elle aille sous ses pieds disperfer sans remords
 La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
 A-t-elle un père , un frère ? hé bien ! de la nature
 Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
 A leur exemple ici sois donc moins effrayé ,
 Ils domptent la nature , étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui , tyran ! je vois trop que ton ame inflexible ,
 A toute émotion veut être inaccessible ;
 Je vois trop dans ce Temple ouvert au préjugé ,
 Ton endurcissement en système érigé ;
 Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère ,

Ce que ma voix n'a pu , nos armes le vont faire ,
Et l'Inde , malgré toi , verra marquer mes pas ,
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer , ce fer que mon courage
Ne sçauroit employer pour un plus digne usage ,
Je jure dans ce Temple où tu répands l'effroi ,
De sauver la victime & d'abolir ta Loi.

S C E N E V I.

UN BRAMINE , LE GÉNÉRAL FRANÇOIS ,
LE GRAND BRAMINE.

U N B R A M I N E .

LA Veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée ,
On vous attend , on veut remettre entre vos mains
Les Offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez , inhumains !

Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie ;
Qui , dès ce moment même , il faut que je la voye.

58 LA VEUVE DU MALABAR,

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce transport & quitte cet espoir ;
Se soustraire aux regards, est pour elle un devoir :
Jamais un Étranger ne peut approcher d'elle ;
Et dans la solitude où ce moment l'appelle ,
Des expiations, des soins religieux
Déroberont même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point : malgré ton artifice ,
Je sçaurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible ! ah ! tu ne sçais donc pas
Combien il nous est cher & dans tous les climats !
Nos Chevaliers François remplis du même zèle ,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchans ,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête ; oui, c'est sa gloire même ,
Qui de mourir ici lui fait la Loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit ,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort, la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son ame & rien sur sa promesse.

Loin de plaindre son sort , admire son grand cœur ;
Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette Épouse fidelle :
Quand je te céderois , tu n'obtiendrais rien d'elle.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN
OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'ACCOURS vers vous, Seigneur; ah! sçavez-vous les vœux,
Les soins du Gouverneur & des complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trêve en ces funestes lieux ,
Que pour favoriser un spectacle odieux ,
Pour laisser au Bramine impunément barbare ,
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

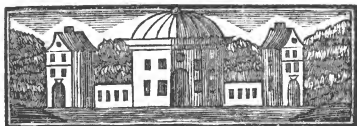
LE GÉNÉRAL.

J'appretois ce triomphe au Bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouoit ainsi !

60 LA VEUVE DU MALABAR, &c.

Ah ! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Re:ournons vers mon Camp, & que la guerre achève
De purger ces climats d'un Peuple aussi pervers,
Allons : les perdre , amis , c'est servir l'Univers....
Mais la trêve subsiste , & ma foi n'est point vaine ,
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne ,
Et sa Loi tyrannique accable en même-tems
L'innocence qui souffre , & moi qui la défens.
Que je tienne à l'honneur , l'humanité murmure ;
Que je veuille être humain , il faut être parjure ;
Que dis-je ? exterminer cette triste Cité,
Tout un Peuple , est-ce là servir l'humanité !
Non ; du lâche Bramine & de son artifice ,
J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice ,
De tant de perfidie il n'a pu se noircir ;
Près de lui , sans tarder , courons nous éclaircir ;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime :
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc , & prévenant de féroces excès ,
Servons les malheureux & montrons-nous François.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin ! voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le Ciel me rend un frère , & c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La Nature m'attire & l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme & m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen , victime de l'amour ,
Il me faut renfermer cette secrète flâme ,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame ;
Et la mort dans le cœur , marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un Époux inhumain.
Il semble à mes douleurs , que sa rigueur extrême ,
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.

62 LA VEUVE DU MALABAR,

Il a fait tous mes maux , & je dois aujourd'hui
Paroître heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle !
O toi que j'adorai , toi qu'envain je rappelle ,
Toi dont le souvenir si cher à mon amour ,
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour ,
De tout ce que j'aimois sans retour séparée ,
Par ta fatale absence au désespoir livrée ,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eut aimé que pour toi.

SCENE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

LA parole , Madame , à vos parens donnée ,
Ne laisse aucun retour à votre âme enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond ;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front ,
Vous chérissez sans doute une promesse austère ,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déjà pris , dans ses devoirs pressans ,
Un courage au-dessus des révoltes des sens ;
Elle s'élance aux Cieux , où pure & sans mélange ,

Sa source fut cachée avec celle du Gange.
 Si vous quittez la vie & ses vaines douceurs,
 Vous honorez nos Loix ; vous consacrez nos mœurs ;
 Vous en raffermissez les profondes racines ;
 Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes ;
 Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers ;
 Du bûcher vous réglez jusques sur les Enfers,
 Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,
 Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
 Votre mort le rachète, & votre dévouement,
 En un bonheur sans fin va changer son tourment.
 C'est peu de joindre ici votre image aux Statues
 De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues ;
 Tandis que votre nom sur la terre vivra,
 Du Pays Malabare aux sommets d'Esvara,
 Dans des Astres sereins vous rejoindrez ces Veuves,
 Qui de la foi promise ont sçu donner ces preuves,
 Et qui pour leurs Époux n'ont pas cru dans le Ciel
 Trop payer de leur mort un repos éternel.

L A V E U V E.

Sans sçavoir par quels biens un Dieu juste répare
 Les horreurs de la mort que la Loi me prépare,
 Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
 Quel sera mon destin dans un monde inconnu,

64 LA VEUVE DU MALABAR ,

Je me sacrifierai , puisqu'enfin tout l'exige ,
 La Loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je?
 Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur ;
 Je ne reproche aux Dieux que leur trop de rigueur;
 Hélas ! en prononçant ma sentence mortelle ,
 Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle ,
 Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi ,
 En charger la Nature & non pas votre Loi.
 J'aurois pu différer d'un an mon Sacrifice ;
 Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice ,
 J'ai craint que l'on n'ôât , sur ce retardement ,
 Du refus de mourir m'accuser un moment.
 Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
 A subir cette mort où je suis condamnée ,
 J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas ,
 Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
 Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme ,
 C'est d'être de l'honneur la dernière victime ,
 Et que l'humanité dont il blesse les loix ,
 Reprenne en ces climats son empire & ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter ? qu'avez-vous dit , Madame ?
 Étouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
 L'humanité ! foiblesse ! impuissance du bien ,

Des

Des Mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite,
De votre sacrifice affoiblit le mérite ;
Mais je vous connois mieux , de vous-même jamais
Vous n'auriez pû former ces aveugles souhaits.
Ces fiers Eurppéens , jusqu'en nos Esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système ;
Mais plus ces Étrangers nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inspirer leur doctrine & leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre & repousser de funestes maximes :
D'une ame haute & ferme au-dessus de son sort ,
Telle enfin que la vôtre , on attend cet effort.
Songez-en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

S C È N E I I I.

L A V E U V E , *seule.*

O U fuir ? où me sauver d'un horrible trépas ?
La flâme me poursuit , je la vois sous mes pas ,
Je la sens. . . . Que de maux avant de cesser d'être ,
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître ?

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort,
Connois mon espérance & renonce à la mort.
Du Chef des assiégeans la généreuse envie,
Auprès du Gouverneur hautement t'a servie.
Tu vivras, il l'exige; un Dieu consolateur,
De ce vaillant Guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non, l'humanité seule & l'inspire & l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous!
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une Sœur ou sauver une Amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,

C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
 Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
 Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
 Et de dissimuler pour paroître inhumain !
 Hélas ! l'Européen ne pouvant me connoître,
 Me voyoit du même œil qu'il voyoit le Grand-Prêtre
 Ah ! combien j'en souffrois ! Il court au Gouverneur ;
 A te sauver la vie , il a mis son honneur,
 Et sans tes surveillans , dans sa fureur extrême ,
 Il viendrait en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connois trop la Loi ;
 Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
 Les yeux d'un Étranger souilleroient la victime ;
 De sa seule présence on me feroit un crime ;
 Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
 Ton intérêt pour moi t'exagère le sien.
 Il a pris ma défense , il suivoit dans son zèle
 Un premier mouvement de pitié naturelle ;
 Mais cet Européen envoyé par son Roi ,
 N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
 Peut-il prendre ma cause & ne pas me connoître ?

(à part.)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être.

68 LA VEUVE DU MALABAR ,

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des Loix de l'honneur même il se fut écarté.
Oui, prêt à tout ôser, prêt à rompre la trêve,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière & nos Loix en horreur.

S C E N E V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, Madame, à craindre la présence
Du Chef des assiégeans qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer ;
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce Guerrier se déclare.
Ce Héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme & ce Peuple irrité ;
Le Bramine jaloux de garder sa victime,
Contre cet Étranger lui-même les anime ;

Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos Loix, l'ennemi de nos Dieux !
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.

(*Au jeune Bramine.*)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du Guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être, vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Hé quoi ! malgré la trêve, il périroit, Fatime,
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois !

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose.
Il peut perdre la vie, & j'en ferois la cause.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter :
Quelque soit son secours, je n'en puis profiter ;
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un Peuple qui l'outrage ;

70 LA VEUVE DU MALABAR,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux & lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce Peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux & je cours à la mort,
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Qui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il voloît au mien.

SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

NE l'abandonnez pas : pour chercher le Grand Prêtre,
Le Général François ici va reparoître ;
J'attendrai ce Guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur & pour lui.

SCENE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

AINSI le fanatisme aveugle ses victimes.
Héroïque Mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCENE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL
FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

SEIGNEUR, où courez-vous? je mérite peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître,

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le Chef des tiens, c'est te connoître assez.

72 LA VEUVE DU MALABAR,

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe ?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre Coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé ?
De toi tout m'est suspect & jusqu'à la pitié ;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non , Seigneur , que mon cœur vous révèle
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle :
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir ,
Je le veux plus que vous & puis vous y servir ,
Connoissez en un mot toute ma destinée :
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée ,

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur ! elle !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Dieu ! s'il est ainsi ,

Barbare , ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins , Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je fais trop votre rage ,

A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point , par grace , avec les miens.

Non , je sçais mieux du sang respecter les liens :

Ma sœur prête à périr par des Loix inhumaines ,

Sur un bûcher ! ah Dieux ! son sang crie en mes veines ;

Pour un objet si cher je pourrai tout braver ,

Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;

Attendez tout de moi , Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue

Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris , vous en seriez touché.

A son cruel devoir son cœur est attaché ;

74 LA VEUVE DU MALABAR ,
Devoir d'autant plus dur à son ame affermie ,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie ,
N'étoit point le lien que son cœur eût choisi ,

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit d'un lâche effroi faisi ,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !
A la mort d'une Amante il n'ose mettre obstacle !
Son sort me touche , moi qui lui suis étranger ,
Comme homme seulement je viens la protéger.
Le lâche ! que fait-il ? qu'est-ce qu'il appréhende ?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le Ciel l'a retenu :
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu :
Autant que je le puis je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la Nature ;
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas ;
C'est moi qui vous cherchois , c'est moi qui sur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie ;
J'ai tout tenté près d'elle , & ne l'ai point fléchie ;
Mais je suis trop heureux dans ces momens d'effroi ,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.

Vous êtes né sensible , & le Ciel nous ordonne
De sauver , s'il se peut , des jours qu'elle abandonne,
Arrachons Lanassa. . . .

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé !

Quel nom !

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous est donc échappé ?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue ?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue !

Et j'ignorois mes maux , & je venois si loin

Pour être de sa mort l'infortuné témoin !

Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur. . . .

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.

Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime ?

76 LA VEUVE DU MALABAR ,

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez ? qui ! vous ?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas....

Et la trêve interdit , Seigneur , la force ouverte ;

Oui , ce feroit courir vous-même à votre perte.

N'allons point rendre vains par d'aveugles transports ,

Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Hé ! que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même ,

Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois

Fût soustraite à prix d'or à la rigueur des Loix ;

Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente ,

Où doit s'enfvelir la victime innocente ;

Et par d'autres détours à la mer il conduit.

Bientôt la trêve expire & le meurtre la fuit ;

Si le Bramine altier presse le sacrifice ,

Au défaut de la force , employons l'artifice.

Moi du sein de ce Temple avec vous au-dehors,
Le Ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près & si loin d'elle ! ah ! chaque instant me tue !
Je frissonne d'horreur ; mon oreille éperdue ,
Dans des feux dévorans croit entendre ses cris !

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! Seigneur ! commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique ,
D'où sortiroit bientôt la révolte publique ;
Avec nous, dans ce Temple, on sçait votre entretien ;
Les esprits soulevés n'écouteront plus rien.
Pour sauver Lanassa , quelque soin que je prise ,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre Camp , pour Lanassa , pour vous ;
Dérobez-vous sur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien ! je veux t'en croire & suis sans défiance :
Mais de ton zèle ici pour première assurance ,
Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
Le Ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous ? non ; il me faut , au contraire ,

78 LA VEUVE DU MALABAR;

Feindre encor de garder ce fatal Ministère :
Il seroit aussi-tôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raisons ; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour ; cours servir la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit ; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance ; adieu, Seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu , comptez sur moi.

S C E N E I X.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND
BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

VAS-TU donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane , crois-tu donc que sa vertu constante ? . . .

L E G É N É R A L.

Je n'aurai point en vain retardé ton at. . . tente.

L E G R A N D B R A M I N E.

Quand tu vois que son sort & même ses souhaits. . .

L E G É N É R A L.

Son sort d'elle & de toi dépend moins que jamais.

Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime ;

Tu ne connoissois pas le prix de la victime ,

Cruel ! tu l'apprendras ; engagé par ma foi ,

De la trêve en ces lieux je respecte la loi.

Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre ,

Épargne la victime , ou je vais tout enfreindre.

Aux transports violents où tu me vois livré ,

Crois que tout est possible & que rien n'est sacré.

J'aurai les yeux par-tout ; avant que tu l'immoles ,

Toi , cruel ! tous les tiens , tes Autels , tes idoles ,

Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé ,

Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.

Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre ,

Je l'enlève au travers de cette Ville en cendre ,

Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta ,

On cherchera la place où ton Temple exista.

S C E N E X.

LE GRAND BRAMINE , LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL est donc cet excès de démente & de rage ?
Jusqu'au pied des Autels l'insolent nous outrage.
De la Religion il attaque les droits ;
Pour sauver la victime il veut changer nos Loix !
Ne perdons point de tems , écartons la tempête ;
Que dis-je , l'écarter ? tournons-la sur sa tête ,
Et par sa perte , amis , vengeons avec éclat
Nos usages , nos Loix , & ce Temple & l'État.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.



A C T E V.

Le Théâtre représente le Parvis de la Pagode des Bramines , entouré de rochers ; un bûcher est dressé au milieu de la place ; on voit au loin la mer.

SCENE PREMIÈRE.

LE JEUNE BRAMINE, FATIMÉ.

FATIMÉ.

Où portez-vous vos pas , & quel soin vous anime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui , tout est perdu , Fatimé !

Vous avez cette nuit entendu vers le Fort

Quels éclats ont soudain retenti sur le Port ;

F

82 LA VEUVE DU MALABAR ;

Des traîtres corrompus par les dons du Bramine ,
Sur la Flotte ont porté la flamme & la ruine ,
Et du Camp aux Vaisseaux , volant à leur secours
Leur Chef dans ce désastre a terminé ses jours ;
L'Escadre Européenne à demi consumée ,
De ses tristes débris laisse la mer semée ,
Et sur quelques Vaisseaux tout le Camp remonté ,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

F A T I M E.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet événement voyez déjà la fuite ;
Le bûcher est dressé.

F A T I M E.

Quel spectacle d'horreur !

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur ;
Mais avant d'obéir , de me séparer d'elle ,
Dut fondre sur ma tête une foule cruelle ,
Loin d'être de sa mort le Ministre odieux ,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment. . . .

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète

M'interdit avec soin l'accès de sa retraite ,

Tant elle a craint mon zèle , & sur-tout les secours

De cet Européen qui protégeoit ses jours.

Courez vers elle encor , portez-lui la prière ,

La résolution , le désespoir d'un frère.

Fatime , assurez-la que de tout mon effort ,

Aux yeux du Peuple entier j'empêcherai sa mort.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

DANS un si beau dessein cet Étranger succombe ?

Ma déplorable sœur dans l'abîme retombe.

J'espérois que son cœur qui me brave aujourd'hui ,

Balancerait au moins entre la mort & lui.

Cruelle ! avec transport je courois pour t'apprendre

Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre !

Heureuse maintenant d'ignorer quelle main

Te prêtoit un secours que le Ciel rend si vain !

SCENE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES,
PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

PRUPLES, foyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous pourfuivre ;
Une fois dans la Ville entrés victorieux ,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos Dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève ,
J'ai devancé l'instant qui terminoit la trêve ;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité ,
J'accordoïs la justice & la nécessité.
Voyez nos Citoyens immolés sur ces rives ;
C'est du pied de ces murs que tant d'Ombres plaintives,
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge & vous fert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine ,
Au premier bruit semé , que d'une main hautaine
Le Chef des assiégeants prétendoit arracher
Une fidelle Veuve aux honneurs du bûcher ;

Brama qui la protège & dont l'Inde est chérie ,
Raffermit la Coutume en sauvant la patrie ,
Il repousse par moi d'audacieux Mortels ,
Il conserve vos murs , & venge vos Autels ,

(*Au jeune Bramine.*)

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime ;
Allez , ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui ! moi ! qu'après ton crime ,
Soumis à tes fureurs , je cours la chercher ?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher ?
Tu violes la trêve & ces Loix mutuelles ,
Ce droit des Nations au fort de leurs querelles ;
Et lâche incendiaire , odieux destructeur ,
Tu voudrois me paroître un Dieu libérateur !
Ah ! lorsque ta fureur & ta haine couverte ,
Du Chef de ces François précipite la perte ,
Connois-moi tout entier , & sçache qu'aujourd'hui ,
Pour sauver Lanassa , je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entens-je ! tu formois une trame si noire ,
Et m'oses insulter ? toi , traître ?

86 LA VEUVE DU MALABAR,

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.

Je l'étois envers toi , non comme toi , cruel ,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'Autel ,
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable ,
Un sexe infortuné que ta Coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié ,
Tu livrais ton Pays !

LE JEUNE BRAMINE.

J'en fauçois la moitié ,

La moitié la plus foible , & la plus malheureuse ;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse ;
Celle qu'en tous les tems , d'un si cruel accord ,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort ;
Celle pourtant qu'on voit à nos destins unie ,
Nous aider à porter les peines de la vie ,
Et dont le charme inné , toujours victorieux ,
Par-tout adoucit l'homme , excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphème , outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

Le JEUNE BRAMINE.

Tu ne sçais pas encor ce que j'osois ici ,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa , je servoais la Nature ,
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure !

Le JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux ,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux !

LE GRAND BRAMINE.

De nos loix , de nos mœurs , tu te faisois le juge ,
Tu veux sa honte ! un frère !

Le JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge ,

Qui brûle de sortir & pour jamais d'un lieu ,
Où d'une loi de sang il fait le défaveu.
Oui , Barbare , à la mort j'ai voulu la soustraire :
Pour la sacrifier je ne suis point son frère ,
Je le suis pour l'aimer , pour être son soutien ;
Le Ciel me fit un cœur bien différent du tien.

88 LA VEUVE DU MALABAR,

Périssè sur ces bords ta coutume cruelle,
Je connois la Nature & je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, *à un Bramine.*

Amenez la victime, un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;
Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, & des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos loix, vos solennels forfaits;
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte & mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie ! ah ! Lanassa condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains, qui formez son cortège,
Et par ma foible voix quand le Ciel la protège,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas ;
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas ?

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses Parens*, ET LES
ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VEUVE, *égartée*.

Où suis-je ! où vais-je ! Dieux ! autour de moi tout change !
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange ?
Quel fantôme voilé, Ciel ! je vois s'approcher !...
Fuyons ; il me saisit, il m'entraîne au bûcher ;
Il se découvre ; arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un Guerrier secourable,
Ton appui, ce héros....

90 LA VEUVE DU MALABAR,

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE.

D'un Chef audacieux , aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur , d'un Guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un Guerrier ! Hé , pourquoi m'offroit-il son secours ?

Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours ?

Quel est-il ce Héros si généreux , si tendre ,

Qui ne me connoît pas & qui m'ose défendre ?

Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?

Les François ont-ils tous le cœur de mon Amant !

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous ? qu'avez-vous osé dire ?

Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?

D'un indigne secours j'ai sçu vous délivrer ;

Oubliez un profane.

TRAGÉDIE.

91

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer !

LA VEUVE.

Le pleurer ! Hé , qui donc ? ô douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seul & presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux , je ne sens plus d'effroi ;

Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.

A l'aspect du bûcher dont je ferai la proie ,

Le désespoir me donne une sorte de joie.

Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu , cruelle ! Ah ! quel horrible instant !

Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi , dis-je.

LA VEUVE DU MALABAR ,

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux , cruels , a plus de barbarie !

*(Les Bramines la séparent de son frère ,
& elle monte sur le bûcher.)*

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre ?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins ?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous , grands Dieux !

LE GRAND BRAMINE.

O revers !

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur !



SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ses Troupes,*
ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

LANASSA dans la flamme !

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant !

LE GÉNÉRAL.

Courons ! Vivez , Madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort ?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur !

Lanassa !

LA VEUVE, *jettant un cri de surprise & de joie
dans les bras du Général François
avant de le nommer.*

Montalban ! toi , mon libérateur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui , c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

94 LA VEUVE DU MALABAR,

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, Seigneur, c'est vous, double faveur céleste !
 Vous vivez, je vous vois, grands Dieux ! qu'il l'auroit cru !

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
 Un Golphe abandonné nous a servi d'asyle ;
 Et par le souterrain nous entrons dans la Ville ,
 Tandis qu'une autre Troupe est maitresse du Fort.
 Ciel ! un moment plus tard , quel eût été mon sort !
 Ainsi , l'obscur sentier on dit que l'avarice
 Ouvrit pour dérober une femme au supplice ,
 En un même dessein , ici plus noblement ,
 Sert mon Roi , les François , ton frère & ton amant.
 Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
 Pour épargner le sang dans la Place soumise !

(*Au grand Bramine.*)

Toi , dont le Ciel confond les complots & les vœux ,
 J'ai sçu de ta fureur l'emportement honteux ;
 Ton crime était d'un lâche & n'a rien qui m'étonne ;
 Mais François je l'oublie , & vainqueur je pardonne ,
 Je te laisse le jour , même après tes forfaits.
 Soldats , que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCENE VI ET DERNIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE,
FATIME, LE JEUNE BRAMINE,
LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS
FRANÇOIS, SOLDATS, PARENS DE
LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défense !
C'étoit vous dont j'ai crain, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanaffa, quel Dieu vous a sauvé ?
Ah ! le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
De quel prix me doit être & ma vie & la vôtre !
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord,
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le Dieu vous devoit la faveur éclatante,
De retrouver en elle & sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban !

96 LA VEUVE DU MALABAR, &c.

LE GÉNÉRAL.

Partage , après tout notre effroi ,
Tant de reconnoissance entre ton frère & moi.
Vous , Peuples , respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon Roi , recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
LOUIS pour l'abolir s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste ,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté ,
L'orgueil , la violence , & lui l'humanité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu , par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police ,
la Veuve du Malabar , Tragédie , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait
paru devoir en empêcher l'impression. A Paris , les 1^{er}. Juin 1780.

S U A R D.

Vu l'Approbation , permis d'imprimer. A Paris , ce 2 Juin 1780.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St.-Severin ,

1 7 8 0.

BARNEVELT.

TRAGÉDIE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1910-1911

BARNEVELT.

TRAGÉDIE.

DE M. LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

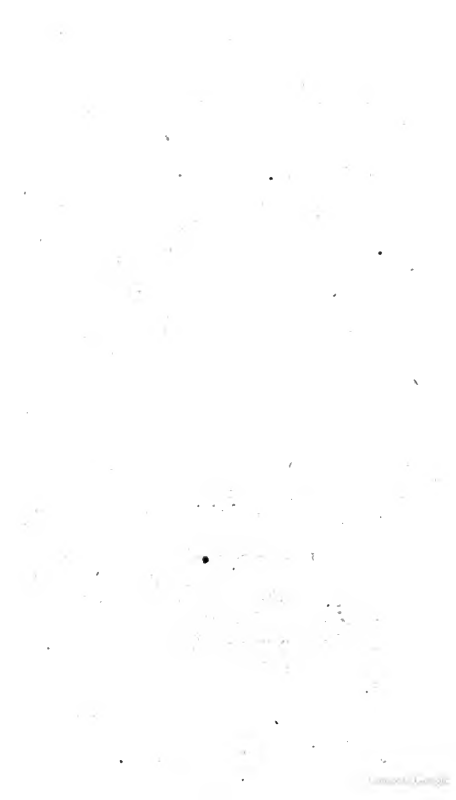
*REPRÉSENTÉE pour la premiere fois
sur le Théâtre de la Nation ,
le 30 Juin 1790.*



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires,
rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

1791.





P R É F A C E.

CETTE Tragédie faite depuis plus de vingt ans , apprise , répétée & arrêtée subitement à la veille d'être représentée , a toujours été défendue depuis de ministere en ministere : & il n'a pas moins fallu que la révolution pour obtenir qu'on levât cette défense.

S'il étoit si difficile de faire représenter la Piece , il ne l'étoit gueres moins peut-être de traiter le sujet. Car de quoi s'agit-il ? d'un procès au Criminel & d'une dispute de Théologie. Ce ne sont pas là des matériaux bien dramatiques ; mais j'avois à peindre Barnevelt dont le nom seul réveille toutes les idées de patriotisme & de vertu : la sienne a quelque chose de si imposant que je n'ai pu résister au désir de

tracer ce grand caractère qui tient à quelques égards de celui de Socrate. Leurs malheurs ont aussi des rapports : l'un fut accusé d'impiété , l'autre d'avoir porté atteinte à la Religion du pays , l'un & l'autre furent calomniés , furent à-peu-près au même âge condamnés à la mort , & montrèrent la même constance : mais Socrate si célèbre comme Philosophe , n'étoit qu'un particulier d'Athènes ; Barnevelt étoit à la tête d'une République , & par conséquent offroit un personnage plus théâtral.

J'avois à tracer en opposition le caractère du Prince Maurice , grand homme d'un autre genre , fils de Guillaume de Nassau , premier Stathoudre , & pour lequel on créa cette dignité en faveur des services qu'il avoit rendus à la République. Maurice de Nassau fut aussi grand capitaine que son pere , & rendit vraie pour lui cette maxime qu'Horace n'établit qu'en flatteur d'Auguste en faisant l'éloge de Drusus.

Fortes creantur fortibus.

Il est rare en effet qu'on s'éleve à la même hauteur qu'un pere, lorsqu'il a laissé une grande renommée. Les Henri IV, les Czar Pierre n'ont point eu d'égaux dans leurs enfans, ils n'ont eu que des héritiers & point de successeurs.

Maurice de Nassau étoit donc un grand homme, & sa carrière eut été glorieuse d'un bout à l'autre, s'il n'eut pris l'ambition pour la gloire; ce fut cette malheureuse passion qui étouffa en lui, j'oserais presque dire la nature, puisqu'ayant perdu son pere de si bonne heure, il en avoit retrouvé un dans Barnevelt.

J'ai tâché de peindre Maurice tel qu'il étoit, fier, ambitieux, intrépide. J'ai chargé un subalterne de la fabrication des fausses lettres dont on se servit pour perdre Barnevelt: c'est ainsi qu'Ænone dans la tragédie de Phédre se charge d'accuser Hippolyte.

À l'égard de la femme de Barnevelt, son caractère m'étoit donné tout entier par cette belle réponse qu'elle fit à Maurice,

qui s'étonnoit qu'elle lui demandât la grace de son fils & non celle de son mari.

« Mon époux est sans crime & mon fils est coupable.

Act. V. Sc. II.

Un des fils de Barnevelt, nommé Stautembourg ne conspira contre Maurice qu'après la mort de Barnevelt ; j'ai rapproché cette conspiration, & l'ai mise dans la piece même, j'ai usé du privilège qu'ont les Auteurs dramatiques d'altérer l'histoire en conservant les caractères, pour montrer un fils dans une situation déchirante, cherchant à sauver son pere d'une mort ignominieuse par un moyen terrible & neuf dans la circonstance.

La catastrophe de cette piece ne pouvoit être que malheureuse. Aristote préfère ces sortes de dénouemens, & croit qu'il vaut mieux renvoyer le Spectateur navré que soulagé : mais en général les dénouemens heureux sont plus satisfaisans, & surtout, plus moraux. Je ne connois gueres que celui d'Inès de Castro qui perdit à être heureux.

Aussi quoique le sujet de Barnevelt soit patriotique & plein de gravité, il ne me présentait pas les mêmes ressources que j'ai trouvées en traitant le sujet de Guillaume Tell. Dans Barnevelt c'est la Liberté attaquée : dans Guillaume Tell, c'est la Liberté conquise. Dans Barnevelt c'est le patriotisme qui succombe : dans Guillaume Tell il triomphe.

D'ailleurs la Liberté dans Guillaume Tell a plus d'attrait, on sent qu'elle est en Suisse sur son terrain : elle devoit naître dans les rochers. Les montagnes semblent appartenir à la Liberté : ce sont des remparts naturels où elle se retranche contre les Tirans, elle se plaît de préférence sous les chaumières d'un peuple agriculteur & laborieux, & s'y conserve par les mœurs qui en font la première sauve-garde. Dès qu'il n'y eut plus de mœurs à Rome, il n'y eut plus de Liberté. Celle des Suisses n'avoit été pour ainsi dire qu'interrompue par la tyrannie des Gouverneurs sous Albert I. Rodolph son

pere , Prince juste & humain avoit respecté les privilèges de ce peuple. Le Gouverneur qui expose à un danger de mort le fils de Tell par la main même du pere , ressemble par le despotisme à Appius Clodius , qui veut ôter l'honneur à la fille de Virginius : dans les deux époques ce fut la même violence , ce fut la nature si énergique sur-tout chez les Peuples non corrompus , qui fut le ressort d'une révolution , & qui dans le canton d'Uri , fit secouer le joug de l'Autriche , comme elle avoit causé à Rome , la destruction du Décemvirat ; c'étoit la haine de la violence qui avoit de même chassé les Tarquins.

Mais pour revenir à Barneveldt , sa mort ne leva point les obstacles à l'ambition de Maurice , & ne fut pas plus l'époque de l'affervissement de la république , que la mort de César dans le sens inverse n'avoit été l'époque de la liberté Romaine ; ce fut la mort d'un grand Citoyen , & non celle de la liberté Hollandoise , comme la mort de César fut celle du tyran , & non celle

de la tyrannie ; la défaite de Pompée à Pharsale avoit détruit la liberté ; & quand Pompée auroit vaincu César , Rome n'en eut pas été moins esclave ; ce n'étoit ni César ni Pompée , c'étoit le vainqueur qu'elle avoit à craindre. Rome dès-long-temps n'étoit plus , & la liberté avoit reçu déjà trop de plaies par le massacre des Gracques , & par les fureurs des premières proscriptions.

Le supplice de Barneveldt , loin d'avoir été en Hollande une époque de servitude , ranima les courages ; Barneveldt emporta les regrets de ses Concitoyens , mais non la liberté d'une Patrie pour laquelle il étoit mort. Elle trouva dans le même siècle de nouveaux défenseurs dans les deux Wits , dont la mort violente fut encore infructueuse pour la tyrannie.

J'ai tâché de conserver à Barneveldt dans ma piece ce caractère de vertu , cette constance qui a également honoré sa mort & sa vie : j'ai tâché de faire en sorte par l'impression qu'il laisse , que sa ruine parut

préférable au cruel & inutile succès de son rival; Barnevelt meurt, mais regretté généralement, la treve avec l'Espagne est prolongée comme il l'avoit désiré : Maurice est obligé de la signer, il ne recueille de son crime que la haine publique ; c'est Maurice qui l'emporte, mais c'est Barnevelt qui triomphe ; c'est Maurice qui se venge, mais qui perd sa vengeance ; c'est Maurice qui est malheureux. L'un meurt plein de vertus & d'années ; l'autre vit, mais en proie à des chagrins, dont ne le peuvent distraire de nouveaux succès militaires ; il meurt avant le terme ordinaire de la vie humaine, & presque au milieu de sa carrière, ne pouvant jouir ni de son crime ni de ses exploits.

C'est une chose digne de remarque que Maurice ait conservé la réputation de grand homme, quoiqu'il ait fait périr un personnage tel que Barnevelt ; c'est une espèce d'énigme où l'on croit voir au premier coup-d'œil le scandale de la vertu, & la chimère de la morale. César & Maurice

ne seront jamais confondus avec Catilina ; ils ont pourtant été tous les trois des conspirateurs contre leur Patrie ; pourquoi donc cette différence dans les jugemens qu'on porte d'eux ? Qui a donc sauvé du mépris César & Maurice ? Qui leur a conservé une partie de leur gloire ? La force du caractère , & l'éclat des vertus guerrières.

D'ailleurs peut-être a-t-on pris les chagrins de Maurice pour des remords ; on prétend que sa raison étoit quelquefois si troublée , que lorsqu'on lui servoit du poisson , il croyoit voir la tête de Barnevelt , comme on dit que Théodoric voyoit celle de Symmaque dans un brochet. Peut-être le peu de succès des desseins de Maurice , le peu de temps qu'il a survécu à Barnevelt , a-t'il paru expier en partie les effets monstrueux de son ambition : on a regardé son crime comme un véritable égarement , & cette honte des dernières années de sa vie n'a point reflué sur ses autres années si glorieuses.

Qu'on me permette au reste de me fé-

liciter d'avoir choisi mes sujets dans des Républiques plus modernes que celles de Rome & d'Athènes, dont les exemples peuvent paroître suspects d'exagération ; mais qu'on ne dise pas pour cela que l'imagination se fatigue à traverser un si grand nombre de siècles, pour chercher dans les Républiques anciennes des leçons de patriotisme ; qu'on ne cherche pas à nous décourager, en nous disant que les vertus spartiates ou Romaines sont aussi loin de nos sentimens que de nos tems. Les vives impressions que nous venons d'éprouver aux représentations de Brutus, prouvent que ces traits d'héroïsme ne sont pas si hors de notre portée ; & Voltaire rayeroit aujourd'hui de sa préface de Zaïre, cette réflexion *que les Anglois battent des mains au mot de Patrie, & les François au mot d'amour.*

Qu'on me permette encore de me savoir gré d'avoir traité des sujets patriotiques si long-tems avant la révolution, & lorsqu'il étoit impossible de prévoir le grand

changement qui devoit arriver dans notre Monarchie ; c'est un hommage prophétique que je rendois d'avance à l'esprit public dont nous devons être un jour animés sous un Roi vertueux , qui dès son avènement au trône a repoussé la flatterie , & mérité dès-lors de régner sur un Peuple libre.



P E R S O N N A G E S .

MAURICE , Stathoudre. *M. Naudet.*
BARNEVELT , grand Pensionnaire, *M. Vanhove.*
M^{IE}. D'UTRECHT , femme } de M^{ME}. *Vestris.*
STAUTEMBOURG , fils } Barnevelt. *M. Saint Phal.*
L'AMBASSADEUR , de France , *M. Dorival.*
ADERSENS , Confident de Maurice , *M. Florence.*
UN OFFICIER , *M. Durant.*
PEUPLE.
GARDES.
SOLDATS.

La Scène est à la Haye dans un vestibule commun à la Salle du Conseil , & au Palais du Prince d'Orange.

BARNEVELT:

BARNEVELT.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MAURICE, ADERSENS.

ADERSENS.

LE Conseil se sépare : ah, Seigneur, est-ce vous
Qui l'avez emporté sur un rival jaloux ?
La treve avec l'Espagne est-elle enfin rompue ?

MAURICE.

Barnevelt veut qu'ici la treve continue :
La moitié du Sénat qui lui sert de soutien ,
Penche vers son avis , & l'autre vers le mien.
Tu conçois, Aderdens, dans cette incertitude,

A

Que Maurice n'est pas sans quelque inquiétude ,
 D'autant que dès demain peut-être le Sénat
 Décide sans retour du destin de l'Etat ;
 Je crains , je l'avouerai , l'Ambassadeur de France ,
 Avec lui Barnevelt est trop d'intelligence.

A D E R S E N S .

C'est encor peu, Seigneur ; les soldats qu'à son choix
 Barnevelt a levés pour attendre ses loix ,
 Fiers de prendre son ordre , ont poussé leur audace
 Jusqu'à braver tout haut les droits de votre place.

M A U R I C E .

C'est trop voir outrager aux yeux des Citoyens
 Et le sang dont je sors & le rang que je tiens ;
 Sans crédit tour à tour & puissant sur la terre ,
 C'est trop dépendre , ami , de la paix , de la guerre ,
 Des tems , du peuple , enfin du premier Magistrat
 Qui tel que Barnevelt voudra régir l'Etat.
 Hé pourquoi , quand je puis tout gouverner moi-même ,
 Irois-je renoncer à cet honneur suprême ?
 Barnevelt de l'Etat prétend qu'il est l'appui ,
 Mais quel autre en effet est tyran plus que lui ?
 Je ne m'éblouis point de son dehors stoïque ;
 Il ne leve si haut ce front patriotique ,

Que pour mieux au Conseil s'affujettir les voix ,
Et l'orgueil déguisé regne à l'ombre des loix.
Pour moi né dans les camps , sous l'œil de la Victoire ,
Toujours ouvertement j'ai recherché la gloire.
Jaloux de commander , & digne de mon nom ,
Me montrant de tout tems l'honneur de ma maison ;
Fils d'un pere fameux par sa valeur suprême ,
J'ai su par mes exploits naître encor de moi-même.
Mais c'est peu des honneurs où je suis parvenu ,
Si je n'atteins plus haut , je n'ai rien obtenu.
Que des Républicains qu'un autre esprit anime
De mes prétentions osent me faire un crime ;
L'ambition du moins , comme la liberté ,
Eut toujours sa noblesse & sied à ma fierté.
S'il me faut encourir des reproches sévères ,
J'ai pour réponse , ami , mes succès militaires.
La valeur couvre tout , & dans l'opinion
Fait confondre la gloire avec l'ambition.
L'orgueilleux héritier du plus puissant des Princes ,
Philippe , dont le joug écrasa nos provinces ,
Fut haï , détesté , mais non pas comme Roi :
Ce fut comme tyran , comme allié sans foi ,
Comme inquiet , avare , & sans vertu guerrière ,

Troublant de son palais l'un & l'autre hémisphère,
Elever mes destins aux honneurs les plus hauts,
N'est que remettre un sceptre en la main des Nassaux.
Il est tems, Aderfens, que Maurice commande
Sous cet antique nom de Comte de Hollande.
Ce rang mettra d'abord tout l'Etat sous ma loi,
Et je prendrai bientôt jusqu'au titre de Roi.
Que ferai-je après tout, que n'ait tenté mon pere ?
Et tu fais qu'à Maurice il n'en fit point mystere :
Quel a guerre concoure à servir mes projets,
Pour les exécuter j'ai des secours tout prêts,
L'Anglais & le Germain, les Princes de ma race ;
Sur le trône dans Prague un neveu que je place,
Qui monté par moi seul au rang de Souverain,
Pour regner à mon tour, me prètera la main :
Ma noble ambition pourroit paroître extrême
Si je me recherchois uniquement moi-même,
Mais la cause publique en mes vastes projets
Se trouve encor liée avec mes intérêts.
La Hollande du joug en vain s'est affranchie ;
Sa liberté lui pese & touche à l'anarchie ;
Cet Etat ébranlé par de secrets efforts
Demande une autre forme & veut d'autres ressorts.

TRAGÉDIE. 5

Malgré ses sept apuis *, tu vois trop qu'il chancelle ;
Il a besoin d'un maître , & le soldat m'appelle.

A D E R S E N S.

Nul ne mérite mieux le suprême pouvoir :
J'approuve vos desseins , mais n'ai point votre espoir.

M A U R I C E.

Hé ! que crains-tu ?

A D E R S E N S.

Seigneur , cette même Province
Qui vous est dévouée & vous honore en Prince.

M A U R I C E.

La Zélande !

A D E R S E N S.

Elle-même : elle arrêta Nassau ;
Pour son fils je crains d'elle un obstacle nouveau ;
Nassau fut à la fois ambitieux & sage ,
Il eut votre crédit , il eut votre courage ,
Hé ! que lui manqua-t-il ?

M A U R I C E.

Le tems : tout est changé ;
Dans la guerre avant tout que ce peuple engagé ;
M'applanisse la route aux grandeurs où j'aspire :

* L'union des sept Provinces.

L'occasion me sert , puisque la treve expire ;
Prolongée une fois , mes vœux sont superflus ;
Si je perds ce moment , il ne reviendra plus.
Barnevelt veut la treve , & moi je veux la guerre.
Je fais en quels appuis sa politique espère ,
Et demain l'on peut rendre un timide décret
Qui sans retour , ami , renverse mon projet.
C'est ce décret qu'il faut que je fasse suspendre ,
C'est là le coup fatal dont il faut me défendre.
Peut-être à ses amis je vais paroître ingrat ,
D'oser si vivement le combattre au sénat ;
Pour me rendre suspect , il fait avec adresse
Se prévaloir des soins qu'il prit de ma jeunesse.
Sans doute il s'occupe de mes destins naissans ;
Et c'est un souvenir que j'ai gardé long-tems.
Mais depuis qu'à la treve il m'a trouvé contraire ;
Je n'ai point au Conseil de plus grand adversaire ;
Je l'aimai , je le hais ; si je change aujourd'hui ,
Sa conduite en est cause , il doit s'en prendre à lui.
Hé , qu'importe , Adversens , que par des soins propices
On l'ait vu de mes ans diriger les prémices ,
Lorsqu'il devient jaloux de ses propres bienfaits ,
Lorsqu'il veut malgré moi qu'on prolonge la paix ,

Lorsqu'il m'ose fermer la carrière éclatante
 Où j'ai des Hollandois si bien rempli l'attente ,
 Où moi-même envers lui je me suis acquitté
 En servant son pays qui m'avoit adopté ;
 Lorsqu'il traverse enfin ma secrète entreprise ,
 En armant contre moi le parti qu'il maîtrise ?
 Te ferai-je un aveu , te dirai-je , Aderfens ,
 Qui je redoute encor pour mes vastes desseins ?
 J'en rougis entre nous ; oui, sa femme elle-même ,
 Unie à lui de cœur, d'esprit & de système ,
 D'un caractère enfin , qui dans ce peuple ardent ,
 Semble de Barneveldt partager l'ascendant..

A D E R S E N S.

Vous le voyez , Seigneur , il protège ou tolere
 La Secte Arminiene à nos dogmes contraire :
 Sur la treve demain s'il combat votre avis ,
 Sur la Religion détournerez les esprits.
 Au culte de ces lieux montrez qu'il donne atteinte.
 Aux esprits inquiets inspirez cette crainte ,
 Sur la treve dès-lors son avis est sans poids :
 Il paroît réfractaire & l'ennemi des loix.
 Si c'est peu d'un moyen , peut-être il en est d'autres ,
 Et mes ressentimens sauront servir les vôtres.

Je n'ai point oublié que Barnevelt m'a nuï.
 M'écartant du Conseil qui m'admettoit sans lui.
 Je puis, en vous servant, venger ma propre injure,
 Et rentrer au Conseil dont il osa m'exclure.
 Si par l'or de Madrid qu'on prétend qu'il reçut
 Contre votre désir la treve se conclut,
 Ne peut-on craindre encor?.. mais vers nous on s'avance.
 Je vois entrer, Seigneur, l'Ambassadeur de France.

S C È N E I I.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE, MAURICE.

L'AMBASSADEUR.

LA France avec regret, Seigneur, voit défunis
 Deux mortels renommés si dignes d'être amis.
 Dès long-tems alliée à votre République,
 Elle se plut à voir votre zèle héroïque.
 Barnevelt au Conseil, & Maurice au combat,
 C'étoit à qui, Seigneur, serviroit mieux l'Etat,
 Enthousiasme heureux ! rivalité sublime
 Qui vous fit partager un encens légitime.
 Vous étiez de ce peuple & l'amour & l'orgueil,
 Au-dessus de la foule, & comptés d'un coup d'œil

T R A G É D I E.

Les grands hommes entr'eux ne forment qu'une race ;
 Mais dans les mêmes lieux lorsque le sort les place ,
 Quand le même intérêt, dans des soins différens ,
 Pour la cause publique anime leurs talens ,
 Combien de ces motifs la féconde énergie
 Doit les rapprocher d'ame ainsi que de génie !
 Deux puissances, du trône également l'honneur ,
 Elisabeth , Henri prisoient votre grand cœur.
 Ne vous nommoient qu'ensemble. Ah ! Seig^r quelle offense
 A pu mettre entre vous la mésintelligence ?
 Assez & trop long-tems on vit souffrir l'Etat
 Des débats du Stathoudre avec le Magistrat :
 Faut-il qu'en leur pays tant de haine envenime
 Des cœurs qui l'un de l'autre ont mérité l'estime ?

M A U R I C E.

Comparez-vous , Seigneur , Barneveldt avec moi ?
 Et lorsque dans la Haye il veut faire la loi ,
 Quand sur ce qui m'est dû je le vois entreprendre ,
 Pouvez-vous le vanter , pouvez-vous le défendre ?
 Je connois ses talens , je ne conteste point
 La gloire des vertus que peut-être il y joint.
 Auprès de ses travaux & de sa politique ,
 Je n'étalerai point ce que la République

N'a dû qu'à mes exploits & qu'au sang de Nassau.
L'Etat, vous le savez, eut un Camp pour berceau;
Au seul art des combats nos mains disciplinées
Ont bravé quarante ans l'orgueil des Pyrénées,
Ont su forcer enfin l'Espagne à désirer
Cette trêve aujourd'hui sur le point d'expirer.
Si l'on a pour douze ans suspendu les alarmes,
Il y va de l'honneur à reprendre les armes.
C'est sur des étendards que l'on traça nos loix;
Et nous perdons le fruit de nos premiers exploits,
Tout est anéanti, si l'Etat par foiblesse
Prolonge le repos que la treve nous laisse.

L' A M B A S S A D E U R .

Par les armes, Seigneur, ouï, l'Etat fut fondé :
Le Hollandois par vous aux combats fut guidé ;
Mais dans le champ d'honneur & dans des tems d'alarmes
Si le besoin de vaincre & d'illustrer vos armes
Vous fit porter des loix dont l'esprit belliqueux
Aguérit aux dangers ce peuple généreux,
Il vous faut d'autres loix dont le système sage
De la vertu guerrière affermissé l'ouvrage ;
Tel doit être, Seigneur, chez ce peuple indompté
Le fruit de la victoire & de la liberté ;

Et c'est de cet esprit qu'il est beau que Maurice
Pour l'inspirer lui-même aujourd'hui se remplisse.
Je fais bien qu'un guerrier dès long-tems renommé ;
Qu'un héros tel que vous à vaincre accoutumé
Interrompt à regret sa brillante carrière :
Mais il s'agit du bien de la Patrie entière ;
La Hollande est la vôtre , & dès vos premiers ans
Vous adopta , vous vit comme un de ses enfans.
Vous l'avez trop servie en de longues alarmes ,
Pour lui faire un besoin de reprendre les armes.
Vous-même mis au rang des plus fameux guerriers ;
Que pouvez-vous gagner à de nouveaux lauriers ?
Ah ! par un sentiment de pur patriotisme ,
Savoir borner sa gloire est un autre héroïsme
Digne encor de votre ame & du sang de Nassau.
Le grand art de la guerre est toujours un fléau ;
Et toute Nation par la gloire séduite
Qui ne fut que guerrière , à la fin s'est détruite.

M A U R I C E.

J'ai haï les traités , je ne m'en défends pas.
Je crois servir ce peuple en voulant les combats.

L' A M B A S S A D E U R.

La treve cependant dont votre esprit s'offense.

Met le sceau dans l'Europe à votre indépendance.
 Les droits les plus certains & les moins contestés,
 Pour être reconnus ont besoin des traités.

M A U R I C E.

Hé ! laisserons-nous donc , séduits par ces amorces ,
 Le tems à l'Espagnol d'accroître encor ses forces ,
 De venir nous surprendre & d'attaquer nos ports ?

L' A M B A S S A D E U R.

Prince , que dites-vous ? hé ! contre les efforts
 Soit ouverts , soit cachés d'une injuste Puissance ,
 N'avez-vous pas toujours un soutien dans la France ,
 Elle qui d'un Monarque en adorant les loix ,
 Sait des Républicains venger encor les droits ,
 Et protège au besoin contre la tyrannie
 D'un peuple indépendant la cause & le génie ?
 Elle , vous le savez , qui si près de ces tems
 Où des guerres de culte agitoient ses enfans ,
 Quelque besoin qu'elle eut , lasse enfin de carnage ,
 De respirer d'un long & violent orage ,
 Pour vos seuls intérêts s'armant avec éclat ,
 Vous aida la première à fonder cet Etat ,
 Et vous offrit son bras contre le despotisme
 Toute sanglante encor des coups du fanatisme.

MAURICE.

Mais l'Espagnol n'est pas notre seul ennemi;
Le Hollandois encor ne jouit qu'à demi
De la tranquillité que lui promet la treve.
L'impie Arminius de sa tombe s'élève,
Enflâme ses enfans de ses opinions,
Seme encor l'hérésie & les divisions;
Dans le choc éternel des esprits en tumulte
L'Etat est ébranlé presqu'autant que le culte.
Barneveld favorise un Sectaire insensé.

L'AMBASSADEUR.

Avec peine il a vu l'Arminien chassé.
Il n'intéressa point, sage sans être austère,
Les principes du culte aux rêves d'un Sectaire,
A de vains argumens, à des subtilités,
Source de tant de haine & d'animosités;
Il a laissé tonner dans leurs chaires frivoles
Les chefs impérieux de ces combats d'écoles,
Qui ne savent point voir l'erreur de ces excès,
Et que la vérité s'annonce par la paix.

MAURICÉ.

Non, quoique vous disiez, Seigneur, pour le défendre,
La guerre n'est pas moins le parti qu'il faut prendre.

La guerre dont je suis , & dois être jaloux ;
 Nous fait braver l'Espagne , & nous sauve de nous.

L'AMBASSADEUR.

Dans ces troubles , Seigneur , accusez l'importance
 Que l'on donne aux partis , & qui fait leur puissance.

M A U R I C E .

Il faut pourtant calmer ces esprits factieux.

L'AMBASSADEUR.

Prince , le voulez-vous ? détournez-en les yeux.
 Ils ont tous pour motif l'orgueil d'être en spectacle ;
 C'est les mettre en faveur que de leur faire obstacle.
 Le parti qu'on poursuit , grossit à chaque pas ;
 Ainsi que leurs erreurs méprisez leurs débats :
 Ne faites point l'honneur à ces vains adversaires
 D'intéresser l'Etat à leurs cris téméraires ;
 C'est en les redoutant qu'on les rend dangereux ,
 Que des dissensions on attise les feux.
 Songez d'ailleurs qu'ils sont, quelque art qui les déguise,
 Plus parti dans l'Etat , que secte dans l'Eglise ;
 Laissez tous les partis , & tous disparaîtront ;
 A la tranquillité les esprits renâîtront.
 De toute faction la Hollande purgée ,
 Pourra voir sans péril la treve prolongée :

C'est le vœu de la France , & dans de tels débats
On fait qu'une étincelle embrâse les Etats.

M A U R I C E.

Et la guerre où toujours aspire mon courage ,
Est l'unique moyen d'écarter ce ravage :
Est-il sûr qu'une fois mises en mouvement
Ces haines de parti se calment autrement ?
Je fais quel est ce peuple , & l'art de le conduire.
Il faut qu'un grand motif l'arrache à son délire.
Je ne suis point , Seigneur , le seul de cet avis :
D'autres contre mon vœu pourront être suivis ,
Mais , malgré mon désir , si la treve est soufferte ,
Malheur à la Hollande , elle court à sa perte.

S C È N E I I I.

L'AMBASSADEUR , BARNEVELT.

B A R N E V E L T.

IL me tardoit , Seigneur , que Maurice sortît ,
Il vous entretenoit ; qu'est-ce qu'il vous a dit ?
Devient-il plus traitable , & m'allez-vous apprendre
Qu'à nos vœux pour la treve il voudra condescendre ?

Vous avez vu , Seigneur , depuis que les Français
 De votre République ont pris les intérêts ,
 Avec combien de zèle , avec quelle constance
 Nous soutenons les droits de votre indépendance ,
 Ces droits que , sous les yeux de l'Espagnol altier ,
 Dans l'Europe Henri reconnut le premier.
 La France sent pour vous tout le prix de la treve :
 Contre ce sentiment le Stathoudre s'élève ,
 Je le vois avec peine & n'ose me flatter
 Que sur lui , vous ni moi , nous puissions l'emporter ,
 Tout ce peuple est d'ailleurs agité par deux sectes
 Que Maurice s'attache à lui rendre suspectes.
 Il fait craindre aux esprits des troubles passagers ;
 Qui vus avec dedain , perdroient tous leurs dangers
 Et je doute qu'il ouvre un avis bien sincère ,
 Quand la guerre qu'il veut , lui paroît nécessaire.

B A R N E V E L T.

Il faut que Barneveldt vous parle à cœur ouvert.
 Seigneur , Henri n'est plus , c'est sa mort qui nous perd ;
 Regretté parmi nous , comme il l'est dans la France
 Il manque aux Hollandois que servoit sa puissance ;
 Le Ciel de ce héros sembloit avoir fait choix ,
Pour

Pour reconcilier la terre avec les Rois.
Elevé loin des cours, l'adversité pour maître,
Plus tard il devint Roi, plus il fut fait pour l'être;
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage, & nous-même le sien.
Ah! s'il vivoit encor, pensez-vous que Maurice
S'opposât à la treve avec tant d'artifice?
Tout ce qu'il tente aux yeux d'un Prince encore enfant;
L'eut-il osé du temps de Henri triomphant?

L'AMBASSADEUR.

Ne désespérons point; le Conseil de mon maître
Veut servir la Hollande, & Maurice peut-être
Malgré son espérance échouera dans ses vœux.
Revoyez vos amis, comptez sur moi près d'eux:
J'apuierei votre avis du desir de la France,
Qui doit être sans doute un poids dans la balance;
Et puisse le décret qui doit être porté,
Du meilleur des partis couronner l'équité!



S C È N E I V.

B A R N E V E L T.

T O I qu'une ambition que tu crois que j'ignore ,
 Au mépris de nos loix depuis long-temps dévore ,
 Rougis, Nassau, rougis que le sujet d'un Roi
 Se montre parmi nous plus citoyen que toi.

S C È N E V.

MARIE - D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE-D'UTRECHT.

Q U'EST-CE donc, Barnevelt ? Ce désordre m'effraye ;
 Jamais plus de débats n'ont divisé la Haye.
 Sur la guerre & la trêve on s'agite à l'envi ,
 Chaque parti prétend que son vœu soit suivi ;
 Et sous ces mouvemens des esprits indociles,
 Semblent couvrir les feux des discordes civiles.

B A R N E V E L T.

L'instant est décisif , & l'on ne verroit pas
 Sans Maurice, crois moi, s'élever ces combats :

On n'auroit qu'un avis ; cet avis unanime
Feroit prendre au Conseil le parti légitime ;
Celui de prolonger , loin de tout vain débat ,
La treve dont dépend le bonheur de l'Etat.
Ce peuple révolté contre la violence ,
Combattit quarante ans pour son indépendance ;
Il a su rompre enfin , par ses maux enhardi ,
Les fers dont l'accabloit le tyran du midi.
Il fonde un Etat libre ; hé comment sans la treve
Pourroit-il cimenter l'ouvrage qu'il acheve ?
Heureux de se créer à lui-même ses loix ,
De ne rien adopter que de son propre choix ,
D'assurer ses destins par la sage harmonie
D'un plan législatif conforme à son génie ,
Et d'éviter ainsi ce que l'on voit ailleurs ,
Le contraste choquant des loix avec les mœurs.
Même sans ce motif , une raison puissante ,
Du sol même tirée , & toujours subsistante
Veut que la République ait au-dehors la paix.
La nécessité seule arma le Hollandois ;
Rappelle-toi^b ces temps où ma triste patrie ,
De ce cruel Duc d'Albe éprouva la furie ;
La consternation de ce peuple effrayé ,

Quand il vit de Philippe approcher l'envoyé;
Les assassins gagés qu'il menoit à sa fuite,
La désolation, les familles en fuite,
Ces théâtres d'horreur où plus de sang coula
Qu'aux jours de Marius, d'Octave & de Sylla,
Où vingt mille pros crits sous la hache périrent,
Où ces arrêts sanglans de si près se suivirent,
Qu'on eut dit qu'un tyran, par son ministre altier,
Vouloit aux échafauts traîner un peuple entier.
Nous avons dû combattre; & si dans nos querelles,
L'Espagne crut en nous ne voir que des rebelles,
Aux yeux de l'univers tant de maux éprouvés,
D'un reproche odieux nous ont assez lavés.
Nous sommes donc sortis d'un indigne esclavage;
Mais la guerre aujourd'hui n'est point notre avantage.
Entourés de marais dans ce pays ingrat,
Pour premier ennemi ce peuple a son climat;
Il oppose aux refus du ciel de sa patrie,
Les assidus travaux de sa vaste industrie;
Et du Gange au Texel, rapportant dans ses ports
Tout ce que l'abondance offre ailleurs de trésors,
Il doit plus au commerce, en des lieux sans culture,
Que le plus beau rivage aux mains de la nature.

Et Maurice jaloux d'agrandir son pouvoir,
Ne voit point, chere épouse, ou feint de ne pas voir;
Qu'à ce peuple placé dans un pays stérile,
La guerre est onéreuse, & la treve est utile;
Il prétend nous armer de nouveau sur ses pas,
Nous affoiblis encor de nos derniers combats;
Et nous irions, de l'Inde oubliant les largesses,
Nous fermer les canaux d'où coulent nos richesses,
Ou sans cesse il faudroit au bord de nos vaisseaux,
Dans le trajet des mers soutenir des assauts
Pour sauver les tributs de vingt rives fécondes;
Et notre liberté qui vaut l'or des deux mondes.

MARQUE-D'UTRECHT.

Hé! comment de la guerre en voyant le danger,
Le Conseil un moment peut-il se partager?

BARNEVELT.

Connois donc les desseins du superbe Maurice;
Et d'un ambitieux quel est tout l'artifice;
C'est lui qui dans ses vœux, ou plutôt ses projets;
Aveugle les esprits sur leur vrais intérêts:
Il a trop de raisons de désirer la guerre:
Elle accroit son pouvoir que la treve resserre;

B iiij

Il n'envifage en moi qu'un importun rival ;
Il fouffre dans la paix de me voir fon égal ;
Il s'en irrite, il veut que la guerre lui rende
L'antique autorité des Comtes de Hollande,
Celle de Roi peut-être.

MARIE-D'UTRECHT.

Un orgueil fi nouveau !
Lui régner ! Cette tache au grand nom de Naffau !
Lui qu'on vit affranchir de maîtres tyranniques ,
Les cités du Brabant & les peuples Beligiques ,
De Farnefe & d'Albert , lui qui foutint l'effort ,
Lui défenfeur d'Oftende , & vainqueur à Nieuport ;
Le fils & le rival de ce grand Capitaine ,
Qui joignit au courage une ame citoyenne ,
Et vint brifer les fers de ce peuple abattu ;
Il n'a point hérité de toute fa vertu !
Quoi ! Stathoudre, Amiral , chef de l'armée entière ,
Quelle gloire, quel rang manque à cette ame altiere ?
Par de pareils honneurs, par d'auffi nobles droits ,
Quel autre Etat jamais eut payé fes exploits ?
Lorsqu'au grand Doria Charle-Quint rend l'hommage
De remettre à fon choix le prix de fon courage ,
Que demande pour prix ce Génois vertueux ?

Que son pays soit libre ; & Maurice en ces lieux ,
Dans la Hollande enfin qui devient sa patrie ,
Laisse à l'ambition dégrader son génie !
Il veut nous asservir ! Ah ! d'orgueil enivré ,
Son cœur ne sent donc point que conduire à leur gré
D'heureux concitoyens que l'on sert & qu'on aime ,
C'est commander peut-être à la liberté même.

B A R N E V E L T.

Je sens trop tard combien l'élevant par degrés ,
De repentirs amers je me suis préparés.
Cet orgueil effrené qui dans Maurice étonne
Ne vient que du pouvoir que son pays lui donne.
C'est cette dictature & ces honneurs nouveaux
Dont on récompensa la valeur des Nassaux ,
Qui de la Royauté pernicieuse image ,
A ce peuple ont de loin préparé l'esclavage.
Du premier des Césars , Maurice a la valeur ,
Mais aussi les desseins , & c'est-là ma douleur.
De la Religion vous voyez les scandales ;
Il a livré l'Etat à deux Sectes rivales ,
Poursuit l'une , sert l'autre & non pas qu'en effet
Son cœur ou la préfère ou l'approuve en secret ;
Il a su la choisir comme plus turbulente ,

Comme d'un caractère à servir ce qu'il tente ;
D'un Synode à Dordrecht un décret est lancé ,
Par qui l'Arminien vient d'être terrassé.
Maurice par l'arrêt qui détruit leurs écoles ,
Foule à ses pieds des loix qu'il respecte en paroles ;
Il appelle aux emplois du parti dépouillé
Le Gomariste ardent pour sa cause zélé ;
Il veut venger, dit-il, le culte qu'on offense ,
Mais ce n'est qu'un prétexte à tant de violence ;
Mais de ce masque adroit le Stathoudre couvert
Ne songe guere au culte, & c'est lui seul qu'il sert.

MARIE-D'UTRECHT.

Maurice affecteroit ce zele fanatique !

BARNVELT.

Toujours de ses pareils ce fut la politique ;
Hé ! quand chez les François ces Guises révéres ,
Si grands par leur courage, & du peuple adorés ,
Traitant avec mépris notre culte de schisme ,
Se déclaroient si haut contre le calvinisme ;
Penses-tu qu'un vrai zele, en ces rems factieux ,
Les presât d'embrasser les intérêts des cieux ?
Quand des rives du Tage aux rives de la Seine,

Philippe encourageoit & secouroit Mayenne ;
Quand il payoit la ligue & ses noires fureurs
Du même or que jadis , parmi d'autres horreurs ,
La même intolérance aveugle & fanatique
Avoit couru ravir aux peuples du Mexique ,
Des Harlais , des Potiers fascina-t-il les yeux ?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux ,
Qui divisoit la France en ces momens d'orage ,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage ,
Qui vouloit régner seul , & réunir enfin
Tous les sceptres d'Europe en faisceau dans sa main :
En un même attentat contre la république ,
Maurice ose employer la même politique ;
De citoyen qu'il fut , il devient oppresseur ,
Tant son ambition dénatura son cœur !
Mon terme n'est pas loin , & tu pouvois attendre ;
Maurice , qu'au tombeau l'âge m'eut fait descendre ;
Tu t'épargnois alors les obstacles tout prêts ,
Qu'ici ma fermeté va mettre à tes projets ;
Mais je rends grace au Ciel , le Ciel nous est propice ,
Puisqu'il t'aveugle ainsi sur ta propre injustice ,
Et veut que , moi vivant , tu t'armes contre nous ,
Pour t'opposer un bras qui détourne tes coups.

De tout notre entretien vous voyez l'importance ;
J'ai craint de mettre un fils dans notre confiance ;
Stauteinbourg par son âge aisément emporté ,
Mêle à son zele encor trop de témérité ;
Plus je me sens pour lui des entrailles de pere ,
Plus de Nassau pour lui je craindrois la colere ,
Et que la République après moi ne perdît
Un jeune citoyen si plein de mon esprit.
On m'attend : je te quitte avec l'heureux présage
De sauver mon pays d'un nouvel esclavage.
Si Maurice au Conseil veut l'emporter demain ,
Demain je le démasque , & je romps son dessein.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARNEVELT.

LUI qui depuis long-tems semble éviter ma vue ;
 Lui qui veut malgré moi voir la treve rompue ,
 Maurice à Barnevelt demande un entretien !
 Est-ce pour rapprocher son sentiment du mien ?
 Cette ame que l'orgueil semble avoir pervertie ,
 De son égarement seroit-elle sortie ,
 Et sur l'aveugle erreur de son secret dessein ,
 L'intérêt de l'Erat prévaudroit-il enfin ?

SCÈNE II.

BARNEVELT, MAURICE.

MAURICE.

AVANT que le Conseil sur la treve décide ,
 Afin que la justice à ce décret préside ,
 J'ai cru que dans ces lieux je devois vous chercher ;

Le moment est pressant & doit nous rapprocher.
 Assez & trop long-tems nos avis différèrent,
 Assez dans le Conseil nos débats éclatèrent :
 Sans donc vous reprocher ces soldats insolens
 Que vous avez levés sous le nom d'*Attendans*,
 Mes ordres superflus, ma puissance usurpée,
 L'injurieux oubli des droits de mon épée,
 Et tout ce qui devoit exciter mon courroux,
 Je veux, sans passion, m'expliquer avec vous.

B A R N E V E L T

Que l'intérêt public tous deux nous réunisse.

M A U R I C E.

C'est ce même intérêt que réclame Maurice ;
 Mais il faut le connoître, il change avec les tems,
 Et doit faire embrasser des partis différens.
 La treve, s'il est vrai qu'elle eut ses avantages,
 Pour laisser quelque tems respirer les courages,
 Ne peut plus maintenant, & sous aucun rapport,
 Convenir à ce peuple incertain de son sort.
 Cette treve en un mot fut un long armistice
 Qui se prolongeroit sous un mauvais auspice.
 Craignant d'autres revers, vous ne l'ignorez pas.

De la guerre avant nous nos tyrans étoient las ;
L'Espagne demanda la treve en ses allarmes ,
Et fit avec dépit cet honneur à nos armes.
Si l'on m'eut voulu croire , elle n'obtenoit rien ;
Votre avis , Barnevelt , l'emporta sur le mien.
C'étoit pourtant rouvrir dans la Flandre égarée
Aux partisans de Rome une funeste entrée ,
Et sur-tout exposer aux pièges des traités
L'intérêt de ce peuple & ses prospérités.
De vos discours d'ailleurs quelle que fut l'adresse ,
Vous saviez dans Utrecht que la loi fut expresse
De ne poser l'épée , après nos longs combats ,
Que du commun aveu donné par les Etats ;
Qu'une seule Province à la trêve opposée
Ecarterait dès lors toute paix proposée ,
Que c'étoit au Stathoudre , & non au Magistrat
Qu'appartenoit le droit de juger ce débar.
Mais laissons le passé : bientôt la trêve expire :
Par de puissants motifs à la guerre j'aspire ;
Laisserons-nous penser qu'un peuple de héros
Plus que nos ennemis a besoin de repos ?
Trop craindre que la guerre en ces lieux ne renaisse
C'est montrer l'impuissance ou du moins la foiblesse.

L'Espagnol que je hais , qui nous hait sans retour ,
Peut-être sous son joug croit nous remettre un jour.
Il nous faut par son sang une paix cimentée ,
Et non à quelques ans une paix limitée ;
Il nous faut de la treve écarter la langueur ,
Il faut à l'Espagnol renvoyer la terreur ,
Et que dans les combats les plus opiniâtres
Dont la terre & la mer se virent les théâtres ,
Ce peuple altier vaincu, mais vaincu pour jamais ,
N'ose même de loin regarder nos marais.

B A R N E V E L T .

Quoi ! la treve rompue !...

M A U R I C E .

Et voyez en la fuite.
Pour des opinions la Hollande s'agite ;
Stathoudre , & sous ce nom , vengeur du droit divin
J'ai protégé le culte & les loix de Calvin.
Mais tout en conservant notre antique doctrine ,
Je n'ai pu des débats détruire la racine.
Il n'est qu'un seul moyen d'appaîser ces discors ,
C'est de nous décider à combattre au dehors.
Voulez-vous , Barnevelt , que mon pays préfère
Une guerre intestine à la guerre étrangère

Et que de ces partis l'esprit dur & hautain
De la dissension foment le levain ?

BARNEVELT.

La guerre pour remède ! hé ! quels maux sont les nôtres ,
Si l'Etat ne peut plus en guérir que par d'autres !
Ah ! que le Hollandois qui doit avoir appris
Ce que la Liberté pour un peuple a de prix ,
S'arme un jour , s'il le faut , d'un accord unanime ,
Pour d'autres Nations qu'il verra qu'on opprime ,
La guerre devient juste , & nécessaire alors :
Il porte avec honneur ses forces au dehors :
Mais que d'or & de sang la Hollande épuisée
Rouvre une plaie à peine encor cicatrisée ,
Attaque en l'Espagnol repoussé tant de fois ,
L'irréconciliable ennemi de nos droits ,
Qu'elle perde à combattre imprudemment vaillante ,
Les momens d'affermir sa liberté naissante ,
Sur quel prétexte encor ? pour calmer au dedans
L'opiniâtreté des partis trop ardens !
N'alléguez point , Seigneur , les doctrines nouvelles ,
Ces erreurs des esprits , sémences de querelles :
N'accusez que vous seul , dont l'appui dangereux
Soutenant un parti , les échauffe tous deux .

Vous dont l'Arminien redoute les menaces ,
 Vous qui l'avez chassé des emplois & des places ;
 Maurice armé long-temps, mais comme défenseur ,
 A-t-il donc pu s'armer comme persécuteur ?
 Hé quoi ! les Hollandois , quoi ! nos compatriotes
 Croiront-ils vivre encor sous leurs premiers despotes ,
 Et libres ou sujets, mais toujours allarmés ,
 Leur sort en tous les tems est-il d'être opprimés ?

M A U R I C E .

Mais vous qui me tenez ce discours téméraire ,
 Vous qui m'osez juger sur ce que j'ai dû faire ,
 Vous avez contre moi servi l'Arminien.

B A R N E V E L T .

Je ne l'ai que souffert , sans être son soutien.
 Je condamne, Seigneur, les partis, les cabales,
 Et ces divisions à l'Etat si fatales ;
 Trop certain que toujours dans ces cœurs inquiets ,
 L'attachement au dogme eut des motifs secrets ;
 Vous redoutez pour nous des Sectes infidèles !
 La persécution nuit aux Etats plus qu'elles.
 Voilà ce qui les trouble : ils ont pour fondemens ,
 L'accord des volontés , & non des sentimens.
 L'ordre,

L'ordre, voilà la chaîne en tous lieux étendue ,
Qui jamais sans danger ne peut être rompue ;
Quiconque dans l'Etat respecte ce lien ,
A nos yeux , croyez moi , doit être citoyen.
Nous n'avons vous ni moi le droit de le proscrire.
Loin ce zele insensé dont le fougueux délire
Commande la croyance avec férocité ,
Et pour servir le Ciel , éteint l'humanité ;
C'est à ce Dieu de paix qui hait les fanatiques ,
De dissiper d'enhaut ces erreurs dogmatiques ;
C'est à nous de l'attendre au lieu de le venger ;
L'homme aigrit les esprits , Dieu seul peut les changer.
Le droit n'en est qu'à lui , comme à lui la puissance.
Hé ! voyez tous les maux nés de l'intolérance.
Voyez du Tage au Tibre , & de la Seine au Rhin ,
Le fanatisme errant , un poignard à la main ;
De la France voyez les blessures profondes ,
Les bûchers de Madrid fûmant dans les deux mondes ;
Le cruel Portugais plein des mêmes fureurs ,
De Lisbonne à Goa transportant ces horreurs ,
Et plus de sang versé par de nouveaux Druides ,
Qu'en vingt siècles d'erreurs sous des Dieux homicides.

Ecoutez , Barnevelt ; sur de faux intérêts
Votre zele s'égare & confond les objets.
La Hollande a toujours connu la tolérance :
Voyez tant d'étrangers & ce concours immense
Que les soins du commerce attirent dans nos ports ,
Tous différens de culte & soufferts sur ces bords ;
Mélange sans danger , & qui d'un pole à l'autre ,
Rapproche à tout moment chaque peuple du nôtre ,
Les Hollandois unis avec les Nations
Traquent de richesse & non d'opinions :
Mais dans le même culte , apprenez qu'introduire
La moindre nouveauté , c'est vouloir le détruire ,
Que les enfans d'Omar , ceux de Confucius
Sont bien moins dangereux que ceux d'Arminius.
Chaque peuple est conduit selon son caractère ;
Le Hollandois est franc , religieux , austère ,
Et vouloir jusques-là le rendre tolérant ,
C'est sur tous les motifs le rendre indifférent :
C'est en laissant flotter les ames incertaines
Enervier la vigueur des mœurs républicaines.

B A R N E V E L T .

Tranchons un vain débat qui n'a que trop duré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'ai pénétré,
Maurice, & ton discours confirme une pensée
Qui m'étoit trop pénible & que j'ai repoussée.

MAURICE.

Que dis-tu, Barnevelt ?

BARNEVELT.

Ne crois pas qu'à mes yeux
Tu sois intolérant, tu n'es qu'ambitieux.

MAURICE.

Comment ? explique-toi.

BARNEVELT.

Penses-tu qu'on m'abuse ?

Autant que je le puis, Maurice, je t'excuse :
Un grand nom, des lauriers & l'éclat de ton sang,
L'honneur de commander, & les droits de ton rang,
Dans une République une cour qui t'honore,
T'ont pu faire aspirer à plus d'honneurs encore.
Toujours furent séduits par ce superbe espoir
Ceux qui sont revêtus d'un semblable pouvoir.
Peu d'hommes dans ton rang qu'un plus haut n'éblouisse :
Ce moment de foiblesse est venu pour Maurice :

C ij

Tu veux régner.

M A U R I C E.

Qui ! moi !

B A R N E V E L T.

Maurice me combat ;
Mais c'est en ennemi du bonheur de l'Etat.

M A U R I C E.

Qui te fait m'accuser ? Parle.

B A R N E V E L T.

Tes violences
Qui t'ont dans nos cités fait changer les régences ,
Tout l'or que tu répands , & nos droits méconnus ;
Et ces esprits ardents à tes brigues vendus ,
Les troubles qu'en ces lieux ta politique excite ;
Ton horreur pour la treve & toute ta conduite :
Où me suis-je emporté , Maurice ? Ah ! mon desir
Est de te ramener , & non pas de t'aigrir.
Tu fais que l'intérêt qu'avec persévérance
J'ai pris à tes destins , commence à ton enfance ;
Je ne t'en parle point pour te le reprocher.
Mais à toi même enfin tu ne peux te cacher

Qu'en fils je t'ai traité, que l'esprit qui m'anime,
A voulu ta grandeur, mais pure & légitime :
Crois-en donc les conseils, & le cœur d'un vieillard
Qui veille sur ta gloire & te parle sans fard.
Je connois tes secrets, mais je suis près du terme ;
Dans la tombe avec moi bientôt je les enferme.
Tu peux être assuré qu'une profonde nuit
Cachera pour jamais l'erreur qui t'a séduit ;
Tu peux encore aux yeux du peuple & de l'armée,
Conserver d'un héros toute la renommée.
Aime assez ton pays pour vouloir son bonheur :
Ne vois point d'autre éclat, ne vois point d'autre
honneur ;

Préfère d'être chef d'hommes libres & braves,
A l'orgueil de régner sur un peuple d'esclaves ;
Connois ta dignité, fache répondre au choix
Qu'on fit de ta maison pour soutenir nos droits.
Tu servis la Hollande avec un zèle extrême,
Résiste toi, Maurice, & t'oppose à toi-même.
Ouvre les yeux ; voyant ce que tu fus jadis,
Vois ce que tu dois être, & cede à mes avis :
Redeviens citoyen, respecte la patrie,
Nos loix, la liberté que toi-même as chérie,

La liberté pour qui ton bras a combattu ;
Enfin sauve ta gloire & reprends ta vertu.

M A U R I C E .

Hé ! pourquoi veux-tu donc que changeant de génie ,
J'opprime la Hollande après l'avoir servie ?
Pourquoi me supposer d'ambitieux desseins ,
Sans autre fondement que des ombrages vains ?
Et par quelle censure au hasard exercée ,
Vouloir scruter mon cœur , accuser ma pensée ?
Les termes du décret qu'a vu lancer Dordrecht ,
N'ont-ils pas pour les loix attesté mon respect ?
Je veux croire pourtant que ton zèle est sincère ,
Et que dans tous les temps ma gloire te fut chère .
Je rends grace aux conseils dont je n'ai pas besoin ;
Mais de mon nom , sans toi , je saurai prendre soin ,
Et malgré les soupçons dont ton ame est faisie ,
Peut-être plus que toi j'aime encor la patrie .

B A R N E V E L T .

Que résous-tu ?

M A U R I C E .

La guerre : oui , ferme en ce dessein ,

Je la veux, la demande, & l'obtiendrai demain.

BARNEVELT.

La treve sert nos loix.

MAURICE.

Elle endort le courage.

BARNEVELT.

C'est parler en soldat.

MAURICE.

En ennemi du Tage.

BARNEVELT..

Je le fais comme vous, & de plus citoyen;

Et l'avis pour la paix sera toujours le mien.

MAURICE.

Si vous l'osez encor!

BARNEVELT.

Maurice me menace!

MAURICE.

Maurice dès ce jour peut réprimer l'audace.

SCÈNE III.

BARNEVELT, MARIE-D'UTRECHT.

MARIE-D'UTRECHT.

CIEL! que viens-je d'entendre? Il sort plein de
courroux;
Quel orage s'élève & va fondre sur nous!
Qu'exige-t-il de toi?

BARNEVELT.

D'opiner pour la guerre.
Il veut renouveler ce fléau de la terre,
Afin qu'accoutumée à recevoir sa loi,
L'armée un jour l'élixe & le proclame Roi.
Oui, plus il m'a parlé, plus j'ai vu dans son ame,
Quel projet il médite, & quel desir l'enflâme,
Et que l'Ambassadeur qui lui parloit ici,
Ne peut rien obtenir de ce cœur endurci.

MARIE-D'UTRECHT..

Dois-tu t'en étonner, lorsque dans sa famille
J'ai vu de Coligny la respectable fille
Faire de vains efforts pour ramener à toi

Cet esprit indompté qui brave toute loi.

B A R N E V E L T.

Mais je m'assure encore au secours que nous prête,
De la France au Conseil le fidele interprète.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Des complots de Maurice il peut sauver l'Etat;
Mais te défendra-t-il des fureurs d'un ingrat?
Maurice te connoît, te hait, te persécute,
Te redoute sur-tout ... S'il préparoit ta chute!

B A R N E V E L T.

C'est à quoi doit s'attendre un cœur républicain
Qui vient de démasquer ce Stathoudre hautain;
Qui prévient, qui combat, qui rompt ses entreprises,
Déjà plus d'une fois on a pu voir aux prises
Les fiers ambitieux & les bons citoyens,
Les tyrans du pays & ses fermes soutiens.
On verra dans la Haye, à la honte de l'homme,
Ce qu'on vit autrefois dans Athene & dans Rome.
Le sort n'est pas toujours du plus juste parti;
Mais qui de sa vertu s'est jamais repenti?
Je ferai mon devoir.

*S C È N E IV.**M A R I E - D' U T R E C H T.**L*U I fera-t-il funeste ?

Venez à son secours, ô puissance céleste !
Je ne fais ; mon esprit de momens en momens
Se remplit malgré moi de noirs pressentimens.
Je crains même en mon fils sa haine pour Maurice ;
D'un œil trop indigné mon fils voit leurs débats ,
Et même en ses discours il ne se contraint pas.
Ardent républicain , mais de foi trop peu maître ,
En voulant nous servir , il nous nuiroit peut-être.
Il ne fait point aimer ni haïr foiblement ,
Et peut-être il courroit se perdre imprudemment.
Pourrois-jé en gémissant sur la cause commune ,
De ma famille encor supporter l'infortune ?



● SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Ah ! ma mere, j'apprends qu'on vient de mettre aux
fers

Hoguerbées, Grotius.

MARIE-D'UTRECHT.

Nos amis les plus chers !

STAUTEMBOURG.

Nos meilleurs citoyens.

MARIE-D'UTRECHT, *à part.*

Que de maux j'envisage !

MARIE-D'UTRECHT.

Quel chagrin pour ton pere !

● STAUTEMBOURG.

Et quel affreux présage !

Hé ! sur quel faux soupçon les vient-on d'arrêter ?

STAUTEMBOURG.

Des motifs du Stathoudre on ne fauroit douter ;

Il a craint que leur voix à ses desirs contraire
Ne se rangeât demain à l'avis de mon pere ,
Et que dans le Conseil... Je vous entends gémir ;
Ce n'est pas tout, ma mere, & vous allez frémir.
Contre nos deux amis, vous voyez ce qu'il ose,
Du plus ctuel malheur il vient d'être la cause.
Vous savez qu'avant eux Leydemberg arrêté
Languissoit dans l'horreur de la captivité;
Il n'a pu supporter un plus long esclavage :
En déplorant sa fin, admirez son courage;
Redoutant son arrêt, sans attendre plus tard,
Lui-même en sa prison s'est frappé d'un poignard.

M A R I E - D ' U T R E C H T . .

Quoi, Leydemberg n'est plus? Ah! que viens-tu
me dire?

Tu l'admires, mon fils, plains son affreux délire;
Ce suicide aveugle, un parti si cruel
A des yeux prévenus le peindra criminel;
Tout innocent qu'il est, sa mort le calomnie.
On dira qu'il n'eut point attenté sur sa vie,
Et que sa conscience eut été son soutien,
Si ce juge en secret ne lui reprochoit rien.

Maurice de sa mort va tirer avantage ;
Contre ceux que sa haine également outrage ;
Voilà , voilà le fruit de ce coup insensé.

S T A U T E M B O U R G .

Eh , Maurice , à ce coup ne l'a-t-il pas forcé ?
Contre l'iniquité , contre la violence ,
Quel secours eut-il eu dans sa seule innocence ?
Penser comme mon pere , être bon , tolérant ,
Devant ce fier Stathoudre est-il crime plus grand ?
Ah ! c'est trop en souffrir. Vous voyez dans la Haye
Quel affreux tribunal dès long-temps nous effraye.
Contre l'Arminien errant & poursuivi ,
Vous voyez quels arrêts ont lâchement sévi.
Maurice accoutumant le peuple à ces tempêtes ,
Préluda par ces coups pour frapper d'autres têtes.
S'il n'a point jusqu'ici par les mêmes horreurs ,
Du barbare Duc d'Albe égalé les fureurs ,
On voit qu'au despotisme il marche sur sa trace ,
Et que la cruauté peut suivre son audace.
Il a quelque dessein funeste à mon pays ;
Oser de Barnevelt mettre aux fers les amis ,
C'est nous montrer assez , d'injures en injures ;

Qu'il ne gardera plus désormais de mesures ;
Que poursuivant déjà mon pere en ses soutiens ,
Essayant ses rigueurs sur nos concitoyens ,
Il ne tardera pas dans son audace extrême ,
A proscrire en ces lieux jusqu'à Barnevelt même.
Attendrons-nous , ma mere , avec tranquillité ,
Que mon pere à son tour ici soit arrêté ?
Que traîné dans les fers sans respect pour son âge ,
Sans égard pour son rang , je frémis de l'outrage.
Je frémis des malheurs dont il est menacé ,
Ah ! plutôt d'un cruel que tout le sang versé ...

M A R I E - D' U T R E C H T .

Allons , & qu'à l'instant notre amour le décide
A se mettre à couvert d'une trame perfide ,
A ne plus se montrer qu'escorté de soldats
Que lui-même a levés de l'aveu des Etats.
Mais crois que Barnevelt éclairé sur Maurice ,
Va devant le Conseil faire voir l'injustice
Des emprisonnemens qu'en maître il s'est permis ;
En montrer les motifs , défendre ses amis ,
Et faire en leur faveur tonner cette éloquence
Qui dans tout Etat libre est la seule puissance.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

MARIE-D'UTRECHT.

Où courez-vous, mon fils ?

STAUTEMBOURG.

Mon pere emprisonné !

MARIE-D'UTRECHT.

Ah ! Dieu !

STAUTEMBOURG.

Fut-il jamais fils plus infortuné ?

MARIE-D'UTRECHT.

Mais enfin où cours-tu ?

STAUTEMBOURG.

Punir son injustice ;

Sa barbarie.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé quoi !

S T A U T E M B O U R G .

Oui , je cherche Maurice.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Lui ! que fais-tu ?

S T A U T E M B O U R G .

Ce coup est parti de ses mains ;
Vous voyez si je n'eus que des présages vains.
Avec trop de noirceur sa trame fut ourdie ;
Il me fera raison de cette perfidie.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

L'attaquer ! quel transport ! tu me glaces d'effroi !
Crois-tu donc que Nassau se mesure avec toi ?
Pourras-tu l'approcher ? La garde qui l'entoure . .

S T A U T E M B O U R G .

Il n'est point de péril où votre fils ne coure.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Doutes-tu qu'à l'aspect des fers de mon époux ,
Mon indignation n'égale ton courroux ?

S T A U T E M B O U R G .

Hé bien ! s'il vous trahit , s'il est cruel , injuste.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

MARIE-D'UTRECHT.

Mais il est revêtu d'un caractère auguste.

STAUTEMBOURG.

Il le doit à mon pere, & de plus l'a souillé :

C'est lui-même aujourd'hui qui s'en est dépouillé.

J'abjure le respect comme lui la justice.

MARIE-D'UTRECHT.

Non, mon fils, tout injuste à nos yeux qu'est Maurice,

L'Etat le laisse encor, malgré tant de fureur,

Sous la garde des loix dont il est l'infraacteur.

C'est l'Etat, & non lui que je regarde encore.

STAUTEMBOURG.

Mon pere est arrêté, le reste, je l'ignore.

Je ne vois que ses maux, je ne vois que ses fers.

C'est Barnevelt ensemble, & l'Etat que je fers :

Quand la vengeance enfin fut-elle plus permise ?

La nature, l'honneur, le pays l'autorise.

MARIE-D'UTRECHT.

Non, je vous le défends, ne tentés rien mon fils,

Au nom de Barnevelt & de tous ses amis.

S T A U T E M B O U R G .

Que je souffre un tyran dont la haine l'opprime ;
Qu'il ose sous mes yeux le prendre pour victime !

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Notre espoir est au peuple , & sur-tout aux Etats.

S T A U T E M B O U R G .

Il est dans mon audace & va guider mon bras.
Qui ! moi ! lorsqu'il s'agit du salut de mon pere ;
D'une tête pour nous & pour l'Etat si chere ;
Je me-reposerois sur l'appui chancelant
D'un Sénat incertain ou d'un peuple indolent !
Mon pere est en danger , je lui dois ma défense ;
L'espoir n'est rien pour moi , je veux une assurance ,
Une assurance entiere , & ne puis la trouver
Qu'au sang de l'inhumain dont je dois le sauver.
Dussé-je être percé sur le corps du barbare ,
Je cours tourner sur lui les coups qu'il nous prépare ;
Et moi-même expirant près de ce cœur jaloux ,
Lui dire , va , tyran , je n'ai plus de courroux :
Va , je meurs satisfait d'avoir puni ta rage ,
Et de t'avoir détruit , toi qui fus notre ouvrage.

Il veut sortir.

MARIE-D'UTRECHT.

Demeure, Stautembourg, demeure, écoute-moi.

STAUTEMBOURG.

Hé! que voulez-vous donc dans ces momens d'effroi?

MARIE-D'UTRECHT.

Tu dois à ce tyran une haine implacable.

STAUTEMBOURG.

Hé bien!

MARIE-D'UTRECHT.

Avec ce droit ne soyez pas coupable ;
Ne plonge point ton pere en un plus grand danger ;
Tes efforts le perdroient au lieu de le venger.
Si ton aveugle audace attaque ainsi Maurice,
Songe que Barnevelt paroîtra ton complice.

STAUTEMBOURG.

O contrainte ! o fureur ! respectez donc la main
La main qui nous poursuit & nous perce le sein ;
Aveuglée à l'excès par un faux héroïsme,
Exercez contre moi cet affreux stoïcisme ;
Condamnez aux dépens de l'auteur de mes jours
Le désespoir d'un fils, ses larmes, son secours,

D ij

Ne ménagez enfin que le cruel Maurice ;
 De ses indignités souffrez qu'il s'applaudisse.
 Il manquoit à mes maux ce furcroit de tourment ,
 De vous voir faire obstacle à mon ressentiment ,
 De m'arrêter le bras , lorsqu'en moi seul j'espère ,
 Quand je puis d'un seul coup, sauver, venger mon pere ;
 Il faut que d'un cruel le rang me soit sacré ,
 Il faut que je devienne un fils dénaturé ,
 Et que j'expose un pere à rester sans défense ;
 Vous & moi sans soutien , & tous trois sans vengeance.
 Non, ne vous flattez pas d'enchaîner ma fureur :
 Un fils à votre voix résiste avec douleur ;
 Mais j'atteste les cieux , que tout plein de vos peines ,
 Contre un traître imitant ses fureurs inhumaines ,
 N'écoulant , ne suivant que mon juste courroux ,
 Je saurai de vos maux vous venger malgré vous.

M A R I E - D' U T R E C H T .

J'aime ce cœur rempli de zele & de courage ,
 Qui fait si vivement ressentir notre outrage.
 Mais si je te suis chere , au nom de ton amour ,
 A tes bouillants transports commande encore un jour ;
 C'est l'unique délai qu'une mere t'impose.
 Tout moyen violent perd la plus juste cause.

Nassau brave les loix ; ne vas pas aujourd'hui
 Toi-même les braver pour te venger de lui :
 A ta place consens que ma prudence agisse ;
 Je ferai plus que toi , je vais trouver Maurice :
 L'ascendant d'une femme à tout âge est puissant.
 Je saurai lui montrer tout ce qu'a d'offensant
 Pour Barnevelt ensemble , & pour la république ;
 De son autorité cet acte despotique ;
 Qu'opprimant un grand homme , il répand trop d'effroi ;
 Et qu'il doit craindre tout , si chacun craint pour soi...
 Tu doutes , tu frémis , calme-toi , je l'exige ;
 Laisse-moi lui parler , je vais le voir , te dis-je ;
 Oui , pour prendre un parti j'attends cet entretien ,
 Son cœur , j'espère

STAUTEMBOURG.

Non , vous n'en obtiendrez rien.

Maurice , de mon pere est l'élève & l'ouvrage ,
 Il le hait d'autant plus qu'il lui doit davantage ;
 Son orgueil l'endurcit. Maurice désormais
 Ne peut à Barnevelt pardonner ses bienfaits ;
 Puisqu'il peut être ingrat , croyez qu'il est barbare.
 Vous voyez quel transport de mes esprits s'empare ,

Vous voyez qu'en nos maux il reste à mon pays
 Encore un citoyen, à Barnevelt un fils,
 Et vous voulez !... Hé bien ! j'obéis à ma mère , -
 Je sens vos droirs sur moi, je retiens ma colère ,
 C'est la première fois que vous aurez rendu
 L'obéissance amère à ce cœur éperdu.

Cherchez donc ce tyran que Stautembourg déteste ;
 Qui nous entraîne tous dans ce piège funeste ;
 Dites-lui bien le vœu que je fais devant vous
 De punir les fureurs de son orgueil jaloux ,
 Dites-lui qu'il n'est point dans ma juste poursuite
 De mortel ennemi que je ne lui suscite ,
 Et que dans Barnevelt Stautembourg outragé
 Ne peut plus ni mourir ni vivre que vengé.

S C È N E I I.

M A R I E - D' U T R E C H T.

HÉLAS , pour l'arrêter dans sa fureur extrême ,
 Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même.
 Courons vers mon tyran , voyons comment l'ingrat
 Soutiendra ma présence après un tel éclat ,
 S'il pourra ... Mais c'est lui.

SCÈNE III.

MARIE-D'UTRECHT, MAURICE.

MARIE-D'UTRECHT.

QU'AVEZ-VOUS fait, Maurice?

C'est à vous de vous-même à me faire justice :
 C'est Barnevelt qu'il faut que je défende ici ,
 Ingrat , c'est mon époux que vous traitez ainsi ,
 Lui , le conseil , l'ami de votre illustre pere ,
 Lui , de tous vos projets jadis dépositaire ,
 Lui dont l'attachement & le zèle avérés ,
 Dès vos plus jeunes ans vous furent consacrés.
 Devoit-il donc ô Ciel ! s'attendre à cet orage ?
 Devoit-il de Maurice essuyer cet outrage ?
 A moins d'un attentat pleinement attesté ,
 Le moindre citoyen ne peut être arrêté ;
 Et c'est sur Barnevelt , que vous osez , Maurice ,
 Exercer les rigueurs d'un absolu caprice ;
 C'est vous qui violez dans votre orgueil jaloux
 La loi d'égalité si sainte parmi nous :
 C'est vous qui dans ces lieux pouvez vous méconnoître
 Jusqu'à vous arroger l'autorité d'un maître ,

D iv

Ou plutôt d'un tiran , sans songer qu'en effet
Vous n'êtes dans l'Etat que son premier sujet.
Dites-moi donc , cruel , dites-moi pour quel crime ,
Sous quel prétexte au moins votre haine l'opprime.
Parlez.

M A U R I C E .

J'ai consulté l'intérêt de l'Etat.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Hé , qui l'a mieux servi que ce grand Magistrat ?
Lorsqu'un vil assassin vous eut privé d'un pere ,
Ce coup fatal tomba sur la patrie entière ;
La liberté dans Delft , étouffée au berceau
Sembloit dans le cercueil descendre avec Nassau ;
Et la Hollande alors près d'être assujettie ,
Acceptoit de Philippe une indigne amnistie ;
Mais Barnevelt paroît , & soudain sa vertu
Ranime pour vous seul tout ce peuple abatu.
Vous perdez un héros , que son fils lui succede ;
Dit-il , & dans l'instant il vous montra dans Leyde
Comme un astre nouveau levé sur nos climats ,
Comme l'unique espoir du peuple & des soldats ,
Et dans vos jeunes mains la Hollande charmée ;
Exigea sur le champ le serment de l'armée.

Pouvez-vous l'accabler, lui qui fut votre appui,
De ce même pouvoir que vous tenez de lui?
Reconnoissance, honneur, humanité, justice,
Tout est-il donc éteint dans le cœur de Maurice?

M A U R I C E.

J'aurois égard, Madame, à ces droits respectés,
Si sa conduite ici ne se les fut ôtés;
Plus je tenois à lui par la reconnoissance,
Plus vous devez penser à quel point il m'offense;
Pour que je sois forcé d'oublier aujourd'hui
Les premiers sentimens que mon cœur eut pour lui.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Il tolere à vos yeux la secte Arminienne,
Et votre opinion est contraire à la sienne :
Est-ce là ce qu'en lui vous nommez attentats?
Met-on cette importance à de pareils débats?
Est-on votre ennemi pour souffrir un sectaire?
Est-on traître à l'Etat pour oser vous déplaire?
Parlez-vous de la treve? Il veut la prolonger,
Et vous la rompre; hé bien, est-ce vous outrager?
Est-ce donner matiere au décret qui l'opprime?
Chez des Républicains depuis quand est-ce un crime

D'avoir à foi son vœu d'après son propre cœur,
 De tenir au parti que l'on croit le meilleur?
 Est-ce par l'injustice & par la violence,
 Qu'on réfute, Seigneur, l'avis d'ont on s'offense?
 Et Nassau pour le sien peut-il se prévaloir
 De cet indigne abus qu'il fait de son pouvoir?

MAURICE.

Dispensez-moi, Madame, ici de vous répondre;
 Votre esprit étonné se sentiroit confondre.

MARIE-D'UTRECHT.

Quel est donc ce discours?

MAURICE.

Ne le demandez pas;
 Vous apprendrez trop tôt quels sont ses attentats.
Il veut sortir.

MARIE-D'UTRECHT.

Ils sont tous supposés, puisqu'on en fait mystère.
 Je ne vous quitte point, cruel, quel téméraire
 Ose donc l'accuser, & de quel crime enfin?

MAURICE.

Je voulois à votre ame épargner un chagrin.

Sachez donc que parmi ses soins patriotiques,
Avec l'Espagne il eut de secrètes pratiques;
Un écrit que Philippe adresse à votre époux,
Vient d'être à l'instant même intercepté par nous.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Me connois-tu Maurice ? Opprimer l'innocence,
Tu le peux, la noircir n'est pas en ta puissance.
Tu l'oses accuser d'un crime devant moi !
Sa vie est en spectacle & répond de sa foi.
En est-il un seul jour qui ne le justifie,
Un seul qui ne l'honore aux yeux de sa patrie ?
Vois donc tous les bienfaits que tu mets en oubli,
Le crédit Hollandois puissamment rétabli,
Tout ce que dans l'Etat ses mains médiatrices,
Sur-tout depuis la treve ont rendu de services.
Si la Brille & Flessingue, & Zeébourg sont à nous,
Ces trois places, Maurice, à qui les devez-vous ?
N'est-ce pas à tout l'or qui, par ses soins utiles,
Fut près du Prince Anglois la rançon de ces villes ?
Entendez ces cités dont il fut protecteur,
Retentir du grand nom de leur libérateur,
Et vous soupçonneriez celui qui les délivre !

Ces services d'éclat, le crime eut pu les suivre !
Qui ! lui ! des trahisons ! Ah ! cruel, tu le hais,
Voilà sa perfidie, & voilà ses forfaits.
Va, tu peux abuser dans ta fureur jalouse
Le Conseil, tout ce peuple, & jamais son épouse.
Mais si de son honneur quelque soin qu'il ait eu,
Tu crois qu'il a souillé soixante ans de vertu,
Si tu veux qu'avec toi moi-même je le croye,
Cruel, pour me convaincre, il te reste une voie :
Viens de ce pas détruire un obscur tribunal,
Par la brigue érigé, dès long-tems si fatal,
Odieux sous des Rois, regardé comme inique,
Juge avec quelle horreur le voit la République.
A perdre Barnevelt fois plus autorisé ;
Livre aux Etats entiers cet illustre accusé.
Songe qu'ici des loix lui-même étoit l'organe ;
Que c'est aux yeux de tous qu'il faut qu'on le
condamne ;
Que la justice enfin veut qu'on rende aux humains
Ses oracles ailleurs que dans des souterrains,
Qu'elle y perd son pouvoir, son droit, son caractère ;
Et que la loi n'est loi que dans son sanctuaire.

M A U R I C E.

Vous me pressez en vain : de quoi vous plaignez-vous
Madame, est-ce donc moi qui juge votre époux ?
C'est l'Etat : mais sachez qu'il est des tems , des crimes
Où de tels jugemens deviennent légitimes ,
Qu'un semblable procès doit dans l'ombre être instruit ,
Et ne peut , sans danger , être au grand jour produit ;
Qu'en un crime d'Etat il est trop nécessaire
Sur-tout quand l'accusé porte un grand caractère ,
De dérober au peuple inquiet & troublé ,
Dans quel de ses ressorts l'Etat est branlé.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Prétexte insidieux dont tu te fers, Maurice,
Pour mieux de tes desseins colorer l'injustice;
Politique de sang, fausse raison d'Etat,
Qu'il falloit que Maurice au Duc d'Albe laisât;
C'est avec ce système, & sous cette apparence
Que l'on a si souvent opprimé l'innocence.
Je ne t'écoute plus, & je cours de ce pas,
Je cours redemander Barnevelt aux Etats;
Je vais leur découvrant les vœux de ton génie,
Prémunir les esprits contre la calomnie.

Remettre en leur mémoire , & son zele & sa foi ,
 Ce qu'il fit pour l'Etat, ce qu'il a fait pour toi ,
 Montrer qu'à t'agrandir il a mis son étude ,
 Opposer ses bienfaits à ton ingratitude ,
 Et l'on verra qu'enfin , si tu fus notre appui ,
 Tu lui dois tes exploits , & ta gloire est à lui.

S C È N E I V.

MARIE-D'UTRECHT, MAURICE,
 ADERSENS.

ADERSENS.

SEIGNEUR, dans le Conseil on s'assemble , on
 demande.

Que devant les Etats Barnevelt se défende.

MAURICE.

Qu'entens-je ?

ADERSENS.

De ses fers Barnevelt va sortir.

MAURICE.

Le tirer de prison & sans m'en avertir !

Qui l'ose délivrer ?

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, L'AMBASSADEUR;
MAURICE, ADERSENS.

L'AMBASSADEUR.

Moi, Seigneur.

MAURICE.

Quoi! la France

Protège jusques-là le mortel qui m'offense!

L'AMBASSADEUR.

J'ai peine à concevoir, malgré votre courroux,

Que ce grand Magistrat soit coupable envers vous;

La France le connoît; pensez-vous qu'elle oublie

Qu'auprès des Hollandois Barneveldt l'a servie?

Vous-même oubliez-vous dans ces grands intérêts

Ce que doit la Hollande aux armes des François?

Barneveldt n'étoit point un obscur adversaire

Que vous dussiez traiter comme un homme ordinaire;

Avant de l'arrêter dans son propre pays,

A la cour de mon maître on en devoit l'avis.

MAURICE.

Je n'examine point par quelle politique
La France s'intéresse à notre République;
Je fais trop qu'entr'Etats il est peu d'amitiés;
Mais je n'ai pu penser, quoi que vous m'opposiez,
Que pour oser punir un vieillard réfractaire,
L'aveu de votre Roi me fut si nécessaire;
Que ce fut à ses yeux violer les traités,
Qu'il étendît enfin si loin ses volontés.

L'AMBASSADEUR.

Dans le sort malheureux que Barnevelt éprouve,
Ne soyez point surpris de cet appui qu'il trouve.
Soyez-le qu'on ait pu charger de fers les mains
Où l'on vit de l'Etat reposer les destins;
Soyez-le qu'en ce jour l'opinion publique
Ne l'ait pas garanti de ce coup despotique,
Et que dans son pays qu'il combla de bienfaits,
Il puisse avoir besoin du secours des François.
Craignez pourtant, Seigneur, que ce peuple s'irrite;
On perd malaisément un si rare mérite;
Et quand c'est Barnevelt qu'on persécute ainsi,
Je crains d'avoir trop vu ce qu'on projette ici.

Mais

Mais si l'on prétendit, bravant un peuple libre,
Des pouvoirs de l'Europe attaquer l'équilibre;
Si contre Barnevelt ce public attentat
A pour but de changer la forme de l'Etat,
La France l'a fondé, la France en cet orage,
Saura mettre, Seigneur, à couvert son ouvrage.

Il sort.

M A U R I C E.

Délivrer Barnevelt avant de le juger!

S C È N E V I I.

STAUTEMBOURG , MARIE - DUTRECHT ;
MAURICE , ADERSENS.

M A R I E - D' U T R E C H T.

DIEU ! je vois Stautembourg : où va-t-il s'engager ?
N'en doute point , mon fils , tu reverras ton pere.

S T A U T E M B O U R G .

Si je le reverrai ! je vous cherchois , ma mere ,
Pour vous en prévenir ; si je le reverrai !
Je ferai plus , j'espere , & le délivrerai.
Fallut-il employer jusqu'à la force ouverte ,

E

Et dussé-je moi-même y rencontrer ma perte.
Oui, ma mere, il est vrai, l'Ambassadeur zélé
Défendoit Barnevelt au Conseil assemblé :
Mais de quel défenseur la sublime éloquence
Peut des discours d'un fils atteindre la puissance !
Séparé de mon pere, en cet horrible état,
J'ai couru, j'ai volé vers chaque Magistrat;
Ma démarche à vos yeux ne peut être imprudente,
Près d'aucun je n'ai pris une voix suppliante,
Et la colere aussi ne m'a point aveuglé.
En fils de Barnevelt, Stautembourg a parlé ;
Avant qu'on s'assemblât, j'ai mis dans ma défense
Toute la fermeté, toute la véhémence
Que l'intérêt pressant de mon pere arrêté,
Inspiroit à mon cœur justement révolté :
Oui, Maurice, j'ai vu les ames inquiettes
S'indigner au récit de vos trames secrettes ;
Et soit que ses malheurs qu'avec force j'ai peints,
Balancent les complots qu'avoient formés vos mains ;
Soit que les cris poussés par d'aveugles milices,
Ne couvrent point encor la voix de ses services,
Et que l'aspect des fers où ce grand homme est mis,
Epouvante déjà ses plus fiers ennemis ,

Les Etats assemblés permettent à mon pere
De se justifier devant chaque adversaire.
Le ciel à qui ses jours & ce peuple sont chers,
Lui devoit cet appui, vous devoit ce revers.

MAURICE.

Je veux bien t'excuser en faveur de ton âge.

STAUTEMBOURG.

Maurice, la pitié m'est un nouvel outrage ;
Quel que soit votre rang, pensez-vous m'étonner ?
Sans l'espoir ferme & sur qu'on vient de me donner,
Que je vais voir ouvrir la prison de mon pere,
J'ignore à quels excès... Ah ! déjà sans ma mere...
Depuis que dans les fers votre haine l'a mis,
Vous attendiez, cruel.

MAURICE!

Moins d'audace en son fils.

à Adersens

Suis moi.



SCÈNE VII.

STAUTEMBOURG , MARIE - DUTRECHT ,

MARIE-D'UTRECHT.

Du ciel sur nous la faveur se déploie.

STAUTEMBOURG.

Je ne puis, loin de lui, goûter encor la joie.
Non, ne le laissons pas de soucis combattu,
Ignorer les secours qu'on prête à sa vertu.
Venez dans la prison où l'a traîné la haine;
Suivez un fils jaloux de détacher sa chaîne,
Un fils impatient dans des momens si chers;
De baïser sur ses mains l'empreinte de ses fers.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARNEVELT, *en prison.*

NON, les fers où je suis, non cet affreux partage
Ne peut de Barnevelt abatre le courage.
Prison que le coupable habite en frémissant,
Tu perds de ton horreur aux yeux de l'innocent.
De la part d'un tyran les affronts que j'essuie,
Me font prévoir ton sort, ô ma triste patrie!
A son ambition les chemins sont ouverts;
C'est ton joug qu'il prépare en me donnant des fers.
Je ne puis de ce lieu veiller à ta défense;
Voilà pour quel malheur j'ai besoin de constance.
Dans le danger public mon intérêt n'est rien,
En paix comme innocent, je souffre en citoyen.
Que fait mon fils? Que fait mon épouse éplorée?
Va-t-on de mon cachot leur permettre l'entrée?
J'aspire à les revoir, & crains dans mon malheur,
L'imprudence de l'un, de l'autre la douleur.

E iij

SCÈNE II.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE-D'UTRECHT.

AH ! j'obtiens de te voir ; fais-tu ce qui se passe ?
Dois-je te rien cacher ?

BARNEVELT.

Quel surcroit de disgrâce ?

MARIE-D'UTRECHT.

Ma raison m'abandonne à ce nouveau rêver ;
Ton fils me devançoit pour détacher tes fers.
Ton fils Tu peux juger si ton malheur l'irrite,
Si Maurice est l'objet du courroux qui l'agite ;
Il a vu tes amis. Ses discours pénétrants
Avoient su réchauffer les plus indifférens.
Du même zele épris, l'Ambassadeur de France
Obtenoit du Sénat ta prompte délivrance.
Tu pouvois exposer ta conduite aux Etats,
Tu te justifiois. De quelle joie, hélas !
Stautembourg avec moi, ce fils tendre & sensible ;
Fut venu te tirer de ce séjour horrible !

Tout change en un moment ; ton oppresseur jaloux
Met en œuvre un ressort , j'en frémis , cher époux ;
Je ne puis achever... Cette horreur imprévue...

B A R N E V E L T.

Je puis m'attendre à tout. Ton ame est trop émue ;
Parle sans te troubler.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Qui l'auroit cru jamais ,
Que l'on dût t'imputer de semblables forfaits ?
On dit qu'à l'Espagnol tu vendois tes services ,
De ce prétendu crime on produit des indices :
On croit qu'indignement les Hollandois trahis
Auroient par tes complots vu livrer leur pays ;
Voilà ce qu'à l'instant le Sénat vient d'apprendre.

B A R N E V E L T.

Ah ! Dieu que me dis-tu ?

M A R I E - D' U T R E C H T.

Ces bruits qu'on fait répandre
Referment ta prison toute prête à s'ouvrir ;
C'est peu que de ces bruits on ose te flétrir :
Nos murs calomnieux montrent sur leurs surfaces

Cette atroce imposture écrite dans les places;
 Cette œuvre de la fourbe attirant tous les yeux;
 A tes propres amis t'alloit rendre odieux;
 Ton fils court, indigné d'horreurs si révoltantes,
 Déchirer sur les murs ces feuilles diffamantes;
 Mais comment effacer dans les esprits trompés
 La trace des soupçons dont ils restent frappés?

B A R N E V E L T .

Et personne ne voit le joug qui nous menace!
 Et pour moi qui le crains, tous les cœurs sont de glace.
 Hé, qui dans le Conseil m'a le plus défendu?
 L'Ambassadeur. Il faut, m'y serois-je attendu?
 Il faut qu'un étranger chez les miens me soutienne.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Je ressens tes affronts, ton injure est la mienne;
 Mais, Barnevelt, peut-être il faut céder au temps,
 Pour sauver ton pays de maux encor plus grands.
 Tu crains pour ta patrie une guerre funeste,
 Laisse-lui donc en toi le seul bien qui lui reste,
 Et songe en quel péril nous tombons désormais,
 S'il faut perdre à la fois Barnevelt & la paix.
 Cesse enfin d'irriter le superbe Maurice :

Il veut la guerre ; hé bien ! Fais-lui ce sacrifice,
Ote lui ce prétexte à te persécuter,
Puisque dans son dessein tu ne peux l'arrêter.

B A R N E V E L T.

Où t'égare pour moi cet excès de ton zèle,
Qui ? moi ! que je souscrive à la guerre nouvelle ;
Qu'il nous peint comme utile , & qui ne l'est qu'à lui ?
Apprends des tems passés à tout craindre aujourd'hui.
As-tu donc pu d'Anvers oublier l'entreprise,
Les trames de Leicestre , & plus d'une surprise ,
Tous les maux qu'ont produits , & presque de nos jours,
De nos faux protecteurs les perfides secours ?
A ses propres dépens ne sauroit-on s'instruire ?
Dans des pièges nouveaux, veux-tu qu'on nous attire ?
Hé ! ne t'ai-je pas dit que pour nous asservir ,
Maurice nous abuse & feint de nous servir ,
Cherche un chemin au trône , ou veut qu'on redemande
La dignité pour lui de Comte de Hollande ?
Comte ou tyran , ces noms se confondent pour moi.
Tout m'offusque en des lieux dont Philippe étoit roi ,
L'ombre même d'un sceptre. Etre défaits d'un maître ,
Et souffrir parmi nous que Maurice ose l'être ,
Perdre ainsi tout le fruit de nos premiers revers ,

Venger enfin l'Espagne en prenant d'autres fers !
Voilà pourtant le fort que Nassau nous apprête ,
En voulant des grandeurs atteindre jusqu'au faite ;
Car si l'armée un jour s'empresse à l'y porter ,
A quels bras recourir , & comment l'arrêter ?
Je suis né chez un peuple aussi ferme que brave ,
Qu'on a vu tout tenter plutôt que d'être esclave.
Songe en un tel danger quel courage il fit voir ,
Quel secours il chercha dans un beau désespoir.
L'Espagnol emportant le fort de Zui-der-Zée ,
Fit craindre du pays une conquête aisée .
Que délibérons-nous pour être sans tyran ?
De briser nos remparts battus par l'Océan ,
Et de voir sous nos mains nos villes écroulées ,
S'engloutir à la fois dans les mers refoulées ;
Tandis que sur les flots la fiere liberté
Devoit chercher au loin un ciel moins agité.
Et moi , je n'oserois dans mes propres outrages ,
De mes concitoyens égaler les courages !
Je ne suis qu'un d'entr'eux , & comme un peuple entier ,
J'hésiterois moi seul à me sacrifier ?
Tu gémis ! de tes yeux je vois tomber des larmes :
Ah ! tourne sur mon fils tes soins & tes alarmes ,

Sois plus mere qu'épouse, & conserve pour toi
Dans ton malheureux fils ce qui reste de moi.
Et si je te disois que Barnevelt peut-être
A mérité le sort que lui prépare un traître !
Oui, je suis tourmenté par un remords pressant,
Maurice est moins coupable, & moi moins innocent.
Contre la liberté si mon tyran conspire,
De l'orgueil jusques-là s'il pousse le délire,
Ce n'est plus lui, c'est moi qu'on en doit accuser,
Moi qui l'ai mis au point de pouvoir tout oser ;
Moi qui, ne consultant que sa seule vaillance,
Tournai trop tôt vers lui la publique espérance ;
Moi qui crus à ce peuple offrir un défenseur,
Et du sang des Nassaux un digne successeur.
Punis-moi, ma patrie ; oui, c'est moi qui t'opprime,
J'ai fait un mauvais choix, mon erreur est un crime.

M A R I E - D' U T R E C H T.

Cruel ! de mon trépas, ta mort fera l'arrêt.
On ouvre la prison. Dieu ! Maurice paroît.



SCÈNE III.

MAURICE, MARIE-DUTRECHT,
BARNEVELT.

MAURICE.

MON entrée en ces lieux, quel que soit mon outrage,
N'est pas pour votre époux d'un sinistre présage,
Madame, laissez-nous.

MARIE-D'UTRECHT.

Quel mystère, dis-moi,
T'empêche de m'admettre entre un époux & toi ?
Le cours de notre vie a depuis trop d'années,
Uni nos intérêts comme nos destinées ;
Nos ames n'en font qu'une, & confondent leurs vœux :
Tu ne peux condamner mon desir curieux.
Rien peut-il séparer sa fortune & la mienne ?

MAURICE.

Ce moment sans témoin veut que je l'entretienne ;
Ma demande n'a rien qui vous doive blesser.

MARIE-D'UTRECHT.

Si de quelques remords tu t'es senti presser,
Si tu n'écoutes plus la voix de l'imposture,
La réparation aux affronts se mesure;
Ne sois donc point, Maurice, équitable à demi:
Mérite d'avoir eu Barnevelt pour ami.

SCÈNE IV.

MAURICE, BARNEVELT.

BARNEVELT.

Hé bien! que prétends-tu? Quel intérêt t'amène?

MAURICE.

Le tien.

BARNEVELT

Viens-tu, cruel, m'insulter dans ta chaîne?

MAURICE.

On t'accuse en ce jour de complots inouis;

On dit qu'à l'Espagnol tu vendois ton pays.

BARNEVELT.

Et c'est toi qui l'as cru! Barnevelt qu'on accable;

Depuis qu'il est aux fers, deviendrait-il coupable?

Pour la treve , dit-on , tu n'avois opiné
Que pour voir du succès ton espoir couronné ,
Que pour mettre ce voile aux forfaits qu'on t'impute.
Tout accusé , sans doute , à la haine est en butte ;
Il suffit qu'en un point il ait blessé les loix ,
Pour que de tous les traits on l'accable à la fois.
Moi , de quelque attentat qu'ici l'on te soupçonne ,
Je cherche à te servir : ce langage t'étonne ;
Ton esprit contre moi dès-long-tems prévenu
Me rendoit peu justice , & ne m'a pas connu ;
Je ne puis te cacher que par trop d'indulgence
Pour des opinions dont le culte s'offense ,
Tu t'es fait au Conseil de nombreux ennemis.
Le rang seul que tu tiens , peut auprès des Puissances ;
T'avoir facilité quelques intelligences ;
Puisqu'il te rend suspect , crois-moi , coupable ou non ,
Tu n'as plus qu'un moyen d'écarter tout soupçon.
Ton sort t'en fait la loi , mais la loi nécessaire ;
Même de tes amis c'est l'avis salutaire :
Démets toi de ta place , en un mot redevien
Pour te justifier , un simple citoyen.
Tant que tu garderas quelque prépondérance

On ne peut prendre en toi qu'une fausse assurance.
 Tu t'enorgueillissois du rang de magistrat :
 Mets l'orgueil à descendre , à vivre sans éclat ,
 C'est ton propre intérêt ; je ne puis pour la suite
 Être sûr autrement de toi , de ta conduite :
 Réfous donc , démets toi dès ce jour aux Etats ,
 Devant les Députés qui marchent sur mes pas.

B A R N E V E L T.

Hé bien ! fais-les entrer , & tu pourras connoître
 Si je suis citoyen & fais gloire de l'être.

S C È N E V.

SIX DÉPUTÉS, MAURICE, BARNEVELT.

Les Députés restent au fond du Théâtre.

M A U R I C E.

LES voici.

B A R N E V E L T.

Du Conseil Magistrats députés,
 Citoyens , mes amis , mes égaux , écoutez.
 Il vous souvient qu'au tems où ma voix combattue
 Opinoit pour qu'ici la trêve fut conclue ,

Une lettre en secret venue à mon secours ;
M'avertit qu'on devoit attenter à mes jours :
Ce billet à la main, vous le savez , Maurice ,
Je parus aux Etats pour en avoir justice :
Cependant , le Ciel fait si mon cœur me dément ;
Craignant peu pour ma vie en un pareil moment ,
Mais qu'on ne m'imputât les troubles de Hollande ;
Je voulus ma retraite & j'en fis la demande :
Les reins qui sont changés me font une autre loi ;
L'Etat , j'ose le dire , a trop besoin de moi.
Ainsi donc je demande , au lieu de ma retraite ,
Qu'au contraire en mon rang le Conseil me remette ;
Que ce soit à l'instant.

M A U R I C E.

Barnevelt , que dis-tu ?

B A R N E V E L T.

Ce qu'on attend de moi si j'ai quelque vertu.
Il éclate ce vœu de ton orgueil extrême ,
Ce désir effréné de la grandeur suprême :
Je vois de mon pays le péril imminent ,
Si j'en avois douté , j'en suis sûr maintenant.
Moi remplir ton espoir ! qu'une lâche retraite
Me délivre des fers où ta haine me jette !

Pour

Pour trahir mon pays j'ai, dit-on, conspiré ;
 C'est alors, mon pays, que je t'aurois livré ,
 Non pas aux Espagnols, mais aux mains de Maurice ,
 Et que j'aurois vraiment mérité mon supplice.
 Non tu peux m'immoler, Maurice, à ton dessein ;
 Mais tant que je vivrai, sois sûr qu'il sera vain.
 Tu ne saurois régner qu'aux dépens de ma tête.
 Fais dresser l'échaffaud, va, que rien ne t'arrête.
 Le sort que je subis n'est honteux que pour toi ,
 Je mourrai citoyen, tu n'es pas encor roi.

M A U R I C E.

Que sert de t'emporter à tant de violence ?
 A tous ces vains discours j'ai répondu d'avance.
 Toutefois tu devrois, quels que soient tes ennuis ,
 Un peu moins dans ton sort oublier qui je suis,
 Lorsque je me souviens & quelle fut ta place ,
 Et quels ménagemens je dois à ta disgrâce ,
 Lorsque je fais pour toi, tu ne le peux nier ,
 Ce qu'on ne fit jamais pour aucun prisonnier ;
 Lorsque dans cette tour tu vois entrer Maurice.

B A R N E V E L T.

Ah ! perfide, c'est-là ton dernier artifice :

F

De ton ambition c'est le dernier ressort ;
 Tu veux , en paroissant t'attendrir sur mon sort ,
 Tourner des Hollandois , par ta feinte clémence ,
 Sur moi tous les soupçons , sur toi la bienveillance ;
 Tes plus secrets motifs ne peuvent m'échapper.
 Va , tu peux bien me perdre & non pas me tromper ,
 Ni moi , ni nos neveux : ils diront d'âge en âge ,
 Ils diront , dans ma perte en voyant ton ouvrage ,
 Maurice se laissa d'être un grand citoyen ,
 Maurice en Barnevelt perdit l'homme de bien ;
 Long-tems sous nos drapeaux il fixa la victoire ;
 Mais son ambition souilla trente ans de gloire ;
 Ils te prendront en haine , ils te sépareront
 Des Nassaux dont tu fors , & de ceux qui naîtront.

M A U R I C E .

Irrite imprudemment jusques dans ta disgrâce ;
 Celui qui par son rang a droit de faire grace ;
 Mais ne présume pas que jamais l'avenir
 Confirme les discours que tu m'oses tenir.
 Ton forfait est prouvé ; le reste ne peut l'être.
 De ton sort , Barnevelt , je te laisse encor maître.
 Parle , au prix que t'offroit ma facile bonté ,

TRAGÉDIE.

81

Veux-tu la vie encor, veux-tu la liberté?

BARNEVELT.

Non.

MAURICE.

Tu vois cependant où ton refus t'expose.

BARNEVELT.

Jamais avec l'honneur Barneveldt ne compose.

MAURICE.

Suis donc un faux honneur qui t'abuse & te perd:

Je retire un secours que je t'avois offert.

Aux Députés.

Vous, allez au Conseil l'informer de l'issue

Que vient d'avoir ici ma dernière entrevue.

SCÈNE VI.

BARNEVELT.

J'AY fait tout pour Maurice, & j'en reçois ce prix!

J'ai servi contre moi Maurice & mon pays.

J'ai perdu soixante ans : mais où vont mes murmures?

Faut-il donc regarder mes jours par mes injures?

Si mon zele fut vain, si j'ai fait des ingrats,

F ij

C'est le sort des bienfaits, ne nous en plaignons pas.
Barnevelt, autrement fache estimer ta vie.
Non, tu n'as rien perdu, ta carrière est remplie.
O vertu, je t'aimai, j'ai suivi tes chemins,
Je n'ai point dû compter sur le cœur des humains,
Je n'ai point dû m'attendre à leur reconnoissance,
Ni jamais hors de moi chercher ma récompense.
Quel bruit ai-je entendu? Quel tumulte! vient-on
Me traîner au supplice, ou briser ma prison?

SCÈNE VII.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

VENEZ, Seigneur, venez, ma main brise vos chaînes;
Je ne vous verrai plus la victime des haines.
Ne perdez point, de grace, un précieux instant.
Venez, suivez mes pas, mon parti vous attend.

BARNEVELT.

Un parti! non, mon fils, ton pere s'y refuse.

STAUTEMBOURG.

Quoi.... mes soins?

TRAGÉDIE.

85

BARNVELT.

Superflus.

STAUTEMBOURG.

La vertu vous abuse.

BARNVELT.

Et toi ton amitié... Que j'expose avec toi.

Les malheureux amis qui sont armés pour moi!

Non, laisse-moi subir...

STAUTEMBOURG.

L'arrêt qui vous condamne,

Cet exécration d'un tribunal profane!

BARNVELT.

En es-tu moins coupable en formant des partis?

STAUTEMBOURG.

Je m'arme en citoyen bien plus encor qu'en fils.

BARNVELT.

Oui, ton zèle est d'un fils: ton complot d'un rebelle;

Va, crois moi, fuis, écarte une troupe infidèle.

STAUTEMBOURG.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu de funestes apprêts.

F iij

Dérobez-vous au sort qui n'est dû qu'aux forfaits.

BARNEVELT.

Toi-même en quels périls!...

STAUTEMBOURG.

Je ne songe qu'aux vôtres ;
L'état où je vous vois m'en laisse-t-il voir d'autres ?

BARNEVELT.

Non, ce n'étoit qu'au peuple à briser ma prison ;
En lui c'étoit justice, en toi c'est trahison.

STAUTEMBOURG.

Que ne l'a-t-il donc fait ? Plus ingrat que Maurice ;
Ce peuple attend-il donc qu'on vous traîne au supplice ?

BARNEVELT.

Ton devoir.

STAUTEMBOURG.

La nature.

BARNEVELT.

Ecoute au moins.

STAUTEMBOURG.

Non, rien.

Que m'importe après tout ? rebelle ou citoyen ;
Je suis fils, je vous perds.

TRAGÉDIE

87

BARNEVELT.

Ma carrière est finie ;

Mais la tienne commence.

STAUTEMBOURG.

Oui, sous la tyrannie ;

BARNEVELT.

Fuis, te dis-je, obéis.

STAUTEMBOURG.

Cédez à ma douleur.

BARNEVELT.

Tu te perds avec moi.

STAUTEMBOURG.

J'en ferois mon honneur :

Vous mourez innocent ! Quel sort plus déplorable !

BARNEVELT.

Aimerois-tu donc mieux me voir mourir coupable ?

STAUTEMBOURG.

Le supplice est toujours un opprobre apparent :

BARNEVELT.

Mon trépas fait ma gloire.

F i n

La nature en frémit.

BARNEVELT.

Quelle terreur t'agite ?

STAUTEMBOURG.

L'honneur me détermine où la nature hésite.

Mon pere, pardonnez.

BARNEVELT.

Quel est donc ton dessein ?

STAUTEMBOURG.

Déchirant pour un fils, révoltant, inhumain :

Prenez ce fer, Seigneur ; de ma main éperdue ;

Ce fer que je vous offre en détournant la vue ;

Libre au moins dans la mort....

BARNEVELT

Mon fils, que m'as-tu dit ?

STAUTEMBOURG.

Caton se la donna.

BARNEVELT.

Socrate l'attendit.

On entend un grand bruit à la porte de la prison.

SCÈNE VIII.

Un Officier à la tête de plusieurs soldats.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG.

L'OFFICIER.

*(A Stautembourg).**(A Barnevelt).***R**ENDS les armes, rebelle. Et vous, il faut me suivre.

STAUTEMBOURG.

Mon pere!

BARNEVELT.

Adieu, mon fils.

STAUTEMBOURG.

Et je puis encor vivre.

*Qu'il se retire avec ses soldats.**Fin du quatrieme Acte.*

ACTE V.

*Le Théâtre représente le vestibule du Palais du Prince
d'Orange.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, ADERSENS.

MAURICE.

QUOI ! dans la place encoré il n'est pas arrivé !
S'il ne meurt dès ce jour , je le croirai sauvé.
Non que mon cœur ait soif du sang qu'on va répandre ;
Mais s'il ne perd la vie , à quoi dois-je m'attendre ?
La trêve est prolongée , il m'aura fait la loi ,
Et je perds , Adersens , tout espoir d'être roi.
Avec plus de chaleur son parti va renaître.

ADERSENS.

Barneveldt au Conseil demandoit à paroître ;
On vient de l'y conduire au sortir de la tour.
Prêt à mourir , il cherche à sauver Stautembourg.

M A U R I C E .

Lui mort , fache au Conseil quels effets va produire
Ce grand événement , & reviens m'en instruire.

S C È N E I I .

M A U R I C E , M A R I E - D ' U T R E C H T .

M A R I E - D ' U T R E C H T .

LA grace de mon fils ! je tombe à vos genoux :

M A U R I C E .

M'avez-vous demandé celle de votre époux ?

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Mon époux est sans crime , & mon fils est coupable.

M A U R I C E .

Leur crime est différent , leur audace est semblable.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Epargnez sa jeunesse , & voyez mon tourment :

M A U R I C E .

Toute rébellion mérite châtiment.

MARIE-D'UTRECHT.

Vous seriez inflexible !

MAURICE.

Etre si téméraire !

Oser forcer la tour !

MARIE-D'UTRECHT.

Qui renfermoit son pere.

Me ferai-je sans fruit prosternée à vos pieds ?

MAURICE.

Pour un féditieux envain vous me priez.

MARIE-D'UTRECHT.

Je vous implore en mere ;

MAURICE.

Et j'agis en Stathoudre

Qui vous plaint d'un tel fils, mais qui ne peut l'absoudre

MARIE-D'UTRECHT.

Résiste-donc, barbare, au cri de la pitié :

Hé ! qu'attendrois-je encor de ton inimitié ?

Quand mon époux périt par ta noire injustice,

Tu ne peux à mon fils te montrer plus propice.

Hé bien ! ta dureté, dans ces momens cruels,

Lui rend son innocence à mes yeux maternels :
Oui , si dans Stauteinbourg je voyois un rebelle ,
Je n'y vois plus qu'un fils à son pere fidele ,
Qui n'eut été qu'un lâche aux yeux des citoyens ;
S'il n'eut , pour le sauver , tenté tous les moyens.
Accourez , Hollandois , secondez-vous Maurice ?
Laissez-vous traîner Barnevelt au supplice ?
Abandonnerez-vous Stauteinbourg dans les fers ?
Mon époux & mon fils ne vous sont-ils plus chers ?
Pourriez-vous jusques-là tous deux les méconnoître ?
L'un fut votre soutien , & l'autre un jour peut l'être.
J'invoque vos secours : en les laissant périr ,
D'un opprobre éternel vous allez vous couvrir.
Je suis épouse & mere , & je suis citoyenne ,
Notre cause est commune ; oui , vous sentez ma peine :
Venez-donc sur mes pas , venez tous renverser
Cet infâme échaffaud que l'on vient de dresser.

M A U R I C E .

Suivez-vous une femme , & sa haine jalouse ?

M A R I E - D' U T R E C H T .

Peuple , de Barnevelt cette femme est l'épouse.

M A U R I C E .

Songez plutôt , songez qui vous a défendus.

MARIE-D'UTRECHT.

Il avoit ses desseins , mais qu'ils soient confondus :
Maurice veut regner.

MAURICE.

Est-ce moi qu'on soupçonne ?

Je suis sans gardes , seul , que rien ne vous étonne.
Nassau n'eut autrefois , dans Delft , qu'un assassin ;
Que son fils en ait mille ; osez percer mon sein ,

Il découvre sa poitrine.

Ce sein que vous voyez couvert de cicatrices ,
En repandant mon sang , payez tous mes services.

MARIE-D'UTRECHT.

On va verser celui du meilleur citoyen ,
C'est toi qui le répans , & tu parles du tien !

MAURICE.

Barnevelt est un traître , & de plus réfractaire.

MARIE-D'UTRECHT.

Tu perd , le citoyen & non pas le sectaire :
Il vous impose. . . ingrat ! tu n'étois rien sans lui.

MAURICE.

Allez , c'est trop tarder. . .

A lui servir d'appui.

M A U R I C E , *au peuple.*

Barnevelt est coupable, & vous devez en croire
Celui qui vous mena trente ans à la victoire.

Le peuple se retire.

S C È N E I I I .

M A R I E - D ' U T R E C H T , M A U R I C E .

M A R I E - D ' U T R E C H T .

Tu l'emportes , cruel ! Barnevelt va périr ,
Et mon fils va le suivre & je ne puis mourir !
Epouse malheureuse & malheureuse mère ,
Sous ces deux noms , Tiran , tu combles ma misère.
Que vois-je ? mon époux ! on le mène à la mort.
Je me sens ranimer par l'horreur de son sort.



S C È N E

SCÈNE IV.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT;
MAURICE, GARDES, *qui conduisent Barnevelt.*

MAURICE, *il fait un pas pour sortir.*

EVITONS son aspect.

BARNEVELT.

Arrête ici, Maurice ;

Contemple de quel front je m'avancé au supplice ;
Accusé, condamné, mais exempt de forfaits,
Fier de ma conscience, avec moi-même en paix ;
Dédaignant l'imposture & les clameurs vénales
Qu'excitent contre moi tes indignes cabales,
Et sûr en expirant, que malgré toi, Nassau,
Bientôt la vérité luira sur mon tombeau.
Mais toi, toi que tourmente un désir trop frivole ;
Toi dont l'ambition à tes projets m'immole,
Ton orgueil échouera. J'avois je l'avouerai
Du salut de l'Etat trop tôt désespéré :
Non, ne crois pas qu'ici la mort que tu me donnes,
De notre liberté sape les sept colonnes,

G

Que la Hollande entière ait si peu de soutien ;
 Et perde en Barneveldt son dernier citoyen.
 Non non, j'en vois plus d'un dans le rang dont je tombe
 Embrasser après moi la cause où je succombe ,
 Et plutôt que l'Etat te soit sacrifié,
 S'exposer à mon sort loin d'en être effraïé.
 Quiconque en citoyen comme moi perd la vie
 Féconde de son sang l'amour de la patrie ,
 Mille obstacles nouveaux arrêteront tes pas ,
 Mourant dans cet espoir je bénis mon trépas.
Il s'avance pour aller à l'échaffaud.

S C È N E V.

MARIE-D'UTRECHT, BARNEVELT,
 MAURICE, ADERSENS, GARDES.

ADERSENS, à Maurice.

Il tire à part Maurice qui se perd dans un groupe de gardes.

SEIGNEUR ! puis-je en secret...

MARIE-D'UTRECHT.

Non, l'injuste Maurice

Nous unira plutôt dans le même supplice.

Qu'en fils je t'ai traité, que l'esprit qui m'anime,
A voulu ta grandeur, mais pure & légitime :
Crois-en donc les conseils, & le cœur d'un vicillard
Qui veille sur ta gloire & te parle sans fard ;
Je connois tes secrets, mais je suis près du terme ;
Dans la tombe avec moi bientôt je les enferme :
Tu peux être assuré qu'une profonde nuit
Cachera pour jamais l'erreur qui t'a séduit ;
Tu peux encore aux yeux du peuple & de l'armée,
Conserver d'un héros toute la renommée.
Aime assez ton pays pour vouloir son bonheur :
Ne vois point d'autre éclat, ne vois point d'autre
honneur ;
Préfère d'être chef d'hommes libres & braves,
A l'orgueil de régner sur un peuple d'esclaves ;
Connois ta dignité, sache répondre au choix
Qu'on fit de ta maison pour soutenir nos droits.
Tu servis la Hollande avec un zèle extrême,
Résiste-toi, Maurice, & t'oppose à toi-même.
Ouvre les yeux ; voyant ce que tu fus jadis,
Vois ce que tu dois être, & cede à mes avis :
Redeviens citoyen, respecte la patrie,
Nos loix, la liberté que toi-même as chérie.

SCÈNE VII.

MAURICE.

SUSPENDRE le supplice! arrêter mes desseins!
 D'un peuple mutiné dépendroient mes destins!
 Je viens de contenir, par ma seule présence,
 Ceux que j'ai vus tout près de prendre sa défense;
 Je les crois sans retour rentrés dans le devoir:
 Une femme sur eux reprendroit ce pouvoir!
 Hé! quoi! de Barnevelt l'inflexible génie
 A refusé de moi la liberté, la vie,
 Et ma clémence est vaine, & le peuple est ému!
 Ah! si Barnevelt meurt, c'est lui qui l'a voulu.
 Voici l'instant fatal: s'il n'est plus, je m'élève,
 Et la guerre me rend ce que m'ôtoit la treve:
 Autrement plus d'espoir, ce peuple m'insultant
 Ramène dans ses bras Barnevelt triomphant;
 Ils lui font de ces lieux un nouveau capitolé,
 Sur l'autel qu'ils brisoient, replacent cette idole,
 Et ne pouvant jamais séparer nos deux noms,
 Consacrent à la fois sa gloire & mes affronts.

S C È N E V I I I .

MAURICE , MARIE-DUTRECHT *appuyée*
sur une de ses femmes.

M A R I E - D ' U T R E C H T .

CETTE image ; ce sang . . . O crime ! Hélas ! j'ignore
Où je suis , où je vais , si je respire encore ;
Mon époux n'est donc plus ! me reste-t-il un fils ?
C'est toi , tyran , d'effroi tous mes sens sont saisis.
Barnevelt est tombé dans les pièges du crime.
De tes affreux complots mon époux meurt victime ;
Mais l'horreur de son sort , mais ton forfait , cruel ,
Te prépare à toi-même un supplice éternel ,
Ce n'est point le remords , tu n'en es plus capable ,
C'est le renversement de ton projet coupable.
Au milieu de la Haye , odieux , consterné ,
Tu vivras solitaire , errant , abandonné ;
Tu ne paroîtras plus qu'un tyran sanguinaire ;
L'assassin du vieillard qui t'a servi de pere ,
Et qui , sans autre tort que l'amour de la paix ,
Reçut la mort de toi pour prix de ses bienfaits.
Confus d'avoir manqué ton indigne entreprise ,

Cruels ! qui l'entraînés , donnez-moi donc des fers.

BARNEVELT.

Retiens tes cris , soutiens avec moi ce revers.

MARIE-D'UTRECHT.

Hé ! le puis-je ?

BARNEVELT.

Où viens-tu ? toi que j'ai tant chérie ;

Songe à ce qu'un tyran retranche de ma vie.

L'arrêt qui me condamne au terme de mes ans ;

Dévance de bien peu la sentence du tems.

Mais il faut te quitter , l'instant qui nous sépare

Me fait vraiment sentir les fureurs d'un barbare.

Pleure , mais sur mon fils qui pour moi s'est armé ;

Et que je laisse aux fers pour m'avoir trop aimé.

Marchons.

MARIE-D'UTRECHT.

Je te suivrai.



O mort dont la Hollande à jamais doit rougir !
Le crime d'un seul homme avec lui meurt & passe ,
Celui d'un peuple reste , & jamais ne s'efface.

S C È N E X.

UN OFFICIER, MAURICE, L'AMBASSADEUR,
MARIE-D'UTRECHT.

L'OFFICIER.

AH ! d'un événement qui peut être fatal ;
La mort de Barnevelt, vient d'être le signal.
Délivré par le peuple , & plein de sa vengeance ;
Stautembourg furieux , Seigneur, vers vous s'avance.

M A R I E - D ' U T R E C H T , *avec transport.*

Mon fils est libre ! il vit ! grand Dieu, vous m'écoutez :



S C È N E X I.

MAURICE, L'AMBASSADEUR, STAUTEMBOURG;
MARIE-D'UTRECHT, L'OFFICIER, *Gardes*
de Maurice.

STAUTEMBOURG, *l'épée à la main.*
Au peuple.

SUIVEZ-MOI : meurs tyran.

MAURICE.

Téméraire!

L'AMBASSADEUR *se saisissant du bras*
de Stautembourg.

Arrêtez.

STAUTEMBOURG, *à l'Ambassadeur.*

Pouvez-vous m'arrêter! Un fils qui venge un pere!
Laissez-moi sur ce monstre... impuissante colere!
à Maurice

Ta garde te défend; je ne puis t'approcher.
Mais ma fureur me reste & saura te chercher.
Le ciel me doit ta mort.

MAURICE.

Redoute encor Maurice!

Et de voir quelle borne à ton orgueil est mise,
Cette seule pensée assiégeant tes esprits,
T'agitera le jour, & dans l'horreur des nuits,
Empoisonnera tout, sans que de ta misère,
Sans que de ton dépit rien puisse te distraire :
Le chagrin dévorant attaché sur tes jours,
Sans expier ton crime, abrégera leur cours,
Et la postérité qui te rendra justice,
Confondra parmi nous le Duc d'Albe & Maurice.

M A U R I C E.

Par ces vaines fureurs croyez-vous m'allarmer ?
(à part). Des desseins du Conseil qu'on tarde à
m'informer !

Quel tumulte nouveau dans la place s'élève ?

M A R I E - D' U T R E C H T.

Maurice, entends ces cris ; on prolonge la treve.



S C È N E I X.

MAURICE, L'AMBASSADEUR,
MARIE-DUTRECHT.

MAURICE.

Q U E L coup de foudre ! ô ciel !

L'AMBASSADEUR.

Oui, Seigneur, s'il périt,
Il triomphe en mourant, son esprit lui survit ;
Elle s'évanouit cette ombre de justice
Dont aux yeux de ce peuple on couvroit son supplice.
Il sent tout ce qu'il perd dans ce grand Magistrat ;
C'est un astre obscurci qui reprend son éclat.
Voyez d'Horn & d'Egmont immolés dans Bruxelles ;
Leurs noms en font plus chers, leur gloire en est plus
belle :

La Flandre qui leur rend un hommage immortel,
Sur leur échafaud même a fondé leur autel.
Que dirai-je à ma Cour ! C'est au nom de la France ,
Qu'envain de Barneveldt j'ai donc pris la défense !
Que de ressorts honteux la haine a fait agir !

SCÈNE V.

MARIE-D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Ah ! ma mere , j'apprends qu'on vient de mettre aux
fers

Hoguerbées , Grotius.

MARIE-D'UTRECHT.

Nos amis les plus chers !

STAUTEMBOURG.

Nos meilleurs citoyens.

MARIE-D'UTRECHT, *à part.*

Que de maux j'envifage !

Quel chagrin pour ton pere !

STAUTEMBOURG.

Et quel affreux préfage !

MARIE-D'UTRECHT.

Hé ! fur quel faux foupçon les vient-on d'arrêter ?

STAUTEMBOURG.

Des motifs du Stathoudre on ne fauroit douter ;

Vois ce fer ; il est teint du sang de ton complice ,
D'Aderfens.

M A U R I C E.

D'Aderfens !

S T A U T E M B O U R G.

Artisan des écrits

Qui montraient Barnevelt traître envers son pays :
C'est l'aveu qu'en mourant a fait sa bouche impie ,
Et mon pere innocent meurt dans l'ignominie !

Montrant de loin la place.

Voyez son sang fumer , ce sang dont sur mon cœur ,
Chaque goutte retombe avec tant de douleur.

M A U R I C E.

A quelle honte , ô ciel ! un tel revers me livre !

L' A M B A S S A D E U R.

Pour signer le décret , Seigneur , il faut me suivre ,
Le Conseil vous attend.

M A U R I C E.

Le Conseil me trahit !

S T A U T E M B O U R G.

Je sens quelle est ta rage , & mon cœur en jouit.

Il l'a donc emporté ce terrible adverfaire,
Et même en le perdant, je n'ai pu m'en défaire !

S C È N E X I I & dernière.

M A R I E - D U T R E C H T , S T A U T E M B O U R G ,
P E U P L E .

S T A U T E M B O U R G au peuple.

A M I S de Barnevelt qui plaignez mes malheurs,
Joignez-vous à son fils pour être ses vengeurs.

Ils tirent leurs épées.

Jurés, pour derniers soins qu'à mon pere il faut rendre,
Que le sang du tyran coulera sur sa cendre.

F I N .

D E L' I M P R I M E R I E D E B A R B O U .